John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.8
v. 1

3 - 6.

G72.5.1.

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/exhortationsetin001bour

EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES.

Par le Pere BOURDALOUE, de la Compagnie de Jesus.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS
263.8
v.1

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce ne ſoit ici que des Exhortations & quelques Inſtructions chrétiennes, on y reconnoîtra tout le caractère du Pere Bourdaloue, & l'on n'y verra rien qui dégénère de la force & de la ſolidité de ſes Sermons. Non pas qu'il faille s'attendre de trouver des diſcours auſſi étendus & auſſi remplis, que des Sermons communément le doivent être : l'habileté du Prédicateur eſt de ſe proportionner aux lieux, aux occaſions, aux ſujets ; & voilà ce que le Pere Bourdaloue ſçavoit parfaitement.

En quelque dégré d'excellence qu'il ait poſſédé le talent de la prédication, il ne comptoit, ni ſur ſon génie naturel, ni ſur la facilité qu'un fréquent exercice pouvoit lui avoir ac-

quiſe : mais n'eût-il à parler que dans une campagne, dans un hôpital, ou dans une priſon, il ſe préparoit avec ſoin, & croyoit devoir ce reſpect à la Parole de Dieu dont il étoit l'interpréte.

Comme il ſe fait dans Paris diverſes Aſſemblées de charité en faveur des pauvres, & qu'elles commencent ordinairement par une Exhortation, on s'adreſſoit pour cela ſouvent au Pere Bourdaloue. Outre ſa réputation qui le faiſoit déſirer par-tout, on avoit d'autant plus volontiers recours à lui, qu'il accordoit plus aiſément ce qu'on lui demandoit là-deſſus, & ſur-tout ce qui lui donnoit quelque matiere d'exercer ſon zéle. Car il n'étoit pas de ceux qui ne veulent paroître qu'au grand jour, & que dans les actions d'éclat : tout lui convenoit, dès qu'il s'agiſſoit de la gloire de Dieu & de l'utilité du prochain. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ait compoſé juſqu'à ſept Exhortations pour ces ſortes d'Aſſemblées, ſçavoir, deux

ſur la Charité à l'égard des Pauvres en général, & cinq ſur la Charité envers les Priſonniers, envers les Orphelins, envers les nouveaux Catholiques, & envers des Séminaires qu'on travailloit à établir.

On ne ſouhaitoit pas moins de l'entendre dans les maiſons Religieuſes ; mais il y a moins fait d'Exhortations, particulieres, parce qu'il ne pouvoit fournir à tout, & que d'ailleurs il y prêchoit pluſieurs fois chaque année dans des cérémonies de vêtures & de profeſſions. J'ai joint aux Exhortations pour les Communautés religieuſes, celle qui regarde les Prêtres. C'eſt un diſcours que fit le Pere Bourdaloue dans une Aſſemblée d'Eccléſiaſtiques. Il y reléve la dignité du Sacerdoce, & perſonne peut-être n'en eut de plus hautes idées que lui. On ſçait quelle étoit ſon exactitude, &, ſi on l'oſe dire, ſa délicateſſe ſur toutes les choſes qui avoient rapport au Service Divin & au ſacré miniſtère des Autels. Mais c'eſt cela même qui

l'excitoit à repréſenter plus fortement aux miniſtres du Seigneur les obligations de leur état, les ſcandales qui pouvoient le déshonorer & l'avilir. Il garde néanmoins dans cette Exhortation toutes les meſures convenables, & ne s'écarte point des ſentimens d'eſtime & de vénération, que méritent un grand nombre de dignes Eccléſiaſtiques, aſſidus à leurs fonctions, exemplaires dans leur vie, & orthodoxes dans leur doctrine.

Ce qui l'engagea aux dix Exhortations ſur la Paſſion de Notre-Seigneur, c'eſt la coutume qui s'obſerve chez les Jéſuites, de faire en chaque maiſon tous les Mercredis & tous les Vendredis, depuis le premier Dimanche de Carême juſqu'au Dimanche des Rameaux, une Exhortation publique ſur les Souffrances de Jeſus-Chriſt. Le Pere Bourdaloue ſatisfit, comme les autres, à ce devoir, pendant les quatre années qu'il fut employé à prêcher en Province les Dominicales ; & les perſonnes de piété

qui cherchent à s'entretenir de bonnes lectures durant le Carême, n'en peuvent guère choisir de plus solides que ces Exhortations, ni de plus édifiantes.

On pourra également profiter des Instructions chrétiennes qui suivent les Exhortations. Ce sont des avis spirituels & des régles de conduite qu'a donné le Pere Bourdaloue à différentes personnes, qui le consultoient & dont il gouvernoit la conscience. J'en ai supprimé plusieurs que j'avois pris soin de ramasser, & qu'on avoit bien voulu me confier. J'ai jugé qu'il étoit inutile d'en grossir ce recueil, parce que ce ne sont que de simples abrégés des Sermons qu'il a faits sur les mêmes matieres. Les douze Instructions que j'ai retenues, suffisent pour faire voir avec quel esprit de religion & quelle sagesse cet habile Directeur conduisoit les ames dans le chemin du salut.

Il y a une retraite spirituelle à l'usage des Communautés religieuses,

qui doit accompagner ces deux volumes d'Exhortations & d'Instructions, mais qui se distribuera séparément. Je n'ai plus rien à promettre pour la suite. Après les quatorze volumes de la premiere édition des ouvrages du Pere Bourdaloue, ou les quinze de la seconde, je ne crois pas qu'on attende quelque chose au-delà, ni qu'on m'accuse de ne lui avoir pas rendu tout ce qui lui appartenoit. Si je puis néanmoins encore prendre le tems de parcourir ses papiers, & qu'il s'y rencontre des pensées détachées & des remarques qu'il n'ait mises nulle part en œuvre, je n'en priverai pas le public. Il n'y a rien à perdre d'un homme si juste dans ses réflexions, & si chrétien dans toute sa morale.

Approbation de M. l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & Cenſeur Royal des livres.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un ouvrage intitulé, *Exhortations, & Retraite ſpirituelle à l'uſage des Communautés Religieuſes, du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus.* On y trouvera cette profondeur & cette force de raiſonnement, qui forme le caractère de l'éloquence mâle du Pere Bourdaloue. Quelque rébelle & quelque opiniâtre qu'on puiſſe être, il faut ſe rendre & s'avouer abſolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés, que celles qui naiſſent de la vérité. Le vrai ſeul, habilement développé & fidélement mis dans ſon jour, voilà ſes charmes qui enlevent & qui ſoumettent. Toutefois l'autorité du vrai préſenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expoſe eſt accompagné d'autant de ſimplicité, que de ſolidité. Son exactitude eſt encore admirable : cette éloquence ſi vive, ſi ſublime, ſi rapide, eſt toujours jointe à la préciſion la plus ſcrupuleuſe de l'Ecole. C'eſt de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations

& dans cette Retraite ſpirituelle du Pere Bourdaloue. Le nom ſeul de leur auteur ſuffit pour faire leur éloge ; & elles ſeules ſuffiroient pour faire l'éloge de leur auteur. A Paris le 15. Octobre 1721. ROBUSTE.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Exhortations & Inſtructions Chrétiennes du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus* : lequel livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris ce 1. Décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANVILLE.

EXHORTATIONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sur la Charité envers les Pauvres. Page 3

Sur la Charité envers les Pauvres. 34

Sur la Charité envers les Prisonniers. 65

Sur la Charité envers les Orphelins. 98

Sur la Charité envers les nouveaux Catholiques. 117

Sur la Charité envers un Séminaire. 138

Sur la Charité envers un Séminaire. 170

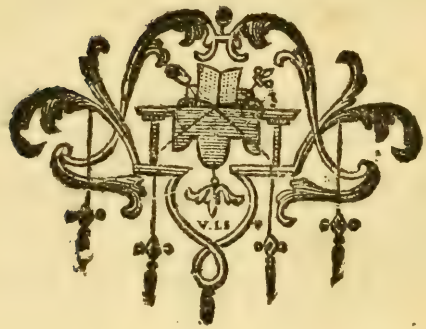
Sur l'Observation des Regles. 199

Sur le Renouvellement des Vœux de Religion. 236

Sur l'Obeïssance Religieuse. 258

Sur sainte Thérèse, pour une Communauté de Carmelites. 299

Sur la Dignité & les devoirs des Prêtres. 347
Sur la Priere de Jesus-Christ dans le Jardin. 383
Sur la Trahison de Judas. 422
Sur le Reniement de saint Pierre. 457
Sur le soufflet donné à Jesus-Christ. 485



EXHORTATIONS

EXHORTATIONS
POUR DES
ASSEMBLÉES
DE CHARITÉ.

EXHORTATION
SUR LA
CHARITÉ
ENVERS LES PAUVRES.

Date eleemosynam, & omnia munda sunt vobis.

Donnez l'aumône, & vous serez entièrement purifiés. En saint Luc, chap. 11.

VOILA, Mesdames, une grande promesse ; & pour la bien entendre, il est nécessaire de sçavoir en quoi consiste cette corruption du siécle que vous avez à craindre, & contre laquelle l'aumône vous servira de préservatif. Il faut examiner les causes les plus ordinaires d'où elle procéde ; il faut voir les pernicieux effets dont elle est elle-même la source, & rechercher enfin les remédes que vous y pouvez opposer. Or je

ne puis mieux vous faire comprendre tout cela, qu'en supposant un principe de saint Bernard, qui dans la morale évangélique est inconteſtable, & que je tire d'un de ſes Sermons. Il y a trois choſes, dit ce Pere, infiniment expoſées dans le monde, & qu'il eſt d'une extrême difficulté d'y conſerver; l'humilité, la chaſteté, la piété; l'humilité au milieu des richeſſes du monde, la chaſteté au milieu des délices du monde, & la piété dans l'embarras des
Bern. affaires du monde *Periclitatur humilitas in divitiis, caſtitas in deliciis, pietas in negotiis.* C'eſt-à-dire, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'avoir du bien, & d'être humble; de vivre à ſon aiſe, & d'être chaſte; de vaquer aux affaires temporelles, & de ne pas oublier Dieu. Mais voici, Meſdames, l'excellent moyen que je viens vous enſeigner pour vous garantir de ces trois écueils : c'eſt la pratique des œuvres de charité. Vous êtes dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agiſſantes au-dehors & chargées de ſoins : or je prétends qu'il n'eſt rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne, pour défendre votre humilité de l'orgueil des richeſſes, pour défendre votre pureté des attraits d'une vie ſenſuelle, & pour défendre vo-

tre piété de la dissipation des affaires humaines. Trois points qui feront le partage de cet entretien, & le sujet de votre attention.

C'EST une vérité, Mesdames, qui n'est que trop connue, & dont nous n'avons que trop d'exemples dans l'usage du monde : les richesses inspirent l'orgueil, & rien n'est plus rare qu'un homme humble dans l'opulence & modeste dans la fortune. Cet éclat qui environne un riche du siécle, cette pompe & cette magnificence qu'il étale aux yeux du public, ce crédit où il se voit, ce pouvoir de tout entreprendre & de tout faire ; ces honneurs que lui rend le commun des autres hommes, ces respects, ces soumissions, & si je l'ose dire, ces adorations : tout cela l'éblouit de telle sorte, qu'il ne se connoît plus lui-même, & qu'il s'évanouit dans ses vaines idées ; se faisant un prétendu mérite de son abondance, se persuadant que tout lui est dû, ne voulant dépendre de personne, & voulant qu'on dépende de lui ; affectant une grandeur d'autant plus onéreuse à ceux que la nécessité y asservit, qu'elle n'est souvent bâtie que sur l'injustice, & que c'est le fruit de ses concussions & de ses usures. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous I. PARTIE.

les jours ; & quoiqu'on en murmure & qu'on en conçoive de l'indignation, tant de riches mondains au-dessus de tous les discours, & à couvert de tous les traits de l'envie, en sont-ils moins fiers, moins présomptueux, moins remplis d'eux-mêmes ? Or je soutiens qu'un des correctifs les plus propres à réprimer ces sentimens & à rabattre cet orgueil, c'est l'obligation de l'aumône & des œuvres de charité, mûrement considérée & fidélement accomplie. Ecoutez-en la preuve.

Car en vertu de ce devoir indispensable, voici, pour l'instruction du riche & pour son humiliation, comment il doit raisonner : J'ai du bien : mais dans le fond ce bien ne m'appartient pas ; ou s'il m'appartient, ce n'est qu'à des conditions que je ne me suis pas imposées moi-même, mais qui m'ont été imposées & ordonnées indépendamment de moi ; marque évidente de ma sujettion. J'ai du bien : mais Dieu en est le premier maître, le premier propriétaire, & je n'en suis proprement que l'œconome & le dispensateur ; tellement que si j'en dispose, ce ne doit point être selon mon gré ni comme il me plaît, mais selon le gré de Dieu & par les ordres de Dieu. J'ai du bien : mais j'en dois rendre compte & un compte très-rigoureux ; le

jour viendra où je ſerai appellé devant le tribunal de Dieu, & où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Evangile, *Redde rationem villicationis tuæ*; Faites voir quelle a été votre adminiſtration & comment vous vous en êtes acquitté : compte dont je ne pourrai me défendre, & qu'il faudra néceſſairement ſubir. Enfin j'ai du bien : mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient point de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçû : or ſi je l'ai reçû, pourquoi tant me glorifier, comme ſi je le tenois de moi-même, & que tout ce que je ſuis, je le fuſſe par moi-même ? *Quid habes, quod non accepiſti ? ſi autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis ?* Ainſi, dis-je, doit raiſonner un riche, & ainſi peut-il trouver dans ſes richeſſes de quoi l'humilier. *Luc. c. 16.* *1. Cor. c. 14.*

Mais encore ce bien qui n'eſt pas à lui, ou qui n'eſt à lui que ſous certaines conditions ; ce bien qu'il n'a dans les mains, que pour le diſpenſer & pour le partager ; ce bien dont il eſt comptable, & dont il aura à répondre ; ce bien qu'il a reçû ; pour qui l'a-t-il reçû, & à quoi doit-il l'employer? C'eſt pour les pauvres que ce bien lui eſt confié, & c'eſt à la ſubſiſtance des pauvres que Dieu l'a deſtiné. D'où il s'enſuit que le riche n'eſt pas riche pour

lui-même, mais pour les pauvres ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas riche pour ſatisfaire ſon ambition, pour contenter ſa cupidité, pour entretenir ſon luxe, pour s'élever, pour dominer ; mais qu'il l'eſt pour ſubvenir aux beſoins des pauvres, pour ſoulager les miſères des pauvres, pour fournir le pain aux pauvres, pour les nourrir. Voilà le deſſein que la Providence s'eſt propoſé ; voilà les vûes qu'elle a eûes ſur lui : & par conſéquent, le bien qu'il poſſéde, il ne le doit pas ſeulement regarder comme ſon bien, mais comme le bien du pauvre, puiſqu'il en eſt redevable au pauvre. Oui, dit ſaint Ambroiſe parlant aux riches du ſiécle, & leur remontrant leur plus eſſentielle obligation en qualité de riches, ſur-tout de riches chrétiens, ce que vous retenez hors votre néceſſaire, c'eſt l'aliment du pauvre, c'eſt le vêtement du pauvre, c'eſt ſon fonds : *Famelici panis eſt quem tu detines, nudi tunica.* Il ne faut donc point tant faire parade de ces tréſors d'iniquité que vous vous appropriez, de ces brillans équipages, de ces ſuperbes édifices, de ces ſomptueux repas, de tout ce faſte où vous vous montrez avec des airs ſi dédaigneux & ſi hautains. Car ſous cette vaine ſplendeur & ſous cette apparence trompeuſe, ſça-

Ambr.

vez-vous ce que vous êtes, & comment vous devez être considéré ? comme un tuteur, qui pour sa propre élévation & pour s'aggrandir dans le monde, enleveroit le bien de son pupille, & laisseroit cet innocent périr sans secours & sans appui ; comme un usurpateur, qui par violence & par voie de fait se rendroit maître d'un héritage, & priveroit le légitime héritier de toutes ses espérances & de ses justes prétentions. Pensées bien humiliantes, Mesdames, pour une multitude infinie de riches ; mais pensées solides & vraies. Il n'y a rien dans ces comparaisons, quelque odieuses qu'elles paroissent, ni à diminuer, ni à corriger.

De-là même, par une nouvelle conséquence que je tire toujours des mêmes principes, & que je vous applique spécialement, Mesdames, je conclus, que dans l'état opulent où Dieu vous a placées, vous êtes, à le bien prendre, les servantes des pauvres, puisque vous êtes destinées par l'ordre de Dieu à les assister dans leurs nécessités, à les secourir dans leurs infirmités, à les chercher pour cela & à les prévenir. Ames chrétiennes, vous ne vous offenserez point de cette qualité de servantes, & vous pardonnerez cette expression à mon zéle, dès que vous en

comprendrez tout le ſens. Etre ſervantes des pauvres, c'eſt être ſervantes de Jeſus-Chriſt. Si Jeſus-Chriſt en perſonne, ſortant de ſon tabernacle, & rompant le voile qui le couvre, ſe préſentoit ſenſiblement à votre vûe, quelle eſt celle qui ne tiendroit à honneur de le ſervir, qui n'auroit là-deſſus les mêmes ſoins, les mêmes empreſſemens que Marthe, qui ne s'employeroit avec joie aux mêmes offices, qui refuſeroit rien, & qui trouveroit rien indigne d'elle & de ſon miniſtere ? Or il eſt de la foi, Meſdames, & Jeſus-Chriſt lui-même vous l'a déclaré, que tout ce que vous faites aux pauvres, c'eſt à lui que vous le faites : *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.* Ce ſont entre les hommes les plus petits ſelon le monde, *ex minimis ;* mais tout petits, tout vils & tout mépriſables qu'ils ſont dans l'eſtime du monde, Jeſus-Chriſt ſe les eſt aſſociés, ou s'eſt aſſocié à eux. Il les a établis auprès de vous comme ſes ſubſtituts, *ex his fratribus meis minimis ;* & par ma bouche il vous fait encore annoncer aujourd'hui, qu'il compte tous les ſervices que vous leur rendez, & qu'il les met au nombre de ceux qui lui ſont rendus. *Quamdiu uni feciſtis, mihi feciſtis.* Vérité indubitable

Matt. c. 25.

dans la religion ; vérité qui s'étend juſqu'à nos Souverains mêmes & à nos Rois : & ne les voyons-nous pas dans cet eſprit, abaiſſer devant les pauvres cette majeſté redoutable, ſous qui tremblent tant de peuples, & qui fait plier les plus fiéres nations ? Ne les voyons-nous pas laver eux-mêmes les pieds des pauvres : oubliant alors que ce ſont des ſujets, & les derniers de leurs ſujets, pour reconnoître que ce ſont les images vivantes du premier de tous les maîtres ? *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.*

C'eſt ainſi, Meſdames, que vous ne rougirez point d'être appellées ſervantes des pauvres ; c'eſt ainſi que vous en ferez gloire : mais du reſte dans cette gloire même, qui vous en reviendra ſelon Dieu & devant Dieu, vous trouverez un remède bien efficace contre ces enflures du cœur ſi ordinaires dans les conditions opulentes, & un contre-poids bien puiſſant contre ces hauteurs que la poſſeſſion des richeſſes ne manque guère d'inſpirer. Euſſiez-vous tous les tréſors de la terre, vous ſerez humbles ; pourquoi ? parce que les regardant avec les yeux de la foi, & voulant en faire un uſage tel que la Providence l'a réglé, vous vous ſouviendrez

que ces tréſors ſont pour vous des engagemens à vous intéreſſer en faveur des pauvres, à les connoître & à communiquer avec eux; à vous charger de leur entretien, de leurs dettes, de leurs affaires; à leur ménager des fonds, à leur procurer du travail, à leur tenir lieu de tutrices & de meres : diſons mieux, & ne craignons point de reprendre un terme qui reléve votre charité, bien loin de la dégrader; à leur tenir lieu de ſervantes en Jeſus-Chriſt. Sous ces dehors rebutans qui les expoſent parmi le monde profane à de ſi injuſtes mépris, vous les reſpecterez & vous les honorerez. Autant de ſervices qu'ils recevront de vous, ſeront autant d'exercices d'une humilité toute religieuſe, autant de traits d'une ſainte reſſemblance avec Jeſus-Chriſt anéanti, autant de degrés que vous acquerrez d'une des vertus fondamentales du chriſtianiſme, & autant d'exemples que vous en donnerez.

Voilà quelle fut dans toute la grandeur Royale, l'humilité d'un ſaint Louis; quelle fut l'humilité des deux Elizabeth, l'une Reine de Hongrie, & l'autre Reine de Portugal; quelle fut l'humilité de tant d'illuſtres Princeſſes, de tant de pieuſes veuves, de tant de vierges dévouées à la

miſéricorde. Elles ont été dans des rangs diſtingués; & dans ces hauts rangs, elles ont eû de grands domaines, de grands héritages, de grands biens : mais jamais les vit-on s'en prévaloir ? Au milieu de cette affluence, vous ſçavez, Seigneur, dequoi elles s'eſtimoient heureuſes, dequoi elles s'applaudiſſoient dans le ſecret de leur ame, dequoi elles vous béniſſoient : c'eſt, mon Dieu, d'avoir été choiſies comme les miniſtres de votre Providence pour le ſoulagement des pauvres. Vous ſçavez de quels bas ſentimens d'elles-mêmes elles étoient pénétrées, lorſqu'entrant dans les hôpitaux, dans les priſons, dans les cachots les plus obſcurs, elles vous adoroient en eſprit, & embraſſoient les genoux de ces malheureux, vers qui il vous avoit plu de les envoyer. Quoi qu'il en ſoit, Meſdames, un des plus aſſurés préſervatifs pour ſauver l'humilité chrétienne des atteintes de l'orgueil parmi les richeſſes temporelles, ce ſont les œuvres de charité, *Periclitatur humilitas in divitiis ;* & je vais de plus vous montrer que c'eſt un des plus sûrs moyens pour ſauver l'innocence & la pureté du cœur des amorces d'une vie ſenſuelle, *Caſtitas in deliciis.* C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL eſt certain, Meſdames, & la foi, la raiſon ne nous permettent pas d'en douter, que l'innocence & la pureté du cœur n'a point de plus grand ennemi dans le monde, que ce qui s'appelle une vie molle & voluptueuſe. Sans parler de ces voluptés groſſieres & criminelles, qui d'elles-mêmes ſont condamnées par la loi de Dieu, je dis que celles qui paſſent même pour indifférentes, & que notre amour-propre prétend avoir droit de rechercher comme honnêtes & permiſes, ne laiſſent pas d'avoir une oppoſition ſpéciale avec cette pureté de corps & d'eſprit dont le Chriſtianiſme fait profeſſion. C'eſt pour cela que ſaint Paul qui jugeoit des choſes dans l'exactitude des maximes évangéliques, parlant des veuves chrétiennes, diſoit ſans héſiter, que celle qui veut vivre à ſon aiſe & dans les délices, quoiqu'elle ait l'extérieur & les apparences d'une perſonne vivante, eſt déja morte ſelon l'ame, & doit être réputée telle; *Nam quæ in deliciis eſt, vivens mortua eſt:* pourquoi? parce qu'il n'eſt pas moralement poſſible, répond ſaint Chryſoſtôme, qu'aimant ſon corps juſqu'à la délicateſſe, elle maintienne ſon eſprit dans cette diſpoſition de ſévérité qui eſt le rempart &

1. *Timot. c.* 5.

le ſoutien néceſſaire de la continence. Car qu'eſt-ce que la continence, ſinon ce pouvoir abſolu, cet empire qu'une ſainte ſévérité nous fait prendre ſur nos ſens pour les gouverner, pour les réprimer, pour arrêter toutes leurs révoltes, & pour les ſoumettre à la loi de Dieu, en les ſoumettant à la raiſon?

Etrange misère de l'homme affoibli par le péché! Avant ſon péché, il pouvoit mener une vie délicieuſe; il pouvoit ſans péril goûter les fruits de la terre, & en accorder à ſes ſens toutes les douceurs: mais depuis le péché, il n'y a plus que la pénitence, & qu'une pénitence auſtère qui lui convienne, parce qu'il n'y a plus que cette auſtérité qui puiſſe le contenir dans le devoir, & l'empêcher de ſe corrompre. Cependant, Meſdames, vous n'ignorez pas à quoi nous porte l'eſprit du monde: à flatter nos corps, à leur donner tout ce qu'ils demandent, à leur procurer toutes les commodités, à ne les gêner & à ne les mortifier en rien, à les entretenir dans un embonpoint qui dégénère en ſenſualité, & communément en impureté. Vie des ſens, vie Epicurienne, vie que les ſages mêmes du paganiſme ont réprouvée: jugez ſi jamais elle peut ſe concilier avec une religion pure & ſans

tache comme la nôtre. Faut-il donc s'étonner que le déréglement des mœurs soit si général, que la contagion gagne si vîte, & qu'elle se répande si loin ? Ce qui m'étonneroit plus mille fois, & ce que je traiterois de prodige, c'est qu'une chair ainsi nourrie, ainsi ménagée, ainsi idolâtrée pût demeurer chaste, & qu'elle fût insensible aux pointes de la passion.

Or quel est, Mesdames, le moyen que la Providence vous fournit, pour vous préserver d'un danger si ordinaire & presque inévitable au milieu du monde, surtout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez ? c'est la pratique des œuvres de charité & de miséricorde. C'est, dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeller auprès de vous, ou d'aller vous-même à eux, d'entrer dans la connoissance & dans le détail de toutes les extrémités où ils sont réduits, de les interroger là-dessus, de leur donner tout le tems de s'expliquer, & de les écouter avec attention ; de ne vous contenter pas de ce qu'ils vous disent, ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous transporter sur les lieux, & de vous rendre témoins des choses ; de voir comme ils sont logés, comme ils sont couchés, comme ils sont vêtus, de quel pain ils

uſent, & à quelle diſette ils ſont continuellement expoſés. Je prétends, & vous l'éprouverez, que rien n'eſt plus capable de vous détacher de vous-mêmes, de vous inſpirer l'eſprit de mortification, de vous accoutumer aux exercices d'une vie pénitente, de vous faire négliger tous ces ajuſtemens, toutes ces propretés, toutes ces ſuperfluités, dont vous avez peut-être trop de fois cherché, ou à parer votre corps, ou à ſatisfaire ſes appétits. Par conſéquent, que rien ne doit plus vous garantir de cet aiguillon de la chair que ſaint Paul reſſentoit lui-même, & qui lui faiſoit former tant de vœux, verſer tant de pleurs, pouſſer tant de ſoupirs, pratiquer tant de jeûnes; captiver ſes ſens, & châtier ſon corps avec tant de rigueur, craignant que cet ennemi domeſtique n'eût l'avantage ſur lui, & qu'il ne le précipitât dans l'abîme. *Datus eſt mihi ſtimulus carnis meæ qui me colaphiſet; propter quòd ter Dominum rogavi.... Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne, cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.* Reprenons tout ceci, & comprenez-en la vérité par la ſimple expoſition que j'en vais faire. 2. Cor. c. 12. 1. Cor. c. 9.

De-là en effet, Meſdames, de cette vûe que vous aurez de tant d'objets de douleur & de compaſſion, vous apprendrez à

vous occuper moins de vos perſonnes, & à rechercher moins les plaiſirs du ſiécle. Il eſt impoſſible d'avoir devant les yeux de tels ſpectacles, & de ne penſer alors qu'à ſe bien traiter, qu'à ſe divertir & à ſe réjouir. Il faudroit avoir pour cela éteint dans ſon cœur tout ſentiment de religion, & même tout ſentiment d'humanité. La triſte image que forment dans l'eſprit toutes ces misères, y demeure profondément imprimée : on la remporte avec ſoi ; & par un effet très-naturel, on ne trouve preſque plus de goût à rien. Heureuſe préparation à la grace, qui ſurvient dans une ame, & qui ſouvent achéve ainſi de la déprendre abſolument des vains attraits du monde, & de tous les attachemens ſenſuels qui ſervoient à l'amolir.

Delà vous apprendrez à retrancher ces excès dans les ornemens précieux, dans les repas ſomptueux, dans les mets exquis & délicieux, qui contribuoient à exciter le feu de la cupidité, & qui l'entretenoient. Vous aurez honte de vous voir ſi abondamment pourvûes de tout, tandis que les pauvres n'ont pas le néceſſaire. Urie, mari de Bethſabée, ne voulut point entrer dans ſa maiſon, ni repoſer autrement que ſur la terre, parce, dit-il, que l'Arche de Dieu, que toute l'armée d'Iſraël, que mon

Général & tous mes compagnons n'habitent présentement que sous des tentes. Voilà ce que vous vous direz à vous-mêmes : Quelle différence y a-t-il donc entre ces pauvres & moi ? ne sont-ce pas les enfans de Dieu comme moi ? ne sont-ce pas ses créatures ? Cette réflexion vous touchera : elle en a touché bien d'autres, & leur a fait faire des sacrifices, qui maintenant vous paroîtroient au-dessus de vos forces, si je vous les proposois ; mais qui, tout généreux qu'ils sont, vous deviendroient faciles, si vous aviez considéré de près la déplorable situation de cette multitude d'hommes, de femmes, de filles que la faim dévore, & dont la vie est moins une vie q'une mort lente & accablante.

De-là vous apprendrez à souffrir : je dis, Mesdames, à souffrir en mille occasions, que vous n'éviterez jamais, quoi que vous fassiez, & où il vous seroit si important de sçavoir sanctifier vos peines, & en profiter. Car prenez telles mesures qu'il vous plaira, c'est un arrêt du Ciel, & un arrêt irrévocable, que nous devons tous avoir en ce monde nos afflictions & nos adversités : si ce n'est pas l'une, ce sera l'autre. Il n'est donc point question de vouloir s'en exempter, puisque nous

n'y pouvons réuſſir. Il faudroit ſeulement ſe les rendre utiles & ſalutaires. Il faudroit, en les acceptant, ſe conformer aux deſſeins de Dieu, qui veut que ces amertumes de la vie nous ſervent de préſervatif contre le penchant & les inclinations vicieuſes de la nature corrompue. Mais c'eſt à quoi nous ne pouvons conſentir. On ſe ſouléve, on réſiſte, on repouſſe, autant que l'on peut, la main du Seigneur; & ſi l'on eſt trop foible, pour en arrêter les coups, du moins on s'aigrit, comme Pharaon, on s'emporte, on ſe plaint. Or rien ne fera plûtôt ceſſer toutes vos aigreurs & toutes vos plaintes, que les ſouffrances des pauvres. Dès que vous en rappellerez le ſouvenir, par la comparaiſon de leurs maux & des vôtres, vous verrez que Dieu vous épargne bien encore; vous vous reprocherez votre ſenſibilité extrême, vous vous encouragerez, vous vous fortifierez, & peu-à-peu vous vous éleverez au-deſſus de cette molleſſe qui vous abbattoit, & dont les ſuites ſont ſi dangereuſes & ſi funeſtes.

De-là même vous apprendrez enfin à ſoutenir les pratiques de la pénitence. On n'en a que trop d'horreur, & l'on ne ſe livre que trop là-deſſus à ſes répugnances naturelles : mais pour les ſurmonter,

ce ſera aſſez d'un regard ſur ces pauvres, vers qui votre charité vous conduira. Vous vous demanderez à vous-mêmes en quoi ils ont plus péché que vous, ce qu'ils ont fait, & par où ils ſe ſont attiré tous les fléaux dont le Ciel les a affligés. Après avoir oppoſé de la ſorte péché à péché, vous oppoſerez pénitence à pénitence. Vous raſſemblerez tout ce que l'Egliſe vous ordonne de plus rigoureux, tout ce qu'un Confeſſeur prudent & ferme vous preſcrit de plus pénible, tout ce qu'intérieurement l'eſprit de Dieu vous inſpire de plus ſévère & de plus mortifiant. Vous mettrez tout cela dans la balance du Sanctuaire, & vous examinerez ce qu'il peut y avoir en tout cela qui égale les misères que vous avez vûes, & que vous voyez tous les jours. Ah! Meſdames, quel ſujet de confuſion pour vous! quelle inſtruction! & quand il s'agira d'une abſtinence, d'un jeûne, d'une retraite, de quelque exercice que ce puiſſe être, ſi votre délicateſſe en eſt bleſſée, ſi vos ſens en ſont troublés, ſi l'amour-propre vous ſuggere des prétextes qui ſemblent vous en diſpenſer, faudra-t-il à toutes les excuſes & à tous les prétextes d'autre réponſe que celle-ci : Sont-ce-là les abſtinences des pauvres? ſont-ce-là leurs jeûnes? eſt-

ce-là leur ſolitude ? n'ont-ils rien de plus rude à porter, & eſt-ce-là que ſe réduit leur pénitence ? Vous connoîtrez ainſi combien celle qu'on vous demande eſt légère, & combien vous ſeriez inexcuſables de ne vouloir pas vous y aſſujettir. Vous vous y ſoumettrez plus aiſément, & vous ne chercherez point tant à la diminuer, ni à l'adoucir. Vous l'embraſſerez avec confiance : & parce que de prendre ſoin des pauvres, d'eſſuyer leurs chagrins, leurs mauvaiſes humeurs, leurs groſſiéretés ; de vaincre les dégoûts & les ſoulévemens de cœur, que peut cauſer l'accès de ces demeures infectées par la pauvreté, & par tout ce qui l'accompagne, c'eſt déja une des œuvres de la pénitence les plus laborieuſes, vous n'en deviendrez que plus zélées pour ces devoirs de miſéricorde, & que plus fidéles à les accomplir. Tellement que la charité ſera tout enſemble, & le motif pour animer votre pénitence, & la matiere pour l'exercer. Reméde infaillible contre les paſſions & les déſirs déréglés de la chair.

Travaillez, Meſdames, travaillez par toutes les voies qu'on vous préſente, à vous maintenir dans cette pureté que l'Apôtre recommandoit ſi fortement aux premiers Fidéles. Tout prévenu que je ſuis

de l'eſtime la plus ſincère pour les perſonnes qui m'écoutent, j'ai crû ne devoir pas omettre dans cette Aſſemblée un point de morale, ſurquoi le Maître des Nations s'eſt tant de fois expliqué, parlant à des Saints, & dans la plus grande ferveur du Chriſtianiſme. Que celui qui eſt pur devant Dieu, ſe purifie toujours davantage : car ce Dieu de pureté ne ſe communique qu'aux ames pures. Les Anges mêmes à ſes yeux ne ſont pas exempts de toute tache ; que ſera-ce de nous, fragiles mortels ? & ſans une attention continuelle & de violens efforts, comment ſerons-nous en ſûreté au milieu de tant de piéges qui nous environnent & où nous pouvons nous perdre ? Concluons par un troiſiéme avantage des œuvres de la charité chrétienne, qui eſt de conſerver l'eſprit de piété parmi les ſoins du monde, *Pietas in negotiis.* C'eſt par où je finis.

IL eſt difficile d'allier enſemble l'eſprit de piété & l'embarras des affaires du monde. Car la piété conſiſte dans les ſentimens intérieurs d'une ame retirée en elle-même & occupée de Dieu : mais les ſoins & les affaires du monde l'obligent à ſortir de cette retraite, & par mille

III. PARTIE.

mouvemens inquiets & empressés qui la dissipent, lui font insensiblement oublier Dieu, & tourner toutes ses pensées vers la terre. C'est pourquoi saint Paul déclare que tout homme qui veut s'engager dans la milice de Dieu, c'est-à-dire, se donner à Dieu, être à Dieu, goûter les choses de Dieu, ne doit point s'ingérer dans les intrigues & les intérêts du siecle : *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus.* C'est pourquoi le saint Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ, qui dut être un des hommes les plus versés & les plus consommés dans les mystères de la vie spirituelle & dévote, nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines ; & que se proposant lui-même pour exemple, il reconnoît que jamais il ne s'est trouvé parmi le monde, qu'il n'en soit revenu plus imparfait qu'il n'étoit : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* C'est pourquoi les Prêtres du Seigneur, les Ministres de l'Eglise, les Religieux vivent dans l'éloignement & la séparation du monde, ou du moins y doivent vivre, autant que leur état le comporte & qu'il le demande, parce qu'ils sont consacrés par une vocation particuliére au culte de Dieu, & appellés à un plus haut point de piété & de perfection.

2. Timot. c. 2.

Imit. Christ.

Je

Je ne veux pas néanmoins par-là, Mesdames, vous porter à un renoncement entier, & ce n'est pas ma pensée qu'il soit de votre piété d'abandonner toutes les affaires attachées par la Providence à votre condition. Bien loin que ce fût une vraie piété, ce seroit aller directement contre les vûes du Ciel : & à parler en général, la piété est encore moins exposée dans une vie agissante, dans une vie de travail & d'affaires, quoique temporelles & toutes profanes, que dans une vie oisive, que dans la vie de la plûpart des femmes du siécle, dont les journées se passent à ne rien faire. Car j'appelle ne rien faire, n'être occupé que de sa personne, n'être occupé que de ses parures, n'être occupé que de son jeu, n'être occupé que de visites inutiles, que de vaines conversations, que de lectures agréables : frivoles amusemens, qui n'arrêtent point assez l'esprit pour le détourner de mille idées dangereuses ; au lieu que les affaires & l'attention qu'on leur donne, ferment du moins la porte à tous ces objets, & à tous les sentimens, à tous les desirs criminels qu'ils ne manquent point d'inspirer.

Mais du reste, Mesdames, si l'un est encore plus à craindre que l'autre ; si l'es-

prit de piété peut encore moins se soutenir dans l'inutilité de vie & l'oisiveté, que dans les affaires, il est toujours vrai qu'au milieu du bruit & du tumulte des affaires, il se relâche, il se rallentit, & souvent s'éteint tout-à-fait & s'amortit. Or, par où l'entretiendrez-vous ; & par où le réveillerez-vous ? point de meilleur moyen que ces bonnes œuvres dont je parle, que les œuvres de charité & de miséricorde. Prenez garde : je ne viens pas dans une morale outrée, condamner les soins ordinaires du monde, le soin d'une famille qu'il faut régler, le soin d'un bien qu'il faut administrer, le soin d'un héritage qu'il faut cultiver, le soin même d'un procès où l'on se trouve impliqué & où il faut nécessairement s'employer ; cent autres de cette nature, dont on est chargé & dont on ne peut raisonnablement se dispenser. Je m'en suis déja expliqué, & je le répéte, ce n'est point là ce que je reprends, ni ce que je dois reprendre. Je dis plus, & j'avoue qu'il y a tels engagemens, telles conjonctures, telles affaires, où ce seroit plutôt un péché de négliger ces soins, que d'y vaquer. Mais cela posé, je vais plus avant, & ce que je voudrois aussi vous faire comprendre, c'est que vous ne pouvez mieux sanctifier tous les

ſoins où votre état vous applique, qu'en y joignant le ſoin des pauvres. Vous me répondrez que c'eſt ajoûter affaires ſur affaires, & par conſéquent que c'eſt ſe livrer à de nouvelles diſtractions, en ſe chargeant de nouvelles occupations. Ah! Meſdames, j'en conviens, c'eſt une nouvelle occupation, mais une occupation ſainte & ſanctifiante, ſeule capable de communiquer à toutes les autres ce caractère de ſainteté qui lui eſt propre, & de réparer dans vos ames les dommages que toutes les autres ont coûtume d'y cauſer. Concevez ma penſée.

Quoique les affaires du monde puiſſent être rapportées à Dieu, il y a néanmoins bien d'autres vûes que la vûe de Dieu, qui peuvent nous y attacher, & qui n'y attachent en effet que trop tout ce que nous entendons ſous le terme d'hommes mondains ou de femmes mondaines: vûes de fortune, vûes d'honneur & de diſtinction, vûes d'élévation & de grandeur, vûes d'intérêt, d'une paſſion démeſurée d'avoir & de poſſéder, vûes d'établiſſement, de commodité, de plaiſir; & parce que toutes ces vûes ſont conformes à celles de la nature, ou plutôt, parce que ce ſont les vûes mêmes de la nature, & que le poids de la nature nous entraîne

preſque malgré nous, il n'eſt pas ſurprenant que ces vûes terreſtres & naturelles prévalent aux vûes ſurnaturelles & divines ; qu'elles rempliſſent l'étroite ſphère de notre cœur, qu'elles nous faſſent perdre l'idée de cette derniére fin, où tout doit être référé, & d'où vient à nos actions toute leur ſainteté. Mais par une régle contraire, voici, Meſdames, quelle bénédiction particuliére les œuvres de charité portent avec elles : ce n'eſt pas qu'elles occupent moins, mais c'eſt qu'elles occupent ſaintement. Et en effet, comme ce ſont des œuvres où les ſentimens humains ne peuvent guère avoir de part ; comme ce ſont des œuvres par elles-mêmes mortifiantes, ſouvent très-obſcures & très-humiliantes, il n'y a communément que Dieu qui nous y engage, que Dieu qui nous y attire, que Dieu qu'on s'y propoſe & qu'on y cherche. On les entreprend pour lui, on les pratique pour lui, on les ſoutient pour lui. Or eſt-il rien de plus propre à nourrir la piété, que cette intention droite & toute divine ?

Jugez-en par vous-mêmes, Meſdames, c'eſt à vous-mêmes que j'en puis appeller ; & que dis-je, dont pluſieurs d'entre vous n'aient une connoiſſance perſonnelle, plus convaincante que tous les diſ-

cours ? Qu'avez-vous ſenti dans le ſecret de l'ame, & qu'y ſentez-vous, toutes les fois que la charité adreſſe vos pas vers les pauvres pour les viſiter & les aſſiſter ? Etes-vous jamais entrées dans un hôpital, dans une priſon, que votre cœur ne ſe ſoit auparavant élevé à Dieu ? Quelles réflexions vous y ont occupées, & quelles réflexions en avez-vous remportées ? Quand donc votre piété commence à ſe refroidir, c'eſt-là immanquablement que vous la rallumez. Quand votre foi commence à s'affoiblir & à languir, c'eſt-là immanquablement que vous la réveillez & que vous la fortifiez. Mais quel eſt l'aveuglement de je ne ſçai combien de femmes du monde ? Quoiqu'elles ſoient du monde, & toutes abîmées dans les ſoins du monde, elles ſont néanmoins encore chrétiennes. Elles n'ont pas perdu certains principes, qu'elles ont reçus de l'éducation. Elles ont de tems en tems des retours intérieurs, qui pourroient les remettre dans les voies d'une ſolide piété, s'ils étoient ſoutenus. Elles y voudroient marcher ; elles voudroient être plus recueillies & plus dévotes : car c'eſt ainſi qu'elles le diſent elles-mêmes dans les rencontres, & qu'elles le font entendre. C'eſt quelquefois un pur langage ; je le

ſçai : mais je dois auſſi convenir qu'il y en a pluſieurs, qui là-deſſus ſont de bonne foi, & qui penſent en effet comme elles parlent. Elles gémiſſent du peu de goût qu'elles ont aux pratiques de la religion ; elles ſe plaignent de la ſéchereſſe où elles ſe trouvent dans la priére ; elles ſouhaiteroient d'avoir plus de zéle pour leur ſalut, plus d'attention à cette grande affaire, & de ſe laiſſer moins diſtraire par les autres, qu'elles avouent n'être auprès de celle-là que des amuſemens & des bagatelles. Telles ſont leurs diſpoſitions ; mais parce qu'elles ne les ſecondent pas, ce ſont des diſpoſitions inutiles, & qui ne ſervent même qu'à leur condamnation. Car elles devroient donc prendre les moyens qu'on leur propoſe pour parvenir à ce qu'elles déſirent. Or un de ces moyens, ce ſont inconteſtablement les œuvres de la charité. Avec cela elles ſe mettroient en état de goûter Dieu davantage. Une viſite des pauvres, un office qu'elles leur rendroient, ſeroit une ſuſpenſion ſalutaire des inquiétudes & des ſoins du monde ; & Dieu prendroit ces momens pour leur parler au cœur, pour les rappeller à elles-mêmes, pour leur retracer dans l'eſprit les vérités éternelles, & pour leur en imprimer tellement le

ſouvenir, que toutes les autres idées ne puſſent l'effacer. Leur dévotion ſe renouvelleroit, leur religion ſe ranimeroit, leur eſpérance deviendroit plus vive, & leur amour pour Dieu plus affectueux & plus ardent. Mais elles prétendent que tous ces changemens ſe faſſent dans elles, ſans qu'il leur en coûte une ſeule démarche; & jamais, à les en croire, elles n'ont aſſez de loiſir pour ſatisfaire à ce que demandent les pauvres, en s'acquittant de ce qu'elles doivent au monde. Vain prétexte dont elles découvriront aiſément l'illuſion, dès qu'elles voudront bien ſe conſulter & ne ſe point flatter. Il ne faut pour le détruire qu'elles-mêmes; il ne faut que la connoiſſance qu'elles ont du plan de leur vie, qui pourroit être autrement réglé & mieux ordonné.

Vous, Meſdames, plus fidéles aux ordres de Dieu & plus attentives aux néceſſités des pauvres, vous ſçavez vous partager entre eux & le monde. En accordant à l'un tout ce qu'il peut exiger de vous, vous trouvez encore de quoi donner aux autres ce qu'ils attendent de votre charité. Et c'eſt pour vous confirmer dans cette ſainte diſpenſation & dans ce juſte partage, que je conclus par ces paroles de l'Apôtre : *Unuſquiſque prout* 2. Cor. c. 9.

deſtinavit in corde ſuo ; que chacune ſuive les heureux ſentimens dont elle ſe ſent prévenue en faveur des pauvres ; qu'elle reconnoiſſe comme une grace de Dieu, & une de ſes graces les plus précieuſes, l'inclination qui la porte à les ſecourir. Vos affaires temporelles n'en ſouffriront point : Dieu en prendra ſoin lui-même, lorſque vous prendrez ſoin de ſes enfans, & il eſt aſſez riche pour vous rendre au centuple ce qu'il aura reçu de vous par
Ibid. leurs mains. *Potens eſt autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis.* Vous ſerez ſurpriſes en mille rencontres de voir les choſes réuſſir au-delà de vos eſpérances, & ce ſera autant de bénédictions que Dieu répandra ſur vous ſans vous le faire connoître. Plus vous donnerez, plus
Ibid. vous aurez de quoi donner ; *Ut abundetis in omne opus bonum.* Mais ce qu'il y a de plus eſſentiel, c'eſt que vous mettrez par-là votre piété à couvert de ces relâchemens ſi ordinaires dans la vie tumultueuſe du monde. Ce ſera une piété conſtante, parce que ce ſera une piété entretenue, & ſans ceſſe excitée par la charité. Tellement que la promeſſe du Pro-
Ibid. phéte s'accomplira dans vous : *Sicut ſcriptum eſt, Diſperſit, dedit pauperibus, juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.* En ré-

pendant vos aumônes, vous recueillerez des fruits de justice, & vous amasserez des trésors de sainteté : mais de quelle sainteté & de quelle justice ? d'une justice inaltérable & invariable, d'une justice indépendante des occasions, & au-dessus de tous les événemens, d'une justice qui vivra avec vous dans les siécles des siécles, & dont la récompense sera éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Semen eſt verbum Dei.

Le bon grain, c'eſt la parole de Dieu. En S. Luc, chap. 8.

DANS l'engagement où je ſuis de contribuer par mon miniſtère à ce qui doit toujours être la fin de cette aſſemblée, je veux dire au ſoulagement des pauvres, j'ai crû, Meſdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'Evangile de cette ſemaine. J'y trouve un fonds d'inſtruction, dont j'eſpère que vous ſerez édifiées, & qui m'a paru très naturel, pour vous inſpirer le zéle de la charité envers ceux que vous devez conſidé-

rer comme vos freres, & comme les domestiques de la foi.

C'est la Parabole du bon grain, dont Jesus-Christ s'est servi, pour expliquer au peuple qui l'écoutoit, un des plus excellens mystères du Royaume de Dieu, & une des vérités les plus solides de notre religion. Celui qui séme, disoit ce Sauveur adorable, est sorti pour aller semer son grain : & une partie de cette semence est tombée le long du chemin, où les passans l'ont foulée aux pieds, & où les oiseaux du Ciel l'ont enlevée. Une autre partie est tombée sur des pierres, où manquant de suc & d'humidité, elle s'est tout-à-coup desséchée ; une autre au milieu des épines, & les épines l'ont empêché de croître : la derniére, dans une bonne terre ; elle y a pris racine, elle y a germé, elle y a produit une ample moisson, & rapporté au centuple. Or Jesus-Christ parlant de la sorte, crioit à haute voix : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre ; *Qui habet aures audiendi, audiat.* Expression dont usoit communément ce divin Maître, venant de déclarer quelqu'une de ces maximes importantes, qui demandoient un cœur docile & un esprit attentif pour les comprendre & pour en profiter. *Luc. c. 8.*

Ouvrons donc, Mesdames, ouvrons nos cœurs, & recueillons toute l'attention de nos esprits, pour bien entrer dans le sens de cette figure, & pour nous appliquer les salutaires enseignemens qui y sont renfermés. Qu'est-ce que ce bon grain ? vous sçavez que selon l'interprétation même de Jesus-Christ, c'est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.* Et en effet, la parole de Dieu est une précieuse & divine semence, dont la vertu n'a point de bornes, si nous ne l'arrêtons ; & dont la fécondité est infinie, lorsqu'elle trouve des ames préparées à la recevoir & à la laisser agir dans toute sa force. Mais cette semence, toute divine & toute précieuse qu'elle est, devient tous les jours dans le Christianisme la plus infructueuse & la plus stérile, pourquoi ? parce qu'il y a bien peu de Chrétiens où elle rencontre les dispositions nécessaires, pour y opérer ces fruits merveilleux de grace qui lui sont propres, & qui ont autrefois enrichi le champ de l'Eglise. Juste sujet des plaintes & de la douleur des Ministres évangéliques : désordre qu'ils ne cessent point de déplorer, & que nous pouvons regarder comme le principe de la corruption des mœurs du siécle. Je ne m'en tiens pas là néanmoins, Mesdames ; cette morale est

trop commune & trop vague ; mais voici le point particulier qui vous concerne, & dont j'ai à vous entretenir. C'eſt un uſage ſaintement établi, que chaque mois on emploie la parole de Dieu à exciter votre charité pour les pauvres. Vous aſſiſtez à nos exhortations ; & cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en ſoient plus ſecourus. D'où vient cela ? d'où vient dis-je, que cette parole de charité, qui vous eſt ſi ſouvent annoncée, n'a pas dans la pratique toute l'efficace qu'elle peut avoir, & qu'elle doit avoir ? C'eſt ce que je veux examiner avec vous. Je ſuivrai par ordre mon Evangile. Dans les différentes qualités de la bonne & de la mauvaiſe terre où le grain eſt jetté, je vous repréſenterai les divers caractères des perſonnes qui s'aſſemblent ici avec une aſſiduité, dont nous pourrions tout attendre, ſi l'expérience ne nous avoit appris que les effets n'y répondent pas. De-là vous connoîtrez quelle eſt la ſource du mal, c'eſt-à-dire, pourquoi les pauvres retirent ſi peu d'avantage de tant de diſcours qu'on vous fait en leur faveur ; & par une bénédiction toute nouvelle que Dieu donnera à ſa parole, j'oſe eſpérer que vous travaillerez avec plus d'ardeur que jamais,

à soulager les miséres publiques. Voilà, sans autre partage, tout mon dessein.

I. LE laboureur alla semer son grain. C'étoit de bon grain, c'étoit une semence capable de fournir au pere de famille une abondante récolte, & de remplir ses greniers : mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin ; les passans la foulérent aux pieds, & les oiseaux du Ciel la mangérent. Qu'est-ce, Mesdames, que ce chemin ouvert à tout le monde ? vous le voyez : ce sont ces ames volages & dissipées, qui donnent à tout sans réflexion, & qui apportent à ces assemblées un esprit distrait & sans arrêt. Soit que cette dissipation leur soit naturelle, & qu'elles soient nées avec ce caractère de légéreté ; soit qu'il faille l'attribuer à une disposition & à une mauvaise habitude qu'elles aient contractée ; quoi que ce puisse être, elles ne s'intéressent guère aux bonnes œuvres, dont on leur prêche l'obligation & l'indispensable nécessité. Je m'explique.

Elles viennent aux assemblées de charité ; elles entendent ce qu'on leur dit des besoins extrêmes des pauvres, elles en sont même touchées, ou elles le paroissent. Mais ces impressions passagères s'ef-

ſacent bientôt. Dans un moment elles les ont reçues, & dans un moment elles les perdent. Le démon, ce lion rugiſſant qui tourne ſans ceſſe autour de nous pour nous ſurprendre, leur enléve du cœur la ſainte parole qu'elles doivent remporter avec elles, & dont elles devoient faire la matiére de leurs méditations. *Venit diabolus, & tollit verbum de corde eorum, ne credentes ſalvi fiant.* Car il ne prévoit que trop, ce dangereux ennemi des ames, quelles pourroient être pour leur ſalut, les ſuites heureuſes & les conſéquences de cette parole bien repaſſée, bien conſidérée, bien appliquée. Il ne ſçait que trop qu'elle pourroit devenir ainſi le principe de leur converſion & de leur ſanctification. *Ne credentes ſalvi fiant.* *Luc. c. 8.*

En effet, ſi lorſqu'elles ont entendu le Miniſtre de l'Egliſe, elles ſortoient bien perſuadées que c'eſt Dieu-même qui leur a parlé, & qu'il ne leur reſte plus que de mettre en pratique ce qu'on a pris ſoin de leur enſeigner & de leur remontrer; ſi comprenant un de leurs devoirs les plus eſſentiels, elles penſoient ſérieuſement à procurer aux pauvres toute l'aſſiſtance qu'elles ſont en état de leur donner; ſi reſpectant & enviſageant Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes pauvres, elles s'affec-

tionnoient à les prévenir, à les chercher, à les visiter ; si non contentes d'une vûe superficielle & d'une connoissance générale, elles entroient dans le détail de ce qu'ils ont à souffrir, & qu'elles se fissent une dévotion d'y remédier autant qu'il leur est possible, & de n'y rien épargner de tout ce que leurs facultés leur permettent : ah ! Mesdames, ce seroit là le commencement d'un retour sincère & parfait à Dieu. Chaque pas qu'elles feroient pour les pauvres, seroit compté par le pere & le tuteur des pauvres. Dieu mille fois plus libéral qu'elles ne peuvent l'être, répandroit sur elles ses graces, à mesure qu'elles répandroient sur les membres de Jésus-Christ leurs largesses : & avec ces graces, de quels égaremens ne reviendroient-elles pas ? quelles difficultés ne surmonteroient-elles pas ? J'oserois alors répondre d'une réformation entiere de leur vie ; & j'en aurois pour garans tant de promesses si expresses, si solemnelles, & si souvent réitérées dans l'Ecriture. J'en aurois pour garans tant de pécheurs qui n'ont point eû d'autre ressource, & qui du plus profond abîme où ils étoient plongés, sont parvenus avec le secours de l'aumône & par les pratiques d'une solidé pénitence à la plus sublime perfec-

tion. Or voilà à quoi elles ne font nulle attention, parce que l'esprit séducteur, cet esprit de ténébres, les aveugle, & qu'il leur ôte toutes ces pensées, si utiles pour elles, mais si contraires à ses entrepriſes. *Et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.*

Je dis plus, Mesdames, & sans que le démon s'en méle, (car combien de choſes lui imputons-nous, que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes!) sans, dis-je, que le démon y ait part, le monde par tous les objets qu'il leur préſente, & où elles se portent, les détourne des saints exercices de la charité chrétienne. Comme leur cœur eſt dans un perpétuel épanchement, & qu'il s'attache à tout ce qui leur frappe les yeux, ce qu'on leur a dit du triſte état où ſont réduits les pauvres, des maux qu'ils endurent, & qu'ils auront encore à endurer, des ſoulagemens qu'ils attendent, & qu'elles ne peuvent, ſans crime, leur refuſer; tout cela s'échappe en un moment, pour faire place à d'autres idées, à d'autres entretiens, à de vaines occupations, & aux plus frivoles amuſemens. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que par l'habitude qu'elles ſe ſont faite de ne rentrer jamais en elles-mêmes, & de mener une vie toute exté-

rieure, elles n'en ont pas le moindre scrupule, & qu'elles ne se reprochent pas une fois devant Dieu cette dissipation. S'en accusent-elles au saint Tribunal ? Mettent-elles au nombre de leurs péchés, d'avoir par-là rendu inutiles tant d'instructions, & par-là même d'avoir si long-tems vécu dans l'indifférence à l'égard des pauvres ? Elles seroient étonnées qu'un Confesseur leur fît sur cela quelque peine, & elles ne s'accommoderoient pas d'une morale qui leur paroîtroit si étroite, & peut-être si peu sensée.

Voilà, Mesdames, le premier abus que vous avez à corriger. Abus dont les pauvres se ressentent par le délaissement où ils se trouvent. Car après bien des Assemblées, après bien des conférences & des exhortations, après que les Prédicateurs ont mis en œuvre tout leur zéle, & tout ce qu'ils ont reçu de talens, la charité demeure toujours également languissante, & chaque jour même elle se refroidit davantage. Si donc la Providence a conduit ici de ces femmes mondaines, dont je viens de vous faire la peinture, je m'adresse à elles, en concluant cet article, & voici ce que j'ai à leur dire. C'est d'opposer au désordre de leur dissipation, le reméde d'une sérieuse réflexion. C'est de

ſe perſuader que cette Aſſemblée n'eſt point une pure cérémonie, ni cette exhortation un ſimple diſcours, mais une inſtruction néceſſaire, mais une inſtruction dont Dieu leur demandera compte, & ſur laquelle il les jugera. C'eſt de s'examiner elles-mêmes là-deſſus, & de s'examiner ſolidement ; de voir comment elles ont juſques à préſent ſatisfait au précepte de la charité envers les pauvres, de reconnoître leurs négligences paſſées, & de s'en confondre. C'eſt de faire ſur-tout cette recherche & cet examen dans le tems qu'elles conſacrent à la priére : car toutes diſſipées qu'elles ſont, elles ne laiſſent pas d'avoir des tems de priére ; & par un aſſemblage aſſez étrange, pluſieurs ont trouvé, ou cru trouver le ſecret d'accorder enſemble Dieu & le monde. Mais en général, concevez bien, Meſdames, que ce que j'appelle ici diſſipation, eſt la cauſe la plus univerſelle & la plus commune des déréglemens du ſiécle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le Chriſtianiſme ? Pourquoi dans les états même les plus chrétiens en apparence, eſt-on ſi peu Chrétien ? & pourquoi parmi les perſonnes dévotes de profeſſion, y a-t-il ſi peu de vraies dévotions ? Le Prophéte nous l'apprend. *Deſolatione de-* *Jerem. c. 12.*

ſolata eſt terra, quia nullus eſt qui recogitet corde. Toute la terre eſt dans une affreuſe déſolation ; tout eſt défiguré dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, quoiqu'elle ſubſiſte toujours, & qu'elle ſoit toujours ſainte & ſans tache ; tout y eſt renverſé ; parce qu'il n'y a plus de recueillement, ni de retour du cœur ſur ſoi-même. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété ; mais ſous ces dehors il n'y a plus ou preſque plus d'eſprit intérieur. Ce ſont des dehors ſpécieux : on prononce des paroles, on récite des offices, on lit de bons livres, on fait même l'oraiſon, ou l'on ſe flatte de la faire ; on en ſçait toutes les méthodes : mais dans le fonds il n'y a rien là qui parte du cœur. C'eſt un cœur évaporé qui ne peut ſe renfermer un moment en lui-même ; un cœur qui ſe répand continuellement, & qui laiſſe évanouir tout ce que Dieu, ou ceux qui lui tiennent la place de Dieu, lui communiquent. Ainſi, Meſdames, voulez-vous être Chrétiennes ? Ne ſortez jamais hors de vous-mêmes. C'eſt-là que vous trouverez Dieu ; car c'eſt dans le cœur que Dieu habite, & qu'il veut habiter. L'action eſt louable, elle nous eſt même ordonnée ; mais il faut que la méditation la précéde, qu'elle

'accompagne, qu'elle l'anime. Sans la méditation elle ne peut long-tems ſe ſoutenir. Mais reprenons notre Parabole, & pourſuivons la comparaiſon que j'ai commencée.

II. UNE autre partie du grain tomba ſur des pierres. Quelle image, Meſdames, & quel caractère! des ames dures comme des pierres, des ames inſenſibles, & que rien ne peut émouvoir, des ames ſans pitié, ſans humanité. Que ne leur dit-on pas, pour les toucher de compaſſion? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la foibleſſe les tient miſérablement étendus ſur la paille, & qui périſſent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoi reprendre leurs forces, ni le travail dont ils tiroient leur ſubſiſtance. On leur dit qu'il y a de pauvres peres & de pauvres meres chargés d'enfans, qu'ils voient preſque mourir de faim entre leurs bras, & qu'ils ſont contraints d'abandonner nuds à toute la rigueur du froid, pour leur ménager un peu de pain. On leur dit qu'il y a de pauvres artiſans ſans emploi, de pauvres ouvriers ſans ouvrage, & par conſéquent ſans nourriture & ſans ſoutien. On leur dit

qu'il y a de pauvres filles exposées aux derniers malheurs, & dont elles pourroient sauver la vertu, en leur fournissant de quoi conserver leur vie. On leur dit tout cela, & bien d'autres choses : mais elles écoutent tout tranquillement, & il semble que ce soient des fictions, des contes, qu'on leur débite pour les amuser.

Que dis-je ? & est-il donc possible qu'il y ait des ames de cette trempe ? Oui, Mesdames, il y en a ; & malgré la sainteté de la Foi chrétienne, on en voit dans le sein même de la Religion, qui sur ce point sont plus infidéles que les Païens mêmes. Qu'il soit question de leurs personnes, que de soins ! que de ménagemens ! que de précautions ! elles sont délicates jusques à la molleſſe. Mais qu'il s'agisse des pauvres, (oserai-je parler de la sorte ?) elles vont jusques à une espèce de barbarie & de cruauté.

Que leur demande-t-on ? Ce qui leur coûteroit peu, ce qui souvent ne leur coûteroit rien, ce qui ne leur est nullement nécessaire, ce qui quelquefois leur est nuisible, & toujours absolument inutile. Car il ne faudroit rien de plus, pour subvenir à tant de calamités dont nous sommes témoins. Avec cela les pauvres vivroient, ou plutôt il n'y auroit plus de

pauvres. Mais elles aiment mieux qu'il y en ait, & qu'il y en ait une ſi nombreuſe multitude ; elles aiment mieux que tant de familles tombent en ruine, & demeurent ſans reſſource ; elles aiment mieux les laiſſer languir, pâtir, ſe tourmenter, & ſe déſeſpérer dans leur indigence, que de ſe deſſaiſir de quoi que ce ſoit, quelque vil & quelque ſuperflu qu'il puiſſe être. Voilà ce que j'appelle dureté.

Combien une femme idolâtre de ſon corps, & toute occupée de ſes ajuſtemens & de ſes parures, pourroit-elle vêtir de pauvres, qui ſont horreur ſous l'affreuſe figure où ils ſont forcés de ſe montrer, ſi du moins elle vouloit conſacrer à cette œuvre de miſéricorde, non pas tout ce qu'elle donne, mais quelque choſe de ce qu'elle donne à ſa vanité ? Combien de pauvres nourriroit-on de l'excès de certaines tables, je dis de l'excès énorme, & de l'une prodigalité auſſi ſcandaleuſe qu'elle eſt viſible ? Combien y auroit-il à retrancher de telles & telles dépenſes pour un jeu, pour des ſpectacles, pour un train, pour un équipage, pour des ameublemens, pour de pures curioſités ? & combien ce retranchement profiteroit-il aux pauvres, & leur épargneroit-il de chagrins & de douleurs ? Vous le pouvez mieux

ſçavoir que moi, Meſdames,& en vain deſcendrois-je à des particularités dont vous êtes mieux inſtruites que je ne le ſuis, & que je ne le veux être. Soyez vous-mêmes vos juges ; mais des juges équitables, mais des juges ſévères pour vous, compatiſſans pour le prochain : vous connoîtrez aiſément ce qu'il y a à faire ; & ſi vous ne le faites pas, que répondrez-vous au témoignage de votre conſcience, & comment vous défendrez-vous du juſte reproche d'une dureté également condamnable, & devant Dieu, & devant les hommes ?

Caractère de dureté, dont nous avons un exemple bien mémorable & bien terrible dans le mauvais riche. Il y avoit à ſa porte un pauvre, c'étoit Lazare. Ce pauvre étoit tout couvert d'ulcères, & non-ſeulement n'avoit pas de quoi guérir ſes plaies, mais de quoi manger. Il ne demandoit que les miettes qui tomboient de la table du riche ; & qui croiroit qu'un ſi foible ſecours lui pût être refuſé ? L'Evangile néanmoins nous marque qu'il ne put même obtenir cette grace, & qu'il mourut enfin de misère. Ah ! Meſdames, au ſeul récit d'une pareille dureté, je m'imagine que vos cœurs ſe ſoulévent ; & quand enſuite on vous repréſente

repréſente ce riche impitoyable au milieu des flammes, brûlé d'une ſoif ardente, & priant en vain qu'on lui accorde une goutte d'eau pour rafraîchir ſa langue, vous ne voyez rien dans ſon ſupplice qu'il n'ait mérité, & qui excéde la griéveté de ſon crime : mais en ſouſcrivant à ſon arrêt, n'eſt-ce pas ſouſcrire à celui d'une infinité de riches, dont le monde eſt rempli ? n'eſt-ce pas peut-être ſouſcrire à celui de bien des perſonnes qui m'écoutent ? Car, il faut l'avouer, on trouve par-tout, mais ſpécialement dans les conditions riches & opulentes du ſiécle, de ces ames de bronze, que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles ; mais ils ne peuvent pénétrer dans leurs cœurs. On ne le comprend pas, on ne ſe le perſuaderoit pas, ſi l'on n'en étoit témoin : on en eſt indigné, & l'on ne peut s'en taire ; on en parle hautement, mais ce ſont des paroles qu'elles laiſſent paſſer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'eſt que ces miſérables dont elles tiennent ſi peu de compte, ne ſont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maiſons & à leur ſervice. Ce ſont de pauvres domeſtiques, ce ſont de pauvres manœuvres ; ce ſont de pauvres marchands à qui elles doivent, & qu'elles

n'ont jamais payés qu'en promeſſes : différant toujours, éludant toujours les inſtances qu'on leur fait, & ſe rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, & l'autre contre la plus étroite juſtice. Or ſi la naiſſance, ſi le rang, ſi l'autorité les met préſentement à couvert de tout ; qui pourra les garantir de la formidable menace du Saint-Eſprit ? L'avez-vous jamais entendue, Meſdames ? C'eſt une grande matiére à vos réflexions. *Eccli. c. 3.* *Cor durum habebit malè in noviſſimo.* La mort viendra, & c'eſt alors que les cœurs durs porteront la peine qui leur eſt dûe. Autant qu'ils ſe ſeront endurcis aux malheurs des pauvres, autant Dieu les laiſſera-t-il s'endurcir à leur propre malheur. Car voilà ſouvent ce qui leur arrive par une malédiction particuliére du Ciel. Nul ſentiment de piété, à cette heure où toute la piété de l'ame chrétienne doit ſe réveiller. On diroit que c'eſt un abandonnement entier de Dieu, qui dès cette vie les réprouve. Mais ſans qu'il les réprouve dès cette vie, à quelle réprobation les deſtine-t-il dans l'autre ? Je vais trop loin, Meſdames, & il ſemble que dans une aſſemblée comme celle-ci, je ne devrois promettre que des récompenſes. Mais entre les ames charitables qui la

tompoſent, & dont je ne puis aſſez louer le zéle, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre, ſoit néceſſaire. Dieu le ſçait, & il les connoît. Puiſſent-elles ſe bien connoître elles-mêmes! Cependant aux deux caractères que je vous ai tracés, ajoûtons-en un troiſiéme.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ne cherchons point, Meſdames, d'autre explication que celle même du Sauveur du monde. Ces épines, ce ſont les paſſions du ſiécle. Paſſions aveugles & turbulentes, qui troublent une ame; qui l'agitent de telle ſorte, qu'elles étouffent toute la divine ſemence, & qu'elles émouſſent tous les traits de la parole de Dieu. Or ſelon la penſée de Jeſus-Chriſt, ces paſſions ſe réduiſent ſurtout à trois eſpéces: l'inquiétude des ſoins temporels, la cupidité ou le deſir empreſſé d'amaſſer les biens de la terre, & l'attachement aux plaiſirs de la vie. Trois obſtacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu; trois ſortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir ſenſiblement; c'eſt ce que vous avez reconnu vous-mêmes en mille occaſions, ou ce qu'il ne tenoit qu'à vous de reconnoître.

Car comment vient-on à ces assemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? On y vient avec un esprit tout rempli des affaires du monde, dont on est uniquement occupé, & dont on se plaint même d'être accablé. On les apporte toutes avec soi ; & l'on s'en laisse tellement obséder, qu'on est incapable d'aucune autre réflexion. Nous parlons pour l'intérêt des pauvres, nous exposons leurs pressantes nécessités, nous élevons la voix, nous conjurons, nous exhortons : mais s'attache-t-on à nous suivre ? Au lieu de prendre avec nous des mesures pour les pauvres, on en prend intérieurement avec soi-même, & pour qui ? pour soi-même. Dans un silence profond il paroît qu'on s'applique à nos instructions ; mais l'esprit est bien loin de nous. Il s'entretient d'un projet qu'on a formé, d'une entreprise où l'on s'est engagé, d'un ménage qu'on a à conduire, de toutes les choses humaines qui touchent personnellement, & sur quoi l'on doit veiller. Encore si l'on se bornoit à ses affaires propres, qui sont de l'ordre de Dieu ; mais par je ne sçai quelle demangeaison de se mêler de tout, on s'ingère en mille intérêts & en mille intrigues, qui regardent celui-ci ou celle-là, sans que de soi-même

on ait rien à y voir, ni rien à y prétendre. Encore si l'on s'en tenoit aux devoirs de son état ; mais par une envie démesurée de décider, de dominer, de se rendre important & nécessaire, on se livre à tout ce qui se présente, souvent même à ce qui ne se présente pas, & où l'on n'est point appellé. Après cela l'on s'excuse du soin des pauvres, & l'on n'a pas, dit-on, le loisir d'y vacquer. On ne l'a pas, j'en conviens : mais pourquoi ne l'a-t-on pas ? parce qu'on ne veut pas l'avoir, parce qu'on se surcharge volontairement d'occupations inutiles ; parce qu'on dérobe aux pauvres le tems qu'on leur doit, pour le prodiguer ailleurs où on ne le doit pas ; & pour en faire un usage criminel, dès qu'il leur est si préjudiciable. Voilà ce qu'on n'a jamais bien compris, & ce que jamais on ne comprendra, tant qu'on ne nous écoutera point d'un sens plus rassis, & avec plus de tranquillité.

Comment vient-on à ces Assemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? on y vient avec un cœur possédé de l'amour des biens périssables, & l'on y apporte une insatiable convoitise. Ce ne sont que désirs ardens & sans régle, que vûes secrettes de gagner, d'accumuler, de s'enrichir.

De-là l'on n'entend guère volontiers parler de l'aumône, & l'on n'eſt guère diſpoſé à ſeconder les bonnes intentions du Prédicateur ſur cette matiére. Si des perſonnes zélées, ſages, & fidéles, après avoir parcouru dans un quartier tout ce qu'il y a de pauvres maiſons, diſons mieux, de pauvres cabanes, & de triſtes réduits où l'indigence demeure cachée, rapportent exactement ce qu'elles ont vû, & témoignent ſur cela leurs ſentimens, on ſe figure qu'elles exagérent, & l'on ſe met en garde contre leurs ſollicitations. On voudroit pouvoir s'abſenter de toutes ces conférences; & telle y aſſiſte par reſpect humain, & parce qu'elle y eſt invitée, qui ſouhaiteroit d'avoir des prétextes pour n'y paroître jamais: pourquoi? c'eſt qu'elle n'aime pas à donner, & qu'elle ne peut néanmoins honnêtement s'en défendre; c'eſt qu'elle regrette tout ce qui ſort de ſes mains, & qu'elle ſeroit charmée de l'y retenir, & d'en groſſir ſes épargnes; c'eſt qu'elle regarde ce qu'on lui demande comme une contribution onéreuſe, comme un impôt, comme une taxe; c'eſt que prenant ici place parmi les autres, elle a beaucoup moins en vûe d'y répandre les dons de ſa charité, que de garder certaines bienſéances & de ſauver

du reſte tout ce que l'honneur lui permettra de ménager.

Enfin comment vient-on à ces aſſemblées de charité, & qu'y apporte-t-on ? on y vient avec une ame toute ſenſuelle, & l'on y apporte toutes les diſpoſitions d'une mondanité voluptueuſe. Je ne dis pas voluptueuſe juſques aux excès groſſiers ; mais voluptueuſe dans l'attachement aux aiſes & aux commodités de la vie, aux plaiſirs du ſiécle & à ſes divertiſſemens ; mais voluptueuſe dans la recherche de ce qui peut cauſer de la joie, de ce qui peut faire paſſer le tems ſans ennui & avec agrément ; mais voluptueuſe dans la bonne chère, dans les viſites, dans les converſations, dans les promenades. Accoûtumé à n'avoir dans l'eſprit que des idées qui réjouiſſent, à n'entendre que des entretiens qui plaiſent, on ſe dégoûte d'abord de ces diſcours, où il n'eſt queſtion que de pauvreté, que d'adverſités, que de ſouffrances. Ce ſont des ſujets trop ſérieux, ce ſont des images qui attriſtent ; on en craint les impreſſions, & l'on ne cherche qu'à les effacer promptement de ſon ſouvenir.

Or ſur tout cela, Meſdames, voici trois avis que je vous prie de n'oublier jamais. Sont-ce les ſoins temporels, qui

vous inquiétent, & qui vous détournent ? je prétends qu'il n'y en a point de plus indiſpenſable pour vous, que celui de ſatisfaire à l'un des commandemens de Dieu les plus formels & les plus exprès, qui eſt de fournir à Jeſus-Chriſt même dans ſes freres, dans ſes membres, dans ſon corps myſtique, ce qui lui manque. D'où je tire, & vous devez tirer avec moi cette premiere régle, que ſi le ſoin des pauvres ne peut compâtir avec les autres ſoins, il faut qu'une femme chrétienne retranche des autres ſoins tout ce qu'il y a d'exceſſif, tout ce qu'il y a de moins néceſſaire & de moins utile, tout ce qu'il y a d'étranger à ſa condition & d'acceſſoire, afin de ne pas abandonner le ſoin des pauvres. Prenez cette meſure, & ſelon ce principe arrangez toutes les occupations de votre vie, vous trouverez pour les pauvres tout le tems qui leur convient. Sont-ce les biens de la terre, & des vûes d'intérêt, qui vous reſſerrent à l'égard des pauvres ? là-deſſus je vous dis deux choſes, fondées l'une & l'autre ſur la parole du ſaint Eſprit. Premiérement, qu'il y a dans le Ciel des tréſors infinis, & mille fois plus précieux, promis aux ames ſecourables, comme leur récompenſe éternelle ; & qu'en ce ſens, donner aux pauvres, c'eſt

acquérir, c'eſt s'aſſûrer un profit immenſe & un fonds inépuiſable de richeſſes. Secondement, que rien même par rapport aux affaires préſentes & à leur ſuccès, n'attire plus de bénédiction que l'aumône, & que ſouvent Dieu dès ce monde rend au double ce qu'il a reçû par le miniſtère des pauvres. Sont-ce les plaiſirs du ſiécle, qui vous touchent & qui vous attachent? hé, Meſdames, eſt-il pour des ames bien nées un plaiſir plus doux, que de conſoler des affligés, que d'eſſuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la ſanté, la vie; que d'être, après Dieu, leur eſpérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté, ce plaiſir ſi pur, ce plaiſir ſi digne d'un cœur chrétien. Dites-nous ce que vous avez ſenti, lorſqu'entrant dans de pauvres retraites, & y paroiſſant l'aumône à la main, vous avez vû la ſérénité ſe répandre ſur les viſages; que vous avez vû peres, meres, enfans, raſſemblés autour de vous, vous recueillir comme des Anges envoyés du Ciel; que vous avez vû des malades reprendre leurs forces, & revoir le jour qu'ils ſembloient avoir déja perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arrachoient la triſteſſe & les douleurs les plus amè-

res, avez-vous pû retenir les vôtres ; qu'une onction toute sainte & toute divine faisoit couler ? C'est à vous à nous l'apprendre ; & qui ne vous en croira pas, n'a pour se convaincre, qu'à se mettre en état d'en faire la même épreuve que vous. Achevons.

IV. TOUT le grain ne demeura pas sans fruit. Il y eut une bonne terre où il tomba, où il leva, où il profita ; & il y a des ames où la parole de Dieu favorablement écoutée, & soigneusement conservée, produit des œuvres de charité, dont l'Eglise tire autant d'édification, que les pauvres d'assistance & de consolation. Oui, Mesdames, il y en a dans cette assemblée, & à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges que je leur dois comme Ministre du Seigneur & comme Prédicateur de la miséricorde. Mais entre ces ames même éclairées de la foi, & en qui la foi opére par la charité, nous pouvons encore distinguer différens dégrés. Car pour ne rien omettre de toutes les leçons contenues dans la parabole de notre Evangile, prenez garde que le grain ne rapporta pas également dans toute la bonne terre où il fut jetté. Là, dit notre adorable Maître, il ne rendit que trente

pour un, *Aliud trigesimum*; ailleurs il donna soixante pour un, *Aliud sexagesimum*; mais en quelques endroits la récolte alla jusqu'à cent pour un, *Aliud verò centesimum*. Tout ceci est mystérieux, & trois mots en vont développer le mystère. *Luc. c. 8.*

Une ame touchée de l'exhortation qu'elle est venu entendre, & persuadée du précepte de l'aumône, veut l'accomplir à la lettre, parce qu'elle comprend que sans la charité, il n'y a point de salut. Mais du reste, contente d'observer la Loi, elle se borne précisément à l'obligation. Elle examine ses forces, & elle y proportionne ses charités. En cela que fait-elle? elle ne produit que trente pour un, *Aliud trigesimum*. C'est toujours beaucoup, mais ce n'est point assez; & plus libérale encore, une ame ajoûte à ces aumônes d'obligation, des aumônes de surérogation. Soit qu'elle craigne de se tromper en se tenant à l'étroite mesure du précepte, & de n'en pas remplir toute l'étendue; soit que le feu de sa charité lui dilate le cœur, & la porte à donner plus que moins, parce que le plus qu'elle donnera, ne répondra jamais à la charité de Jesus-Christ pour elle; quoi que ce soit, elle ne compte, ni avec Dieu, ni avec les pauvres; elle

répand ſes dons abondamment, elle les multiplie, & en cela que fait-elle? elle rend ſoixante pour un, *Aliud ſexageſimum.* N'eſt-ce pas tout? non, Meſdames, & la charité, quand une fois elle eſt bien allumée, & qu'elle ſe laiſſe emporter à l'ardeur qui l'anime, ne connoît plus, pour ainſi dire, de régle, & n'en ſuit plus. Autant que la cupidité eſt avide pour attirer tout à ſoi, & pour ne rien relâcher, autant cette charité évangélique, cette charité vive & enflammée, eſt-elle toujours prête à ſe défaire de tout & à tout quitter. Une ame ne poſſéde rien, ou ne penſe pas poſſéder rien en propre. Elle n'a rien qui n'appartienne aux pauvres, ou qu'elle ne croie leur appartenir. Parlez-lui de précaution, de prévoyance pour elle-même; c'eſt un langage qu'elle ne conçoit pas: mais propoſez-lui quelque pratique de charité; c'eſt là qu'elle vole & qu'elle devient ſaintement prodigue. Or en cela que fait-elle? elle rapporte juſqu'à cent pour un, *Aliud verò centeſimum.* On en a vû de ce caractère, Meſdames; & ſi ce ſont des exemples rares, ce ne ſont point des exemples imaginaires, ni ſuppoſés. On a vû de ces filles, de ces femmes de miſéricorde, ſuivant l'expreſſion de la Sageſſe, dont les

charités, ou plûtôt, dont les saintes prodigalités n'ont jamais manqué. Dans une fortune médiocre, & bien au-dessous de leur naissance, elles ont toujours trouvé des misères à soulager ; & par un miracle du Ciel, avec un pouvoir en lui-même très-limité, elles pouvoient tout ; elles ont tout entrepris, & tout exécuté. Leur mémoire encore récente est en vénération parmi nous, & leurs noms consacrés par l'aumône, seront éternellement écrits dans le Livre de vie.

Voila, Mesdames, de grands modéles pour vous ; mais sans qu'il soit absolument nécessaire d'atteindre à cette souveraine perfection de la charité, du moins devez-vous voir de quel nombre vous êtes, & ce qui peut vous convenir dans toute cette application de la parabole du bon grain. Du moins devez-vous, en vous examinant devant Dieu, dans l'esprit d'une véritable & solide Religion, rentrer en vous-mêmes, & tâcher de découvrir vos dispositions intérieures, soit pour les corriger, soit pour les perfectionner. Il ne dépend pas du laboureur qui séme le grain, que la terre soit bonne ou mauvaise. Toute son habileté est à rechercher la bonne dont il peut lui revenir du profit, & à laisser la mauvaise dont il n'auroit rien à espé-

rer. Mais il n'en eſt pas ainſi de nous. Dans l'obligation où nous ſommes de porter des fruits tels que Dieu les demande, c'eſt à nous, dit ſaint Grégoire, d'y préparer nos cœurs, afin que nos cœurs ſoient des ſujets propres à recevoir la précieuſe ſemence de la parole de Dieu ; c'eſt à nous avec le ſecours de la grace, à les diſpoſer & à les former. Si donc, Meſdames, ſi vous étiez, ou de ces ames diſſipées, ou de ces ames dures, ou de ces ames volontairement eſclaves de la cupidité & de la volupté, c'eſt à vous d'en répondre à Dieu ; c'eſt à vous que Dieu s'en prendra, & par conſéquent c'eſt à vous de vous réformer là-deſſus, & d'y apporter le reméde. Car de toutes les excuſes que vous pourriez alléguer, pour vous juſtifier devant Dieu du peu de fruit que ſa parole auroit produit en vous, ſur-tout au regard des pauvres, il n'en eſt point de plus frivole, que de lui dire : Seigneur, je n'y faiſois pas aſſez de réfléxion, & je n'y penſois pas ; Seigneur, je n'étois pas naturellement tendre ni compatiſſante ; Seigneur, j'avois d'autres ſoins, d'autres affaires dans le monde ; j'aimois mon plaiſir, & il m'entraînoit. C'eſt en cela même, vous répliqueroit-il, qu'a conſiſté votre déſordre : en ce que vous ne vous

êtes jamais fait nulle violence, pour fixer la légéreté de votre esprit, & pour en arrêter les continuelles évagations; en ce que vous n'avez jamais combattu la dureté de votre cœur, ni fait nul effort pour le fléchir; en ce que vous vous êtes chargées de mille soins qui ne vous regardoient pas, & abîmées dans des affaires que vous pouviez prendre avec plus de modération; en ce que votre plaisir vous a dominé, & que vous ne vous êtes point mises en peine des maux d'autrui, pourvû que vous n'eussiez rien à souffrir vous-mêmes, & que vous pussiez toujours vivre commodément. C'est là encore une fois votre crime: or prétendez-vous qu'un désordre soit la justification d'un autre désordre?

Ce seroit une erreur, Mesdames, & une erreur d'autant plus pernicieuse, qu'en vous trompant, elle ne vous garantiroit pas des jugemens de Dieu. Mais ce qui vous en préservera, c'est un renouvellement de ferveur, qui vous applique encore avec plus de vigilance & plus de constance à vos charitables exercices. Ainsi la parole de Dieu que je vous ai annoncée, cette exhortation vous sera également utile, & aux pauvres. Les pauvres en profiteront pour cette vie passagère &

mortelle, & vous en profiterez pour une vie durable & immortelle. Elle ſera ſalutaire aux pauvres ſelon le corps, & elle vous ſera ſalutaire ſelon l'ame. Les pauvres en retireront quelque ſoutien dans le tems, & elle vous fera acquérir une gloire infinie dans l'éternité, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION

SUR LA

CHARITÉ

ENVERS LES PRISONNIERS.

Spiritus Domini ſuper me : propter quod evangelizare pauperibus miſit me, ſanare contritos corde, prædicare captivis remiſſionem.

L'Eſprit du Seigneur s'eſt repoſé ſur moi : c'eſt pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, conſoler ceux qui ſont dans l'affliction, & annoncer aux captifs leur délivrance. En ſaint Luc, chap. 4.

CE ſont, Meſdames, les paroles du Prophéte Iſaïe, & celles de toute l'Ecriture, qui me ſemblent convenir plus naturellement au ſujet que je dois aujourd'hui traiter devant vous. Paroles, qui dans le ſens littéral regardent la ſacrée Perſonne de Jeſus-Chriſt, ſur qui le Saint-Eſprit s'eſt repoſé avec toute la plénitude de ſes dons. Auſſi Jeſus-Chriſt lui-même

ſe les eſt-il appliquées, & nous a-t-il déclaré que c'étoit en lui qu'elles avoient eû leur accompliſſement. Mais paroles, qui, par proportion, peuvent s'entendre des Prédicateurs de l'Evangile, puiſqu'en vertu de la miſſion qu'ils reçoivent de l'Egliſe, l'Eſprit de Dieu leur eſt communiqué; & puiſque la Foi même nous enſeigne que c'eſt ce divin Eſprit qui parle dans eux & par eux: *Non eſtis vos qui loquimini, ſed Spiritus Patris veſtri qui loquitur in vobis.* Je puis donc en cette qualité vous dire que l'Eſprit du Seigneur m'a conduit ici pour prêcher l'Evangile aux riches en faveur des pauvres; que j'y viens pour la conſolation de tant d'affligés, qui ont le cœur rempli d'amertume, & qui paſſent leurs jours dans la douleur; que je ſuis chargé d'apprendre aux captifs & aux priſonniers l'heureuſe nouvelle, que leurs peines vont être ſoulagées, non-ſeulement par votre charité, & par les ſecours temporels que vous leur apportez, mais par les graces abondantes que Dieu leur accordera, ſi touchés de l'eſprit de pénitence, ils veulent, avant toutes choſes, ſe convertir, & rompre les liens qui les attachent au péché. *Spiritus Domini ſuper me; evangelizare pauperibus miſit me, ſanare contritos corde,*

Matth. 6. 10.

prædicare captivis remissionem. Quoi qu'il en soit, Mesdames, de ces prisonniers, & de leur conversion à Dieu, votre devoir est de les assister, & c'est à quoi vous engagent trois puissans motifs : l'un tiré de l'exemple de Jesus-Christ ; l'autre, du précepte de Jesus-Christ ; & le dernier, des avantages qui y sont attachés. Assister les prisonniers, & leur porter dans leur infortune l'aide nécessaire, c'est un des plus excellens actes de la charité chrétienne ; comment cela ? Parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a donné l'exemple ; parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a fait le commandement ; & parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification & de salut. Voilà en trois points tout le partage de cet entretien.

I. PARTIE.

C'A toujours été la maxime de Jesus-Christ, de pratiquer & de faire, avant que d'enseigner & d'instruire : & pour appliquer cette régle générale au point particulier que j'ai présentement à établir, je dis que le soin d'assister les prisonniers, & de contribuer au soulagement de leurs peines, est un des plus sensibles exemples que cet Homme-Dieu nous ait donnés ; je dis que, pour nous exciter fortement à cette charité, il a voulu la consacrer

dans ſa perſonne ; je dis que tous les Myſtères de ſa vie nous prêchent cette charité, & qu'il n'y en a pas un qui n'ait une grace ſinguliére pour nous l'inſpirer.

Oui, Meſdames, tous les Myſtères de la vie de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement de ſa vie ſouffrante, mais de ſa vie glorieuſe c'eſt-à-dire, ſon Incarnation, ſa Prédication, ſa Paſſion, ſa Réſurrection, ſon Aſcenſion : tout cela, ſi nous voulons conſulter notre foi, & en tirer les conſéquences pratiques qui ſe préſentent d'elles-mêmes, ſont autant de raiſons fortes & preſſantes, pour ne pas délaiſſer ceux de vos freres que vous ſçavez être détenus, & languir dans une triſte captivité. Vous m'en demandez la preuve, & la voici dans une courte induction de tous les états où l'Evangile vous fait conſidérer ce Dieu Sauveur. Son Incarnation : car qu'eſt-ce que cette Incarnation divine, ſinon le Myſtère d'un Dieu deſcendu ſur la terre, pour ſauver des eſclaves ; d'un Dieu ſenſible à nos misères, & revêtu de notre chair, pour briſer nos fers, & nous procurer la plus heureuſe liberté ? Voilà pourquoi il eſt ſorti du ſein de ſon Pere. Si nous n'euſſions pas été captifs, il n'eût pas été néceſſaire qu'il ſe réduisît lui-même dans la dépendance & dans l'eſcla-

rage pour nous délivrer. Sa Prédication : qu'eſt-il venu annoncer au monde ? l'Evangile : & qu'eſt-ce que l'Evangile ? cette bonne nouvelle qu'il nous a apportée de notre prochaine délivrance. C'eſt pour cela qu'il a été envoyé, & tel eſt le ſalut où il nous a appellés. Sa Paſſion : n'eſt-ce pas pour nous racheter qu'il a ſacrifié ſa vie, & qu'il eſt mort ? De-là vient que cette douloureuſe Paſſion eſt par excellence le Myſtère de notre Rédemption : car c'eſt lui, dit ſaint Paul, c'eſt par ſa Croix, & par les mérites de ſon Sang, qu'il nous a arrachés de la puiſſance des ténébres ; *Qui nos eripuit de poteſtate tenebrarum.* Coloſſ. 1. Sa Réſurrection : une des circonſtances les plus remarquables de cette Réſurrection toute miraculeuſe, ce fut ſa deſcente aux enfers, lorſqu'il alla viſiter cette multitude innombrable de ſaintes ames, qui l'attendoient comme leur Libérateur. Car c'eſt ainſi qu'en parle l'Apôtre des Gentils, quand il dit que la premiére démarche de ce Dieu vainqueur de la mort, fut d'entrer, couvert de gloire, dans cette obſcure priſon où tant de prédeſtinés ſoupiroient après lui, parce que c'étoit lui qui devoit les retirer de ce lieu d'exil, & les mettre en poſſeſſion de leur éternelle béatitude. Enfin ſa triomphante Aſcenſion : je dis

triomphante, puiſque ce retour au Ciel fut un vrai triomphe ; mais bien différent de ces vains triomphes dont l'antiquité honoroit les conquérans. Ceux-ci traînoient après eux des nations ruinées, déſolées, ſoumiſes au joug : & dans ſon triomphe, de qui ce Rédempteur, ce divin Conquérant, étoit-il ſuivi ? De ces troupes d'Elûs qu'il avoit comblés de joie par ſa préſence, qu'il avoit dégagés, & comme élargis par un effort de ſa toute-puiſſance, à qui il avoit ouvert les portes de leur céleſte patrie, & qu'il conduiſoit à ce bienheureux terme, pour y jouir d'une pleine félicité. Après avoir ſauvé les hommes, il avoit droit, ce ſemble, de ne plus penſer qu'à ſe glorifier lui-même. Après être mort pour nous, il avoit droit de ne plus vivre que pour lui. Mais ſa charité ne put conſentir à ce partage. Il ne voulut pas que le ſouverain pouvoir qu'il avoit reçu de ſon Pere, ne ſervît déſormais qu'à ſon propre bonheur, & à ſa propre élévation : mais il l'employa, & le mit tout entier en œuvre pour ces ames ſouffrantes. *Aſcendens in altum, captivam duxit captivitatem.* *Epheſ.* c. 4.

Or je le répéte, Meſdames, tous ces Myſtères ſont pour vous autant d'exemples, & tous ces exemples autant de le-

ons. C'eſt là-deſſus, comme ſur tout le eſte, & même encore plus que ſur mille utres choſes où ſouvent vous bornez vore dévotion, que notre adorable Maître ous preſcrit la même régle qu'il preſcriroit à ſes Apôtres. C'eſt là-deſſus qu'il ous dit, *Exemplum dedi vobis, ut quemdmodum ego feci, & vos faciatis.* Faites ce que j'ai fait, & que votre charité, ſelon qu'il eſt poſſible, réponde à ma miſéricorde. Voyez donc, Meſdames, quelle pplication vous en devez faire à votre conduite envers les priſonniers, & reprenons par ordre tout ce que je viens de vous retracer devant les yeux, comme le modéle le plus parfait que je puiſſe vous propoſer. Suivez-moi. *Joan.* c. 13.

Pour délivrer les captifs, ce Sauveur des hommes s'eſt fait homme. Il n'a pas attendu qu'ils le prévinſſent, ni qu'ils l'appellaſſent à leur ſecours : il a connu leur malheur, & il eſt venu à eux, il a demeuré parmi eux, il a pris ſur lui toutes leurs misères, & les a partagées avec eux. Pouvez-vous ignorer combien de malheureux gémiſſent dans les priſons, & y ſont étroitement reſſerrés? Il ne leur eſt pas libre d'aller vous repréſenter leur état; mais vous croyez-vous diſpenſées d'aller vous-mêmes vous en inſtruire? Si vous en aviez

une fois été témoins, j'oſe répondre qu'il n'y a point de cœur ſi inſenſible, qui n'en fût émû. On vous en parle, il eſt vrai; on emploie à vous en donner une idée juſte & capable de toucher vos ames, toute la force de la divine parole & tous les traits de l'éloquence chrétienne : mais autre choſe eſt d'entendre, & autre de voir. Comme Jeſus-Chriſt eſt deſcendu pour nous dans cette vallée de larmes où le péché nous avoit réduits ſous la plus dure ſervitude, deſcendez, Meſdames, deſcendez dans ces antres profonds où la juſtice des hommes exerce toute ſa rigueur. Tâchez de percer les ombres de ces noires demeures. Ouvrez les yeux, & démêlez ſi vous le pouvez, au travers de ces affreuſes ténébres, un miſérable accablé ſous le poids de ſes fers, & vous préſentant dans toute ſa figure l'image de la mort. Un regard fera plus d'impreſſion que tous les diſcours; & dès que vous aurez vû, permettez-moi de m'exprimer ainſi, vous ſerez vaincues.

Pour ſauver des captifs, & pour leur faire accepter la grace qu'il leur annonçoit, ce Dieu-homme, leur légiſlateur & leur réparateur, a parcouru les campagnes, les ſolitudes, les bourgades, les villes. Tel étoit le ſujet de ſa miſſion, & c'eſt pour

our ce glorieux miniſtère, qu'il avoit été
écialement conſacré par l'onction du
aint-Eſprit. Sans autre caractère que ce-
i de Chrétiennes, vous avez toutes une
iſſion, non pour enſeigner, ni pour prê-
ner, mais pour aſſiſter & pour ſoulager.
omme Chrétiennes, Dieu vous a choi-
es; & ſi vous êtes fidéles à votre voca-
on, vous avez des talens dont les pri-
nniers peuvent profiter; le talent de
s fortifier dans leurs ennuis, dans leurs
ayeurs, dans leurs déſeſpoirs; le talent
e leur ménager certaines douceurs, & de
ur rendre au moins leurs maux plus ſup-
ortables; le talent même de leur inſpirer
es ſentimens de religion, de ſoumiſſion,
e patience. Talens ordinaires & com-
uns, mais talens quelquefois ſinguliers
ans des perſonnes qui pourroient en
ire un meilleur uſage, & qui ne les ont
as reçus de l'auteur de la nature pour
s laiſſer inutiles & ſans fruit. C'eſt ſur
uoi elles ſe trouveront peut-être plus cri-
inelles qu'elles ne penſent, au jugement
e Dieu.

Pour racheter des captifs, un Dieu s'eſt
vré lui-même, il a verſé ſon ſang, &
onné ſa vie. De-là que conclut ſaint Jean?
e pourrois le conclure avec lui, Meſda-
es, & cette conſéquence qui ſans doute

vous ſurprendra, n'a rien néanmoins qui dût vous étonner, ſi vous étiez bien remplies & bien animées de l'eſprit de votre foi. Car nous avons connu la charité de notre Dieu, dit ce bien-aimé diſciple, en ce qu'il s'eſt immolé juſqu'à perdre la vie pour nous : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit.* Et que s'enſuit-il de ce principe, ajoute le même Apôtre ? C'eſt que nous devons être prêts nous-mêmes à mourir pour nos freres, & les aider aux dépens de notre vie : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Or eſt-ce là ce qu'on vous demande, & ſi je vous parle d'exercer la miſéricorde dans des priſons & dans des cachots, veux-je vous dire d'y porter tous vos biens, & de vous en dépouiller ? S'agit-il d'y employer tout votre tems, & d'y conſumer vos jours ? Quand je le prétendrois de la ſorte, ſeroit-ce plus exiger de vous, qu'il n'eſt marqué dans les paroles du ſaint diſciple ? Seroit-ce plus que n'ont fait tant de ſaintes Dames, qui ſembloient n'avoir ſur la terre d'autre retraite que ces ſombres demeures, ni d'autre occupation que les œuvres de charité qu'elles y pratiquoient ? Seroit-ce plus que ne font encore de nos jours des hommes de Dieu, des hommes

1. *Joan.* c. 3.

capables, ou par leur naiſſance, ou par leur mérite perſonnel, de ſe diſtinguer & de paroître ailleurs avec honneur ; mais que nous ſçavons depuis les vingt & les trente années, ſe rendre en quelque maniére par leur aſſiduité, plus priſonniers que les priſonniers mêmes ; vivant au milieu d'eux, traitant ſans ceſſe avec eux, ne quittant les uns que pour ſe tranſporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de peres, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidens, d'agens, ſur-tout d'Apôtres & de Maîtres en Jeſus-Chriſt. Ah ! Meſdames, vous voyez aſſez qu'il n'eſt point ici queſtion de tout cela, & que tout cela eſt bien au-deſſus de ce qu'on vous propoſe. Car qu'eſt-ce qu'on attend de vous, & qu'eſt-ce que je voudrois obtenir en faveur de ces infortunés dont je prends aujourd'hui les intérêts, & pour qui je fais auprès de vous la fonction d'Avocat & de Prédicateur ? A quoi viens-je vous exhorter ? à ce qui vous eſt très-facile, à ce qui vous coûtera très-peu, à ce qui ne vous retranchera de votre état que certaines inutilités, que certaines ſuperfluités, que certains excès ; à ce qui n'altérera ni vos forces, ni votre ſanté ; à ce qui ne vous ſera, dans le ſyſtême de votre vie, de nulle incommodité, ou que

d'une très-légère incommodité ; à quelques aumônes, à quelques dépenses, à quelques contributions que vous tirerez, non de votre nécessaire, mais de votre jeu, mais de votre luxe & de vos mondanités. Y a-t-il rien là que vous puissiez refuser à votre Dieu, qui vous le demande pour les pauvres, après qu'il vous a fait le plein sacrifice de lui-même sur une croix ?

Pour consoler des captifs, il les est allé trouver dans les abysmes de la terre. Il y a employé les premiers momens de sa vie glorieuse, & vous y devez employer tout le cours de votre vie pénitente. Comprenez ceci. Ou vous êtes déja ressuscitées par la grace de la pénitence, ou vous êtes encore dans l'état du péché. Etes-vous encore criminelles & pécheresses ? Par-là vous vous disposerez à cette résurrection spirituelle qui vous réconciliera avec Dieu, & vous fera vivre en Dieu de la vie des Justes. Par-là vous engagerez Dieu à vous accorder des graces de conversion, & des graces fortes & victorieuses ; car les œuvres de la miséricorde chrétienne sont la plus sûre & la plus infaillible ressource des pécheurs. Etes-vous heureusement & saintement ressuscitées ? Vous avez à réparer le passé ; & par-là vous

ſatisferez à la juſtice divine : vous avez à vous conſerver & à perſévérer ; & par-là vous vous maintiendrez, & vous vous préſerverez des rechûtes : vous avez des progrès à faire ; & par-là vous vous enrichirez devant Dieu, vous acquerrez des mérites, vous vous éleverez, vous vous conformerez au ſacré modéle de votre perfection, qui eſt Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa gloire.

Enfin pour glorifier des captifs & pour remplir leurs vœux, il les a conduits avec lui dans ſon Royaume. L'éclat de ſon triomphe ne lui a point fait oublier des ames qui l'avoient ſi long-tems déſiré. Il a voulu qu'elles fuſſent placées auprès de lui, & qu'elles y goûtaſſent dans le ſéjour de la félicité le même repos, la même joie, le même bonheur : *Intra in gaudium Domini tui.* On ne vous envie point, Meſdames, votre opulence, vos proſpérités, vos grandeurs. Joüiſſez-en, puiſqu'il a plû au Ciel de vous en gratifier. Il a ſes vûes dans cette diverſité de conditions ; & pourvû que vous ne vous écartiez point de ſes vûes, vous pouvez du reſte, avec toute la modération convenable, uſer de ſes faveurs, & vous ſervir de ſes dons. Mais au milieu de vos proſpérités, ſerez-vous ſeules heureuſes en ce *Matth. c. 25.*

monde ? aurez-vous seules toutes vos commodités & toutes vos aises ; & ce que le Prophéte disoit aux riches de Jérusalem, ne puis-je pas vous le dire à vous-mêmes : *Isai. c. 5. Numquid habitabitis vos soli in medio terræ* ? N'y aura-t-il sur la terre de maisons habitables que pour vous ? Les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous ? Ne fera-t-on la moisson, & ne recueillera-t-on les fruits que pour vous ? Contentes d'avoir tout en abondance, & d'être à couvert de toutes les calamités temporelles, ne jetterez-vous point un regard de pitié sur ceux que l'indigence réduit aux dernieres nécessités ? Croyez-vous que Dieu les ait tellement abandonnés au caprice du sort & à leur destinée malheureuse, qu'il n'en ait commis le soin à personne ? Mais ne vous y trompez pas : il y a une Providence qui veille sur eux ; & en leur manquant dans leurs besoins, c'est à cette Providence que vous manquez. Doublement coupables alors, & de ne pas suivre l'exemple de Jesus-Christ, & de violer encore le précepte de Jesus-Christ, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

II. PARTIE. IL y a, Mesdames, dans le christianisme des pratiques, lesquelles, quoique

aintes, ne ſont néanmoins que de l'inſtitu-ion des hommes. Nous les devons louer, arce qu'elles ſont ſaintes ; & bien qu'elles ne ſoient que de l'inſtitution des hommes, ous devons croire qu'elles leur ont été nſpirées de Dieu, puiſqu'il n'y a que l'eſ-rit de Dieu qui puiſſe ſuggérer à l'homme es exercices d'une vraie & ſolide piété. l y a des pratiques que l'Egliſe approuve, u'elle autoriſe, qu'elle établit ; & dès u'elles ont été établies par l'Egliſe nous es devons reſpecter, puiſqu'il n'y a que eſprit d'erreur, de ſchiſme, d'héréſie, qui uiſſe cenſurer, mépriſer & rejetter ce que 'Egliſe permet, beaucoup plus ce qu'elle ppuie de ſon autorité & ce qu'elle ob-erve dans tout le monde chrétien. Mais es pratiques de l'Egliſe nous ſont venues près tout par le miniſtère des hommes ; ous les avons reçues des hommes, & ous en reconnoiſſons les hommes pour uteurs. Il n'en eſt pas de même de la cha-ité à l'égard des priſonniers. C'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous l'a expreſſément ecommandée ; c'eſt lui qui l'a conſacrée ans ſon Evangile, & qui en a fait un point e ſa loi.

Je dis un point de ſa loi, un point par-iculier, un point non-ſeulement de per-ection, mais d'obligation ; & c'eſt à quoi

ne penſent guère la plûpart des perſonnes mêmes les plus régulieres & les plus vertueuſes. Si l'on eſt négligent ſur cet article, on n'en a point le moindre remords de conſcience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y ſatisfait, on ſe flate que c'eſt par une ſurabondance de zéle & de ferveur, parce qu'on ne le conſidère que comme une œuvre de ſurérogation. Or c'eſt toutefois une obligation que vous ne pouvez, ou du moins que vous ne devez pas ignorer, après que le Fils de Dieu nous l'a marquée en des termes ſi précis & ſi formels. Dire donc, ainſi que nous l'entendons dire tous les jours, Chacun a ſa dévotion, mais la mienne n'eſt pas pour les priſonniers: c'eſt un ſentiment peu chrétien, ou plutôt c'eſt un ſentiment directement oppoſé à l'eſprit du chriſtianiſme. Car il ne vous eſt pas libre d'avoir cette dévotion, ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir, ſi vous voulez être chrétiennes. Ce n'eſt pas une dévotion qui ſoit à votre choix, ni d'une ſimple volonté; elle eſt de néceſſité, & elle vous doit être en ce ſens d'autant plus vénérable, qu'elle eſt du choix de Jeſus-Chriſt. En d'autres ſujets vous pouvez ſuivre l'attrait que vous ſentez; mais entre les dévotions qui ſont de l'ordre de

Dieu, il ne dépend pas de vous de choisir celles qui se trouvent plus conformes à votre inclination, celles qui vous plaisent davantage, celles dont vous êtes plus sensiblement touchées. L'obligation est égale pour toutes : & quand vous y êtes fidéles, vous n'avez pas droit de vous glorifier comme ayant fait quelque chose au-delà du précepte ; mais vous devez vous traiter de servantes inutiles, comme n'ayant fait que ce que vous avez dû faire.

Devoir, prenez garde, s'il vous plaît, devoir si indispensable, que c'est un des préceptes dont Jesus-Christ a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination éternelle ou la réprobation des hommes. Leur prédestination ; car il dira aux élûs, Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, parce que j'étois en prison, & que vous m'avez visité. Leur réprobation ; car s'élevant contre les impies, il leur dira, Retirez-vous, maudits, & allez au feu, parce que je souffrois dans la captivité, & que vous m'y avez laissé sans secours & sans consolation. Or, comme remarque saint Chrysostôme, quand le Fils de Dieu nous a avertis qu'il en useroit de la sorte envers les uns & les autres, n'étoit-ce pas pour nous faire connoître que le soin

des prisonniers n'est pas une œuvre de pure piété, mais que c'est un commandement ? Quoi donc, demande saint Augustin, est-il vrai que le bonheur éternel d'un Chrétien soit attaché à ce seul devoir ? Et ne peut-il pas arriver qu'un Chrétien, après avoir accompli ce devoir, vienne encore à être du nombre des réprouvés ? C'est une objection que se fait ce Docteur, & dont il ne sera pas inutile que je vous donne ici l'éclaircissement, le jugeant même nécessaire pour votre instruction. Je conviens que la prédestination ne dépendra pas uniquement des œuvres de miséricorde à l'égard des prisonniers ; je conviens qu'il y en faut bien ajoûter d'autres ; je confesse même & je reconnois qu'absolument un Chrétien avec toutes ces œuvres de charité, peut mourir dans la disgrace de Dieu. D'où vient donc que Dieu dans l'arrêt favorable qu'il prononcera aux prédestinés & aux élus, se contentera de leur dire : Venez, parce que j'étois pauvre, que j'étois en prison, & que vous m'avez assisté. Ah ! mes freres, répond saint Augustin, c'est que selon le cours ordinaire de la Providence, les Chrétiens charitables ne tombent jamais dans cet affreux malheur d'une mort criminelle & impénitente ; c'est

que Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leur péché, ni enlevés avant que de s'être mis en état d'éprouver ses miséricordes & de recevoir ses récompenses. Il a ses voies pour cela ; il a ses ressorts qu'il fait agir. Au-lieu qu'il abandonne ces ames impitoyables, que la misère du prochain n'a pû fléchir, & qui ne se sont jamais attendries que pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, l'obligation de secourir les prisonniers est inconteſtable, puisque c'est un des points essentiels sur quoi nous serons jugés de Dieu. Je sçai, Mesdames, que ce précepte est enfermé dans celui de l'aumône ; mais je prétends que de tous les préceptes particuliers compris dans le précepte général de l'aumône, celui-ci est d'un devoir plus rigoureux, plus pressant, plus absolu. Concevez-en bien la raison ; c'est que le précepte de la charité envers les pauvres est fondé sur leurs besoins & leur misère. Par conséquent, où il y a plus de besoins, & où la misère est plus grande, la charité doit plus s'exercer, & l'obligation en est plus expresse & plus étroite. Or y a-t-il une misère pareille à celle de ces prisonniers ? Ce sont les plus malheureux des hommes, puisqu'ils ont perdu le premier

de tous les biens, qui eſt la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre ; & moi je vous dis avec ſaint Chryſoſtôme, que cela même ſuppoſé, c'eſt ce qui redoubleroit encore le malheur, d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens & de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus, & j'ajoûte qu'il n'eſt pas vrai qu'ils l'aient tous perdu par leur faute, ce bien dont on eſt ſi jaloux dans toutes les conditions, & dont on fait en cette vie le ſouverain bonheur. Car combien y en a-t-il parmi eux, qui n'en ſont privés que par un pur revers de fortune ? Combien y en a-t-il dont les dettes & la ruine n'ont été nullement l'effet, ni de leur mauvaiſe conduite ni de leur mauvaiſe foi, mais d'un événement & d'une occaſion qu'ils n'ont pû éviter ? Sans y avoir rien contribué, ils en portent toute la peine. Or que peut-on imaginer de plus déplorable & de plus digne de compaſſion ? Figurez-vous qu'un accident imprévû vous a réduites dans la même diſgrace : que penſeriez-vous de ceux qui ſe trouvant en pouvoir de vous relever, ou du moins d'adoucir vos chagrins & de les diminuer, vous en laiſſeroient porter tout le poids & reſſentir toute l'amertume ? Quelles plaintes en feriez-vous ? De quelle dureté les

accuſeriez-vous ? quelle juſtice en demanderiez-vous au Ciel ? & dans vos tranſports, de quelles malédictions peut-être les frapperiez-vous ? Ce n'eſt pas aſſez : combien même parmi ces malheureux ſont arrêtés pour des crimes qu'on leur impute, mais qu'ils n'ont pas commis, & attendent que leur innocence ſoit reconnue ? Cependant que ne ſouffrent-ils point ? Ils ſe voient traités comme des criminels, mépriſés, déshonorés, reſſerrés dans une priſon, qui ſeul leur tient lieu de ſupplice. Que comprenez-vous de plus déſolant ? & ſi vous pouviez les diſtinguer & les connoître, que leur refuſeriez-vous ? Or il vous doit ſuffire de ſçavoir qu'il y en a de tels, comme en effet il y en a preſque toujours. Mais je veux enfin qu'ils ſoient coupables ; & j'en reviens à la penſée de ſaint Chryſoſtôme, que s'ils ſont indignes de la liberté, ils n'en ſont par cette indignité même que plus miſérables. Les innocens ont le témoignage de leur conſcience pour les ſoutenir ; mais ceux-ci dans leur propre cœur ont un bourreau domeſtique qui ne ceſſe point de les tourmenter. Dans l'attente d'un jugement dont ils ne peuvent ſe défendre, & dont ils prévoient toute la rigueur ; durant ces journées & ces nuits, où ſéparés de toute ſociété &

de tout commerce, ils n'ont dans l'horreur des ténébres, qu'eux-mêmes ; de qui prendre conseil ; quelles réflexions les agitent ? quelles vûes de la mort & d'une mort ignominieuse, d'une mort violente & douloureuse ? que d'idées lugubres ! que d'images effrayantes & désespérantes ! Ajoutez à ces tourmens de l'esprit, les souffrances du corps : un cachot infect pour demeure, un pain grossier & mesuré pour nourriture, la paille pour lit. Ah ! Mesdames, y a-t-il de l'humanité à ne leur pas donner dans ces extrémités les foibles soulagemens dont ils sont encore capables ? Pour être criminels, ne sont-ce pas toujours des hommes ? Chez les Païens même & chez les nations les plus féroces, on ne les abandonneroit pas ; & n'est-il pas honteux que la charité chrétienne trouve en nous des cœurs moins compatissans & moins tendres, qu'elle n'en a trouvé dans les infidéles ?

Outre ces prisonniers, il y a d'autres pauvres ; mais ces pauvres, ou retirés dans des maisons publiques & dans des hôpitaux, ont des personnes auprès d'eux, dont toute la profession & tout l'emploi est de les servir ; ou maîtres d'eux-mêmes & de leur liberté peuvent travailler, peuvent mendier, peuvent chercher leur vie,

peuvent à vos portes, en vous repréſentant leurs misères, forcer, pour ainſi dire, malgré vous, votre miſéricorde. Il n'y a que les priſonniers qui manquent de toutes ces reſſources. Il ſemble que ce ſoient comme les morts du ſiécle, *Inter mortuos ſæculi;* il ſemble que ce ſoient des excommuniés, qui ne peuvent paroître en aucun lieu, & dont tout le monde doit s'éloigner, *Poſuerunt me abominationem ſibi.* Or en cet état, Meſdames, je ſoutiens que vous êtes d'autant plus obligées de les aider, qu'ils ſont plus dépourvûs des moyens ordinaires pour s'aider eux-mêmes, & je reprends mon raiſonnement. Car la Loi de Jeſus-Chriſt vous oblige à prendre ſoin des pauvres; & plus ces affligés ſont affligés, plus cette obligation croît, & plus elle devient particuliére. Point de pauvres plus pauvres que ceux dont je vous recommande les intérêts, & point d'affligés plus affligés. Tirez vous-mêmes la conſéquence, & inſtruiſez-vous. Je puis dire, Meſdames, que dans la priſon vous trouverez toutes les ſortes de misère dont le Fils de Dieu fera le dénombrement au jour de ſes vengeances éternelles. Venez & voyez: dans ce triſte ſéjour vous trouverez, non-ſeulement la captivité & l'eſclavage, mais la faim, mais la ſoif, mais

Pſal. 87.

la nudité, mais la maladie & l'infirmité, mais toutes les calamités de la vie. Tellement que de négliger ces miſérables & de les délaiſſer, ce ſeroit vous expoſer à entendre contre vous, de la bouche de Jeſus-Chriſt, tous les reproches qu'il doit faire aux réprouvés. Il ne vous diroit pas ſeulement, J'étois priſonnier, & vous ne vous êtes pas mis en peine de me viſiter: mais il vous diroit, J'étois dévoré de la faim, & vous ne m'avez pas donné à manger; *Eſurivi, & non dediſtis mihi manducare;* mais il vous diroit, J'étois preſſé de la ſoif, & vous ne m'avez pas donné à boire; *Sitivi, & non dediſtis mihi potum;* mais il vous diroit, J'étois nud, & vous ne m'avez pas donné dequoi me vêtir; *Nudus, & non cooperuiſtis me;* mais il vous diroit, J'étois malade & infirme, & vous ne m'êtes pas venu voir; *Infirmus, & non viſitaſtis me.* Il vous le diroit, Meſdames; & qu'auriez-vous à répondre? Je conçois que d'autres pourroient s'excuſer ſur le mauvais ordre de leurs affaires, ayant à peine ce qui leur eſt néceſſaire dans leur condition. Mais en vérité cette excuſe ſeroit-elle recevable de votre part? Jugez-vous de bonne foi vous-mêmes; & ſans qu'il ſoit beſoin que j'entre avec vous en des diſcuſſions & en des queſtions où

Matt. c. 25.
Ibid.
Ibid.
Ibid.

vous aurez toujours des prétextes pour vous justifier devant les hommes, quand vous en voudrez avoir, ne vous flattez point, & faites-vous justice devant Dieu. N'avez-vous pas des biens; n'avez-vous pas du crédit, n'avez-vous pas du loisir plus qu'il ne faut, pour vous employer utilement à cet exercice de charité que je vous propose, & dont vous ne pouvez ignorer l'importance? Il ne sera pas seulement profitable à ceux que vous soulagerez: mais il me reste à vous montrer combien il vous peut être salutaire à vous-mêmes par les avantages qui y sont attachés: c'est la troisiéme partie.

III. PARTIE.

QUAND je dis, Mesdames, que la miséricorde envers les prisonniers, que le soin de les assister & de les visiter, peut être pour vous une des pratiques les plus salutaires, je ne parle point précisément du mérite que l'aumône renferme, ni des bénédictions que Dieu s'est engagé à répandre sur vous avec plus ou moins d'abondance, selon que vous seriez plus ou moins libérales à répandre vos dons, & à faire sentir aux pauvres les effets de votre charité. Ce sont des avantages inestimables, mais si connus, & si hautement, si souvent promis dans l'Ecriture, qu'il n'y

a perſonne qui n'en ſoit inſtruit, & qu'il ſeroit aſſez inutile de vous redire là-deſſus ce que les Prédicateurs vous ont déja fait tant de fois entendre. Sans donc m'arrêter à une inſtruction ſi vague & ſi générale, voici quelque choſe de plus particulier, & qui peut infiniment contribuer à l'édification de vos mœurs. Car pour peu que vous faſſiez de réflexions en viſitant les priſons, c'eſt-là que vous apprendrez à craindre Dieu, à redouter ſa juſtice & ſes jugemens, à expier le péché qui en eſt le ſujet, & à vous en préſerver. Entrez, s'il vous plaît, dans ma penſée, qui vous paroîtra également ſolide & ſenſible.

David ſouhaitoit que les hommes dès cette vie pûſſent deſcendre dans les enfers, pour y être eux-mêmes témoins des affreux jugemens que Dieu y exerce : *Deſcendant in infernum viventes.* C'étoit le ſouhait du Prophéte ; mais du reſte un ſouhait impoſſible dans l'exécution, & ſelon les voies communes de la Providence. Car comment l'homme ſans un miracle pourroit-il pénétrer dans ces abymes de feu ? & comment y ſubſiſteroit-il aſſez de tems pour examiner ce qui s'y paſſe, & pour en revenir touché de tout ce qui lui auroit frappé la vûe ? Mais voulez-vous ſçavoir, Meſdames, ce qui peut être en

Pſal. 54.

quelque maniére pour vous le supplé-
ent de ce spectacle d'horreur, & vous
n tracer une idée capable de faire sur vos
œurs les plus fortes impressions, pour vous
mener à Dieu, & pour vous tenir tou-
ours soumises à la Loi de Dieu ? Ce sont
es prisons où la justice humaine rassem-
le tout ce qu'elle découvre de criminels,
our lancer sur eux ses arrêts, & pour
es livrer à toute la sévérité de ses châti-
nens. Et qu'est-ce en effet qu'une prison ?
Me sera-t-il permis de parler de la sorte ?
Mais il me semble que je n'exagérerai
oint, si je dis que c'est la plus vive image
le l'enfer. Dans l'enfer, c'est la justice de
Dieu qui se satisfait ; & dans la prison,
'est la justice des hommes. Je sçai com-
ien d'une part il y a peu de proportion
ntre l'une & l'autre. Je sçai que Dieu
punit en Dieu, & que les hommes ne pu-
nissent qu'en hommes. Mais c'est de-là
même que vous pouvez d'ailleurs tirer le
fonds d'une méditation la plus touchante
& la plus propre à vous imprimer dans
l'ame une sainte & utile frayeur de ces
jugemens formidables, que Dieu réserve
aux pécheurs, & qui feront leur réproba-
tion éternelle.

Car à la vûe de ces criminels que vous

visiterez dans les prisons ; au milieu d
tant d'objets dont vos cœurs seront émus
& qui vous rempliront d'une terreur se
crette ; à l'entrée de ces cachots où se pré
senteront à vous des malheureux, enchaî
nés, défigurés, interdits & désespérés, s
vous voulez vous recueillir en vous-mê
mes, & vous rendre dociles aux mouve
mens de la grace, il est difficile que vous
ne soyez pas frappées des considération
suivantes ; ne les perdez pas : Qu'il est bien
terrible de tomber dans les mains de Dieu,
puisqu'il est si terrible de tomber dans les
mains des hommes ; Que si les hommes ne
croient pas excéder, en condamnant à la
mort, & aux derniers supplices, les trans-
gresseurs des loix qu'ils ont imposées,
Dieu à plus forte raison ne peut porter
trop loin ses vengeances contre les trans-
gresseurs de ses commandemens ; Que nous
sommes plus coupables devant Dieu, que
ces prisonniers ne le sont devant les hom-
mes, parce qu'ils n'ont commis la plû-
part qu'un seul crime devant les hom-
mes, au lieu que nous sommes respon-
bles à la justice divine de mille désordres ;
Que si maintenant cette divine & redouta-
ble justice suspend ses coups, & paroît mê-
me comme endormie, elle aura son tems,

où elle s'éveillera, où elle éclatera, où elle nous appellera à son Tribunal, où elle prononcera contre nous ses anathêmes; Que la justice des hommes, quelque éclairée qu'elle soit, a besoin de longues procédures, pour parvenir à la connoissance des crimes, & pour convaincre les criminels; mais que tous nos péchés, que tous nos crimes sont connus de Dieu dans le moment même que nous les commettons, parce qu'il en est témoin; Qu'on peut fléchir la justice des hommes; mais que durant l'éternité toute entiére la justice de Dieu sera toujours également inexorable; Que dans ces prisons bâties par les mains des hommes, & par les ordres de la justice des hommes, cette justice humaine n'empêche pas qu'on ne procure aux criminels qu'elle poursuit, quelque adoucissement; mais que dans cette prison éternelle, bâtie de la main de Dieu, que dans ce feu allumé du souffle de Dieu, il n'y aura jamais ni consolation ni soulagement à espérer; que ce feu dévorant ne s'éteindra jamais, & que le ver rongeur qu'on y resent, ne mourra jamais: *Vermis eorum non moritur, & ignis non extinguitur.* De tout cela, Mesdames, & de tant d'autres réflexions que je retranche, mais qui ne man- *Marc. c. 9.*

queront pas de naître, que conclurez vous ? Saisies d'une crainte toute chrétienne, vous vous humilierez en la présence de Dieu, vous aurez recours à sa miséricorde, vous prendrez des mesures pour prévenir sa justice, & pour vous en garantir ; vous concevrez une sainte haine du péché, vous le détruirez dans vous, autant qu'il vous sera possible, & par tous les moyens que la Religion vous fournit ; vous vous mettrez en garde contre ses atteintes les plus légères, & vous les fuirez comme votre plus mortel ennemi. Car voilà les fruits que peuvent produire les visites des prisons, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'en retirer. Hé, Mesdames, vous faites tant d'autres visites dans le monde, & c'est la plus commune occupation de votre vie. Qu'y apprenez-vous, & qu'en remportez-vous ? Vous y perdez le tems, vous y offensez le prochain, vous y oubliez Dieu, vous vous y dissipez ; vous y prenez tout l'esprit du siécle, toutes les maximes du siécle, tous les sentimens & toutes les maniéres du siécle ; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté ; & plaise au Ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions ! Plaise au Ciel que ces visites

ſſidues & ſi fréquentes, que ces viſites ſi ouvent rendues & reçûes ſous le ſpécieux rétexte de bienſéance, d'honnêteté, de ivilité, de ſociété, ne dégénèrent pas en es viſites d'inclination & de ſenſualité ! Mais les viſites que je vous demande, ou lûtôt que Dieu vous demande, vous édi-eront, & vous ſanctifieront.

Cependant nous avons la douleur de voir ette œuvre de charité tomber peu à peu ; t ſi votre zéle ne ſe renouvelle, nous la errons tomber tout-à fait. Dans les com-nencemens elle s'eſt ſoutenue, parce que a ferveur y étoit ; & d'où venoit cette fer-eur? De la nouveauté. L'entrepriſe paroiſ-oit la mieux conçûe & la plus louable : hacun y donnoit. Mais qu'eſt-il arrivé ? ?ar un effet de l'iniquité du ſiécle qui croît ous les jours, la charité s'eſt refroidie, & hacun s'eſt relâché ; *Et quoniam abunda-vit iniquitas, refrigeſcet charitas multo-um.* L'inconſtance qui nous eſt ſi natu-elle, & qui ne devroit jamais avoir de part lans les œuvres de Dieu, ſe mêle en cel-e-ci. On ſe laſſe, on ſe dégoûte, on ſe perſuade qu'il y a des charités plus néceſ-aires. Sur cela, Meſdames, écoutez ſaint Auguſtin : c'eſt par où je finis. Ce Pere parle de ſaint Laurent, & reléve l'uſage qu'avoit fait ce charitable Lévite des tré-

Matth. c. 24.

sors de l'Eglise, en les distribuant aux pauvres. De se les approprier, poursuit le saint Docteur, & d'en user pour soi-même, ce seroit un crime; mais de s'en servir pour les pauvres, mais sur-tout de s'en servir en faveur des captifs & des prisonniers, c'est une miséricorde : *Sin verò pauperibus erogat, captivum redimit, misericordia est.* *Augusti.* En effet qui peut trouver étrange que les pauvres vivent ? & qui peut se plaindre que des prisonniers, que des captifs soient rachetés, ou du moins soulagés ? *Nemo potest dicere, Cur pauper vivit ? Nemo potest queri, quia captivi redempti sunt.* Enfin, reprend saint Augustin, c'est une œuvre si agréable à Dieu & si importante, que pour s'acquitter de ce devoir, il ne faut point craindre de rompre même les vases sacrés & de les vendre : *In his vasa Ecclesiæ confringere, vendere licet.* Dites après cela, Mesdames, que vous avez à faire un meilleur emploi de vos aumônes. Je ne prétends pas que les autres exercices de la charité chrétienne soient abandonnés : tous sont bons, tous sont méritoires devant Dieu ; mais entre tous, je le répéte, & j'ai tâché de vous en convaincre dans ce discours, il n'en est point de plus conforme à l'esprit & aux exemples de J. C. que la charité envers les prisonniers ; il n'en est

ſt point de plus marqué, ni de plus ormellement ordonné dans la loi de Jeſus-Chriſt, & il n'en eſt point de plus efficace our vous conduire au terme du ſalut où ous appelle Jeſus-Chriſt, & qui eſt l'é-ernité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION

SUR LA

CHARITÉ

ENVERS LES ORPHELINS.

Religio munda & immaculata apud Deum & Patrem hæc est, visitare pupillos in tribulatione eorum.

La Religion pure & sans tache aux yeux de Dieu notre Pere, est de visiter les Orphelins dans leur affliction. Dans l'Epître de saint Jacques Chap. 1.

VOILA, Mesdames, la plus haute idée que vous puissiez concevoir, & que je puisse vous donner du devoir de charité pour lequel vous êtes assemblées. Ce n'est pas moi qui vous la propose; c'est le Saint-Esprit, & jamais l'Ecriture n'a rien décidé en des termes plus exprès, que

e que vous venez d'entendre. Auſſi dans oute l'Ecriture ne pouvois-je choiſir un exte plus propre que celui-ci, pour ſatisaire à ce que vous attendez de moi, & à 'engagement où je ſuis d'exciter votre ompaſſion envers les Orphelins. L'Ecriure ne dit pas, qu'une partie de la Reigion conſiſte à les viſiter & à les ſecouir ; elle dit abſolument qu'en cela conſiſe la Religion, & la Religion pure & ſans ache, la Religion parfaite : *Religio munda & immaculata.* Or on ne peut douer que ce paſſage ne convienne particuiérement à ceux dont je dois vous enretenir, puiſqu'il eſt évident que dans le monde chrétien il n'y a point d'Orphelins, i j'oſe ainſi dire, plus Orphelins, ni par onſéquent plus dignes de votre zéle. Il alloit toute l'autorité de la parole de Dieu, pour nous perſuader de cette importante vérité, que la Religion eſt particuiérement attachée au ſoin de ces enfans ui réclament votre aſſiſtance: mais je uis vous aſſurer, Meſdames, que ſi vous omprenez bien le ſens de l'Apôtre, cette vérité vous paroîtra non-ſeulement trèsaiſonnable, mais très-naturelle, très-conorme à tous les principes du Chriſtianiſme : & c'eſt de quoi j'entreprends ici de vous convaincre. Le lieu où je parle, eſt

ſpécialement deſtiné, diſons mieux, ſpécialement conſacré à la ſubſiſtance & à l'éducation de ces orphelins, qui par l'iniquité des hommes ſe trouvent tous les jours expoſés au danger de périr & de ſe perdre, ſi la Providence & la Charité publique ne venoient à leur ſecours. Oeuvre de Dieu, dont vous ne pouvez ignorer l'utilité & la néceſſité. Oeuvre de Dieu, dont on me charge de vous repréſenter l'état, en vous faiſant en même tems connoître l'obligation que vous avez d'y contribuer, & le mérite que vous aurez d'y participer. Pour cela, Meſdames, tout mon deſſein eſt de vous développer, dans une expoſition ſimple & ſuivie, les paroles de mon texte. Il ne m'en échappera pas une, parce qu'il n'y en a pas une qui ne demande une réflexion particuliere. Appliquez-vous, s'il vous plaît, & commençons.

I. On conçoit aſſez que le zéle d'aſſiſter les pauvres, ſur-tout les orphelins, qui de tous les pauvres ſont les plus abandonnés, eſt une partie eſſentielle de la religion, puiſque c'eſt un des devoirs que la religion nous recommande plus expreſſément, & qu'elle nous en fait un point capital, *Religio*. Car il ſemble que de là

épende toute la prédeſtination des hom-
nes, & que le jugement de Dieu doive
niquement rouler ſur ce précepte. Venez,
ira le Sauveur du monde à ſes élûs, ve-
ez, vous qui êtes bénis de mon Pere,
arce que j'ai eu faim, & que vous m'a-
ez donné à manger; parce que j'étois
ud, & que vous avez pris ſoin de me
êtir; parce que je manquois de tout,
& que vous avez pourvû à mes beſoins.
On conçoit encore que l'aumône faite au
auvre & à l'orphelin, eſt, non-ſeulement
ne dépendance & une ſuite du culte de
Dieu, mais un exercice actuel du culte
le Dieu, puiſque dans la perſonne de l'or-
helin & du pauvre on rend hommage à
Dieu-même. Honorez, dit le Sage au *Prov.*
ivre des Proverbes, honorez le Seigneur *c. 3.*
de vos biens. On convient même pour
a conſolation de ceux qui contribuent à
ette ſainte œuvre dont il s'agit ici, & à
aquelle je vous exhorte, on convient que
a charité qui ſe pratique envers les or-
helins, eſt une eſpéce de ſacrifice, ou
n vrai ſacrifice, que l'on offre à Dieu.
D'où il s'enſuit que c'eſt donc un des pre-
niers & des plus excellens actes de la
eligion. N'oubliez pas la charité, diſoit
aint Paul aux Hébreux, & faites part de *Hebr.*
e que vous avez, parce que c'eſt par de *c. 13.*

telles hoſties qu'on ſe rend Dieu favorable.

Tout cela eſt certain : mais pourquoi ſaint Jacques nous marque-t-il ſi abſolument que la religion eſt d'aſſiſter les orphelins, & de les viſiter ; & pourquoi paroît-il la réduire à ce ſeul point ? Voici, ſelon ſaint Auguſtin, ſur quoi eſt fondée ſa propoſition. C'eſt qu'en effet toute la religion ſe réduit à la charité, ſe rapporte à la charité ; qu'elle a la charité pour principe, la charité pour fin, la charité pour objet. Ce qui faiſoit conclure au Maître des Gentils, que la charité eſt la
Rom. c. 13. plénitude de la loi, *Plenitudo ergo legis eſt dilectio*, entendant par ce terme *dilectio*, l'amour du prochain. Car voilà pourquoi
Ibid. il ajoûtoit : *Qui diligit proximum, legem implevit* ; Celui qui aime ſon prochain, accomplit toute la loi. Or quiconque a le zéle d'aſſiſter les orphelins, & de les viſiter, doit conſéquemment avoir dans le cœur cet amour du prochain ; je dis cet amour ſurnaturel, cet amour chrétien, cet amour pur, qui dégagé de tous les intérêts du monde, regarde le prochain dans Dieu, & le ſoulage pour Dieu. Quel autre motif nous y porteroit, & qui pourroit ſans cela nous faire penſer à des miſérables, dont l'unique titre pour s'attirer cet amour, eſt d'être les créatures de Dieu?

e puis donc dire, & il eſt vrai, que celui qui s'affectionne à ces malheureux, & qui connoiſſant leurs néceſſités, s'empreſſe de leur procurer tous les ſoulagemens qu'il eſt en état de leur fournir, a dans l'ame, non-ſeulement de la religion, mais le fonds de la religion, mais l'abrégé de toute la religion : c'eſt-à-dire, qu'il eſt dès-là préparé & déterminé à remplir ſans réſerve tous les autres devoirs de la religion ; & comme devant Dieu la préparation du cœur, quand elle eſt ſincère, eſt réputée pour l'effet même, par ce ſeul acte de religion il a déja en quelque manière tout le mérite de la religion ; il en a déja tout l'eſprit : *Religio, hæc eſt.* Quel avantage, Meſdames, & quel bonheur pour une ame chrétienne, de pouvoir avec vérité & toujours avec humilité, ſe rendre à ſoi-même ce témoignage de ſa religion ? On dit tous les jours qu'il n'y a plus de foi dans le monde; c'eſt une plainte ordinaire, & une plainte qui dans un ſens ne ſe vérifie que trop : mais en quelque ſens qu'on puiſſe l'entendre, il y aura de la foi parmi nous, tant qu'il y aura des ames charitables, puiſqu'elles ne peuvent être vraiment & ſolidement charitables que par la foi, & que le dégré de leur foi répond à l'abondance & à la meſure

de leur charité : *Religio hæc eſt.*

II. DE-LA, Meſdames, par une régle toute contraire, ſe flatter d'avoir de la religion, & n'avoir pas ce zéle de compaſſion, de tendreſſe, de miſéricorde, pour des ſujets auſſi délaiſſés que le ſont ceux en faveur de qui je vous ſollicite : c'eſt une religion chimérique & imaginaire, une religion vaine & apparente, une religion dont Dieu n'eſt point honoré, & dont les hommes ne ſont nullement édifiés. Voilà néanmoins la religion de notre ſiécle, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas la vôtre. On voit des femmes qui ſe piquent d'être chrétiennes, & de pratiquer la dévotion : mais qui, toutes pieuſes & toutes dévotes qu'elles paroiſſent, n'ont que de l'indifférence pour les pauvres, ſont inſenſibles à leurs misères, les laiſſent ſouffrir, ſans être touchées de leur maux, ni ſe mettre en peine de les adoucir. Elles ont ſi vous voulez, de la piété, mais une piété ſtérile, une piété dont les pauvres ne profitent point ; une piété qui dès-lors ne peut être cette piété pure & ſans tache que l'Apôtre nous recommande : *Religio munda & immaculata.*

Il faut que la piété, pour être pure & ſans tache, glorifie Dieu. Or eſt-ce le glo-

ifier, que de violer un de ſes préceptes es plus étroits, qui eſt celui de la cha-ité ? Eſt-ce le glorifier que de renverſer 'ordre de ſa providence, qui n'a point lonné d'autre fonds aux pauvres que ce ju'ils peuvent & ce qu'ils doivent rece-voir de la charité ? Eſt-ce le glorifier, que l'oublier ſes images vivantes, ſes ſubſti-uts, ſes enfans, qu'il a commis aux ſoins les Fidéles & à leur charité ? Il faut que la piété, pour être pure & ſans tache, ſoit édifiante, ſoit exemplaire, ſoit exempte devant les hommes de tout reproche, & à l'epreuve de toute cenſure : & le repro-che le plus honteux qu'on puiſſe faire à une chrétienne qui fait profeſſion de vertu, n'eſt-ce pas de ne s'occuper que d'elle-même, & de n'avoir nulle pitié des pau-vres? Moins de priéres, pourroit-on lui di-re, moins de pratiques & d'exercices d'o-raiſon, & un peu plus de bonnes œuvres. Moins de confeſſions & de communions, & un peu plus d'attention & de vigilance pour vos freres & les membres de Jeſus-Chriſt. Ou plutôt ſans rien retrancher de vos priéres, ni diminuer le nombre de vos communions, montrez-en l'utilité & le fruit, par le zéle qu'elles vous inſ-pireront pour des chrétiens comme vous, & pour ſubvenir à leur indigence. Autre-

ment, ou vous n'avez que les dehors de la religion, ou la religion que vous professez, & dont vous prétendez vous prévaloir, n'eſt pas la religion ſans tache que je vous prêche: *Religio munda & immaculata.*

III. RELIGION pure & ſans tache aux yeux de Dieu notre Pere, *Apud Deum & Patrem.* Car Dieu eſt le pere des pauvres, & en particulier le pere des orphelins; par conſéquent la vraie religion doit porter toute ame chrétienne à aimer ſinguliérement les orphelins, & à leur en donner des marques ſolides: pourquoi? parce que la vraie religion, répond ſaint Auguſtin, eſt d'entrer dans les vûes de Dieu, & dans les inclinations de Dieu. Or Dieu ſe plaît à être le pere des orphelins, il s'en fait honneur; & quand il ſe glorifie de cette qualité, il veut être en cela notre modéle. *Tibi derelictus eſt pauper; orphano tu eris adjutor.* Oui, Seigneur, c'eſt à vos ſoins paternels que le pauvre eſt confié, & c'eſt vous qui êtes le protecteur de l'orphelin. Que faites-vous donc, Meſdames, quand vous vous appliquez à faire ſubſiſter ces pauvres enfans, qui ſont aujourd'hui l'objet de votre charité? je ne vous dis pas que vous

Pſal. 9.

déchargez Dieu du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance : il eſt trop bon pour ceſſer jamais de penſer à eux. Mais je dis que vous êtes par-là les miniſtres de ſa miſéricorde, que vous en êtes les coopératrices & les coadjutrices. Je dis que vous acquittez en quelque ſorte ſa providence à l'égard de ces enfans, afin qu'ils n'aient jamais lieu de ſe plaindre qu'il leur ait manqué. Il eſt leur pere, & quand vous entrez dans leurs beſoins par une charité bienfaiſante, vous leur tenez lieu de meres en Jeſus-Chriſt. Je dis plus encore, & c'eſt ainſi que vous devenez dans un ſens auſſi véritable, qu'il eſt honorable, comme les meres de Jeſus-Chriſt même. Ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération, puiſque c'eſt le Sauveur lui-même, ce divin Sauveur, qui vous le témoigne. Car dans ſon Evangile il a déclaré, que ſa vraie mere ſelon l'eſprit, c'étoit quiconque fait la volonté de ſon Pere céleſte : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipſe meus frater & mater eſt.* Or pouvez-vous mieux accomplir la volonté du Pere céleſte, qu'en vous employant auprès de ceux dont il vous a particuliérement chargées, qui ſont les orphelins ? *Religio munda & immaculata apud Deum & Patrem hæc eſt.* *Matth. c. 12.*

IV. Mais pourquoi les orphelins? *Visitare pupillos?* Ne le voyez-vous pas, Mesdames? parce que l'orphelin est de tous les pauvres le plus destitué de secours & de moyens; parce que c'est à l'orphelin que la protection de Dieu est plus nécessaire; parce que c'est l'orphelin qui a plus droit de recourir à Dieu comme à son unique refuge, & de dire comme David: Mon pere & ma mere m'ont quitté; ils sont perdus pour moi; mais le Sei-
Ps. 26. gneur m'a pris en sa garde: *Quoniam pater meus & mater mea dereliquerunt me: Dominus autem assumpsit me.* Ce n'est pas assez; mais j'ajoûte qu'entre les orphelins il n'y en a point à qui ces paroles conviennent si naturellement qu'à ceux que la charité a retirés dans cette maison, où vous venez les visiter. Les autres, quoiqu'orphelins, au défaut de leurs peres & de leurs meres, peuvent encore avoir des appuis. Ils trouvent dans leurs familles des parens, des proches, qui les reconnoissent & les élévent. Ils ont des tuteurs qui ménagent leur bien, & qui font valoir leurs deniers. Ceux-ci n'ont, ni tuteurs, ni parens, dont ils puissent implorer l'assistance. Désavoués de tout le monde, ils n'ont personne dans tout le monde à qui s'adresser. Les autres,

quoique ſans pere & ſans mere, ſont ſouvent dans un âge où ils peuvent s'aider eux-mêmes : ceux-ci dès le moment de leur naiſſance ſont expoſés au danger prochain de périr, & périroient en effet, ſi le Créateur qui les a formés, ne leur avoit ménagé une reſſource dans la providence des hommes. Il eſt donc inconteſtable que ce ſont-là les orphelins les plus abandonnés de leurs peres & de leurs meres ; que ce ſont ceux ſur qui Dieu eſt plus engagé à veiller, ceux dans qui la religion pure & ſans tache ſe pratique plus à la lettre, *Viſitare pupillos.* C'eſt entre les bras de Dieu ſeul que ces pauvres enfans ſont dépoſés ; & c'eſt dans vos mains, Meſdames, qu'il les remet, pour les retirer de la mort, & leur conſerver une vie dont vous aurez à lui répondre.

Quel ſoin dans l'ancienne loi, quel zéle Dieu n'a-t-il pas fait paroître pour les orphelins ? Ceci mérite votre attention, & vous apprendra votre religion. Qu'étoit-ce dans l'ancienne loi que les orphelins ? des perſonnes privilégiées, des perſonnes ſpécialement protégées de Dieu, & comme telles reſpectées. Rien de plus authentique ni de plus formel, que ce que nous liſons ſur cela dans le Deutéronome. Dieu vouloit que les orphelins

fussent considérés des Israëlites comm leurs freres ; que chaque famille en adop tât un, & que cet orphelin ainsi adopt mangeât à la table, eût part à tous le biens, fût traité comme les autres enfan de la maison. Il vouloit que dans chaque famille, il y eût une partie des dixme affectée aux orphelins ; & que lorsqu'or faisoit la récolte des fruits de la terre on en réservât une portion pour l'orphelin, afin qu'il eût de quoi vivre. Il vouloit que les juges établis pour administrer la justice, la rendissent à l'orphelin, préférablement à tout autre. Voilà ce que Dieu avoit ordonné dès la loi de Moyse. Dans la loi nouvelle, qui est une loi d'amour & de miséricorde, au lieu de tout cela, Dieu s'en repose sur votre charité. Il ne vous oblige, ni à recueillir ces orphelins dans vos maisons, ni à les faire manger à vos tables : mais il se contente que votre charité pourvoie d'une maniére efficace à leur établissement. Sans exiger de vous d'autres dixmes, il veut que votre charité soit pour eux la dixme assûrée de vos biens ; & qu'ainsi vous soyez à leur égard encore plus secourables par le principe de la charité, que ne l'étoient les Israëlites par l'obligation de la loi.

V. Vous y êtes d'autant plus indiſpenſablement engagées, Meſdames, que ces orphelins ſe trouvent ici dans un état plus déplorable : *In tribulatione eorum.* Leur affliction eſt extrême : je veux dire que leur indigence eſt auſſi grande que vous pouvez l'imaginer, & j'ai bien ſujet de m'écrier avec S. Paul : *Os noſtrum patet ad vos* ; je ſuis député pour vous parler, & pour vous parler fortement : *Cor noſtrum dilatatum eſt* ; je ſens mon cœur qui ſe dilate, qui s'étend par le zéle de la charité, & même de la religion qui eſt là-deſſus inſéparable de la charité : *Non angustiamini in nobis* ; mes entrailles ne ſont point reſſerrées pour vous & pour votre ſanctification : *Angustiamini autem in visceribus vestris* ; mais que je crains que vos ames ne ſe tiennent fermées, ou qu'elles ne s'ouvrent pas autant qu'elles devroient & qu'il eſt à ſouhaiter ! Voilà des enfans dont Dieu nous charge aujourd'hui, vous & moi. Il m'ordonne de vous repréſenter leurs beſoins, de plaider auprès de vous leur cauſe, & d'y faire ſervir tout ce qu'il m'a donné de connoiſſance & de forces. C'eſt là mon miniſtère, & je tâche à m'en acquitter. Mais quel eſt le vôtre ? de contribuer à l'éducation de ces enfans & à leur ſalut ; de répandre ſur eux

2. Cor. c. 6.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

libéralement & ſaintement vos dons : libéralement, afin qu'ils en reçoivent une ſolide aſſiſtance : ſaintement, afin que vous en ayiez devant Dieu le mérite, & que vous en obteniez la récompenſe. Ce ſera la même pour nous. Or puiſque vous aſpirez à la même gloire que moi, que vos cœurs s'élargiſſent comme le mien : *Eandem autem habentes remunerationem, dilatamini & vos.* *Ibid.*

A Dieu ne plaiſe que je veuille exagérer les misères de cette maiſon ! Je ſuis le prédicateur de la vérité, & je ne voudrois pas m'en départir une fois, ni d'un ſeul point, pour exciter votre charité. On vous a dit qu'un grand nombre de ces enfans ſont morts, faute de nourriture & des choſes les plus néceſſaires. Je n'examine point ſi peut-être on vous en a trop dit. Vous avez pû vous en inſtruire, & même vous l'avez dû : car votre ignorance en cela ne ſeroit pas une légitime excuſe. On vous a dit que la multitude de ces enfans croît tous les jours, & que vos charités devroient croître à proportion. Quoi qu'il en ſoit, Meſdames, je ſçai que ces enfans ſont dans la ſouffrance, qu'ils ſont dans l'extrémité de l'indigence, & ce ne ſera point amplifier ſi je conclus qu'ils ſont donc dans l'état où la religion vous

oblige à faire des efforts extraordinaires, pour les soutenir : *Visitare pupillos in tribulatione eorum.*

Si vous y manquiez, le sang de ces innocens demanderoit à Dieu justice. Car leur sang, aussi bien que celui d'Abel, a une voix qui se fait entendre de Dieu, & qui crie de la terre jusqu'au Ciel. Il est pour vous, Mesdames, du dernier intérêt que la voix de ce sang ne crie jamais contre vous. Il est pour vous d'une conséquence infinie que vous écoutiez cette voix, & que sur le témoignage que je vous rends, vous preniez de justes mesures, & que vous régliez vos aumônes. Sans cela, qui pourroit vous préserver de la malédiction dont Dieu menaçoit les Israëlites par les paroles du Psaume : *Turbabuntur à facie ejus, Patris Orphanorum, & Judicis Viduarum :* Ils seront troublés & saisis de frayeur à son aspect, parce qu'il est le pere des Orphelins, & qu'il sera un jour leur Juge; c'est-à-dire, qu'il leur rendra justice aux dépens de ceux & de celles qui les auront négligés, & qui témoins de leur extrême disette, ne se feront pas mis en devoir de les soulager. *Psal.* 67.

Mais que dis-je, Mesdames? J'aime mieux vous exhorter à ce saint exercice par l'espérance des bénédictions éternelles, que

Dieu vous promet. C'eſt l'amour, je di l'amour de votre Dieu, qui vous doit animer, plutôt que la crainte de ſes châtimens. Il s'agit de ſeconder une entrepriſe des plus importantes à ſa gloire. Il s'agit de ſauver des ames que Jeſus-Chriſt a rachetées, & qui n'ayant dans le monde nul aſyle, s'y perdroient immanquablement, ſi votre zéle n'y remédioit. Il s'agit de dreſſer des enfans, qui, ſans vous, n'ayant nulle inſtruction, par une conſéquence inévitable, n'auroient nulle religion. Il s'agit de les retirer, non-ſeulement de la pauvreté, mais du vice, mais du libertinage, où la fainéantiſe, par une triſte fatalité, les entraîneroit avec tant d'autres. Il s'agit de former dans leurs perſonnes de bons ſujets, pour être employés par-tout où la Providence les deſtinera.

C'eſt votre ouvrage, Meſdames, & vous y êtes intéreſſées: car vous êtes comme les Fondatrices de cet Hôpital. C'eſt à vous que Dieu en a premiérement inſpiré le deſſein; & c'eſt vous qui avez eû le courage de l'entreprendre. Quand je dis vous, j'entends ces illuſtres Dames, dont toutes les Aſſemblées des Saints publient & publieront ſans ceſſe les charités. Vous les avez connues, & je ne vous en rappelle le ſouvenir, que pour vous porter à les

niter. Vous leur avez ſuccédé ; & cet établiſſement qu'elles ont commencé, ne peut être ni maintenu, ni conduit à ſa perfection que par vous. Une grande Princeſſe dont je reſpecte la préſence, & dont l'humble modeſtie m'oblige à me taire ſur ſes éminentes qualités, n'a pas cru pouvoir mieux honorer Dieu, ni mieux reconnoître tout ce qu'elle en a reçu, qu'en ſe mettant à la tête de cette œuvre de piété. Sa foi l'y a engagée, & ſon exemple doit vous y attirer. Faites-vous un devoir & un mérite de vous conformer à ſes pieuſes intentions. Et vous, Troupe infortunée, Enfans que le crime a fait naître, ſans vous rendre criminels, béniſſez dans votre malheur même, le Dieu ſouverain, le Pere des miſéricordes : *Laudate, pueri, Dominum.* Si vous êtes le rebut du monde, il y a dans le Ciel un Créateur qui s'intéreſſe à votre conſervation, & à qui vous êtes auſſi chers que le reſte des hommes. Il eſt au plus haut point de la gloire ; mais de ce haut point de gloire, il ne dédaigne pas d'abaiſſer ſes regards ſur votre misère : *Qui in altis habitat, & humilia reſpicit.* C'eſt lui qui apprend aux Grands du ſiécle, & aux plus grands, à deſcendre eux-mêmes juſqu'à vous ; lui qui les fait ſortir de leurs Palais, de leurs

Pſal. 112.

Ibid.

riches & magnifiques appartemens, pour se ranger auprès de vous : *Suscitans de terra inopem, ut sedeat cum Principibus, cum Principibus populi sui.* Levez vers lui vos voix, pour lui payer le juste tribut de vos louanges. C'est la louange des enfans & des enfans à la mamelle, qui lui plaît par-dessus toutes les autres : *Ex ore infantium & lactentium perfecisti laudem.* Levez avec vos voix vos mains encore pures, & servez à toute cette Assemblée d'Intercesseurs. Vous n'en pouvez avoir de plus puissans, Mesdames, pour vous ouvrir le tréfor des graces divines, & pour vous obtenir l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

Ibid.

Psalm. 8.

EXHORTATION
SUR LA
CHARITÉ
ENVERS LES NOUV. CATHOL.

ax Fratribus, & charitas cum fide.

ue la paix ſoit ſur nos Freres, avec la charité & la foi. Aux Ephéſ. chap. 6.

VOICI, Meſdames, une nouvelle charge pour vous: mais ce ſeroit, 'oſe le dire, vous rendre indignes du nom le Chrétiennes que vous portez, ſi vous a regardiez comme une charge, & ſi vous ne béniſſiez mille fois le Ciel, de vous avoir ainſi réduites à l'heureuſe néceſſité de redoubler vos ſoins & vos aumônes. Vous comprenez qu'il s'agit des nouveaux Catholiques, ou de ceux qui ſont dans la diſpoſition de le devenir, & qui n'attendent peut-être plus pour cela que votre ſecours. Ils ſont répandus dans toute la France, répandus dans tous les quartiers de

cette Ville Capitale: mais par une prov
dence particuliére, nulle autre Paroiſſ
n'en eſt plus abondamment pourvue qu
celle-ci, & ne doit plus s'employer à leu
ſoulagement. Encore une fois, Meſdame
ne vous en plaignez point; & bien loin d
vous en plaindre, remerciez Dieu de c
qu'il vous donne, contre toute eſpérance
ces nouveaux ſujets d'exercer votre zèle
Confiez-vous en lui, & ne doutez poin
qu'il ne vous donne en même tems d
nouveaux moyens pour ſubvenir à tout
& pour remplir dans toute ſon étendu
l'obligation qu'il vous impoſe. Soyez-lu
fidéles, en faiſant des efforts extraordi
naires, pour répondre aux deſſeins de ſ
miſéricorde: & il vous ſera fidéle, e
vous faiſant trouver les fonds néceſſaires
& en ſecondant les pieuſes intentions d
votre charité. Telle eſt la préparation d'eſ
prit où vous devez être, & que je vous de
mande en faveur de nos freres, que l
malheur de la naiſſance & de l'éducatio
a tenus ſi long-tems ſéparés de nous
Que la paix ſoit ſur eux avec la foi, &
cela par la charité que vous pratiquere
envers eux: *Pax fratribus, & charitas cun
fide.* En deux mots qui vont partage
cet entretien, il faut pourvoir tout-à-l
fois, & à leurs beſoins temporels & à

ur ſalut éternel ; à leurs beſoins tempo-
ils, en les aſſiſtant dans leur preſſante
ceſſité ; à leur ſalut éternel, en les con-
mant dans la foi, & en achevant leur
nverſion qui n'eſt encore qu'imparfaite
qu'ébauchée. La charité fera l'un & l'au-
e, & c'eſt auſſi à l'un & à l'autre que je
ens vous exhorter.

N'En doutez point, Meſdames : la né-
ſſité de ces pauvres, nouvellement con- I. PARTIE.
rtis, eſt très-preſſante ; & ſi l'on ne
purvoit à leurs beſoins, il eſt évident
u'ils doivent bientôt tomber dans l'ex-
ême misère, pourquoi ? En voici la preu-
e ſenſible ; c'eſt qu'ils n'ont plus les ſe-
ours qui les faiſoient autrefois ſubſiſter.
ès-là donc que vous ne ſuppléerez pas à
e qu'ils ont perdu, ou pour mieux dire, à
e qu'ils ont volontairement quitté, en ſe
éuniſſant à l'Egliſe, quelle ſera leur reſ-
ource, & qui les ſoutiendra ? Je m'expli-
ue, & faites, s'il vous plaît, à ceci une
érieuſe réflexion.

Car tant que leur religion a été tolé-
ée, & qu'ils ont vêcu dans l'Egliſe Pro-
eſtante, ils y étoient aſſiſtés, & bien aſſiſ-
és. On ne les voyoit point alors s'adreſ-
er à nous ; ils ne venoient point nous ex-
oſer leur pauvreté ; ils ne nous faiſoient

point entendre leurs gémiſſemens & leur plaintes : marque infaillible qu'ils ne ſouf froient pas, & qu'ils trouvoient même ſans peine, parmi leurs freres, ce qu ſuffiſoit à leur condition & à leur état. E effet, la pauvreté, parmi nos hérétiques n'étoit ni négligée, ni délaiſſée. Il y avoi entre eux, non-ſeulement de la charité mais de la police & de la régle dans l pratique de la charité. C'étoit pour eu un devoir de ſecourir les pauvres dan leurs maladies, de les retirer de l mendicité : de procurer des places ceux qui pouvoient ſervir, de l'ouvrag à ceux qui pouvoient travailler, des au mônes à ceux qui ne pouvoient s'aide eux-mêmes, ni s'appliquer ; de n'oublie perſonne, & de veiller ſans exception ſu tout le troupeau. Soyons de bonne foi & ne leur refuſons point la juſtice qu leur eſt dûe. Rendons-leur là-deſſus l témoignage qu'ils ont mérité, & qu'o leur a ſouvent rendu. Reconnoiſſons qu ſur ce point nous n'avons rien à leur reprocher, & ſouhaitons que ſur cela même ils n'aient de leur part nul reproch à nous faire.

Voilà, dis-je, comment leurs pauvres étoient traités. Mais depuis que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les ſéduiſoit,

oit, ſe ſont ſouſtraits à la conduite des
aux Paſteurs qui les égaroient ; depuis
u'ils ſont ſortis de leurs mains pour ſe
tter dans les nôtres, & que du ſein de
héréſie ils ont paſſé dans le ſein de la vraie
glise : de quel œil déſormais les regarde
out le parti qu'ils ont abandonné ? On les
énonce aux aſſemblées comme des déſer-
eurs, on les efface du nombre des freres,
t on ne les compte plus dans le conſiſtoi-
e que pour des apoſtats & des excom-
iuniés : on ne leur donne plus de part
ux diſtributions, & on leur retranche
out ce qu'ils recevoient. Bien loin de s'in-
éreſſer pour eux & de leur continuer les
ûmes gratifications, peut-être au fond
e l'ame ſe réjouit-on de les voir dans
a ſouffrance & dans la diſette, & peut-
tre en triomphe-t-on. Ainſi donc de ce
ôté-là reſtent-ils ſans eſpoir ; & ces ſour-
es auparavant ſi abondantes ſe ſont tout-
-coup deſſéchées, & ont tellement tari
leur égard, qu'ils n'y peuvent plus rien
uiſer. D'autant plus digne de notre pi-
é & de notre zéle, que c'eſt par eſprit
e religion & pour ſe joindre à nous ;
u'ils ſe ſont privés de ce ſoutien, &
u'ils ont fermé les yeux à toutes les con-
dérations humaines qui les pouvoient re-
enir.

Mais du reſte, Meſdames, en faiſant c ſacrifice, à quoi ſe ſont-ils attendus, & quoi ont-ils dû s'attendre ? Ils ont cru qu votre charité les dédommageroit de leu perte. Ils ſe ſont perſuadés que dans l parti de la vérité qu'ils embraſſoient, il auroit des ames auſſi tendres & auſſi ſecou rables, que dans celui de l'erreur dont il ſe détachoient. Ils ſe ſont promis que devenant, par une étroite alliance, nos amis nos freres, les membres du même corps nous ne leur refuſerions pas les devoirs d l'amitié, de l'hoſpitalité, de la proximité d'une ſainte fraternité. Que priant devan les mêmes autels que nous, participan aux mêmes myſtères que nous, mangean avec nous le même pain céleſte, & uſan du même aliment ſpirituel à la même table qui eſt la table de Jeſus-Chriſt, on ne les laiſſeroit pas d'ailleurs manquer de l nourriture ordinaire, ni languir dans ur triſte abandonnement. Que Dieu penſeroit à eux ; & que cette Egliſe Catholique dont on leur diſoit tant de merveilles, *Pſalm. 86.* *Glorioſa dicta ſunt de te, civitas Dei* ; que cette Egliſe à qui ils recouroient comme à leur mere, & qui les admettoit parmi ſes enfans, ne ſeroit pas inſenſible à leur indigence, & ne les verroit pas périr ſans prendre de juſtes meſures pour la con-

rvation de leur vie. Telle a été leur at-
nte, & dans cette confiance ils ont fran-
i le pas. Ils ont rompu les liens les plus
rts, qui depuis de longues années les
rêtoient. Ils n'ont écouté ni les senti-
ens de la nature en s'éloignant de leurs
roches, ni la voix de leurs ministres dont
ont également mépriſé & les menaces
les promeſſes, & les invectives & les
ffres. Ils nous ont tendus les bras, & nous
s avons reçûs. Dans un premier mouve-
ent, nous leur avons témoigné la même
ie, que le bon Paſteur marqua à tous
s voiſins lorſqu'il eut ramené ſa brebis.
ongratulamini mihi, quia inveni ovem Luc.
æ perierat. c. 15.

Mais en quel deuil doit ſe tourner pour
ux cette courte joie, ſi de notre part ils
emeurent ſans aſſiſtance? N'ayant plus
en de ce qu'ils avoient, & ne trouvant
en chez nous de ce qu'ils eſpéroient, ne
ront-ils pas dans un délaiſſement abſolu?
Quand les Iſraëlites ſe virent engagés ſous
conduite de Moyſe & d'Aaron, dans une
erre aride & déſerte, & qu'ils ſe senti-
ent preſſés de la faim, il s'éleva parmi
ette innombrable multitude d'hommes,
e femmes, d'enfans, un murmure géné-
al contre leurs conducteurs, & contre
e Dieu même d'Iſraël. Où ſommes-nous,

s'écrierent-ils, & en quel pays nous a-t-
fait venir ? Du moins en Egypte no
Exod. avions du bien en abondance : *Comed*
c. 16. *bamus panem in ſaturitate.* Je ſçais, Me
dames, que ce murmure des Iſraëlit
étoit injuſte & trop précipité. C'eſt po
cela qu'ils en furent punis, & que Di
en tira une ſi prompte & ſi rigoureuſe ve
geance. Mais lorſque tant de nouveau
fidéles reſteront parmi nous dans l'oubl
& qu'ils y ſeront dépourvûs de toutes ch
ſes, n'auront-ils pas droit de ſe plaindr
& que leur répondrons-nous quand i
nous diront : *Comedebamus panem in ſ*
turitate. Rien ne nous manquoit où no
étions : on nous recherchoit, on nous e
tretenoit. Vous nous avez appellés, vo
nous avez invités à vous ſuivre ; vos Pr
dicateurs, vos Paſteurs, toutes les puiſſa
ces Eccléſiaſtiques & ſéculieres nous o
preſſés là-deſſus, & fait des inſtances au
quelles nous n'avons pû réſiſter. No
nous ſommes rendus, nous ſommes venu
nous voici, & chacun ſemble nous m
connoître, chacun ſe retire de nous ! Qu
ſera-ce quand ils le diront à Dieu : *Com*
debamus panem in ſaturitate ; Hé, Sei
gneur, nous avons éprouvé les effets d
votre providence, tandis que nous mar
chions hors de vos voies. Nous y avez

ous attirés pour nous donner la mort ?
Non, Meſdames, ce n'eſt point ainſi
ue Dieu l'a prétendu. Ce ſeroit une hon-
e, & pour ſon ſervice, & pour ſon Egli-
e. L'honneur de l'un & de l'autre de-
ande qu'on n'y trouve pas moins d'a-
antage, pas moins de douceur, pas moins
e charité, que dans de fauſſes religions
& dans des ſectes formées contre lui. Si
onc il eſt touché des murmures qu'il en-
endra, & ſi ces murmures excitent ſa co-
ere, ce ne ſera pas tant à l'égard de ceux
ui les feront, que de ceux qui les cauſe-
ont. Il pardonnera aiſément à des mal-
eureux trompés dans leurs eſpérances,
accablés de leurs peines, incertains de leur
ort, également troublés & de la vûe du
paſſé, & du ſentiment des misères préſen-
es, & de la crainte des maux à venir.
Mais ſur qui il exercera ſa juſtice avec
plus de ſévérité, c'eſt ſur vous-mêmes;
pourquoi ? parce que c'eſt vous qui les
aurez réduits en ces triſteſſes profondes &
en ces déſolations, vous qui aurez été le
ſujet & l'occaſion de ces plaintes améres
& de ces révoltes, vous qui aurez ren-
verſé les deſſeins de la Providence, qui
aurez deshonoré l'Egliſe de Jeſus-Chriſt,
& donné à l'héréſie une eſpéce de ſupé-
riorité & d'aſcendant.

Car quelles ſeront les railleries & les in
ſultes des hérétiques opiniâtres & endu
cis, lorſqu'ils verront le déplorable éta
de ces troupes de Catholiques tout récen
ment entrés dans l'Egliſe, après s'être ſé
parés d'eux ? N'auront-ils pas lieu en ap
parence de leur dire ce que Moyſe diſoi
avec vérité aux Juifs incrédules & rébel
Deuter. les : *Ubi ſunt Dii, in quibus habebant fidu*
c. 32. *ciam ?* Où ſont donc vos appuis ? Oi
ſont ces bénédictions du Ciel, dont o
vous répondoit avec tant d'aſſurance, &
ſurquoi vous faiſiez tant de fonds ? Oi
ſont ces ames charitables, ces protecteur
puiſſans & vigilans, ces patrons qui de
voient vous ſecourir en tout & ne vou
renvoyer jamais les mains vuides ? Qu'il
paroiſſent, & qu'ils vous ſoulagent a
Ibid. moins en de ſi fâcheuſes extrêmités : *Sur-*
gant, & opitulentur vobis, & in neceſſi-
tate vos protegant. Or ces outrages, Meſ-
dames, ne retomberont-ils pas ſur toute
l'Egliſe ? & n'en ſerez-vous pas reſponſa-
bles à Dieu ?

Mais le nombre de ces convertis eſt trop
grand. Trop grand, Meſdames ? Ah, le
peut-il être trop ? Le pouvez-vous penſer ?
Le devez-vous ? Et qu'y a-t-il à ſouhaiter
davantage, que de le voir croître ſans
ceſſe, & d'être tous raſſemblés, ſelon le

ésir du Fils de Dieu, dans une même ergerie & sous un même Pasteur : *Et fiet num ovile & unus Pastor.* Le nombre le ces pauvres est grand : c'est pour cela que vous devez augmenter vos soins ; c'est pour cela que vous ne devez pas vous contenter de vos aumônes ordinaires; c'est pour cela que vous ne devez pas seulement y employer tout le superflu de votre état, mais quelque chose du nécessaire. Disons la vérité : le nombre ne seroit pas trop grand, si chacune faisoit son devoir, & donnoit à proportion de ses forces. Il n'est donc trop grand, que parce que plusieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer. *Joan.* c. 10.

Mais les tems sont difficiles : j'en conviens; mais après tout, Mesdames, ne m'obligez pas à réfuter cette objection, toute spécieuse qu'elle est, par des preuves qui vous convaincroient & qui vous confondroient. Car ce sont des argumens pris de vous-mêmes, de votre propre exemple, de vos dépenses les plus communes, dont nous sommes témoins, & dont nous gémissons. Quoi qu'il en soit, & quoi qu'il y ait à prendre sur vous, vous n'en ferez jamais tant pour bien accueillir ces généreux prosélytes, qu'ils en ont fait pour parvenir jusqu'à nous, & pour vaincre tous

les obſtacles qui s'oppoſoient à leur r
nion. Combien ſe ſont arrachés par
ſainte violence d'entre les bras de le
parens, qui les baignoient de leurs larm
& qui leur perçoient le cœur des cris
plus douloureux ? Combien ont abando
né leurs héritages, & ont mieux aimé
mettre au hazard d'une ruine entiére, c
de s'obſtiner contre la lumiere qui
éclairoit & contre la grace qui les preſſoi
Que leur courage vous anime ; que le
déſintéreſſement vous inſtruiſe : mais ſu
tout ayez égard à leur ſalut éternel ;
ſouvenez-vous qu'en les aſſiſtant da
leurs beſoins, vous les confirmerez p
votre charité dans la foi, & vous achev
rez leur converſion, comme je vais vo
le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. TOUTE converſion, même ſincère, n'e
pas, Meſdames, dans le ſens que je l'en
tends, une converſion parfaite ; & je n'ap
pelle converſion parfaite, que celle où l'a
me demeure bien affermie, ſans être ſu
jette à ces incertitudes qui rendent ſa fo
chancellante, ni à ces retours qui l'entraî
nent dans ſes premiers égaremens, & dé
truiſent en elle l'œuvre de Dieu. Suivan
ce principe, nous pouvons dire, que s'il y
a beaucoup de Catholiques nouvellement

onvertis, il y en a peu qui le ſoient plei-
ement & parfaitement; pourquoi? Parce
u'il y en a peu en qui la foi ne ſoit en-
ore bien foible, & dont on ne doive
raindre de ſcandaleuſes rechûtes. Il eſt
onc d'une extrême conſéquence de les
ortifier, & de nous les attacher ſi étroi-
ement, que rien ne puiſſe les r'engager
ans leurs anciennes erreurs, ni les détour-
ier du droit chemin où la miſéricorde du
eigneur les a conduits. Que faut-il pour
ela? gagner leur eſprit & leur cœur: leur
ſprit, en leur perſuadant toujours de plus
n plus la vérité de notre religion; leur
cœur, en les affectionnant à cette même
eligion, & la leur faiſant aimer. Or l'un &
'autre, Meſdames, dépend de vous, ſera
e fruit de votre zéle pour eux & pour
out ce qui les concerne. Voici comment:
écoutez-le, s'il vous plaît.

Car je ſoutiens d'abord que vous ne leur ferez jamais mieux connoître la vérité de notre religion, que par la charité qui s'y pratique, puiſque la charité eſt la marque la plus certaine de la ſainteté, & que la ſainteté eſt un des plus favorables préjugés de la vérité. Je ne prétends pas néanmoins que ce ſoit-là le ſeul motif de leur créance. On ſçait aſſez que toutes les héréſies ont affecté l'éclat des bonnes œu-

vres & d'une charité faſtueuſe. On ſçai que ſaint Auguſtin pour cela vouloit qu'o jugeât des perſonnes par la foi, & non d la foi par les perſonnes. Mais quand au autres motifs la charité ſe joint, une charité bienfaiſante, une charité prévenante, une charité toujours vigilante & conſtante, c'eſt ce qui achéve de déterminer le eſprits & de les fixer. Auſſi eſt-ce cette charité envers les pauvres qui ſi long-tems a donné du crédit à la Religion prétendue réformée. Ce n'étoit pas une preuve ſuffiſante pour elle, parce que ce n'étoit pas une preuve entiére & complette : mais enfin cette preuve, quoique ſuſpecte de ſa part, ne laiſſoit pas de faire impreſſion & de lui attirer une infinité de ſectateurs. C'étoit un faux métal, mais qui frappoit les yeux ; & ces pauvres dont vous êtes préſentement chargés, n'étoient la plûpart retenus que par-là, & n'avoient point de plus puiſſante raiſon qui les convainquît.

Ainſi, Meſdames, pour vous conformer à leurs diſpoſitions, il faut maintenant que vous les détrompiez de la fauſſe opinion où l'on s'étudioit à les élever, que de toutes les Religions, il n'y avoit que la Proteſtante qui s'intéreſsât pour les pauvres. Il faut que vous leur faſſiez voir, qu'entre les autres prérogatives de la Religion Ca-

nolique, elle a encore celle-ci, d'être la lus compatiſſante & la plus miſéricordieu- e. On prépare des miſſions pour leur inſ- ruction, & je ne puis aſſez louer un deſ- ein ſi digne du zéle apoſtolique. Mais du eſte il faut avant toutes choſes que vous oyez vous-mêmes leurs miſſionnaires: par ù? par vos libéralités. Car pour appliquer i la parole de ſaint Paul, *Priùs quod ani-* 1. Cor. *nale, deinde quod ſpiritale*: le tempo- c. 15. el ouvre la voie au ſpirituel, & c'eſt un es préparatifs les plus efficaces. Voilà ce ui conciliera aux Miniſtres du Seigneur 'attention de ces nouveaux diſciples. Voi- à ce qui donnera de la force à leurs paro- es, & ce qui appuiera leurs prédications. Quand ces pauvres que l'Egliſe a recueil- is dans ſon ſein, verront des Dames de ualité les rechercher elles-mêmes, les iſiter, les encourager, les aider, c'eſt ce ui les touchera. Ils concluront qu'une Religion qui inſpire une charité ſi pure, n'eſt point auſſi affreuſe que leurs Miniſ- tres la leur dépeignoient. Ils reviendront des fauſſes idées qu'ils en avoient conçûes, & ils en prendront de plus juſtes & de plus vraies. Sans cela les Prédicateurs auront beau parler, toutes nos exhorta- tions ſeront inutiles, & tout ce que nous dirons ne produira rien. Car comment re-

cevront nos discours, des gens à qui nous refusons le pain & la vie ; & qui comparant ce qu'ils sont avec ce qu'ils étoient, se trouveront parmi nous assaillis de toutes sortes de calamités & sans espérance d'aucun soutien ? Ne croiront-ils pas que leur misère est une punition du Ciel ; que Dieu condamne leur changement & qu'il les en châtie ? ne penseront-ils pas à retourner en arriére, & à rompre l'engagement qu'ils avoient contracté avec nous ? Dangereuse tentation contre laquelle il ne tient qu'à vous, Mesdames, de les prémunir, & illusion subtile dont vos charités les détromperont.

Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs. Car rien ne gagne plus le cœur, que l'affection qu'on nous témoigne, & que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi Catholique, & par-là ils la goûteront ; elle leur deviendra chère & aimable. Tel est le moyen dont se servoit le Sauveur même du monde. Pour sauver les ames, il guérissoit les corps, & à peine a-t-il opéré l'un de ces miracles sans l'autre. Cela paroît intéressé : mais Dieu dont la Providence est adorable, emploie tout à la vocation & au salut de ses élûs. Les riches & les pauvres se gagnent différemment :

eux-là d'une certaine manière, & ceux-
par les dons. Mais qu'importe, pourvû
u'en effet on les gagne tous, & qu'à l'e-
emple de notre divin Maître nous profi-
ons des besoins des pauvres pour les ac-
uérir à l'Eglise, & nous nous prévalions
e leur indigence pour la gloire & les in-
rêts de Dieu? Moyen le plus propor-
onné à leur foiblesse: convertis ou non
onvertis, ce sont les membres de Jesus-
hrist, mais les membres souffrans & lan-
uissans, qu'il faut par conséquent ména-
er, & mettre en état de bien digérer la
ainte nourriture qu'on leur destine. Com-
ne pauvres, ils doivent être évangélisés:
Pauperes evangelizantur: mais il est né- *Matth.*
essaire à leur égard que l'Evangile soit c. 11.
ccompagné d'amples largesses & d'utiles
ecours. Moyen que vous avez entre les
ains, vous, Mesdames, que Dieu a pour-
vûes des biens de ce monde, & qui aurez
à-dessus plus de comptes à lui rendre.
D'où s'ensuit une décision, qui vous éton-
nera peut-être, & qui pourra troubler vos
consciences; mais dont vous serez obligées
de convenir, pour peu que vous y fassiez
d'attention, & que vous compreniez les
principes les plus communs & les plus in-
dubitables de la morale chrétienne. C'est
par-là que je finis, & c'est dans cette con-

cluſion que je renferme tout ce qui m
reſte à vous repréſenter ſur un ſujet ſi im
portant.

Voici donc comment je raiſonne. Il eſ
certain que les œuvres de miſéricorde n
ſont pas ſeulement de conſeil, mais d
précepte, dans le Chriſtianiſme, puiſqu
c'eſt particuliérement ſur ces œuvres d
miſéricorde que nous devons être jugés u
jour, & récompenſés ou réprouvés éter-
nellement. Il eſt certain que ces œuvre
de miſéricorde ordonnées ſous de ſi grièv
peines, ne regardent pas ſeulement les be-
ſoins du corps, mais les beſoins de l'ame;
& même les beſoins de l'ame encore plu
que ceux du corps, puiſque l'ame eſt bien
plus noble que le corps. De-là je conclus,
que ce qui ſuffiroit pour être coupable
d'un péché mortel par rapport aux beſoin
du corps, ſuffit à plus forte raiſon pou
être également criminel par rapport aux
beſoins de l'ame. Si donc, comme il eſt
évident, & comme vous le reconnoiſſez
toutes, ce ſeroit un péché digne de la dam-
nation, d'abandonner le pauvre dans le
danger prochain de perdre la vie du corps,
faute d'un ſecours qu'on peut lui fournir,
c'eſt une conſéquence inconteſtable, que ce
ne ſera pas un moindre crime (je devrois
dire que ce ſera un crime mille fois plus

gand) de l'abandonner dans le prochain nger de perdre la vie de l'ame & de ſe rvertir, lorſqu'on peut, par une aſſiſtance lutaire, le mettre à couvert de ce malheur l'en préſerver. Or ne ſçavez-vous pas, leſdames, que c'eſt-là le péril où ſe trouent une infinité de pauvres à demi-converſ ? Je dis à demi-convertis ; car malgré outes les démonſtrations extérieures & outes les paroles qu'ils ont données, nous e devons pas ſuppoſer qu'à leur égard out ſoit déja fait, & nous devons plutôt uppoſer que tout eſt encore à faire. En effet, les uns, ainſi que je vous l'ai d'abord narqué, quoique convertis de bonne foi, e ſont pas néanmoins bien établis dans la race de leur converſion. D'autres ſont a s le trouble & dans l'agitation qu'a dû eur cauſer un changement qui les éloigne e tout ce qu'ils avoient de plus cher, & ui les engage à une créance & à des praiques où ils n'ont point été élevés. Quelques-uns demeurent dans une indifférence & une froideur, qui ne les attache à ien ; & pluſieurs ne ſe ſont enfin ſoumis que par force, & catholiques au-dehors, ne le ſont guère dans le cœur. Jugez ce qu'il doit arriver de tous ces gens-là, ſi votre charité n'y remédie. Jugez, ſi l'on peut raiſonnablement eſpérer qu'ils aient

assez de persévérance, pour tenir ferm
dans l'affliction & dans la disette. Ce son
des arbres transplantés : s'il n'y a point d
suc dans la terre pour les nourrir, si c'es
pour eux une terre séche, y prendront-il
racine, & dès le premier orage ne seront-
ils pas renversés ?

Reprenons, Mesdames : il est donc vra
que cette nombreuse multitude de nou-
veaux Catholiques est exposée à retombe
dans l'héréſie, à renoncer la foi & à s
damner. Il n'est pas moins vrai que vou
pouvez les arrêter sur le bord du précipi-
ce & les sauver en les cultivant, en les con-
solant, en les soulageant, en subvenant à
leur infortune. Si vous ne le faites pas,
vous en croirez-vous quittes devant Dieu!

Hé, Mesdames, qu'on vînt actuelle-
ment vous dire, qu'à la porte de cett
maison un pauvre est sur le point d'expire
par la faim qui le consume, y en a-t-il une
de vous qui ne courût à l'aide & qui s'en
tînt dispensée ? Or je vous avertis moi, &
vous ne pouvez l'ignorer, que des milliers
de pauvres sont prêts à périr spirituelle-
ment, parce que vous les laissez périr tem-
porellement ; & sur cela vous vivrez tran-
quilles & sans scrupule ? Vous penserez
n'en être point comptables à Dieu ? vous
ne craindrez point cette formidable me-

ce qu'il vous fait dans l'Ecriture, auſſi-
en qu'à ces Prêtres qu'il avoit choiſis
our la conduite de ſon peuple : *Sangui-* *Ezech.*
m autem ejus de manu tua requiram. *c. 3.*
oilà des ames dont le ſalut dépendoit de
ous. Elles m'étoient bien précieuſes,
uiſque je les avois rachetées de mon
ang : mais les voilà perdues par votre
ute. Je vous les redemande ; & ſi vous
e pouvez me les rendre, il faut que la
ôtre m'en réponde : *Sanguinem autem*
us de manu tua requiram. Oui, Meſda-
es, la vôtre en répondra; mais ce qui doit
re auſſi pour vous d'une conſolation in-
ie, c'eſt qu'autant d'ames que vous con-
rverez à Dieu, autant mettrez-vous le
lut de la vôtre en ſûreté ; autant Dieu la
mblera-t-il de graces en cette vie, & de
oire dans l'éternité bienheureuſe, que
vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION

SUR LA

CHARITÉ

ENVERS UN SEMINAIRE

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pi
tici pretiosi, & unxit pedes ejus.

*Marie-Magdeleine prit une livre d'huile de sen
teur d'un nard excellent & de grand prix, &
elle en arrosa les pieds de Jesus.* En saint Jean
chap. 12.

C'EST le témoignage, que Magde
leine, l'une des plus illustres Péniten
tes de l'Eglise de Dieu, &, si j'ose use
de cette expression, l'une des plus sainte
Amantes de Jesus-Christ, donne à c
divin Maître des sentimens de son cœur
& de l'attachement le plus pur & le plu
sacré. Le parfum le plus précieux ne l'es
point encore assez, pour satisfaire son zéle
& il n'y a rien qu'elle voulût épargner

lès qu'il s'agit de ce Sauveur adorable, lont elle a embraſſé la Loi, & à qui elle 'eſt dévouée ſans réſerve. Beau modéle ue vous propoſe, Meſdames, l'Evangile le ce jour, & qui m'a paru convenir admirablement à ce que vous venez faire lans cette Aſſemblée. C'eſt la charité qui ous y amene, & une charité d'autant plus elevée & plus parfaite, qu'elle regarde es Prêtres du Seigneur, & ſes Miniſtres. e puis donc la comparer avec l'amour de Magdeleine, & avec tout ce qu'il lui inſire aujourd'hui, pour honorer le Fils de Dieu, & pour lui marquer ſon inviolable délité. Je dis plus, & je prétends même ue votre charité a des avantages qui la iſtinguent, & voici dans une comparaiɔn ſuivie tout le fonds & tout le partage e cet entretien. Jeſus-Chriſt témoigna ue l'action de Magdeleine lui étoit agréale, *Sinite illam*; mais votre charité doit *Joan.* tre encore devant lui d'un plus grand *c.* 12. nérite; c'eſt la premiére partie. Judas & a plûpart des Apôtres traitérent de prodigalité l'action de Magdeleine, & en murnurerent, *Ut quid perditio hæc?* Mais votre *Matth.* charité doit être d'une utilité ſi évidente, *c.* 26. qu'il ne peut y avoir d'eſprit aſſez critique, pour ne la pas approuver: c'eſt la ſeconde partie. Enfin toute la maiſon fut remplie

de l'odeur du parfum, que Magdelein
versa sur les pieds du Sauveur du monde
Joan. c. 12. *Et domus impleta est ex odore unguenti*
& le fruit de votre charité se répandr
dans toute l'Eglise ; c'est la derniere par
tie. Donnez-moi, s'il vous plaît, votr
attention.

I. PARTIE. C'EST une témérité de vouloir faire con
paraison des mérites des Saints ; & fair
Jérôme traite d'indiscrets, & d'esprits pe
sensés, ceux qui entreprendroient d'exa
miner si de deux Saints, l'un est plus gran
devant Dieu que l'autre, & s'il le surpass
Hieron. dans l'état de gloire : *Qui sanctorum me*
rita stultè comparant. Mais on peut, sar
imprudence, & même avec sagesse, fai
comparaison des bonnes œuvres & des ac
tions des Saints, en jugeant les unes plu
méritoires, plus louables, plus agréable
à Dieu que les autres, parce que Die
nous a donné dans l'Ecriture des régles
pour les discerner de la sorte, & les con
noître. Il ne nous a pas révélé lequel de
Bienheureux dans le Ciel est plus élev
& plus glorieux ; mais il nous a révélé
par exemple, que l'obéissance vaut mieu
que le sacrifice, & qu'il faut quitter l'Au
tel, pour aller se réconcilier avec son frere
Il m'est donc ici permis de comparer l

harité que vous exercez envers les Prê-
res de Jesus-Christ, avec l'action que fait
Magdeleine, en répandant un parfum pré-
cieux sur les pieds du même Sauveur; &
e ne crois point manquer au respect dû à
cette sainte Pénitente, ni diminuer sa gloi-
e, quand je dis, que de contribuer par
vos aumônes à la subsistance des Ministres
le l'Eglise, c'est quelque chose encore de
plus excellent dans l'estime de Dieu, &
dont il se tient infiniment plus honoré.
Jesus-Christ disoit bien, en parlant de sa
propre personne, que celui qui croiroit
en lui, feroit de plus grands miracles que
lui-même : *Qui credit in me, opera quæ*
ego facio & ipse faciet, & majora horum Joan. c. 14
faciet : pourquoi ne pourrons-nous pas
dire, sans rien perdre de l'humilité chré-
tienne, qu'avec la grace de Dieu, & par
la grace de Dieu, nous sommes capables
d'être employés à une œuvre plus impor-
tante en elle-même, & plus relevée que
celle de Magdeleine convertie ? Non,
Mesdames, ni Jesus-Christ, ni Magdeleine
n'en seront point offensés, pourvû que
cette comparaison serve à exciter votre
zéle pour la charité la plus parfaite que
vous puissiez pratiquer. Or c'est-là que je
rapporte tout le paralléle que je vais faire
de Magdeleine & de vous, ou plutôt de

l'action de Magdeleine & de la vôtre. Ap
pliquez-vous. Jesus-Christ étoit dans l
maison de Marthe, & Magdeleine prenan
un vase plein de parfum, le vint répandr
sur les pieds de son adorable Maître: ell
les baigna de ses larmes, & elle les essuy
de ses cheveux. Tout cela, disent les Pe
res, étoit la figure de l'aumône, qui selo
toutes les Ecritures, est le précieux par
fum que la charité répand sur le Corps My
tique de Jesus-Christ, & sur ses membres
qui sont les pauvres. Ces cheveux, dor
les pieds du Fils de Dieu furent essuyés
nous représentent, dans la pensée de sair
Augustin, les biens superflus qui servent
ou qui doivent servir à l'entretien des pau
vres. Si donc ce qui n'étoit encore qu
l'ombre, que la figure, fut néanmoins d'u
tel mérite auprès du Sauveur des homme
combien plus est-il glorifié de la vérit
même & de l'effet?

Je vais plus avant, & j'ajoute que Je
sus-Christ n'agréa l'action de Magde
leine, que parce que c'étoit la figure d
l'aumône & de la charité chrétienne. Ca
dans le fond cette action n'avoit rien pa
elle-même qui dût lui plaire, ni qui ré
pondit aux inclinations de son cœur. I
put être sensible à la piété de Magdeleine
& au zéle qu'elle eut de lui en donne

elque marque : mais cette marque de
pandre ſur lui des parfums , ne conve-
oit nullement à la morale & à l'eſprit de
: divin légiſlateur , puiſqu'il étoit venu
êcher le renoncement aux délices de la
e , & enſeigner , ſoit par ſa doctrine ,
it par ſon exemple , l'auſtérité & la mor-
ification. Pourquoi donc loua-t-il non-ſeu-
ment l'intention , mais l'action de Mag-
eleine ? Parce que l'action de Magdeleine
voit être pour nous non - ſeulement la
gure , mais l'exemplaire & le modéle
une des plus eſſentielles vertus du Chriſ-
aniſme. Or jugez par-là de quel œil &
ec quels ſentimens cet homme - Dieu
ous voit accomplir aujourd'hui dans un
ercice réel & véritable , ce qui , de la
rt de Magdeleine , n'étoit qu'une image
qu'une diſpoſition. Jugez ſi vous de-
z envier le ſervice qu'elle eut le bon-
ur de rendre à Jeſus-Chriſt. Que dis-
? jugez ſi vous n'avez pas de quoi vous
liciter devant Dieu , de quoi le bénir
le remercier , de quoi lui témoigner
plus vive reconnoiſſance , lorſqu'il vous
et en pouvoir , & qu'il vous fournit les
oyens & l'occaſion d'agir plus ſelon ſes
ffections & ſon gré , que cette femme ſi
antée toutefois dans l'Evangile , & dont
amour fut ſi promptement & ſi abondam-

ment récompensé par l'entiére rémission d
ses péchés.

Prenez garde, je vous prie : Magdeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jesus-Christ ; elle le répandit encore sur la tête de ce divin Sauveur ; *Et super caput ipsius recumbenti.* Circonstance que l'Evangéliste a remarquée, circonstance qui ne fut pas sans un Mystère particulier, & bien propre à redoubler votre ardeur pour l'œuvre sainte à laquelle je ne puis trop fortement vous exhorter. Car entre les pauvres, qui sont les Membres de Jesus-Christ, & qui composent son Corps Mystique, il y en a de différens ordres. Les uns, dit saint Augustin, en sont comme les pieds, & les autres comme la tête. Ceux-là, ce sont les pauvres ordinaires, qui quoique chers à Jesus-Christ, ne tiennent après tout dans son Eglise que le dernier rang. Mais ceux-ci, ce sont les Ministres du Seigneur, ses Prêtres, par qui l'Eglise est gouvernée, est conduite, est dirigée, & dont la pauvreté n'avilit ni le caractère, ni la dignité. Que fit donc Magdeleine, quand elle versa ce parfum sur la tête du Fils de Dieu ? Elle nous donna la premiere idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter. Elle nous traça le premier plan

Matth. c. 26.

d

le cet établiſſement que nous voyons en-
in commencer, & qui ne peut être ache-
vé que par votre ſecours & par vos ſoins.
Elle vous apprit à honorer & à ſoulager,
non-ſeulement les pieds, mais la tête de
ce grand & ſacré corps, où nous ſommes
ous attachés en qualité de chrétiens.

Ainſi j'ai droit de vous dire, en vous
a montrant : *Inſpice, & fac ſecundùm exemplar.* Conſidérez, Meſdames, exa- *Exod. c. 25.*
minez, & formez-vous ſur ce que l'Evan-
ile vous met devant les yeux. Voilà vo-
re régle, voilà votre inſtruction, voilà
e ſujet de votre imitation, & le digne ſu-
et. Ce parfum que Magdeleine répand
ur les pieds de Jeſus-Chriſt, vous fait
onnoître à quel uſage vous devez deſti-
er tous ces agrémens de la vanité humai-
e, dont le ſexe eſt ſi curieux, & dont le
rix, quelquefois exceſſif, ſeroit bien mieux
mployé en faveur des pauvres. Ces lar-
es que Magdeleine verſe ſur les pieds
e Jeſus-Chriſt, vous apprennent à com-
atir aux maux du prochain, & de quels
ntimens vous devez être touchées en
oyant les misères des pauvres. Ces che-
eux avec leſquels Magdeleine eſſuie les
eds de Jeſus-Chriſt, vous donnent à en-
ndre où doit aller tout le ſuperflu de vos
ens, & qu'au lieu de ſe diſſiper en d'i-

nutiles dépenſes, il ne doit ſortir de vos mains que pour paſſer dans celles des pauvres.

Leçons générales ; mais en voici une particuliére : *Inſpice, & fac ſecundùm exemplar.* Magdeleine ne s'en tient pas aux pieds de Jeſus-Chriſt ; & parmi les pauvres il y en a qui ſont comme les chefs du peuple de Dieu. Ce ſont des pauvres, mais des pauvres reſpectables par leur miniſtère, mais des pauvres tout apoſtoliques, mais des pauvres ſpécialement chéris de Dieu qui les a établis pour être les gardiens des ames, & les paſteurs de ſon troupeau. C'eſt de ceux-là qu'il diſoit par le Prophéte Zacharie : Quiconque s'attaque à vous & vous bleſſe, s'attaque à moi-même & me bleſſe dans la prunelle de l'œil. *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.* Expreſſion qui nous marque qu'après les avoir honorés de ſon ſacerdoce, il les honore d'une protection toute ſinguliére ; que ſa providence veille particuliéremen ſur eux, & que c'eſt ſur-tout pour eux & pour leur ſubſiſtance, qu'il vous ordonne de vous intéreſſer.

Zach. c. 2.

Ne doutez donc point, Meſdames, que votre charité envers ces oints du Seigneur pour parler le langage de l'Ecriture, *Chriſtos meos* : ne doutez point, dis-je, que

Pſal. 104.

otre empreſſement à les ſecourir & à les
econder, ne ſoit une des œuvres les plus
lorieuſes à Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-
hriſt ne vous en tienne un compte exact.
'eſt répandre, non plus ſur ſes pieds,
ais ſur ſa tête, le parfum le plus ex-
uis. Car s'il a dit à ſes Prêtres, Celui
ui vous mépriſe, me mépriſe, *Qui vos* *Luc.*
ernit, me ſpernit; n'étoit-ce pas auſſi c. 10.
ur dire conſéquemment, Celui qui vous
ſpecte, celui qui prend ſoin de vous,
rend ſoin de moi, & tout ce que vous
n recevez d'aſſiſtance, je le reçois com-
e ſi j'en profitois moi-même. Ainſi,
our ne plus parler en figure, & pour vous
ire comprendre plus ſimplement vos
bligations, ainſi en uſerent ces ſaintes
mmes qui dans le cours de ſes voyages
i fourniſſoient & à ſes Apôtres les choſes
éceſſaires, & y conſacroient leurs reve-
us : *Quæ miniſtrabant ei de facultatibus* *Luc.*
is. Magdeleine étoit de ce nombre, & c. 8.
ette troupe dévote ſuivoit pour cela ce
ivin Maître. Maintenant qu'il eſt monté
u Ciel, & qu'il n'eſt plus viſible ſur la
rre, c'eſt dans la perſonne de ſes miniſ-
es que vous pouvez, & que vous de-
ez lui rendre les mêmes devoirs. Il n'eſt
as beſoin de les ſuivre & de les accom-
agner dans leurs travaux évangéliques,

Il ne faut point les chercher loin de vou
puiſqu'ils ſont au milieu de vous & a
près de vous. Quand vous contribuere
non pas à les entretenir dans une abo
dance ſenſuelle, mais à leur procurer u
nourriture frugale & meſurée ; non pas
leur bâtir de ſuperbes & de vaſtes édi
ces, mais à les loger modeſtement & da
une demeure convenable à leurs fonctio
non pas à les vêtir, à les meubler en e
cléſiaſtiques mondains, (car il y en a
mondains & de très-mondains,) mais
eccléſiaſtiques ſages, humbles, retenu
ennemis d'une propreté affectée, &
voulant que la pure décence de leur éta
quand vous leur aſſûrerez, non pas d'a
ples héritages plus propres à les relâche
qu'à les aider dans les exercices de le
miniſtère, mais aſſez de fonds pour n'
tre pas détournés par les inquiétudes
les embarras de la vie ; alors vous imit
rez ces ames pieuſes dont ſaint Luc a f
l'éloge, & vous aurez le même mérite
ſervir chacune Jeſus-Chriſt ſelon l'éte
due de vos facultés : *Miniſtrabant ei*
facultatibus ſuis.

Ah! Meſdames, on a quelquefois
zéle pour l'ornement des autels, on m
ſa piété à embellir & à parer les tabern
cles où repoſe le corps de Jeſus-Chri

n n'y épargne rien de tout ce que l'art eut imaginer de plus riche & de plus rand. Veux-je condamner une dévotion ſolide, ſi ancienne, & ſi digne de l'eſprit chrétien ? A Dieu ne plaiſe ! dès qu'il ſt queſtion du temple de Dieu, du ſanctuaire de Dieu, de la demeure de Dieu, ien ne doit coûter à des hommes formés e ſa main, & comblés de ſes dons, ien ne doit coûter à des enfans de Dieu. Mais ces tabernacles après tout, ces autels, ne ſont que des autels, que des tabernacles inanimés : & pouvez-vous ignoer que les Prêtres ſont les tabernacles t les autels vivans de ce Dieu de gloie ; que c'eſt dans leurs mains qu'il s'incarne tout de nouveau, dans leurs mains u'il s'immole & ſe ſacrifie tout de nouveau ; que c'eſt dans leur ſein qu'il habite éellement, corporellement, ſubſtantiellement, & dans leur cœur qu'il a poſé ſon rône ? O excellence du ſacerdoce, s'écrie à-deſſus ſaint Auguſtin, dans un ſentiment l'admiration ! *O veneranda ſacerdotum dignitas* ! Quelle honte ſeroit-ce donc, uelle indignité, que des miniſtres revêus de ce ſacerdoce ſi vénérable, fuſſent égligés & abandonnés ? Avançons : toute gréable qu'étoit à Jeſus-Chriſt l'action e Magdeleine, les Apôtres en murmu- *Auguſt.*

rerent & la traiterent de profusion ; l'œuvre sainte que je viens vous recom mander, est d'une utilité si évidente, qu n'y a personne qui puisse lui refuser s suffrage, & se défendre de l'approuve Vous l'allez voir dans la seconde parti

II. PARTIE. C'EST par la fin, & par la convenan ou le rapport des moyens qu'on emplo pour y parvenir, qu'il faut juger de l'u tilité d'une entreprise. Car de travaill pour une fin peu importante, ou de n'u ser pas des moyens qui y sont propres c'est un zéle mal entendu, & que la cha rité même ne peut justifier. Or suivan ce principe, je prétens que de toutes l œuvres qui se pratiquent dans le christia nisme, une des plus utiles & des plus né cessaires, est celle dont j'ai présentemer à vous faire connoître les avantages. Que le en est la fin, & quels en sont les moyens voilà ce qui demande une attention tout nouvelle.

La fin, Mesdames, c'est la sanctifica tion de l'Eglise ; & cette sanctification d l'Eglise consiste à en arrêter les désordres à en retrancher les scandales, à en réfor mer les mœurs, à en faire observer le loix, à en rétablir la discipline. La fi est de remédier à la perte d'une infini

d'ames, qui périſſent tous les jours, ſoit par l'ignorance des vérités de la foi & l'oubli de leurs devoirs, ſoit par la contagion des vices qui ſe répandent avec plus d'impunité que jamais, & portent par-tout avec eux la licence & la corruption. Dommage infini, & perte ineſtimable. O abyſme des conſeils & des jugemens de Dieu! pouvons-nous être témoins de tant de chûtes & de tant de malheurs, & n'en pas ſécher de douleur comme le Prophéte: *Tabeſcere me fecit zelus meus.* La fin eſt de faire ceſſer la profanation des choſes ſaintes, l'abus des Sacremens, les relâchemens de la pénitence, les ſacriléges dans l'uſage de la Communion. La fin eſt de relever le culte du Seigneur, d'inſpirer aux peuples du reſpect pour nos redoutables myſtères, de les rendre plus aſſidus à nos prédications, à nos inſtructions, à nos offices, à nos cérémonies; de rallumer l'ardeur de leur dévotion preſqu'entiérement éteinte, & de renouveller ainſi tout le troupeau de Jeſus-Chriſt. En un mot, Meſdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le miniſtère apoſtolique de plus parfait & de plus divin, c'eſt ce qu'ont eu en vûe des hommes de Dieu, de fervens zélateurs de ſa gloire, & de dignes miniſtres de ſa parole. *Pſ.* 118.

C'eût été peu néanmoins qu'une fin noble, s'ils n'euſſent ſagement penſé au moyens. Ils ont donc cru que le moye le plus court, le moyen le plus efficace le plus infaillible, étoit de former de bon Prêtres, qui comme le ſel de la terre ſelon la figure de Jeſus-Chriſt, & com me la lumiére du monde, éclairaſſent l'E gliſe, & en conſervaſſent la pureté. Ils on conſidéré que ce ſel de la terre étant un fois corrompu, & cette lumiére du mond obſcurcie, c'etoit une conſéquence imman quable, que les eſprits devoient tombe dans les plus épaiſſes ténébres, & les cœur ſe pervertir : Que la déſolation du Chriſ tianiſme étoit venue dans tous les tem beaucoup moins des peuples que de ceu qui les devoient conduire ; & que pou aller à la ſource du mal, il falloit avoi des Prêtres ſçavans, des Prêtres vigilans des Prêtres laborieux & appliqués, de Prêtres d'une vie réguliére & ſans repro che, d'habiles prédicateurs, de ſages con feſſeurs, de fidéles & de zélés paſteurs Qu'il étoit pour cela néceſſaire qu'il y eût des maiſons où ils fuſſent élevés & perfectionnés ; des maiſons qui ſerviſſent aux Eccléſiaſtiques de noviciat, comme il y en a pour les religieux ; & que de mê me que les Ordres religieux ne ſe ſont

maintenus dans l'esprit de leur institut, que parce qu'ils ont eu de ces maisons l'épreuve où l'on instruisoit & l'on disposoit des sujets, en leur faisant pratiquer toutes les observances de leur état, aussi l'on ne pouvoit se promettre, que jamais le Clergé fût florissant, je dis florissant en vertu, si de bonne heure dans des Séminaires l'on ne préparoit à la vie cléricale ceux qui se proposoient de l'embrasser, & qui s'y sentoient appellés de Dieu: Que ces Séminaires au reste devoient bien être d'une autre conséquence par rapport aux Ecclésiastiques qu'aux simples Religieux, parce que les simples Religieux en se relâchant, ne nuisent qu'à eux-mêmes, au lieu que le déréglement des Ecclésiastiques & des Prêtres est préjudiciable à tout le monde chrétien, dont ils doivent être les guides & les conducteurs: Que l'on n'eût pas vû si souvent le Clergé réduit dans la plus déplorable décadence, s'il y avoit eu de ces Séminaires, & si l'on n'eût pas admis aux fonctions les plus sacrées des hommes sans capacité, sans régularité, & même sans piété; des hommes qui ne connoissoient ni la sainteté de leur vocation, ni la grandeur de leurs obligations; qui ne sçavoient ni ce que Dieu demandoit d'eux, ni comment ils le de-

voient accomplir; des hommes qui pre
noient aveuglément des fardeaux qu'ils n
pouvoient porter, & ſous leſquels il
étoient obligés de ſuccomber; des hom
mes qui ſans nulle préparation & nul exa
men, commençoient par ce qu'il y a d
plus difficile & de plus terrible; des hom
mes que la néceſſité, que la cupidité, qu
l'ambition, que des vûes toutes humai
nes & toutes profanes faiſoient entre
dans l'Egliſe contre les deſſeins de Dieu
& pour de ſordides intérêts: Qu'afin d
tirer plus d'avantage de ces Séminaires, i
convenoit d'y recevoir les pauvres gratui
tement; & de ne rien exiger d'eux, parc
qu'autrement les meilleurs ſujets ſe trou
veroient exclus, parce que les pauvres on
communément plus d'application & plu
de talent, parce qu'il n'étoit pas juſt
que delà dépendît un auſſi grand bie
que celui qu'on attendoit de leur éduca-
tion. Voilà, dis-je, Meſdames, les réfle-
xions qu'ils ont faites, & le plan qu'il
ſe ſont tracé. Mais peuvent-ils l'exécuter,
ſi vous n'y coopérez? Or c'eſt pourquo
ils ont recours à vous. C'eſt par ma bou-
che qu'ils vous parlent, & qu'ils vous ex-
poſent leurs ſaintes intentions & leurs
preſſans beſoins. C'eſt en leur nom &
de leur part que je vous dis, ſelon les ré-

gles & les belles maximes du grand Apôtre, que votre abondance doit suppléer à leur indigence : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat* : que travaillant à vous communiquer les biens spirituels, il est raisonnable qu'ils recueillent quelque chose de vos biens temporels : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus ?* 1. Cor. c. 9. 2. Cor. c. 8.

Mais que fais-je, & pourquoi vous citer l'Apôtre, lorsque le Maître s'est expliqué ? Car il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, qui vous dit aujourd'hui ce que le Sauveur du monde disoit autrefois à ses Disciples : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ; Levez les yeux, & voyez : la moisson est abondante ; mais il y a peu d'ouvriers pour faire la récolte. Adressez-vous donc au Maître de la moisson : priez-le d'appeller des ouvriers, & d'en envoyer : *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios.* Il y est déja disposé ; mais c'est de vous qu'il veut se servir pour les envoyer. Vous me direz que jamais il n'y eut tant de Ministres de l'Eglise qu'il y en a présentement ; & moi je vous réponds deux choses : premiérement, que plus il y en a, plus il faut de fonds pour les entretenir ; secondement, que s'il y a plus d'ouvriers que jamais, c'est ce qui vous montre Luc. c. 10. Ibid.

évidemment l'importance & l'utilité de Séminaires. Car voilà ce qu'ils ont produit. Avant qu'ils fussent érigés, il n'y avoit qu'un petit nombre de Prêtres, la plûpart ignorans & mépriſés du public, l'héréſie en triomphoit, le libertinage s'en prévaloit. Mais dans la ſuite la face des choſes a bien changé, & cela par les Séminaires. Si l'on voit encore quelques Prêtres ſcandaleux qui déshonorent leur caractère, du moins y en a-t-il d'autres qui les confondent par leur conduite, & qui nous édifient par leurs exemples.

Cependant, Meſdames, nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jeſus-Chriſt, *Meſſis multa, operarii pauci*: grande moiſſon, & peu d'ouvriers: ou ſi vous voulez, beaucoup d'ouvriers, mais peu par rapport à l'ouvrage & aux ſoins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui réuniſſent dans leurs perſonnes toutes les qualités requiſes, la doctrine, la piété, le zéle, la diſcrétion, la patience, l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui pourvûs de tous les dons néceſſaires, veuillent ſoutenir les fatigues du ſacerdoce, y conſumer leur vie, s'y dévouer & s'y ſacrifier. Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places, pour poſſéder certaines dignités, pour en avoir

'honneur, les priviléges, les revenus ; ais peu pour en porter la charge & le ardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les mi-iſtères éclatans, mais peu pour les em-lois obſcurs ; beaucoup pour les villes, ais peu pour les campagnes ; beaucoup our Paris, mais peu pour les Provinces. t je ne m'en étonne pas : car pour ſe onfiner dans les Provinces, ſur-tout pour ravailler dans les campagnes, il faut ſe éſoudre à tout ce qu'il y a de plus pé-ible, de plus mortifiant, de plus ennuyeux & de plus rebutant. Il faut être préparé à la plus triſte ſolitude, vivre avec des ommes qui n'ont preſque de l'homme que a figure, ſe familiariſer avec eux, s'ac-ommoder à leurs maniéres barbares, eſ-uyer leurs groſſiéretés, leur répéter cent ois les mêmes inſtructions pour les leur aire comprendre, & s'épuiſer de voix & le forces pour leur donner quelque tein-ure de la Religion.

Or l'établiſſement de ce Séminaire re-garde auſſi bien les campagnes que les villes, auſſi-bien les Provinces que Paris, auſſi-bien les emplois obſcurs que les mi-niſtères les plus éclatans. On n'y envi-ſage que la gloire de Dieu & le ſalut du prochain. Par-tout où l'un & l'autre peut ſe rencontrer, on eſt réſolu de l'y cher-

cher ſans diſtinction de lieux & d'état
Tels ſont les ſentimens qu'on inſpire
de jeunes Eccléſiaſtiques, & qu'ils rem
portent de cette maiſon après s'y êt
quelque tems exercés. A quoi leur ze
ne les porte-t-il point? je l'ai vû, Me
dames, & j'en puis rendre témoignag
Honoré des ordres de notre incompar
ble Monarque, & envoyé pour annonc
l'Evangile à des peuples éloignés, j'
vû ſur ma route de ces Miſſionnaires
de ces dignes Paſteurs du Troupeau de J
ſus-Chriſt. Mais avec quelle conſolatio
les ai-je vûs! avec quelle admiration
J'en ai encore le ſouvenir vivement im
primé dans la mémoire, & je ne le per
drai jamais. J'ai vû des hommes tou
jours prêts dès qu'il s'agiſſoit de l'avan
cement des ames; des hommes occupé
ſans relâche à cultiver des terres séch
& arides, je veux dire à ramener des eſ
prits égarés, à détromper des eſprits pré
venus, à gagner des eſprits opiniâtres
à éclairer des eſprits plongés dans le plu
profond aveuglement, à ſe les concilier
pour les réconcilier avec l'Egliſe. Je le
ai vûs, & j'ai béni mille fois la maiſon
d'où ils ſont ſortis, comme les Apôtres
ſortirent du cénacle: c'eſt celle-ci. J'a
ſouhaité mille fois qu'ils puſſent aſſez ſe

ultiplier, pour faire part de leurs tra-aux à toute notre France. Quelle réfor-ne ſuivroit de-là, & dans le Clergé, & ans tout le corps des Fidéles! Si donc, Meſdames, vous n'êtes pas tout-à-fait nſenſibles à l'honneur de Dieu & au bien piritual de vos freres; ſi vous n'êtes pas nſenſibles à vos propres intérêts, & ſi ous voulez pleinement & ſolidement ré-arer tous les ſcandales que peut-être vous avez donnés, les uns avec connoiſ-ance, & les autres ſans le remarquer ni e ſçavoir, eſt-il rien que vous deviez mé-nager, & rien que vous puiſſiez refuſer our maintenir un Séminaire où ſe forment le tels Miniſtres? Combien d'ames ga-gnerez-vous à Jeſus-Chriſt par vos aumô-nes, en leur procurant de ſi habiles maî-tres & de ſi zélés Prédicateurs? Toute la maiſon où étoit Magdeleine fut remplie de la bonne odeur du parfum qu'elle verſa ſur les pieds de Jeſus-Chriſt; & pour ache-ver le parallele que j'ai commencé, le fruit de votre charité ſe répandra dans toute l'Egliſe: c'eſt la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

QUELQUE grace qu'eût reçu S. Paul pour reprendre, pour menacer, pour preſſer & pour exhorter; pour reprendre les pécheurs, pour menacer les endurcis, pour

preſſer les lâches, pour exhorter les ti-
2. *Tim.* des & les négligens, *Argue, obſecra, i-*
c. 4. *crepa in omni patientia & doctrina*; il n
laiſſoit pas de mêler parmi ſes menac
& ſes réprimandes, des conſolations
même des louanges, pour encourag
les Fidéles. Après leur avoir fortemen
repréſenté leurs devoirs, il les félicito
quelquefois de leurs bonnes œuvres,
s'en réjouiſſoit avec eux, il en rendo
graces au Ciel; étant perſuadé que cel
ſervoit beaucoup à exciter leur zéle,
que rien n'étoit plus capable d'augmen
ter la ferveur de leur charité, que de leu
mettre devant les yeux les fruits qu'ell
produiſoit actuellement dans l'Egliſe d
Dieu.

Ainſi, Meſdames, écrivant aux Chré
tiens de Theſſalonique, leur témoignoit
il ſa joie de ce que par leur moyen l
parole divine s'étoit fait écouter & reſ
pecter, non-ſeulement dans la Macédoin
& dans l'Achaïe, mais dans tous les lieu
du monde où la foi étoit devenue célé-
1. *Theſ-* bre : *A vobis diffamatus eſt ſermo.* Su
ſal. c. 1. quoi je vous prie d'obſerver, que cett
foi des Theſſaloniciens ne s'étoit pa
moins étendue dans toute l'Aſie par le
effets d'une charité bienfaiſante, que pa
l'édification & le bon exemple. Car tel

:oit leur eſprit, tel étoit leur caractère. Une Egliſe particuliére faiſoit reſſentir à outes les autres le zéle qui l'animoit, & l'aſpiroit qu'à leur communiquer les dons éleſtes & les graces dont elle avoit été avoriſée.

Ainſi le même Apôtre, ſans prétendre nfler les Corinthiens d'un vain orgueil, eur inſpiroit-il une ſainte confiance, fonée d'un côté ſur le ſuccès, & de l'autre ſur l'ardeur du zéle dont ils étoient emplis. Je ne puis aſſez louer Dieu, nes freres, leur diſoit-il, ni aſſez le remercier de ce qu'il répand par vous en ous lieux l'odeur & la gloire de ſon nom : *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ ſuæ manifeſtat per nos in omni loco.* Car nous ommes, leur ajoutoit-il, la bonne oleur de Jeſus-Chriſt, ſoit à l'égard de eux qui ſe ſauvent, ſoit à l'égard de ceux ui ſe perdent : à l'égard de ceux qui ſe auvent, parce que c'eſt nous qui par nos oins leur procurons les ſecours du ſalut ; à l'égard de ceux qui ſe perdent, parce que s'ils abuſent de ces moyens & de ces ecours, nous ſervirons un jour de témoins ontre eux, & nous juſtifierons la Provience dont ils ne pourront ſe plaindre : *Quia Chriſti bonus odor ſumus Deo, in iis qui ſalvi fiunt, & in iis qui pereunt.* 2. Cor. c. 2. Ibid.

C'eſt ainſi, dis-je, que ce Docteur de
nations conſoloit les Fidéles, & que pi
qués d'une émulation toute chrétienne
ils faiſoient chaque jour de nouveaux ef
forts pour la propagation de la Foi, &
pour y contribuer par leurs aumônes
Voilà comment le Chriſtianiſme a com
mencé.

Or il ne tient qu'à vous, Meſdames
que je ne puiſſe aujourd'hui vous donne
la même conſolation, & la partager ave
vous. Il n'eſt pas juſte que je ſois conti
nuellement employé à faire la cenſure d
vos actions & de vos mœurs. Il n'eſt pa
juſte que vous n'entendiez jamais de mo
que des reproches. Vous pouvez me met
tre dans l'heureuſe obligation de vous fair
les mêmes conjouiſſances, que ſaint Pau
faiſoit à ceux de Theſſalonique : car c'e
par vous que la parole du Seigneur peu
être prêchée, par vous que la grace d
ſes Sacremens peut être ſagement & uti
lement diſpenſée ; par vous que les peu
ples peuvent être inſtruits, convertis, ſanc
tifiés, non-ſeulement dans ce Diocèſe
mais dans tous les Diocèſes du Royaume
mais, ſi je l'oſe dire, dans tout l'uni
vers. Et c'eſt ce qui arrivera, quand vou
aiderez de vos ſoins & de vos largeſſe
ce Séminaire inſtitué pour fournir à tout

es Eglises des Docteurs de la vérité & des Directeurs dans les voies de Dieu : *A vobis diffamatus est sermo.* Par-tout où agiront ces Ministres Evangéliques, il y sera parlé de votre foi & de votre charité : *Sed & in omni loco fides vestra quæ est ad Deum, profecta est.* Ils publieront l'un & l'autre, ils les exalteront, & de toutes les personnes ici présentes, dont ils auront en quelque sorte reçu leur mission, il n'y en aura pas une dont il ne soit vrai, par proportion, comme de Magdeleine, que dans toutes les contrées & chez tous les peuples où l'Evangile sera annoncé, on annoncera ce qu'elle a fait pour ceux qui en étoient les Prédicateurs : *Ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, & quod fecit hæc narratur in memoriam ejus.* 1. *Thes.* c. 1. *Marc.* c. 14.

Il ne tient qu'à vous que la connoissance de Dieu ne soit répandue aussi loin, & même plus loin qu'elle ne se répandit par la charité des Chrétiens de Corinthe. Car vous devez être comme eux la bonne odeur de Jesus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre ; & malheur à vous, si vous ne pouviez pas dire dans le même sens qu'eux : *Christi bonus odor sumus in omni loco.* Or le propre de l'odeur est de s'étendre, & de remplir toute la capacité du

lieu où elle eſt contenue. Combien de pays, je ne dis pas parmi les Idolâtres & les Sauvages, mais juſques dans la chrétienté, où Dieu n'eſt point encore connu, du moins n'eſt connu que très-obſcurément & très-imparfaitement ? Combien de Villages en France, où l'on n'a preſque nulle idée des articles les plus eſſentiels de la Religion ? Quel bonheur pour moi, ſi je pouvois rendre ici par avance à Dieu d'humbles actions de graces, & le bénir de ce que vous y allez pourvoir, & de ce que l'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes & abandonnées !
2. Cor. 2. 14. *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ ſuæ manifeſtat per nos in omni loco.* Vous imiterez en cela le zéle des premiers Chrétiens, dont vous devez profeſſer la foi. Comme les Apôtres étoient chargés de parcourir le monde, & d'inſtruire toutes les nations, les Fidéles ſe croyoient obligés de penſer à leurs beſoins, tandis qu'ils travailloient à l'accroiſſement de l'Egliſe. Liſez les Epîtres de ſaint Paul : vous y verrez comment on recueilloit pour cela tous les jours les aumônes, & avec quelle ardeur chacun s'intéreſſoit à l'établiſſement du Chriſtianiſme.

Vous me direz : J'ai des pauvres dans mes terres, que j'aſſiſte. Il eſt vrai, Meſ-

lames, & à Dieu ne plaise que je blâme cette charité. Elle est solide, elle est nécessaire, & j'avoue même que c'est par-là que vous devez commencer. *Operemur bonum ad omnes, maximè autem ad domesticos fidei.* Faisons du bien à tous, mais surtout aux domestiques de la Foi, à ceux dont la conduite nous a été spécialement confiée, & qui nous appartiennent de plus près. Rien de plus raisonnable, ni de plus juste que cette régle. Suivez-la, j'y consens: mais suivez-la toute entiére, & ne vous contentez pas d'en prendre une partie, & de laisser l'autre. Car elle renferme deux points: l'un particulier, c'est de soulager d'abord les nécessités de ceux qui relévent de vous, & qui vous sont soumis, *Maximè ad domesticos*; l'autre général, & c'est d'être charitables & bienfaisans envers tout le monde, *Operemur bonum ad omnes.* Si donc de ces deux devoirs vous vous en tenez au second, & vous abandonnez le premier, vous n'accomplissez qu'à demi la Loi; & pécher dans un article de la Loi, c'est, selon la parole du Saint-Esprit, violer la Loi. *Galat. c. 6.*

Et qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la Providence du Seigneur, & à sa miséricorde? *Et qui estis vos qui tentatis Dominum?* Je dis à sa Providence & *Judith. c. 8.*

à ſa miſéricorde qui doivent être le mo
déle de notre charité, & qui étant infi
nies, exigent de nous une charité ſans l
mites. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'ell
peut être reſſerrée dans ſes effets par l
médiocrité de la fortune & des biens: ma
hors de-là, c'eſt-à-dire, dans la diſpoſitio
du cœur, elle doit être immenſe, & em
braſſer tout. Car c'eſt en ce ſens que nou
ſommes Catholiques, & il ne ſuffit pa
d'en porter le nom, ſi nous n'en rempli
ſons la ſignification. Je m'explique, & ob
ſervez cette penſée. Il ne ſuffit pas que c
nom de Catholique convienne à notre Fo
il faut encore qu'il convienne à notre cha
rité. Je veux dire, que comme notre Fo
eſt la Foi de tous les tems, de tous le
pays, de toutes les nations du monde, é
que c'eſt pour cela qu'elle eſt appellée Ca
tholique ou Univerſelle ; auſſi notre cha
rité, du moins dans le déſir & la prépa
ration de l'ame, ne doit avoir ni terme
ni meſure. Or, Meſdames, quand ce dé
ſir eſt bien allumé & bien ſincère, il paſſ
à la pratique autant qu'il le peut, & ſe
lon qu'il le peut ; & en vérité ne pouvez
vous pas, ſans rien retrancher des aumô
nes que vous diſtribuez dans tous les lieu
de votre dépendance, trouver encore d
quoi ſoutenir ce Séminaire, & de qu

établir par-là tant d'Egliſes déſolées ?

Peut-être ajouterez-vous qu'il y a d'autres Séminaires dans tous les Diocèſes du Royaume, ou preſque dans tous, & je le ſçai; mais là-deſſus voici ce que j'ai à répondre. Car premiérement, c'eſt de-là même que je tire la preuve de ce que j'ai avancé. Et en effet, d'où ſont venus tant de Séminaires inſtitués depuis quelques années à la gloire de Dieu & à l'avantage du public ? n'eſt-ce pas ſur le modéle de celui-ci qu'ils ont été formés, & celui-ci n'en a-t-il pas été l'origine ? ne ſont-ce pas les fruits qu'on en a retirés, qui ont excité la vigilance & le zéle des Prélats, pour procurer à leurs Egliſes le même bien ? La plûpart ne s'en ſont-ils pas expliqués de la ſorte ? ne l'ont-ils pas reconnu, & ne le reconnoiſſent-ils pas ? Vous voyez donc comment la bonne odeur de cette maiſon & de la piété de toutes les perſonnes qui ſe ſont intéreſſées en ſa faveur, s'eſt déja fait ſentir juſqu'aux extrémités de la France, & quelles bénédictions elle y a portées : *Et domus impleta eſt ex odore.* Mais en ſecond lieu, je ſoutiens que les Séminaires particuliers n'empêchent pas que celui-ci ne ſoit néceſſaire, & qu'ils ont beſoin que celui-ci ſubſiſte comme le Séminaire univerſel: pourquoi ?

Joan. c. 12.

afin d'entretenir l'uniformité d'esprit dans toutes les Eglises ; en y entretenant l'uniformité de doctrine, de discipline, de cérémonies & de culte, d'observances & de loix. Car puisque ce Séminaire est la régle des autres, & qu'il l'a été jusqu'à présent, le même esprit qui regne en celui-ci, doit régner dans tous les autres, & voilà le sûr moyen de maintenir par-tout l'unité de la foi.

Si cette foi vous est chére, Mesdames, comme elle le doit être, vous ne manquerez aucune occasion d'en étendre l'empire & de lui soumettre les cœurs. Tant d'ennemis en attaquent la pureté, & en profanent la sainteté: verrez-vous d'un œil tranquille les atteintes mortelles qu'elle reçoit tous les jours ? & la laisserez-vous en proie à l'erreur qui la détruit, & au péché qui la corrompt ? Il lui faut des défenseurs, des propagateurs ; & c'est ce qu'elle vous demande. Prenez garde; elle ne vous demande pas que vous entrepreniez vous-mêmes de combattre ; elle se contente que vous y soyez disposées quand la nécessité le requiert. Elle ne demande pas que vous quittiez vos familles, & que vous alliez travailler vous-mêmes à l'établir dans des terres éloignées; elle a d'autres ministres que vous qu'elle y appelle : mais ces ministres ne peuvent rien

en ſans vous. Quelle excuſe vous juſti-
eroit un jour devant Dieu, lorſque dans
n jugement il vous reprocheroit votre
différence pour l'honneur & le progrès
une foi qui vous devoit être plus pré-
euſe que la vie ; de cette foi que vous de-
ez défendre, non-ſeulement au péril de
us vos biens, mais au prix de votre ſang ?
ous vous plaignez quelquefois qu'elle
affoiblit dans le Chriſtianiſme, & cette
ainte n'eſt que trop juſte & que trop vé-
able ; mais que ne ſervez-vous donc, au-
nt qu'il vous eſt poſſible, & qu'on vous
préſente les moyens, à la réveiller & à
fortifier ? Vous vous plaignez même de
ms en tems qu'elle eſt bien languiſſante
ns vos cœurs, & qu'il vous ſemble à
rtains momens qu'elle y eſt morte ; mais
ie ne travaillez-vous donc à la reſſuſciter
ns vous-mêmes en contribuant à la
ſſuſciter dans les autres ? Car ſelon que
us donnerez, on vous donnera ; c'eſt-
dire que plus vous contribuerez à ré-
ndre au-dehors ce don de la foi, plus
ieu le fera croître en vous. Telle ſera
s cette vie la récompenſe de votre zéle,
ſqu'à ce que vous receviez dans le ſé-
jur des Bienheureux une gloire éternelle
la ſouveraine félicité que je vous ſou-
ite, &c,

AUTRE EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SEMINAIRE

Zelus domûs tuæ comedit me.

Le zéle de votre maiſon me dévore. Au Pſeaume 68.

C'EST un prophéte qui parle, Meſdames; & ſans être inſpirées comme lui de l'eſprit prophétique, j'oſe dire que vous devez être animées du même zéle. C'étoit l'honneur de la maiſon de Dieu qui le touchoit; & à quoi devez-vous être plus ſenſibles qu'aux beſoins de ce Séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particuliére, que c'eſt la demeure de ſes miniſtres, & leur réfuge dans la tribulation dont ils ont été affligés! Ils n'en reſſentent en

ore que trop les effets, & ſi la charité e s'intéreſſe pour eux & pour leur ſoula- ement, ils ne doivent s'attendre déſor- nais qu'à une ruine totale, & à une entiére léſolation. La laiſſerez-vous tomber cette naiſon de Dieu? Faudra-t-il qu'une œuvre i ſaintement entrepriſe, ſoit tout-à-coup rrêtée manque de ſecours, lorſqu'il ne ient qu'à vous de la ſoutenir, de l'avan- er, de la conſommer? Non, Meſdames, ous ne l'abandonnerez point. Le zéle ont le Prophéte étoit conſumé, s'allume- a dans vos cœurs, ou s'y réveillera; & 'eſt pour l'exciter que je veux vous faire oir deux choſes: qui ſont ceux que vous levez ici aſſiſter, ce ſera la premiére par- ie: pourquoi vous les devez aſſiſter, ce era la ſeconde. Faſſe le Ciel que vous ortiez de cette aſſemblée auſſi ardentes our la maiſon du Seigneur, que l'étoit e ſaint Roi, qui s'écrioit dans le tranſ- ort de ſon ame: *Zelus domûs tuæ come- it me.* Faſſe le Ciel que ſans vous borner, i à des déſirs, ni à des paroles, vous n prouviez la ſincérité & la ſolidité par ne prompte & conſtante pratique. Voi- à tout le ſujet & tout le fruit de cette ex- ortation.

I. PARTIE

IL eſt vrai, Meſdames, & c'eſt une maxi-

me de l'Apôtre dont vous êtes pleinemen
inſtruites : la charité, pour être chrétien-
ne, doit être univerſelle, & faire, autan
qu'il lui eſt poſſible, du bien à tout le mon-
de. Mais ſans déroger en aucune ſorte
ce grand principe, ni l'affoiblir, il fau
après tout reconnoître qu'il y a des pau-
vres plus dignes de nos ſoins les uns qu
les autres, & que vous êtes par-là mê-
me plus fortement engagées à les ſoula-
ger. Or tels ſont les pauvres dont je par
le : car qui ſont-ils ? apprenez, s'il vou
plaît, à les connoître, & ſuivez-moi.

Ce ſont de véritables pauvres, aſſocié
en cette qualité de pauvres ; & réunis dan
une Communauté ſpécialement formé
pour les pauvres ; qui n'y ſont admis qu'a
près un examen de leurs perſonnes, de leu
état, & ſur-tout de leur pauvreté ; pa
conſéquent, qui n'impoſent point par de
misères feintes & apparentes, & dans l
diſcernement deſquels vous ne pouve
être trompées.

Je ſçai que la charité n'eſt point dé
fiante ni ſoupçonneuſe. Je ſçai mêm
qu'elle doit être au contraire facile à croi
1. Cor. c. 13. re : *Omnia credit* ; qu'elle doit plutô
courir le hazard de ſe tromper en aſſiſtan
le prochain, que de manquer au moindr
de ſes devoirs. Mais du reſte elle a de

neſures à garder & des extrêmités à évi-
er. Elle doit être éclairée, ſage, circonſ-
pecte, pour préférer les vrais pauvres à
eux qui ne le ſont pas, les plus pauvres
à ceux qui le ſont moins, les pauvres cer-
ains & déclarés aux pauvres ſuſpects &
douteux. Une crédulité trop prompte pour-
oit dégénérer en imprudence, comme auſſi
ne défiance extrême & trop vigilante
eroit ſouvent inhumanité & dureté. Mais
le ces deux écueils, vous n'avez à crain-
dre, Meſdames, ni l'un ni l'autre dans
a charité que vous exercerez à l'égard de
cette maiſon. Vous y trouverez des pau-
vres de bonne foi, des pauvres éprouvés :
out ce qu'ils recevront de vous, & tout
e que vous leur mettrez dans les mains,
ſera ſûrement employé, parce qu'il ſera
employé avec connoiſſance. Je pourrois
donc en demeurer là, & m'en tenir pré-
ciſément à la raiſon générale du précepte
de l'aumône, & de l'indiſpenſable com-
mandement que Dieu vous a fait de prê-
ter ſecours à l'indigent dans ſa néceſſité :
commandement d'autant plus abſolu &
moins ſujet aux excuſes & aux prétextes,
que cette indigence vous eſt plus con-
nue, & que vous en avez de plus évidens
témoignages.

Mais il y a quelque choſe ici, Meſda-

mes de plus particulier & de plus tou
chant encore pour vous. Car ce ne ſon
pas ſeulement de véritables pauvres ; c
ſont de ſaints pauvres, des pauvres qui vi
vent dans l'ordre, qui ſervent Dieu, qu
édifient le public, qui ne ſcandaliſent poin
par une pauvreté déréglée, à qui la licen
ce & le libertinage ne tiennent point lie
de richeſſes ; des pauvres qui obſerven
une diſcipline exacte, qui joignent à l
diſette où les réduit leur condition, l'aſ
ſujettiſſement de l'eſprit, l'obéiſſance
leur ſupérieur, la pureté des mœurs &
une parfaite régularité ; des pauvres qu
pratiquent la vie la plus auſtère, & tout
la mortification, toute la perfection d
chriſtianiſme. Tellement que ce ſéminair
peut paſſer pour le modéle d'une pauvret
évangélique, d'une pauvreté contente d
pur néceſſaire, d'un pauvreté ennemi
par profeſſion de tout ce qui peut flatte
les ſens, & tant ſoit peu fomenter la mol
leſſe & la délicateſſe du corps. Or par-l
c'eſt une pauvreté plus conforme à cell
du Sauveur, plus ſpirituelle, plus intérieu
re, plus du caractère de cette pauvreté qu
Jeſus-Chriſt a érigée en béatitude, & à qu
le Royaume du Ciel appartient : *Beat
pauperes ſpiritu.*

Il y a des pauvres en qui la pauvret

n'eſt nullement une vertu, parce qu'elle n'eſt pas dans leur cœur, & qu'au contraire la cupidité y regne, l'avarice, l'injuſtice, un déſir preſque inſatiable d'amaſſer par quelque voie, & à quelque prix que ce ſoit. Mais celle-ci, bornée à une ſimple ſubſiſtance, & ne voulant rien de plus, n'a ni vûes, ni deſſeins, ni intrigues ni ſentimens qui puiſſent la corrompre en aucune ſorte, & en altérer l'innocence. De-là même, pauvreté reſpectable. La pauvreté par elle-même inſpire la compaſſion, ſans inſpirer le reſpect; bien loin de relever les ſujets ſur qui elle tombe, & qu'elle afflige de ſes calamités temporelles, elle les rabaiſſe, elle les avilit, elle les dégrade dans l'eſtime des hommes: mais la pauvreté qui ſe préſente ici à vos yeux, toute obſcure & toute dépouillée qu'elle eſt, doit attirer le reſpect, & non la compaſſion. Si nous ſommes chrétiens, nous devons plutôt lui porter envie, ou du moins nous ne pouvons lui refuſer l'honneur qui lui eſt dû, & les éloges qu'elle mérite: mais encore moins pouvons-nous l'oublier & la délaiſſer.

Ce ſont des pauvres qui ont choiſi Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt a choiſis. Car quoique Dieu, à parler en général, ait choiſi les pauvres pour les enrichir des

dons de sa grace, & pour les faire héri-
Jacob. 2. tiers de son Royaume céleste, *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide & hæredes regni?* il ne les a pas néanmoins tous choisis également, & tous ne l'ont pas également choisi. Il y en a qu'il rejette & qu'il réprouve, parce qu'ils sont criminels; il y en a sur qui il n'a nulle vûe particuliére, & qu'il ne destine à rien autre chose dans le monde, qu'à y tenir le dernier rang que sa providence leur a marqué: mais il n'en est pas de même de ceux-ci. Ce sont des pauvres dont Dieu a fait un choix spécial, des pauvres qu'il a distingués entre les pauvres, en les appellant à lui, & les prédestinant pour son service par une vocation qui leur est propre; des pauvres qui répondant à cette vocation, ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embrassé pour cela l'état ecclésiastique, & ont ainsi consacré leur pauvreté même & leur personne au ministère des autels. Il n'y a point de pauvre dans la vie qui n'ait droit de dire com-
Psal. 15. me le Prophéte, *Dominus pars hereditatis meæ*, le Seigneur est ma portion & mon héritage; mais qui le peut dire avec un titre mieux établi, que ces pauvres, qui là-dessus ont l'engagement le plus solemnel?

C'eſt donc à vous, Meſdames, de prendre garde que ce titre ne leur manque pas. Car Dieu vous en commet le ſoin, & vous ne pouvez, ſans contrevenir à ſes ordres, le négliger. Dans l'ancienne loi il y avoit des terres, des villes même, aſſignées aux Lévites : mais ces Lévites de la loi de grace, ſi je puis ainſi les nommer, Dieu veut qu'ils n'aient pour entretien & pour appui que votre charité. D'autres ont des bénéfices, ont des penſions, ont des revenus : ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de penſions, n'ont de bénéfices, que vos libéralités dont ils n'abuſeront jamais. Si ces aumônes & ces libéralités, ſi ces ſources viennent à tarir pour eux, que feront-ils ? à qui s'adreſſeront-ils ? & ne pourront-ils pas ſe plaindre à Dieu qu'il les abandonne, qu'il les avoit choiſis pour leur tenir lieu de tout, & pour ne les attacher qu'à lui ; que dans cette vûe ils ont renoncé à toutes les affaires humaines, & n'ont voulu s'occuper que de lui ; qu'ils ſe ſont ſéparés du monde & retirés dans ce Séminaire, comptant ſur ſa providence & ſe confiant en lui : mais que cette providence ne leur fournit rien, & qu'ils demeurent les mains vuides, ſans fonds & ſans aſſiſtance ? Plaintes qui retomberoient ſur vous, Meſdames,

& dont vous vous expoſeriez à porter un jour toute la peine.

Que dirai-je encore ? ah ! voici, ce me ſemble, ce qui doit faire ſur vos cœurs une impreſſion toute nouvelle & plus ſenſible. Ce ſont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion & de leur foi ; des pauvres perſécutés, qui ſouffrent pour la cauſe de Dieu ; des pauvres à qui le lieu de leur naiſſance n'eſt interdit, que parce qu'ils ſont Prêtres ou qu'ils ſe diſpoſent à l'être, que parce qu'ils ſont Catholiques & qu'ils défendent les intérêts de l'Egliſe. Dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, on les eût mis au nombre des Martyrs & des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt. Car dans le tems des perſécutions, c'étoit une eſpéce de martyre d'être exilé pour la foi, d'être priſonnier & captif pour la foi. Or voilà l'état & la ſituation de ces pauvres. La foi qu'ils profeſſent, leur a ſuſcité autant d'ennemis que l'erreur a formé d'hérétiques parmi des peuples indociles & rébéles à la lumiére. Ils ont enduré pour cette foi les traitemens les plus rigoureux, *Anguſtiati, afflicti.* Ils ont été proſcrits, pourſuivis, empriſonnés, *Inſuper & vincula & carceres.* Ils ont été obligés de ſe cacher dans des déſerts & dans des

Hebr. c. 11.

cavernes ; & ce n'eſt qu'après avoir eſſuyé mille périls, qu'ils ont pû parvenir juſqu'à nous & chercher en ce Royaume un aſyle: *In ſolitudinibus errantes, in montibus & cavernis terræ.* *Ibid.*

Mais quel aſyle y trouvent-ils, s'ils n'y peuvent ſubſiſter ? & que leur ſert d'être échappés aux traits de leurs perſécuteurs & aux attentats de l'héréſie, ſi nous les laiſſons languir dans la misère au milieu de la Catholicité? Comprenez, Meſdames, comprenez bien, qu'il ne s'agit point ſeulement ici de la charité & de la miſéricorde chrétienne, qui vous oblige à ſecourir les pauvres ; mais qu'il s'agit de votre religion, laquelle vous engage par un devoir encore plus inviolable à ſecourir des pauvres, qui ne ſont pauvres, que parce que leur conſtance à ſoutenir ſa gloire les a réduits dans cette pauvreté. Quand les Martyrs autrefois étoient arrêtés dans les fers, tout le corps des Fidéles s'employoit à leur ſoulagement. On les alloit trouver dans les priſons ; on imaginoit mille moyens de leur adoucir leur captivité & leurs peines ; on s'expoſoit pour cela ſoi-même au martyre: tant on les honoroit, & tant on prenoit de part à tous leurs beſoins. Il n'y a plus préſentement le même danger : ces Miniſtres du Dieu

vivant, ces généreux confesseurs de la foi, vous pouvez sans obstacle les aider ; & s'il vous reste quelque zéle pour cette Eglise dont vous êtes comme eux les membres & les enfans, combien vous doivent être chers & vénérables des hommes préparés à lui faire le sacrifice de leur sang, après lui avoir déja sacrifié toutes leurs espérances temporelles & leur repos ?

Ce sont des pauvres envers qui vous pratiquerez tout à la fois, & l'aumône corporelle, & l'aumône spirituelle : c'est-à-dire, envers qui vous pratiquerez toute la perfection de la charité. Car prenez garde, je vous prie, la charité qui est la Reine des vertus, ne se rend pas seulement attentive aux besoins corporels du prochain ; & je puis dire même que ces besoins qui regardent la vie présente, sont les moindres sujets de sa vigilance & de ses soins. Contribuer à l'instruction, à l'éducation, à la sanctification du prochain ; lui procurer les secours du salut, & non-seulement de son salut, mais du salut d'autrui auquel il peut travailler: voilà l'objet principal de la charité. A l'égard des pauvres vagabonds, on n'exerce que cette charité commune qui soulage le corps. Il est vrai que Dieu l'ordonne, & qu'il la récompense ; mais ce n'est du reste qu'une

charité du dernier ordre, & bien inférieure celle qui va jusqu'à l'ame, puisque l'ame est infiniment plus noble que le corps. Dans les hôpitaux on joint l'une & l'autre, & l'on ajoute au soulagement du corps la conduite de l'ame ; mais après tout la fin immédiate & directe de ces maisons de charité, & si j'ose ainsi m'exprimer, de ces infirmeries publiques, c'est la santé du corps. Tout ce qui concerne l'ame n'en est que l'accessoire : au lieu que l'aumône corporelle ne se fait ici qu'en vûe de l'aumône spirituelle ; qu'en vûe d'affermir des hommes Apostoliques dans leur attachement à la vraie créance, & de leur associer de zélés ouvriers qui puissent les seconder dans leurs saintes entreprises.

Enfin, Mesdames, ce sont des pauvres qui par leurs priéres vous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de vous, & qui sans cesse feront monter en votre faveur vers le trône de Dieu, les vœux les plus ardens & les plus puissans. Deux choses qu'il ne faut point séparer, & que vous devez bien remarquer : les vœux les plus sincères & les plus ardens, & les vœux auprès de Dieu les plus efficaces & les plus puissans. Car ce ne sont point de ces pauvres grossiers & mal nés, tels que

nous en voyons dans le monde, qui ne penſent qu'à leurs perſonnes, & dont vous ne pouvez attendre aucun retour. Ce ne ſont point de ces pauvres tout matériels qui ne ſentent que leurs misères, ſans être touchés de leurs obligations envers les riches, & ſans en avoir aucun ſentiment. Ce ne ſont point de ces pauvres libertins qui ſouvent n'ont aucun uſage des exercices de la religion, & ne prient preſque jamais pour eux-mêmes, bien loin de prier pour ceux qui les aſſiſtent. Ce ſont des pauvres reconnoiſſans, des pauvres ſenſibles aux bienfaits, des pauvres qui par chriſtianiſme & par piété, encore plus que par une gratitude naturelle, ſe tiendront obligés de lever pour vous les mains au Ciel & de lui offrir leurs ſacrifices.

Oui, Meſdames, pendant que vous êtes dans le tumulte & l'agitation du monde, recueillis devant Dieu, ils imploreront pour vous ſa miſéricorde, lui repréſenteront, pour la fléchir, vos aumônes & vos charités. Pendant que vous êtes au milieu de mille dangers, & dans des occaſions ſi fréquentes de tomber & de vous perdre, proſternés au pied des autels, ils demanderont à Dieu pour vous des graces de ſalut, & les graces les plus fortes & les plus précieuſes. Pendant que vous êtes

peut-être hors des voies de Dieu & dans le désordre du péché, humiliés en la présence du Seigneur, ils solliciteront auprès de lui votre conversion, ils arrêteront les coups de sa justice, & l'engageront à jetter sur vous un regard favorable. Car si leurs vœux sont sincères & ardens, ils ne seront pas moins efficaces ni moins puissans.

Nous sçavons de quels poids sont les priéres des pauvres; nous sçavons, & l'Ecriture nous apprend que Dieu exauce jusqu'à leurs simples désirs, *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*; mais il y a des pauvres néanmoins plus en état d'obtenir, & cela par leur mérite personnel & par leur sainteté. Quand le pauvre prie, dit saint Augustin, si c'est un pécheur, ce n'est pas lui que Dieu écoute en faveur du riche, mais c'est l'aumône même du riche, qui mise comme un dépôt dans le sein de ce pauvre, se fait entendre, & a son langage pour s'exprimer. Au lieu que si c'est un juste, si c'est un homme de Dieu, agréable à Dieu, & uni avec Dieu; ce n'est plus seulement l'aumône qui touche le cœur de Dieu, mais le pauvre & l'aumône tout ensemble. De sorte que Dieu se trouve doublement engagé à ouvrir ses trésors & à les répandre. Que ne devez- *Psal. 9.*

vous donc pas attendre de la médiatio
& des prières de ces pauvres qui vou
exposent aujourd'hui leurs besoins ? Par l
commerce de l'aumône vous entrerez e
société de tous les biens spirituels qu'il
acquiérent dans la retraite, comme ils er
treront en société des biens temporels qu
vous possédez dans la vie. Ce sont de f
déles serviteurs de Dieu, qui, selon l'ex
presse doctrine de saint Paul suppléeron
à votre pauvreté, comme vous supplée
à leur indigence. Il faut, disoit ce gran
Apôtre écrivant aux Corinthiens, & leu
recommandant la miséricorde & la charité
il faut que votre abondance soit le sup
plément de l'indigence de vos freres, afi
que dans votre pauvreté vous soyez vous
mêmes soulagés par leur abondance. C
Maître des nations supposoit que les pau
vres étoient riches devant Dieu en méri
tes & en vertus ; c'est pourquoi cette ré
gle ne peut pas être appliquée à tous le
pauvres, mais seulement à ceux qui s
sanctifient par la pauvreté, à ceux qui son
pauvres de cœur & d'esprit, à ceux qu
vivent dans un détachement parfait de
biens de la terre : & ce même Docteu
des Gentils supposoit au contraire que le
riches sont communément très-pauvres e
bonnes œuvres & en sainteté : d'où i

oncluoit que par une communication mu-
uelle & utile aux uns & aux autres, ils de-
oient ſe prêter ſecours & s'entr'aider.

Or voilà, Meſdames, la condition avan-
ageuſe que Dieu vous offre, ou que je
ous offre moi-même de ſa part. Autant
ue ces pauvres pour qui je m'emploie
près de vous, ſont pauvres ſelon le mon-
e, autant ſont-ils riches ſelon Dieu, &
tant peuvent-ils vous enrichir, non pas
e biens paſſagers & périſſables, mais de
ens éternels & incorruptibles. Voilà les
nis que vous devez vous faire ſuivant la
role de l'Evangile, & que vous devez,
our uſer de cette expreſſion, acheter au
ids de l'or, *Facite vobis amicos de mam-* *Luc.*
ona iniquitatis: des amis agréables à *c. 16.*
ieu, chéris de Dieu; ſpécialement élûs
e Dieu, des amis qui dans leurs lon-
ues oraiſons, dans leurs auſtérités & leurs
ortifications, dans leurs ſaints exercices
ſouviendront de vous, & ne ceſſeront
intercéder pour vous, des amis qui com-
e les Anges de la terre, ſe préſenteront
vant le trône du Très-Haut: je dis plus;
i revêtus du plus ſacré caractère, & cé-
brant chaque jour le redoutable Myſtère
e nos autels, immoleront pour le ſalut
e vos ames l'Agneau ſans tache & la Vic-
me de propitiation. Ah! Meſdames,

quand au Sang de ce divin Agneau, il joindront vos aumônes & leurs humbles demandes, le Ciel se tiendra-t-il fermé & que faudra-t-il davantage pour vous mettre à couvert de tous ses foudres, & pour attirer sur vous toutes ses bénédictions ? De-là vous voyez qui sont ceux que vous devez assister, & je vais encore vous faire voir plus particuliérement pourquoi vous les devez assister. C'est la seconde partie.

II. PARTIE. IL est difficile, Mesdames, que vous ignoriez l'état déplorable où se trouve réduit un Royaume jusques à présent si fidéle à l'Eglise, & si Catholique. L'erreur a prévalu, non par la force de la persuasion, mais par la violence des armes. L'hérésie, après avoir désolé l'Angleterre & l'Ecosse, pour comble de ses prétendus triomphes, a pénétré dans l'Irlande, & y a porté ses ravages. Il n'est permis à nul Prêtre d'y entrer ; tous les Evêques en sont chassés ; tous les Missionnaires exilés. Si l'on y tolère encore quelques Pasteurs, c'est seulement jusqu'à leur mort & sans espérance de succession. Voilà donc le troupeau de Jesus-Christ abandonné ; voilà son héritage détruit ; voilà dans cette terre si long-tems éclairée des plus pu

tes lumiéres de la Foi, & si fertile en Saints, la Religion éteinte, à moins que Dieu par son aimable Providence ne daigne y pourvoir. Or il y pourvoit par l'établissement de ce Séminaire, à quoi vous devez contribuer.

Car dans cet établissement qu'est-ce qu'on se propose ? D'élever des sujets qui puissent un jour servir cette Eglise affligée, & en réparer les ruines ; qui malgré l'injustice des loix, & la rigueur des arrêts, aillent remplacer les Pasteurs qu'elle aura perdus, & dont elle est sur le point de se voir entiérement destituée ; qui osent hasarder pour cela leur liberté, leur vie, & que nul péril, que nulle crainte ne soit capable d'arrêter; des sujets qui consolent, qui rassurent, qui maintiennent le Troupeau, non pas encore absolument dispersé, mais à la veille de l'être ; qui confirment les foibles dans la foi, qui ramenent ceux que l'orage auroit entraînés, qui inspirent un courage tout nouveau à ceux que la persécution n'aura pû ébranler. Car du moment qu'ils manqueront de ce soutien, que doit-on se promettre d'eux ? & quel fonds y a-t-il à faire sur des peuples intimidés, troublés, déconcertés ? Tel est, dis-je, le dessein que se sont tracé les zélés Instituteurs de cette Maison. Ils ont eu

en vûe d'établir un Séminaire conçû & formé ſolon l'idée du Concile de Trente, c'eſt-à-dire, de celui de tous les Concile qui s'eſt appliqué avec plus de ſoin à l réformation du Clergé, qui nous a donn là-deſſus de plus ſolides & de plus ſainte régles, & en particulier celle qui regard l'érection des Séminaires : deſſein, qui n' pû être que l'œuvre de Dieu, & de ce eſprit de vérité, lequel diſpoſe tout ave autant d'efficace, que de douceur & d ſageſſe.

Animés d'un vrai zéle pour la gloir du Seigneur, de vertueux Miniſtres on entrepris d'accomplir à la lettre tout c que les Peres du Concile ont preſcrit, & de le ſuivre de point en point. Ils l'on entrepris, & c'eſt ce qui s'exécute heureuſement en cette ſainte Communauté. C'eſt là qu'on cultive de jeunes gens, comm de jeunes plantes dans la Maiſon de Dieu de jeunes hommes qui déja ont aſſez d raiſon pour connoître leur état & ſes de voirs, mais qui n'ont point encore aſſe d'uſage, ni aſſez d'expérience pour en exer cer les fonctions. C'eſt-là qu'on dreſſe d jeunes Clercs, dont on éprouve le mérite dont on démêle les bonnes & les mau vaiſes qualités, les unes pour les fair croître, & les autres pour les retranche

les corriger ; dont on étudie le naturel, génie, les forces, les talens, afin de appliquer chacun à ce qui leur con-ent, & de leur partager utilement leurs nplois. C'eſt-là qu'on forme de jeunes ccléſiaſtiques à ſervir l'Egliſe dans l'eſprit numilité, de pauvreté, de patience, de noncement à ſoi-même. Les gens de alité entrent dans l'Egliſe pour s'y ag-andir, pour s'y enrichir, pour en poſ-der les honneurs, pour en percevoir les venus ; & ſelon la fauſſe opinion du mon-dont ils ne ſe laiſſent que trop préve-r, ce ſeroit une honte pour eux d'être ccléſiaſtiques, & de n'avoir nul autre titre ui les diſtinguât. Mais on fait entendre à eux-ci que le plus grand honneur où ils aiſſent prétendre, eſt de rendre à l'E-iſe les ſervices qu'elle leur demande ; u'ils ne doivent avoir, en la ſervant, ni autres vûes, ni d'autre ambition ; qu'ils doivent ſervir pour les fruits qu'elle en eut retirer, & non pour les avantages mporels qu'ils en peuvent eſpérer ; & ue bien loin de vouloir profiter de ſes dé-ouilles, ils doivent eux-mêmes ſe dé-ouiller de toutes choſes, ou du moins onſentir à en être dépouillés. C'eſt-là que ans un certain cours d'études, on leur ait acquérir toutes les connoiſſances né-

ceſſaires : ſciences humaines, ſciences di
vines, rien n'eſt omis, & rien n'échapp
à leur application ; car le zéle doit êtr
éclairé, & ſans les lumiéres de la doctri
ne, il ne peut ſe conduire lui-même, n
conduire les autres. C'eſt-là que par un
pratique ordinaire & journaliére de l'orai
ſon, ils s'inſtruiſent des voies de Dieu, &
des plus ſecrets Myſtères de la vie inté
rieure ; qu'ils ſe nourriſſent d'utiles lectu
res, qu'ils y puiſent de ſalutaires enſeigne
mens, & qu'ils ſe diſpoſent à être un jou
d'habiles directeurs des ames. Enfin, c'eſt
là que par avance & en des exercice
particuliers, ils font une eſpéce d'appren
tiſſage des différens miniſtères, où dan
la ſuite ils doivent être employés ; qu'il
s'accoutument à chanter l'Office divin
à en obſerver toutes les cérémonies,
enſeigner, à catéchiſer, à exhorter, à prê
cher. Quelle reſſource pour cette Egliſe
où ils ſont deſtinés; & ſans cette reſſour
ce, en quelle décadence va-t-elle tom
ber, & que pourra-t-on recueillir de tan
d'ouailles livrées au pouvoir & à la furet
du loup raviſſant ?

Or le moyen, Meſdames, de leur pro
curer ce ſecours, & de l'entretenir, ſi l
charité n'y contribue ? Comment cett
Maiſon ſubſiſtera-t-elle ſans fonds, & que

utre fonds a-t-elle préſentement que la
rovidence, & que les aumônes des Fidé-
es? C'eſt donc à vous que s'adreſſe toute
ne Egliſe autrefois ſi floriſſante, mais
naintenant plongée dans l'amertume, &
ccablée ſous l'oppreſſion de ſes ennemis.
C'eſt vers vous qu'un nombre infini de
Catholiques tendent les bras, & c'eſt ſur
ous qu'ils appuient toute leur eſpérance.
l eſt rapporté aux Actes des Apôtres, que
aint Paul vit en ſonge un homme de Ma-
édoine. C'étoit l'Ange tutelaire de cette
rovince, qui l'invitoit à y venir annon-
er l'Evangile: *Tranſiens in Macedoniam,* *Act. c.*
djuva nos. Aidez-nous, lui diſoit-il, & 16.
enſez à nous. Après cette viſion, ajoûte
Hiſtorien ſacré, Paul ne tarda pas à par-
ir, nous nous mîmes promptement en
hemin, aſſurés que Dieu nous appelloit
our inſtruire les Macédoniens: *Ut au-* *Ibid.*
em viſum vidit, ſtatim quæſivimus profi-
iſci in Macedoniam, certi facti quòd vo-
aſſet nos Deus evangelizare eis. Ce n'eſt
oint l'Ange Protecteur de l'Irlande qui
ous parle ici, Meſdames; mais c'eſt le
Miniſtre du Seigneur envoyé de ſa part,
chargé de vous recommander une des
lus chères portions de ſon troupeau. Ce
'eſt point pour des Idolâtres & des In-
déles que je viens intercéder, ce n'eſt

point pour des Schismatiques & des Héré
tiques : c'est pour des enfans de la mê
me Eglise que vous, c'est pour vos fre
res. Je ne vous demande point que vou
couriez après ces brebis errantes, ni qu
vous alliez les chercher sur leurs mon
tagnes. Je ne vous dis point en leur nom
Transiens adjuva nos ; Passez les mers
hâtez-vous de nous apporter vous-mê
mes la consolation que nous attendons
Quand je vous le dirois, le même zél
qui brûloit le Maître des Gentils, & qu
le pressoit si vivement, devroit vous dis
poser à entreprendre les plus pénible
voyages ; & retenues par de justes consi
dérations, par des raisons de bienséance
de convenance, d'état, du moins dans l
sentiment du cœur, & par le désir, devriez
vous être préparées à surmonter, s'il l
falloit, tous les obstacles, & à soutenir
malgré votre foiblesse, toutes les fatigue
qu'il y auroit à supporter. Mais on n'en
exige pas tant de vous, & voici préciſé-
ment où l'on se borne ; *Adjuva nos* : c'es
que vous fassiez par d'autres ce que vou
ne pouvez faire par vous-mêmes. Or vou
le ferez, en fournissant par vos largesse
de quoi assembler de dignes Ministres, de
quoi les nourrir, de quoi les vêtir, de
quoi les envoyer comme une sainte mi-
lice

ice qui combatte pour l'Eglise, & qui chéve par l'efficace de la parole de Dieu, e que vous aurez commencé par l'abon-ance de vos charités.

Mais on ne peut pas fournir à tout : ous le dites, Mesdames, & c'est un lan-gage spécieux dont on se prévaut dans le nonde : mais écoutez ce que j'ai à y op-oser. Car je soutiens d'abord qu'il n'y a ommunément rien à quoi la charité chré-ienne ne puisse satisfaire, lorsqu'elle agit ar l'esprit de la foi, & qu'elle est secon-ée par la confiance en Dieu. Cette foi c cette confiance en Dieu rendent tout ossible. Avec l'une & l'autre on est ca-able de faire des miracles ; & c'est ce qui e vérifie tous les jours, sur-tout au sujet e l'aumône. Confiez-vous en Dieu, & n'y aura point d'occasion d'exercer la arité, que vous n'embrassiez : ce que ous croyez aujourd'hui ne pas pouvoir, ous deviendra pratiquable, & peut-être cile. Mais je vais plus loin, & je pré-nds que celles qui s'autorisent de cette xcuse, sont justement celles qui devroient oins l'alléguer : pourquoi ? parce que ce nt ordinairement celles qui pratiquent oins les œuvres de miséricorde, celles ui donnent moins aux pauvres, celles qui ossédées du monde & remplies des ma-

ximes du monde, ont moins d'attention & moins de zéle pour le soulagement du prochain; & par conséquent, qui bien loin d'être justifiées par l'impossibilité imaginaire de fournir à tout, devroient rougir & se confondre devant Dieu de ne contribuer & de ne fournir à rien. Je prétends que cette excuse cesseroit, s'il étoit question de toute autre chose que de la charité & de l'aumône; s'il s'agissoit de fournir à vos divertissemens, de fournir à votre jeu, de fournir à votre luxe & à votre faste.

Mais pour cela on se retrancheroit d'ailleurs: oui, Mesdames, on se retrancheroit pour cela; & que ne se retranche-t-on aussi pour une des œuvres les plus importantes, qui est celle que je vous propose? Vous sçavez ce qui se passa parmi les Israëlites, lorsque Moyse étant sur la montagne où il s'entretenoit avec Dieu, il leur vint dans la pensée de construire un veau d'or, & de l'adorer. Quel empressement, quelle ardeur de tout le peuple! il n'y en eut pas un qui ne s'employât à l'exécution de ce détestable dessein; & toutes les femmes, pour y concourir, se défirent de leurs plus précieux ornemens. Voilà ce que leur inspira l'esprit d'idolâtrie, & que ne doit pas à plus juste ti

re vous inſpirer l'eſprit de religion ? Ne emontons pas ſi haut, ne nous éloignons oint des tems où nous vivons, & des ffaires préſentes : vous ſavez par quelle riſte révolution trois couronnes ont été nlevées à l'un des plus ſaints & des plus léclarés protecteurs de l'Egliſe. Providen- ce de mon Dieu, vous l'avez permis par n de ces conſeils impénétrables que toute a raiſon de l'homme ne peut approfon- lir. Quoi qu'il en ſoit, vous ſçavez, Meſ- lames, quelles ont été, je ne dirai pas es contributions, mais les profuſions du parti hérétique pour ſuſciter une guerre, où la juſtice a ſuccombé, où tous les droits nt été violés, où l'uſurpateur a détrô- né le Prince légitime, & où l'Egliſe, par a chûte de ce Prince, a perdu de ſi belles eſpérances. Hé quoi, à cet exemple, ſi outefois c'eſt proprement un exemple, & non pas un ſujet d'horreur ; à cette vûe, ne vous ſentez-vous point piquées d'une nieuſe & généreuſe émulation ? Quoi, l'héréſie n'aura rien épargné contre la foi que vous profeſſez, elle aura travaillé de tout ſon pouvoir à en arrêter les progrès & à la détruire ; & vous, pour la réta- blir, pour en ſauver au moins les débris, vous ne prendrez rien ſur vous : tout vous coûtera, tout vous paroîtra excéder vos

forces ? Sur cela je vous renvoye au témoignage de cette foi même, qui vit encore assez dans votre cœur pour se faire entendre. Rendez-vous attentives à sa voix, à ses cris, à ses reproches. Que dis-je, Mesdames? soyez toujours de plus en plus sensibles à ses intérêts, comme je dois croire que vous l'avez été jusques à présent, & que vous l'êtes. Agissez pour sa cause & pour sa gloire en ce monde, & elle agira pour votre défense devant le tribunal de Dieu, & vous élevera dans l'éternité à une gloire immortelle, que je vous souhaite, &c.

EXHORTATIONS
POUR DES
COMMUNAUTÉS
RELIGIEUSES.

EXHORTATION SUR L'OBSERVATION DES REGLES.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint pax super illos & misericordia.

Paix & miséricorde à tous ceux qui observeront cette Régle. Aux Galat. ch. 6.

C'EST la promesse que l'Apôtre saint Paul faisoit aux Galates, en leur proposant l'excellente régle du renouvellement intérieur, qu'ils devoient faire d'eux-mêmes en Jesus-Christ, & sans quoi il leur déclaroit, que toutes les observances & toutes les cérémonies de la loi leur étoient absolument inutiles. Je me sers aujourd'hui des mêmes paroles, Mes très-chères Sœurs; & à l'occasion du saint renouvellement de vos vœux, auquel vous vous préparez suivant l'usage de cette

Communauté, je ne crois pas pouvoir vous entretenir d'une matiére plus importante, que de l'obſervation de vos régles. Il y a deux choſes à maintenir dans la Religion : le vœu & la régle. L'un & l'autre ſont ſujets à décheoir ; & par-là même nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nous renouveller dans la pratique de l'un & de l'autre. Le vœu eſt comme le corps de cette fortereſſe myſtérieuſe, où nous nous ſommes retranchés en quit-
Iſaïe. tant le monde, *Urbs fortitudinis noſtræ ;*
c. 26. & la régle lui tient lieu de rempart, de
Ibid. défenſe, de dehors, *Ponetur in eâ murus & antemurale.* Je ne vous parlerai point ici du vœu. Je ne puis douter que parmi des ames ſi religieuſes, il ne ſe ſoit toujours conſervé & ne ſe conſerve dans toute ſon intégrité ; mais à l'égard de la régle, nous confeſſons tous, chacun dans notre état, que comme elle eſt plus expoſée aux atteintes de notre foibleſſe naturelle, il nous eſt beaucoup plus commun auſſi d'en faire des bréches d'une conſéquence même dangereuſe, & qui demandent tous nos ſoins pour les réparer, ſi nous voulons être fidéles à la grace de notre vocation. Saint Paul aſſuroit les premiers chrétiens, que quiconque ſuivroit exactement la même régle que lui, faiſant

rofeſſion du Chriſtianiſme, jouiroit d'une
eureuſe paix : *Et quicumque hanc regulam*
ecuti fuerint, pax ſuper illos : & moi
éduiſant la propoſition de ce Maître des
Gentils à la régle particuliére que nous
vons embraſſée en entrant dans l'état
eligieux, (car ceci me regarde auſſi-bien
que vous, mes chères Sœurs,) je dis par
ne juſte oppoſition, que ſi nous venons
nous relâcher dans l'accompliſſement
le nos régles, à les négliger, à en ſe-
ouer le joug, & à nous faire une crimi-
elle habitude de les violer, nous ne pou-
ons alors conſerver la paix, ni avec Dieu,
i avec nous-mêmes, ni avec le prochain,
'eſt-à-dire avec nos Supérieurs & toutes
es perſonnes qui vivent ſous le même
abit & dans la même maiſon que nous :
Ni avec Dieu, qui nous en demandera
ompte ; ni avec nous-mêmes, qui ſans
ceſſe en reſſentirons au fonds de nos con-
ciences le reproche ; ni avec le prochain,
uiſque le lien qui nous unit tous dans
ne parfaite ſociété, c'eſt la régle, & que
e lien ſe trouve rompu par le déſordre
d'une vie peu exacte & peu réguliére. Trois
points auxquels je me borne, & qui feront
e ſujet de votre attention.

A Prendre la choſe dans ſon principe, I. PARTIE.

Dieu seul est la régle primitive & essentielle de toutes nos actions ; & nous pouvons dire, que comme il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, il n'y a point aussi de régle, de constitution, de loi, qui ne soit une participation de la loi de Dieu, & qui ne parte originairement de cette source divine. Qu'est-ce que la régle qui nous est prescrite dans la Religion ? est-ce une simple production de la sagesse des hommes ? non, mes chères Sœurs : du moment que les hommes ont été suscités de Dieu pour l'établir ; du moment qu'il les a remplis de son esprit pour en être les fondateurs & les instituteurs : qu'il leur a donné pour cela un pouvoir légitime ; que la régle qu'il leur a dictée lui-même, a été ensuite juridiquement approuvée, autorisée & scellée par l'Eglise, nous ne la devons plus considérer comme leur ouvrage, ni par rapport à eux, & ils ne sont plus, selon le terme de l'Ecriture, que les Ministres dont Dieu s'est servi en qualité de Législateur & de Souverain, pour nous déclarer ses desseins & nous intimer ses ordres.

Cette régle, conclut saint Thomas, est donc une volonté spéciale de Dieu, & les hommes à notre égard n'en sont que les interprétes. Volonté que saint Paul ap-

belle de bon plaisir & de perfection, pour la distinguer d'une autre volonté plus absolue, & qui nous impose une plus rigoureuse obligation : *Voluntas Dei bona, & beneplacens, & perfecta.* Volonté par laquelle Dieu nous sanctifie, en nous marquant les voies où il veut que nous marchions, & nous préservant ainsi des égaremens inévitables où notre conduite seroit exposée, si nous étions abandonnés à nos propres lumiéres & même à la droiture de nos intentions. Volonté que Dieu n'a pas formée pour le commun des hommes, mais singuliérement pour nous, & que nous devons par conséquent envisager comme une grace de choix. Enfin volonté dont nous nous sommes fait un mérite d'être dépendans, & dont nous avons préféré la bienheureuse servitude, à tous les avantages de la liberté du siécle. Voilà ce que c'est que notre régle, je dis celle que nous avons à suivre dans la profession religieuse. *Rom. c. 12.*

Que fais-je donc, quand par un esprit de soumission & de ferveur, je m'attache à l'observer ? Prenez garde, s'il vous plaît: je m'unis à Dieu de la plus excellente maniére dont une créature foible comme moi, lui puisse être unie sur la terre : & comment cela ? parce que j'applique

cette volonté parfaite qui eſt en Dieu, aux moindres actions de ma vie, ou que je conforme les moindres actions de ma vie à cette volonté parfaite qui eſt en Dieu ; parce que je me fais à chaque moment une loi de ce qui lui plaît, & qu'à chaque moment je rectifie mes ſentimens & mes déſirs par cette loi ; parce que j'agis en toutes choſes ſelon ſon cœur, & que dans mes emplois je ne diſpoſe point autrement que ſelon ſon gré, de tout mon tems & de toute ma perſonne. Or en cela conſiſte la paix que je ſuis capable d'entretenir avec lui, & dont je jouis tranquillement, tandis que je me tiens ainſi dans le devoir & dans une conſtante régularité. Mais par un effet tout contraire, quand je déſobéis à ma régle, je me ſépare en quelque ſorte de Dieu, je m'affranchis de cette aimable ſujettion qui m'attachoit à lui ; je ne veux plus que ce ſoit ſa volonté qui me gouverne, je veux que ce ſoit mon amour-propre. Comme ſi je lui diſois : Cette volonté, Seigneur, ſous laquelle vous voulez que je me captive, eſt trop gênante pour moi ; elle contredit en trop de rencontres mes inclinations, & j'aime mieux renoncer aux biens ineſtimables qu'elle me pourroit procurer, que me réduire dans un pareil

éſclavage. Elle me trace une telle route : elle m'ordonne le ſilence, & je veux parler ; elle m'appelle à la priére, & je veux travailler ; elle m'engage à l'action, & je veux le repos. Car l'infraction de la régle, ſans qu'on s'en déclare ſi expreſſément, dit tout cela ; & dans cette contrariété qui ſe trouve alors entre Dieu & nous, le moyen que la paix ſubſiſte ?

J'ai péché, mon Dieu, s'écrioit le ſaint homme Job pénétré du ſentiment de ſes miſères, j'ai péché ; & quelle réparation puis-je vous faire de tant d'offenſes ? *Peccavi : quid faciam tibi, ô cuſtos hominum ?* Job, c. 7. Mais permettez-moi, ajoutoit-il, ſans prétendre accuſer votre juſtice, de me plaindre reſpectueuſement & humblement de votre Providence. Pourquoi m'avez-vous créé dans des diſpoſitions ſi différentes de celles où je devrois être envers vous ? Pourquoi, vous qui êtes mon ſouverain Auteur, m'avez-vous donné une volonté ſi oppoſée à la vôtre ? *Quare poſuiſti me contrarium tibi ?* Ainſi parloit-il à Dieu dans l'amertume de ſon ame. Mais Dieu, dit ſaint Grégoire Pape, auroit pû lui répondre : Non, je ne t'ai point créé avec cet eſprit & ce cœur rébelle, & en vain voudrois-tu m'imputer cette oppoſition de ta volonté à la mienne. Ma pro- Ibid.

vidence n'y a point de part : c'eſt l'effet de ton péché. Quand je t'ai formé de mes mains, il n'y avoit rien en toi qui ne fût réglé ; & ſi tu n'étois pas ſorti de la dépendance où te bornoit ta condition & où ma grace te contenoit, il y auroit eû entre moi & toi une éternelle paix. Mais en péchant, tu l'as troublée, cette paix, & tu m'as donné lieu de tourner contre toi la même plainte que tu m'adreſſois : *Quare poſuiſti te contrarium mihi ?* pourquoi toi-même détruiſant l'œuvre de ma grace, & abuſant de ta liberté, t'es-tu perverti juſqu'à me refuſer l'obéiſſance qui m'eſt dûe ? Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu peut dire par proportion à chacun de nous, & ce qu'il nous dit dans le ſecret de l'ame, lorſque nous craignons ſi peu de tranſgreſſer ces ſaintes régles qu'il nous a marquées, & auxquelles nous nous ſommes volontairement aſſujettis. *Quare poſuiſti te contrarium mihi ?* Pourquoi, à force de vous émanciper des loix communes, vous faites-vous une conduite particuliére, qui renverſe toutes mes vûes ſur vous ? Pourquoi par un déréglement de vie où vous vous abandonnez, tombez-vous dans ce malheur, de vouloir preſque toujours ce que je ne veux pas, & de ne vouloir preſque jamais ce que

e veux ? Pourquoi vous arrive-t-il, en ne ſervant, moi, qui aime l'ordre, & qui n'ai rien fait que dans l'ordre, d'être ſi ſouvent hors de l'ordre ?

Il n'y a qu'une choſe, dont les ames mparfaites pourroient ici ſe prévaloir, & qui ſemble dans un ſens leur être favorable, ſçavoir, que le péché ſeul trouble a paix de l'homme avec Dieu. Or la régle, ainſi qu'on nous l'a fait entendre, ſéparée du vœu & du précepte, n'oblige oint ſous peine de péché. On nous l'a lit, mes très-cheres Sœurs, & il eſt vrai : mais vous ſçavez auſſi-bien que moi, le correctif important & néceſſaire, dont en même tems on a eû ſoin de nous prémunir, pour ne pas abuſer de cette maxime. Je n'entre point dans l'examen d'un entiment qui pourroit faire impreſſion ſur vos eſprits, & que de ſçavans Théologiens ont ſoutenu, qu'un Religieux, qui le deſſein formé & par état, viole ouvertement ſa régle, & la néglige, dès-là tombe dans un péché grief, pourquoi ? parce que dès-là, diſent-ils, il n'eſt plus dans la voie de la perfection où il doit tendre ; parce que dès-là il renonce à ce qu'il eſt, & qu'il déshonore ſon caractère ; parce que dès-là il ſe met dans une impuiſſance morale d'accomplir ſon vœu, & par con-

séquent dans un danger prochain de se damner & de se perdre. Mais sans m'arrêter à cette question, ni vouloir la décider, je m'en tiens à la belle remarque de Hugues de saint Victor. Car, dit ce saint Docteur, il y a ici deux choses à distinguer: une rupture entiére de l'homme avec Dieu, & un simple refroidissement entre l'homme & Dieu. L'un est l'effet du péché, j'entends du péché mortel; & l'autre est la suite de certaines fautes moins griéves, de certaines imperfections, qui ne vont pas jusqu'à ce divorce, mais qui ne laissent pas d'éloigner Dieu de l'homme. Or pour troubler la paix avec Dieu, cet éloignement suffit. Je ne dis pas qu'il suffit pour la rompre absolument, mais pour la troubler; c'est-à-dire, pour entretenir l'ame religieuse dans un état de contrariété avec Dieu; pour interrompre le commerce intime & secret qu'elle avoit, ou qu'elle pouvoit avoir avec Dieu; pour arrêter le cours des communications de Dieu, des graces de Dieu, des lumiéres de Dieu; & voilà ce que fait au moins la transgression de la régle. Dieu n'est pas content d'une ame, & ne doit pas l'être. Plus donc pour elle de ces faveurs particuliéres qu'il accorde aux ames exactes, & qui sont la récompense de leur fidélité.

Plus de goût dans la priére, plus de vûes
lans l'oraiſon, plus de bons mouvemens
lans la Communion, plus de ferveur dans
ous les exercices de la Religion: aridité,
échereſſe, inſenſibilité. L'ame de ſa part,
i je puis m'exprimer de la ſorte, n'eſt pas
ontente de Dieu, parce qu'elle s'en trou-
ve ainſi délaiſſée, & que ſouvent elle eſt
ſſez aveugle, pour ne pas voir qu'elle s'eſt
lle-même attiré ce châtiment. Elle oſe
e plaindre que Dieu l'abandonne, qu'elle
'en reçoit rien, qu'elle ne ſent rien, que
out lui devient inſipide, & que rien ne
ui adoucit le fardeau: ah! vous vous
n étonnez, ame négligente & infidelle,
nais en devez-vous être ſurpriſe? Car
ites-moi, pour qui eſt la paix de Dieu?
our ceux qui aiment Dieu; & c'eſt à pro-
ortion de leur amour, que Dieu leur fait
oûter ſes douceurs céleſtes: *Pax multa* *Pſal.*
iligentibus legem tuam. Or comment l'ai- 118.
ez-vous? Si vous n'avez pas encore per-
u ce fonds d'amour abſolument néceſſaire
our vous préſerver de ſa haine, & vous
aintenir en grace avec lui, du reſte avez-
ous cet amour vigilant qui étudie toutes
es volontés, cet amour agiſſant qui ſe
orte à tout ce qui peut lui plaire, cet
mour prévenant qui n'attend pas même
es ordres, & qui les exécute, pour ainſi

parler, avant que de les avoir reçus ? Á
vez-vous cet amour généreux à qui rie
ne coûte, dès qu'il y va de sa gloire
cet amour libéral qui ne ménage rien
dès qu'il est question de ses intérêts ; ce
amour prompt, fervent, constant, qu
rien n'arrête, & que rien ne lasse, dè
qu'il faut, & dans les grandes occasions
& dans les plus petites choses, lui obéir
L'avez-vous, dis-je, cet amour parfait
ou travaillez-vous à l'avoir ? Si cela étoit
n'auriez-vous pas toute une autre exacti
tude dans la pratique de la Régle, où Die
vous déclare ce qu'il veut de vous, & d
quelle maniére il veut être servi ? Sça
chant qu'il en est l'Auteur, & qu'elle vien
de lui, ne la respecteriez-vous pas ? &
oseriez-vous en omettre un point ? Est-i
donc étonnant, lorsque vous la viole
avec tant de liberté, qu'il vous traite com
me vous le traitez lui-même ; & qu'
laisse son amour se rallentir pour vous
comme à son égard vous avez laissé rallen
tir le vôtre ? Or cet état est ce que j'ap
pelle une espéce de guerre entre lui &
vous ; & c'est alors que doit s'accompli
dans votre personne cette parole de l'E
criture, que quiconque résiste à Dieu, n
peut être en paix avec Dieu : *Quis restiti*
Job.c.7. *ei, & pacem habuit ?*

Mais, dites-vous, de transgresser ma Régle, ce n'est pas même une offense de Dieu vénielle. Je le veux : car je ne prétends point, mes chères Sœurs, vous rendre le joug plus pesant qu'il n'est, & en toutes choses je fais profession de m'en tenir à la plus exacte vérité. Il est donc certain, & je le reconnois, que ni votre Régle, ni la mienne, ne sont point en soi des sujets de péché, & pas même du moindre péché : mais en même-tems que je le dis comme vous, voici ce que j'ajoute, & de quoi vous devez convenir avec moi : c'est que l'infraction de la Régle peut n'être pas péché prise en elle-même, & l'être par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, que ce ne soit point précisément un péché de parler, de s'entretenir, de converser à une heure & dans un lieu où la Régle ordonne de se taire, j'y consens ; mais le scandale que vous causez alors, est un péché ; mais le mépris que vous faites alors de votre Régle, est un péché ; mais l'immortification, la dissipation, la curiosité ; peut-être la passion, l'animosité, l'esprit de censure, tous les sentimens du cœur, qui vous font alors parler, sont des péchés. Or qui ne sçait pas combien il est facile & ordinaire que ces circonstan-

ces, ou d'autres semblables, se rencontrent dans la transgression de nos Régles ? Ah ! mes chères Sœurs, rentrons en nous-mêmes, & faisons une sérieuse réflexion sur nous-mêmes ; nous nous trouverons beaucoup plus coupables devant Dieu que nous ne l'avions crû jusques à présent. Quoi qu'il en soit, des ames dévouées à Dieu doivent-elles donc compter si exactement avec Dieu ? & pour me faire observer ma Régle dans toute son étendue, pour m'engager à n'en pas omettre l'article le plus léger, ne doit-il pas me suffire, Seigneur, que ce soit au moins une imperfection de la violer ; que ce soit m'opposer à l'exécution de vos desseins, & agir contre vos vûes ? Dans cet état de contradiction, d'opposition mutuelle & habituelle entre vous & moi, que puis-je attendre de vous ? & par quel titre pourrois-je me promettre de conserver une sainte union avec vous ? Ne seroit-ce pas, si je m'en flattois, le dernier aveuglement ? Ne seroit-ce pas la plus grossiére & la plus dangereuse illusion ? Il faut donc, si je veux avoir la paix de Dieu, comme parle saint Paul, *Pax Dei* : cette paix qui est au-dessus de tous les sens, cette paix plus précieuse que toutes les richesses, que toutes les grandeurs, que tous les plaisirs du mon-

Philip. c. 3.

e; cette paix que j'ai dû chercher dans
retraite religieuſe, & que j'y dois ché-
r comme mon unique tréſor ; il faut,
is-je, pour l'avoir cette paix divine, que
e me ſoumette à ma régle. La nature y
épugnera, & cette condition lui paroîtra
néreuſe ; mais le fruit que je retirerai,
e fruit de paix, & d'une telle paix, eſt
n aſſez grand bien, pour me dédomma-
er de tout ce qu'il m'en coûtera de vio-
nces & d'efforts. Avançons ; ſans l'obſer-
ation de la régle, point de paix avec
ieu : & point de paix avec nous-mê-
es ; c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

Omment une ame peut-elle être bien
vec elle-même, lorſque dans elle-mê-
e elle eſt déréglée ; & le moyen qu'elle
uiſſe de la paix intérieure, tandis qu'elle
ntretient au milieu d'elle-même deux
nemis qui ſe combattent ſans ceſſe &
livrent les plus rudes aſſauts ? Or voilà
état d'une ame religieuſe qui ne vit pas
nformément à ſa profeſſion, & qui veut
affranchir des obſervances de ſa régle.
aint Bernard parlant de lui-même, s'ex-
iquoit en des termes qui devroient nous
rprendre, ſi nous ne ſçavions pas quel
prit les lui inſpiroit, & qu'ils partoient
u fond de ſon humilité. Vous me voyez,

mes freres, disoit-il à ses Religieux ; ma
me connoissez-vous, & sçavez-vous q
je suis ? Ah, poursuivoit cet humble ser
viteur de Dieu, j'aurois peine à le di
moi-même, & à me bien définir. C
de la maniére que je vis, je ne suis,
du monde, ni de la religion. Je ne su
pas du monde, puisque j'y ai renoncé
& je ne suis pas proprement de la religio
puisque toute ma conduite est si peu rel
gieuse. J'étois appellé de Dieu à la sol
tude, & il n'y a point d'homme si dissi
que moi. J'ai fait vœu de vivre dans
cloître, & toute ma vie se passe au d
hors, dans les voyages, dans les cou
des Princes, dans les assemblées publique
Mon emploi devoit être de vaquer à
contemplation des choses du Ciel, &
me trouve chargé de toutes les affair
de la terre. Qu'est-ce que tout cela ?
dans une telle disposition, ne dois-je p
me regarder comme un monstre ? Ainsi
pensoit ce grand Saint, ainsi le confessoi
il ; & c'étoit, encore une fois, son humili
seule qui lui inspiroit ce sentiment, & l
faisoit tenir ce langage. Car il n'agissoi
en tout, que par l'ordre de Dieu. S'il tra
toit avec les Rois & les Potentats du si
cle, ce n'étoit que pour travailler à le
conversion. S'il se trouvoit dans les pl

élébres aſſemblées, ce n'étoit que pour
erminer les Schiſmes, & pour accommo-
er les différends. Occupations où la cauſe
e Dieu l'engageoit, & qui valoient mieux
ue le repos de ſa ſolitude : outre qu'il
i portoit toujours dans ſon cœur, cette
olitude ſi chère ; qu'il l'y conſervoit au
ilieu de tous les embarras, & que s'il
ortoit de ſon Monaſtère, c'étoit pour al-
er répandre dans le monde l'eſprit de la
Religion, & non point pour apporter dans
Religion l'eſprit du monde.

Mais nous, mes chères Sœurs, quand
ous négligeons notre régle, & que nous
n abandonnons la pratique, ne pouvons-
ous pas dire à notre confuſion & avec
érité, ce que ſaint Bernard diſoit pour
on inſtruction & pour s'humilier ? Car
u'eſt-ce qu'une perſonne religieuſe ſans
égularité ? n'eſt-ce pas comme un phan-
ôme & une chimère ? Elle eſt du corps
e la Religion, & elle n'en eſt pas. Elle
'eſt pas du monde, & elle en eſt. Pre-
ez-garde : elle eſt du monde, puiſqu'elle
l'eſprit du monde, qui eſt de vivre ſans
égle ; & elle n'eſt pas du monde, puiſ-
que ſon état l'en ſépare. Elle eſt du corps
e la Religion, puiſqu'elle a les engage-
nens de la Religion ; & néanmoins elle
n'eſt pas membre de la Religion, puiſqu'elle

n'eſt pas animée de l'eſprit de la Religion. Elle eſt l'une & l'autre tout à la fois ; car elle tient quelque choſe de l'un & de l'autre : & elle n'eſt tout à la fois ni l'un ni l'autre ; car elle ne veut pas être l'un, & elle ne peut pas être l'autre. Or dans cette contrariété, je prétends qu'il eſt impoſſible qu'elle ait la paix, pourquoi ? parce que delà doivent naître dans elle des affections, des déſirs, des ſentimens, tout oppoſés, & que cette diverſité de ſentimens, de déſirs, d'affections, doit exciter dans ſon cœur une guerre perpétuelle.

Vous ſçavez ce qui faiſoit gémir ſaint Paul. Malheureux que je ſuis, s'écrioit ce grand Apôtre, qui me délivrera de ce corps mortel, où j'ai tous les jours de ſi violens combats à ſoûtenir ? Je ſens preſque à chaque moment la chair s'élever contre l'eſprit, & l'eſprit contre la chair : tellement qu'ils ne s'accordent jamais, & que j'en porte toute la peine : *Caro enim concupiſcit adversùs ſpiritum, ſpiritus autem adversùs carnem : hæc enim ſibi invicem adverſantur.* Hélas ! mes chères Sœurs, ne ſommes-nous pas encore dans un état plus fâcheux, quand deux eſprits contraires & abſolument incompatibles, ſe trouvent tout enſemble au milieu de nous, pour

Galat. c. 5.

nous

ous tourmenter ? L'eſprit de la régle, & eſprit de la liberté : l'eſprit de la régle, ue nous avons reçu dès notre enfance pirituelle, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, eſt-a-dire, dès notre entrée dans la mai-on de Dieu ; & l'eſprit de la liberté, qui ans la ſuite a repris ſur nous ſon empire, s'eſt emparé de notre cœur. L'eſprit e la régle, qui nous inſpire la ſoumiſ-on ; & l'eſprit de la liberté, qui nous orte à l'indépendance. L'eſprit de la ré-le, qui nous captive, & par-là nous evient inſupportable ; & l'eſprit de la li-erté, qui nous flatte, & qui par-là mê-e nous corrompt. Car c'eſt bien alors ue nous pouvons nous écrier avec tout n autre ſujet que le Docteur des nations : *Infelix ego homo, quis me liberabit de cor-pore mortis hujus* ? Hé, Seigneur, juſques quand ſerai-je dans le trouble, & en e ſi cruelles agitations ? Je ne ſuis plus 'accord avec moi-même. Je ſuis com-attu par mes propres ſentimens. Je con-amne ce que j'aime, & j'aime ce que je ondamne. Je veux, & je ne veux pas ; tant que je demeure ainſi partagé, puis-avoir la paix & m'établir dans une ſitua-on tranquille ?

Rom. c. 7.

Non, mes chères Sœurs, nous ne l'au-ons jamais, & quelles douceurs pourrions-

nous goûter ? Les douceurs du monde nous sont interdites, & nous nous privons des douceurs de la religion. Nous n'avons pas les joies apparentes du monde, parce que nous ne le pouvons pas ; & nous n'avons pas les joies solides de la religion parce que nous ne le voulons pas. Le monde a ses divertissemens & ses plaisirs mais nous n'y pouvons prétendre, puisque nous l'avons quitté. La religion a ses consolations toutes spirituelles & toutes saintes ; mais elles ne sont pas pour nous puisque nous vivons sans régle. Car de mépriser la régle & d'en ressentir l'onction c'est ce qui ne fut jamais, & ce qui ne peut être. Or n'ayant plus ni consolation ni douceur dans la vie religieuse n'est-ce pas une conséquence nécessaire que nous n'ayons plus ni calme ni repos dans le cœur ? De sorte, mes chères Sœurs pardonnez-moi si j'applique ici ces paroles de saint Bernard, & si j'use de cette comparaison, dont vous pourriez justement être blessées, si je l'entendois à la lettre, & que je n'y misse pas toute la proportion convenable : desorte que ce qui se passe à l'égard de l'ame réprouvée dans le lieu de son supplice éternel, se vérifie en quelque manière dès maintenant à l'égard de l'ame religieuse dans le lieu mê

e où le centuple lui étoit deſtiné, & où
ie devoit trouver ſon bonheur. Voulant
ſouſtraire à ſa régle, elle ne veut ja-
ais ce qu'elle devroit vouloir, & elle
ut toujours ce qui lui eſt défendu & ce
'elle ne peut avoir. Elle voudroit vivre
a diſcrétion; ordonner elle-même ſelon
n gré de toutes ſes actions, ne faire
e ce qu'il lui plaît, que comme il lui
ît, que lorſqu'il lui plaît; & c'eſt ce
i ne peut lui être permis. Elle ne vou-
oit point dépendre, ſe captiver, ſe gê-
r; & c'eſt à quoi néanmoins elle eſt
liſpenſablement obligée. Or, dit ſaint
rnard, qu'y a-t-il de plus pénible, qu'une
lonté réduite à cette double néceſſité?
ſt-ce pas-là l'image de l'enfer? *Quid* *Bern.*
n pœnale, quàm ſemper velle quod nun-
ım erit, & ſemper nolle quod nunquam
n erit? Quid tam damnatum, quàm vo-
ıtas addicta huic neceſſitati?

Cependant que fait la conſcience? ne
rle t-elle point? n'agit-elle point? &
ns ce déſordre ne vient-elle pas ajouter
ine ſur peine, & percer une ame de
pointes les plus douloureuſes? Ah!
es chères Sœurs, il n'y a que Dieu &
us qui ſoyons témoins de ce qu'elle
us fait ſentir, quand nous ſortons des
ies que notre régle nous a tracées, &

que nous nous abandonnons à nous-mêmes. Si peut-être à certains momens où les objets nous dissipent & nous entraînent, nous ne sommes point touchés de ses remords secrets ; que ces momens sont suivis de retours amers, de traits vifs & piquans, de pensées tristes & affligeantes ! Car au milieu de tant de bons exemples qu'on a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit & de tout ce qu'on entend dans la confession, dans la communion, dans l'oraison, dans tous les exercices dont on ne peut s'absenter, & où l'on assiste au moins de corps, si l'on n'y est pas de cœur, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit mille réflexions qui l'inquiétent, & mille reproches qui le piquent. Je ne suis pas ce que je dois être, je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit. Pourquoi me distinguer ainsi des autres, & ne pas faire ce qu'ils font ? Pourquoi m'exempter des loix communes ? & qui m'autorise à prendre toutes les libertés que je me donne ? Que seroit-ce si chacun en usoit comme moi ? & quelle forme de religion y auroit-il dans une Communauté ? Mais enfin à quoi se terminera la vie lâche que je mene ? & qui me servira d'avoir quitté le monde ? Que deviendrois-je si Dieu m'appelloit à lui

z quelle consolation aurois-je de mourir
n cet état ? Est-ce un état de perfection ?
ist-ce même, par rapport à moi & à
nes engagemens, un état de salut ? Tout
ela, mes chères Sœurs, ce sont autant
e vûes dont on ne peut se défendre, &
ui nous causent malgré nous les plus mor-
elles allarmes. Car vous l'avez sagement
rdonné, mon Dieu, disoit saint Augus-
n : & c'est un effet de votre miséricor-
e, aussi-bien que de votre justice, que
ut esprit hors de la régle trouve dans
i-même son châtiment & sa peine : *Justi, Domine, & sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipsi sibi.* *Augustin.*

N'en cherchons point d'autre témoigna-
e que l'expérience. Elle suffit ici pour
ous convaincre ; & souffrez qu'outre les
nnoissances propres que vous pouvez
voir, je vous fasse encore part des mien-
es, & de ce qu'un long usage doit m'a-
oir appris. La Providence qui m'a honoré
u saint ministère où je m'emploie par ses
rdres, & dont je tâche à m'acquitter,
tte Providence divine m'a conduit en
en des lieux différens ; elle m'a fait con-
oître l'intérieur de bien des Maisons re-
gieuses ; elle m'a confié bien des ames,
i n'ont pas dédaigné de m'accepter pour
ur servir de conseil & pour être le dé-

poſitaire de leurs plus ſecrets ſentimen
J'en ai été édifié, j'en ai été touché
j'ai eu mille fois occaſion de me confor
dre moi-même; & malheur à moi ſi
n'en ai pas profité! Mais au milieu de ta
d'exemples édifiants & touchants, c
trouve quelquefois de ces perſonnes ma
contentes & chagrines, à qui tout dépla
dans leur profeſſion, & dont la vie pa
là même n'eſt qu'amertume & que dé
goût. Il y en a beaucoup moins que
monde ne veut ſe le perſuader; & c'e
une injuſtice qu'il fait à notre état, c
croire que ce ſoit-là le grand nombre. Ma
enfin il y en a eu de tout tems, & il
en a encore. Or voici, mes chères Sœurs
ce que vous pouvez obſerver avec moi
c'eſt que de ces ames ainſi rebutées & a
fligées, la plûpart ne le ſont que par
que ce ſont des ames pareſſeuſes & né
gligentes, que parce que ce ſont des am
immortifiées & indociles, que parce qu
ce ſont des ames ennemies de toute cor
trainte, & qui n'ont jamais ſçu ſe fai
quelque violence pour ſe former à l'ord
d'une Communauté & pour s'y accoutu
mer. Car tout ce qu'il y a de Religieuſes fe
ventes & fidéles à leurs devoirs, bien loi
de trouver le joug peſant & de ſe plaindr
ne ceſſent point au contraire de rendr

gloire à Dieu & de le bénir de ſes miſé-
icordes envers elles. Tout leur devient
ratiquable, tout leur devient aiſé. Elles
e plaiſent à tous les exercices de la Reli-
gion, parce qu'elles les aiment; & elles
es aiment, parce qu'elles aiment la ré-
gle, & que ce ſont des exercices que la
régle ordonne. Mais ces ames tiédes, vo-
ages, diſſipées, répandues au dehors, ſans
exactitude & ſans fidélité à leurs pratiques
& aux fonctions de leurs emplois, voilà
celles à qui les moindres obſervances pa-
roiſſent inſoutenables, & qui s'épanchent
là-deſſus en de ſi fréquens murmures.

D'autant plus aveugles, que par une er-
reur dont on ne peut preſque les détrom-
per, elles ſe perſuadent que ce ſera en ſe
mettant plus au large, ſi je puis parler
ainſi, en ſe rendant moins ſujettes aux
pratiques d'une maiſon, & en s'attribuant
comme de plein droit des priviléges par-
ticuliers, qu'elles ſe procureront du ſou-
lagement & qu'elles diminueront leurs pei-
nes. Illuſion la plus ſpécieuſe dans l'appa-
rence, mais dans le fonds la plus fauſſe
& la plus trompeuſe. Car je dis moi que
plus elles chercheront à s'émanciper & à
ſe licencier, plus elles ſeront expoſées aux
mécontentemens & aux ennuis. La raiſon
eſt, que tout ce qu'elles voudront avoir

de commodités & de vaines satisfactions aux dépens de leurs devoirs, ne servira qu'à les rendre encore plus sensibles, plus délicates; & que plus leur délicatesse, plus leur sensibilité augmentera, plus elles sentiront augmenter pour elles le poids de la régle. Il est vrai qu'elles se déchargeront d'une partie de cette régle: mais quoi qu'elles fassent, il y aura toujours mille exercices dont elles ne pourront se dispenser. Il faudra toujours garder certains dehors, il faudra toujours suivre un certain plan de vie; & n'agissant alors que par nécessité & par contrainte, vous jugez assez ce que chaque pas, dans une voie si difficile & si contraire à leurs inclinations, leur doit coûter. Ce n'est donc point un paradoxe de dire, que dans l'état religieux plus on ôte de la charge qu'on a à porter, plus elle pése; que plus on élargit la route où l'on marche, plus on l'étrécit; & que moins on veut se mortifier, plus on s'attire de mortifications. Et c'est en ce sens que nous devons entendre cette belle & consolante parole du Sauveur du monde: *Tollite jugum meum super vos: & invenietis requiem animabus vestris.* Voulez-vous vous établir dans un repos solide & véritable? en voici le moyen, & l'unique moyen; c'est de pren-

Matth. c. 11.

ire ſur vous mon joug, & de n'en rien retrancher. Maxime que vous ne pouvez rop méditer, mes très-chères Sœurs, & qui mérite toutes vos réflexions. Il y en a parmi vous qui depuis de longues années en ont fait l'épreuve, & la font tous es jours. Il ne tient qu'aux autres d'en connoître la vérité par elles-mêmes, & par la pratique encore plus que par les raiſonnemens. Puiſſiez-vous toutes en profiter, & bien comprendre enfin de quelle importance il eſt que vous vous attachiez à l'obſervation de la régle, pour avoir la paix avec le prochain : je conclus par cette troiſiéme partie.

III. PARTIE.

TOus les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, nous tiennent lieu de prochain ; & quand ce Docteur de la Loi dont il eſt parlé dans l'Evangile, vint demander à Jeſus-Chriſt qui il devoit regarder comme ſon prochain : *Et quis eſt meus proximus ?* que lui répondit ce divin Maître ? Il lui repréſenta le prochain ſous l'idée d'un pauvre inconnu, d'un voyageur, d'un paſſant trouvé par hazard dans le chemin de Jéricho, d'un homme ſans nom ; *Homo quidam* : voulant par-là nous apprendre, remarque ſaint Jérôme, que la charité ne faiſoit aucune diſtinction, &

Luc. c. 10.

Ibid.

qu'il n'y avoit point d'homme sur la terre à qui elle ne dût s'étendre, parce qu'il n'y en a point qui ne soit notre prochain. Mais il faut après tout convenir, que dans la profession religieuse il y a deux sortes de personnes, qui nous appartiennent & auxquelles nous appartenons plus particuliérement, vous & moi, en qualité de prochain: sçavoir, nos freres ou nos sœurs qui vivent avec nous sous le même habit, & nos Supérieurs que Dieu a revêtus de son autorité pour nous conduire. Or je prétends, que sans une fidélité parfaite & une sainte soumission à la régle, nous ne pouvons bien conserver la paix ni avec les uns, ni avec les autres; & que dès l'instant que la régle est négligée, la paix en doit être nécessairement altérée. Encore un moment d'attention.

Et d'abord violer la régle & être en paix avec les Supérieurs, n'est-ce pas une contradiction? Car qu'est-ce dans une Communauté Religieuse qu'un Supérieur? c'est le protecteur & le tuteur de la régle, qui par une obligation propre & spéciale, doit la soutenir, doit l'autoriser, doit la défendre, & la venger. Qui doit, dis-je, la défendre, & contre qui? contre ceux qui voudroient entreprendre sur elle, & la transgresser. Qui doit la venger, & de

uoi ? de ces transgreſſions & des tranſ-
reſſeurs. Voilà pourquoi Dieu l'a choiſi :
: comme dit ſaint Paul, ce n'eſt pas ſans
auſe qu'il a le pouvoir en main : *Non* Rom.
ine causâ gladium portat. Il a droit de me c. 13.
ommander, il a droit de me punir, &
e dois obéir à ſes ordres, je dois ſubir
elle peine qu'il lui plaît ſagement & uti-
ement de m'impoſer : tout cela fondé ſur
a commiſſion qu'il a reçue de maintenir
:ette régle, qui lui a été confiée & dont
l eſt reſponſable. Si donc je ne la garde
oas, & ſur-tout ſi je m'obſtine à ne la pas
garder, il doit s'élever contre moi. Il doit
s'oppoſer à l'injuſte poſſeſſion où je vou-
drois m'établir de l'enfreindre impuné-
ment. Il doit me déclarer une eſpéce de
guerre, m'avertir, me reprendre, & uſer
d'une ſalutaire correction. Car c'eſt à quoi
l'engage indiſpenſablement ſon miniſtère,
& s'il manquoit là-deſſus de fermeté, il
ſeroit encore plus criminel que moi, par-
ce qu'il nuiroit plus à la régle par ſa molle
condeſcendance, que je ne lui puis nuire
par ma déſobéiſſance. Or il ne peut me
contredire de la ſorte, ſans qu'il y ait de
la diviſion entre lui & moi. Ainſi je le
mets dans la néceſſité, ou de m'être con-
traire, ou de ſe rendre coupable. S'il me
ſouffre dans mon irrégularité & qu'il la

tolère, le voilà prévaricateur. S'il parle; s'il agit, & qu'il veuille me réduire, le voilà mon adverſaire & ma partie. Et parce qu'il doit toujours préférer la régle qui eſt de l'ordre de Dieu, à toutes mes volontés & à tous mes intérêts, il ſe trouve obligé en mille rencontres de me traverſer, juſqu'au péril même de me voir moins uni que je ne l'étois & moins attaché à ſa perſonne. C'eſt ce que S. Bernard témoigne avoir éprouvé lui-même dans le gouvernement de ſes Religieux, & ce qui lui faiſoit déplorer la condition des Supérieurs.

Ce n'eſt pas que leur exactitude & leur ſévérité à tenir la régle dans ſa premiére vigueur & à ne la pas laiſſer décheoir, dût jamais nous aliéner d'eux & nous cauſer à leur égard la moindre altération. Je dis plus, & je prétends, que c'eſt même par-là qu'ils nous devroient être plus reſpectables & plus chers, puiſqu'en cela ils ne travaillent que pour notre avancement & pour notre bien. Mais qu'arrive-t-il? ah! mes chères Sœurs, ce que nous n'avons peut-être reconnu & expérimenté que trop de fois: c'eſt que notre imperfection nous fait prendre, pour ainſi dire, ce zéle des Supérieurs à contreſens, & qu'au lieu de l'approuver & de l'aimer

comme moyen de sanctification par rapport à nous, nous le condamnons & nous nous en choquons, parce que nous sommes mal disposés à y correspondre. De-là tant de plaintes, tant de fausses idées & de malignes interprétations. Ce qui est zéle & zéle le plus pur, nous le traitons de caprice, de prévention, d'imprudence, d'excès. Si pour nous redresser, un Supérieur nous fait une juste & sage réprimande, nous nous excusons, nous disputons avec lui. S'il est forcé d'en venir à quelque punition, qui nous humilie & qui nous mortifie, nous nous révoltons, non pas toujours d'effet & d'action, mais de cœur, mais de paroles. Quoique ce soit une charité toute paternelle qui l'anime, nous nous mettons dans l'esprit que c'est une mauvaise volonté; & cette persuasion dont nous ne pouvons revenir, combien fait-elle naître de dépits, d'animosités, de desseins même & d'intrigues secrettes? Autrefois nous agissions simplement avec ce Supérieur, & nous lui marquions de la confiance; mais maintenant ce n'est plus pour lui de notre part qu'indifférence & que froideur. Autrefois nous nous comportions avec lui comme avec un pere; mais maintenant nous ne l'envisageons plus que comme un censeur incommode.

Nous nous retirons de lui, nous nous en défions, & si nous gardons quelques mesures, pour ne le pas offenser ouvertement, ce ne sont que des dehors affectés & de trompeuses apparences. Lui cependant témoin de notre conduite, ne peut plus se confier en nous, & c'est de part & d'autre une défiance mutuelle. Or dans cet état est-il possible qu'il y ait entre lui & nous de l'intelligence & de la concorde ?

Quel remède ? Vous le sçavez, mes chères Sœurs : l'esprit de régularité. Soyons fidéles à nos régles, nous serons soumis à nos supérieurs ; & nos Supérieurs touchés de notre soumission, s'uniront à nous & ne penseront qu'à nous contenter. Voilà le nœud qui nous rapprochera d'eux, & qui les rapprochera de nous. Toute autre liaison que nous aurions ensemble, ne pourroit être que l'effet d'une politique humaine, & de la prudence de la chair. Entrons dans leur cœur par la voie de la sainteté. Quand ils nous verront aussi zélés pour la régle qu'ils le font eux mêmes, ils nous estimeront, & ils honoreront notre vertu. Nous ne devons rechercher, ni cette estime, ni ces éloges ; mais sans que nous les recherchions, ce sera nécessairement le fruit de notre assiduité & de

notre vigilance. Je dis néceſſairement : car prenez-y-garde, à peine verrez-vous jamais une fille réguliére être mal avec ſa Supérieure ; & à peine voit-on jamais une Supérieure être bien avec une fille qui ſe dérange, & qui ne vit pas ſelon ſa régle. Vous voyez néanmoins de quelle conſéquence cela nous doit être devant Dieu. Pour moi, diſoit un ſaint Religieux de notre Compagnie, c'eſt le Bienheureux Louis de Gonzague, j'aimerois mieux encourir la diſgrace de tous les hommes, & m'entretenir dans un parfait accord avec mon Supérieur, que de m'en ſéparer, & de m'attacher par-là tout ce qu'il y a d'hommes au monde ; pourquoi ? Parce qu'un Supérieur & Dieu, ajoutoit-il, ne ſont à mon égard qu'une même choſe. Or pourvû que je ſois bien avec Dieu, que m'importe tout le reſte ? Ainſi en jugeoit dès la fleur de ſon âge, & ainſi parloit ce jeune ſerviteur de Dieu, encore plus illuſtre par ſa rare piété, que par la nobleſſe de ſon ſang & l'éclat de ſa naiſſance.

Mais moi, mes chères Sœurs, je vais même plus loin, & je ſoutiens que ſans l'obſervation des régles, outre qu'on ne peut avoir la paix avec ſes Supérieurs, on ne peut non plus la faire ſubſiſter entre les particuliers & les divers membres qui com-

poſent une Maiſon Religieuſe. Ecoutez-en la preuve. Car il n'eſt rien, dit ſain Bernard, de plus efficace & de plus puiſſant, pour lier les hommes enſemble, que la pratique d'une même régle. Auſſi voyons-nous dans l'Etat Religieux tant de perſonnes qui ne ſe connoiſſoient point, dès qu'elles ont embraſſé le même Inſtitut & les mêmes Obſervances, s'affectionnent comme freres ou comme ſœurs, & contracter une alliance ſpirituelle plus forte que toutes les alliances de la nature. Qui fait cela, demande ſaint Bernard? C'eſt l'engagement au même genre de vie & aux mêmes exercices. Nous combattons ſous les mêmes étendards, & nous avons tous les mêmes intérêts. Chaque Régle a ſon eſprit propre, & cet eſprit de la Régle eſt le même dans tous les ſujets qu'elle dirige & qu'elle conduit. Tel eſt le principe de notre union. Mais que ce fondement ſoit renverſé, que ce lien ſoit rompu par l'infraction de la Régle; comme les contraires doivent avoir des conſéquences toutes contraires, ce qui s'enſuit infailliblement alors, c'eſt que les cœurs ſe diviſent, & que le trouble banit la tranquillité.

En effet, ſuppoſons une Communauté ſemblable à la vôtre, mes très-chères

œurs : je veux dire une Communauté où
Régle se soit conservée jusqu'à présent
ans toute sa force & dans toute son in-
égrité, est-il rien de plus paisible ? N'est
e pas une Jérusalem ? N'est-ce pas sur la
erre un Paradis & un jardin de délices ?
Mais si c'étoit une Maison où il n'y eût
i ordre, ni régle, permettez-moi de le
ire, ne seroit-ce pas bientôt une Baby-
one ? Ne seroit-ce pas un lieu de confu-
ion, plus exposé que le monde même
ux schismes & aux partialités ? Car ce que
aint Chrysostôme a remarqué de l'hom-
ne en général, nous peut bien être ap-
liqué en particulier: Rien de plus sociable
ue l'homme, dit ce saint Docteur, quand
use de sa raison ; mais dès qu'il l'oublie,
ien de plus opposé à la paix, ni de plus
ujet aux dissensions & aux discordes. Il
n est de même des personnes Religieu-
es, & nous ne devons point craindre de
e reconnoître ici pour notre instruction.
'oint de liaison plus étroite, ni plus cons-
ante, que celle qui les attache les unes
ux autres, tant qu'elles persévèrent dans
a régle : mais qu'elles viennent à en sor-
ir, rien de plus irréconciliable, de plus
piniâtre, de plus scandaleux, que les fac-
ions qui se forment entre elles, & que
roduit la diversité des partis. Vérité qui

n'eſt que trop connue ; & plût au Ciel qu
dans l'Egliſe du Dieu de la paix, on n'e
eût pas eû des témoignages ſi fréquens &
ſi éclatans !

Ah ! mes chères Sœurs, ſouvenons-nou
de ce que nous ſommes ; ſouvenons-nou
que nous avons ſuccédé à ces premier
Chrétiens, dont on nous raconte tant d
merveilles, & que nous repréſentons dan
la Religion l'état floriſſant de l'Egliſe naiſ
ſante. A quoi reconnoiſſoit-on ces Fidéle
des premiers ſiécles ? A la charité. Ils n'a
voient entr'eux qu'un cœur & qu'un
Act. ame : *Multitudinis credentium erat co*
c. 4. *unum & anima una.* Et ſur quoi étoi
fondée leur charité ? Sur ce qu'ils obſer
voient une même régle de vie. Car d
moment qu'ils ſe rélâcherent là-deſſus
on vit croître parmi ce bon grain la zi
zanie, & quels déſordres ſuivirent la triſt
déſunion qui ſe fit des cœurs ? C'eſt pa
votre infinie miſéricorde, ô mon Dieu
que la paix juſqu'à ce jour, depuis ſo
établiſſement, a régné dans cette ſaint
Maiſon, parce que la Régle n'y a jamai
reçu nulle atteinte. Soutenez, Seigneur
ce que vous avez ſi heureuſement com-
mencé. Soutenez-le vous-mêmes, me
chères Sœurs, & ne laiſſez pas dépéri
entre vos mains l'œuvre de Dieu. Secon-

lez les pieuſes intentions, & marchez ſur es traces de tant de ferventes Religieuſes, qui vous ont précédées, & dont on vous propoſe les exemples. Que loue-t-on en elles? La fidélité à la régle. Par où ſe ſont-elles ſanctifiées? Par l'accompliſſement de a Régle. Quelle a été dès ce monde leur récompenſe? La paix avec Dieu, la paix avec elles-mêmes, la paix avec le prochain, fruits ordinaires de la Régle. Et qu'ont-elles enfin trouvé après la mort? Cette paix éternelle, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DE RELIGION.

Renovamini spiritu mentis vestræ.

Renouvellez-vous en esprit. Aux Ephésiens, chap. 4.

Le Pere Bourdaloue, selon la coutume de la Communauté où il parloit, prononça cette Exhortation, le Saint Sacrement à la main.

CE n'est pas moi qui vous le dis, mes chères Sœurs, c'est Jesus-Christ lui-même, c'est votre Dieu que je vous présente, & qui se présente à vous, pour honorer en personne la sainte & édifiante cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'est lui qui spectateur, aussi-bien que Juge & Rémunérateur fidéle de l'action que vous allez faire, vous dit à toutes en général & à chacune en particulier : Renouvellez-vous en esprit & de cœur. Ne vous contentez pas d'accomplir en apparence ce qui vous est ordonné, & ce que vous avez coutume de pratiquer dans ce saint jour. Ac-

ompliſſez-le en effet ; & par l'impreſſion le ferveur que ce renouvellement produira n vous, rendez-le auſſi ſolide & auſſi com-plet qu'il le doit être : *Renovamini ſpiri-tu mentis veſtræ.* C'eſt, dis-je, Jeſus-Chriſt qui vous parle ; c'eſt le Dieu que vous a-dorez, c'eſt l'unique Epoux, à qui, en qua-lité de Vierges, vous êtes dévouées. Ecou-tez-le non-ſeulement avec reſpect, & com-me ſes humbles ſervantes, prêtes à lui o-béir, mais avec un zéle affectueux, & comme ſes chaſtes Epouſes, touchées du déſir de lui plaire.

Car il s'agit de ſa gloire, auſſi-bien que du plus eſſentiel de vos intérêts ; & pre-nez garde à quatre penſées, où je réduis tout le fonds de cette courte Exhortation. Je vous ferai voir comment & combien le renouvellement de vos vœux honore Dieu; comment il vous ſanctifie vous-mê-mes, & à quel dégré de perfection il vous éleve; comment Jeſus-Chriſt préſent à vos yeux, a ſpécialement droit dans cet état de l'exiger de vous ; & comment enfin vous n'avez jamais été mieux diſpoſées à le faire d'une maniére digne de lui. Pen-ſées infiniment propres à vous inſpirer au-jourd'hui une dévotion auſſi fervente que ſolide. Méditez-les : elles achéveront de vous mettre dans toute la préparation né-

ceſſaire pour l'important devoir dont vous avez à vous acquitter.

I. N'EN doutez point, mes chères Sœurs, ce renouvellement de vos vœux honore Dieu: comment cela? Parce qu'en renouvellant vos vœux, vous allez ratifier le ſacrifice que vous avez fait à Dieu de vos perſonnes, en entrant dans la Religion. Vous allez lui témoigner que vous ne vous repentez point de vous être données à lui, que vous ne vous laſſez point de le ſervir; au contraire, que plus vous éprouvez ſon joug, plus il vous paroît aimable; que vous ne le trouvez ni dur ni peſant; que la ſuite des années ne ſert qu'à vous l'adoucir, & à vous le faire porter avec plus de joie; que bien loin de vouloir le rejetter, vous ſeriez encore diſpoſées à le prendre tout de nouveau, & à vous en charger; que bien loin de vous en plaindre, vous le regardez en cette vie comme votre bonheur; que toute votre gloire, enfin dans le ſaint état que vous avez embraſſé, eſt de pouvoir dire comme le grand Apôtre: *Ego vinctus in Domino*; je ſuis dans les liens, mais j'y ſuis en Jeſus-Chriſt, pour Jeſus-Chriſt, avec Jeſus-Chriſt. Car voilà ce qui eſt renfermé dans cette proteſtation publique & ſolemnelle, que vous

Epheſ. c. 4.

enez ici renouveller en ſa préſence. D'où vous eſt aiſé de conclure combien elle ui doit être glorieuſe.

En effet, c'eſt par-là que vous juſtifiez leinement ce qu'il a dit dans ſon Evanile, que ſon joug eſt doux, & que ſon rdeau eſt léger ; *Jugum meum ſuave eſt, onus meum leve* : par-là que vous lui ervez dans le monde d'une preuve ſenſile, que c'eſt un Dieu ſage & infaillible ans toutes ſes paroles, puiſque la parole e ſon Evangile la plus incroyable ſelon s apparences, ſe vérifie parfaitement en ous, *Jugum meum ſuave eſt.* Car il n'y point de ſervitude, qui ne devienne, du oins avec le tems, onéreuſe & fatiguane. Il n'y a que celle de Jeſus-Chriſt qui it toujours également agréable, où l'on ouve toujours le même goût, dont on eſſente toujours la douceur ; & n'eſt-ce as ce que vous donnez hautement à enndre, en vous y engageant plus que mais, & ſerrant encore, pour ainſi dire, s nœuds qui vous y attachent ? *Matth.* c. 11.

C'eſt par-là que vous faites connoître ombien Dieu eſt un bon Maître, & qu'il ſt même de tous les Maîtres le meilleur, le plus digne d'être ſervi. Or eſt-il rien our lui de plus glorieux que d'être reonnu tel ? Eſt-il rien pour lui de plus ho-

norable, que de voir des ames qui renor
cent ſans ceſſe à elles-mêmes, afin de
conſacrer toutes entiéres à lui; qui ſe faſ
ſent une béatitude d'être à lui, & de n'ê
tre qu'à lui, de ne vivre que pour lui, d
ne dépendre que de lui? On ſçait aſſe
combien à l'égard des hommes il eſt na
turel de haïr la dépendance, & de la fui
Quels moyens n'imagine-t-on pas pou
cela? de quelles violences n'uſe-t-on pa
à quelles révoltes, & à quels excès n'e
vient-on pas? Mais cette dépendance
odieuſe & ſi peu ſupportable par rappo
aux hommes, vous eſt plus chère à l'égar
de votre Dieu, que toute la liberté o
vous étiez nées, & dont vous auriez p
jouir dans le monde. Vous ne croyez pa
devoir être jamais plus libres, que lor
que vous ſerez plus étroitement liées à ſ
ordres, & plus conſtamment dévouées
ſon ſouverain empire.

C'eſt par là que vous reconnoiſſez con
bien il eſt fidéle dans ſes promeſſes, & ma
gnifique dans ſes récompenſes; que ce cen
tuple qu'il a promis à ceux qui le ſuiven
n'eſt point un bien imaginaire, puiſque d
ja vous le poſſédez, que ce n'eſt point u
bien de peu de valeur, & incapable de vou
contenter, puiſque dès maintenant vous
trouvez votre félicité; que dans l'atten
d

es biens éternels où vous aſpirez, & qu'il
ous deſtine, vous vous eſtimez dès à pré-
nt heureuſes, & abondamment dédom-
agées de tout ce que vous avez quitté ;
que vous ne voyez rien à quoi vous
e préfériez le ſaint engagement que vous
vez contracté avec lui. Engagement, qui
ous tient lieu de toutes choſes, & que
ous mettez en ce monde au-deſſus de
utes choſes. Engagement, qui vous dé-
che de toutes les grandeurs, de tous les
ablifſemens, de toutes les fortunes du
écle. Engagement, au prix duquel vous
e conſidérez, auſſi-bien que le Maître
es Gentils, & ſelon ſon expreſſion, tous
s tréſors de la terre que comme de la
oue, & en vertu duquel vous n'enviez
en aux mondains de toutes leurs proſpé-
tés ni de tous leurs plaiſirs. Engagement
onc, qui dès cette vie eſt pour vous le
rai centuple, & où vous fixez toutes vos
rétentions. Or quel honneur doit reve-
ir à Dieu de cette préférence que vous
ui marquez, & du tems même où vous
a lui marquez ?

Je dis du tems où vous la lui mar-
uez, & obſervez bien ceci, mes chères
œurs. Quand pour la premiére fois vous
ites la profeſſion de vos vœux, vous
'étiez pas encore en état de rendre à

Dieu de si glorieux témoignages, parce que vous n'aviez presque nulle expérience de la vie religieuse. Vous suiviez la voix de Dieu qui vous appelloit ; vous vous abandonniez à lui avec une foi pleine de mérite, avec une confiance généreuse, avec un amour ardent : mais après tout vous ne pouviez encore, ni vous répondre à vous-mêmes, ni servir aux autres de témoins des avantages inestimables de la religion, & des miséricordes infinies du Seigneur qui vous y appelloit. On vous en faisoit des peintures qui vous touchoient ; on vous en disoit des choses dont vous étiez édifiées, dont vous étiez pénétrées, dont vous étiez charmées. Tout cela étoit vrai, & vous vous en laissiez aisément per-
Psal. suader : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas*
86. *Dei.* Mais aujourd'hui que vous renouvellez la cérémonie de votre première consécration, vous n'y êtes plus attirées par ce qu'on vous dit, mais par ce que vous avez vû, par ce que vous avez connu, par ce que vous avez vous-mêmes éprouvé &
Exod. senti. *Nunc cognovi* : Ah ! Seigneur, ceux
c. 18. qui nous parloient en votre nom, ne nous ont point trompées, & vous ne nous avez point trompé vous-même. On ne nous a rien fait espérer que nous n'ayons trouvé, & l'effet répond pleinement à notre at-

cente. Oui, mon Dieu, le plus doux repos d'une ame eſt en vous ; ſon bonheur le plus ſolide eſt de s'attacher à vous. Or il faut, pour votre gloire, que le monde en ſoit inſtruit ; & c'eſt pour cela qu'à la vûe du monde nous venons ici le publier. On peut bien nous en croire, Seigneur, puiſque nous ne nous en expliquons qu'avec la plus parfaite connoiſſance ; & notre témoignage aura d'autant plus d'efficace, qu'il eſt fondé ſur une expérience perſonnelle. Puiſſions-nous engager ainſi le monde à vous bénir comme nous, & puiſſe-t-il apprendre de nous à vous connoître & à vous glorifier !

II. Ce n'eſt pas-là, mes chères Sœurs, le ſeul avantage du renouvellement de vos vœux, & s'il honore Dieu, il n'eſt pas moins propre, ni ne contribue pas moins à vous ſanctifier. En voici la preuve : c'eſt que par ce renouvellement, de la maniére que vous le pratiquez, vous entretenez dans vous le ſalutaire & précieux ſouvenir de vos obligations. Au lieu que les Chrétiens du ſiécle, diſſipés & emportés par le torrent du monde, vivent dans un profond oubli de ce qu'ils doivent à Dieu comme Chrétiens ; au lieu qu'ils n'y penſent que très-rarement & que très-ſuper-

ficiellement, votre occupation continuelle, sur-tout aux approches de ce saint jour, est de rappeller dans vos esprits ce que vous devez à votre Dieu comme religieuses, de le repasser, de l'étudier, de le considérer, de vous en rafraîchir la mémoire, afin d'en remplir vos cœurs & de les affectionner. Ainsi, dans le renouvellement de vos vœux, vous gardez à la lettre ce que Dieu dans l'ancienne loi recommandoit si expressément aux Israëlites, lorsqu'après les avoir fait passer à la terre de promission, il leur disoit par la bouche de Moyse: *Memento, Israël, & ne oblivisceris*: Souvenez-vous-en, ô Israël, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous que je vous ai choisi, parce que je veux être votre Dieu, & parce que je veux que vous soyez mon peuple & mon peuple particulier. Or c'est vous, mes chères Sœurs, qui accomplissez aujourd'hui cette figure, & qui allez dire à Dieu: Oui, Seigneur, je m'en souviens, & malheur à moi si dans le cours de ma vie je venois à l'oublier. Car j'ai encore plus d'intérêt que David, & plus de sujet de m'écrier: *Si oblitus fuero tuî, oblivioni detur dextera mea: adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî.* Si je vous oublie jamais, ô mon Dieu, que ma main droite

Deuter. c. 26.

Psal. 136.

s'oublie elle-même, que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens pas toujours du choix que vous avez fait de moi, & du choix que j'ai fait de vous. Mais tandis, Seigneur, que je renouvellerai ce sacrifice de la profession de mes vœux, je m'en souviendrai & je ne l'oublierai pas, puisque c'en est pour moi comme un monument sensible & perpétuel.

Or ce souvenir, mes chères Sœurs, conservé de la sorte & renouvellé, est le plus excellent moyen, le plus puissant & le plus sûr, pour ne pas tomber dans le désordre & le relâchement d'une vie tiéde & languissante. Souvenez-vous, disoit le Sage, de votre derniere heure, & vous ne pécherez plus. Mais moi, je me dis à moi-même aussi-bien qu'à vous : souvenons-nous des promesses que nous avons faites à Dieu, & nous lui serons éternellement fidéles. Souvenons-nous-en dans toutes nos actions, & toutes nos actions seront parfaites. Souvenons-nous-en dans les occasions importantes, où il s'agit de remplir les devoirs les plus pénibles de notre état, & nous les remplirons sans peine. Souvenons-nous-en dans les épreuves où Dieu de tems en tems nous expose, & ces épreuves ne serviront qu'à

nous rendre encore plus fervents. Car avec un tel souvenir, comment pourrions-nous une fois nous relâcher dans l'observance de nos regles, dans l'amour de la pauvreté, dans le détachement de nous-mêmes, dans l'esprit de mortification, dans la pratique de la plus soumise & de la plus aveugle obéissance ? J'en appelle à vous-mêmes, mes chères Sœurs, & à vos connoissances particuliéres. Ce souvenir retracé & fortement imprimé dans vos ames par le renouvellement de vos vœux, ne vous a-t-il pas cent fois relevées après certaines chûtes presque inévitables ? & ne vous a-t-il pas fait, si je puis parler ainsi, redoubler le pas pour vous avancer dans les voies de la sainteté ?

Vous n'avez donc qu'à profiter d'un souvenir si utile & de la religieuse cérémonie qui vous l'inspire, pour être assûrées de conserver l'esprit de régularité & de piété. Ces deux paroles, J'ai choisi le Seigneur, & le Seigneur m'a choisie, vous soutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation à quoi vous ne résistiez, point de chagrins ni de dégoûts au-dessus desquels vous ne vous éleviez. J'ai choisi le Seigneur, & le Seigneur, en acceptant mes vœux, a mis le

ſceau au choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choiſie, & par un libre conſentement j'ai agréé le choix qu'il a fait de moi : voilà, dis-je, ce qui vous fera goûter tout le bonheur de votre état, & travailler avec une conſtance infatigable à en acquérir toute la perfection.

Oui, mes chères Sœurs, par le renouvellement de vos vœux vous vous affermirez de plus en plus dans la volonté de ſatisfaire à tout ce qu'ils vous impoſent, & que vous vous êtes impoſé vous-mêmes ; c'eſt-à-dire, dans la volonté & l'inviolable réſolution de vous dépouiller de tout ce qui pourroit avoir quelque apparence de propriété ; de crucifier votre chair, qui ne peut être ſans cela l'Hoſtie vivante du Seigneur ; d'être ſans exception & ſans réſerve obéiſſantes juſques à la mort, & juſques à la mort de la croix ; *Uſque ad mortem, mortem autem crucis.* *Philip.* c. 2. Par le renouvellement de vos vœux vous vous maintiendrez dans la diſpoſition la plus ſainte où puiſſent être ſur la terre des créatures mortelles, puiſque ſans vous comparer avec l'Apôtre, vous pourrez dire comme lui : Qui nous ſéparera de la charité de Jeſus-Chriſt ? ce ne ſont ni les richeſſes du ſiécle, ni ſes plaiſirs : *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* *Rom.* c. 8.

Par le renouvellement de vos vœux, vous vous ferez dans la Religion une heureuse habitude de perſévérance ; vous donnerez chaque fois à ces vœux mêmes un dégré nouveau de ſtabilité ; vous vous attacherez toujours plus étroitement à Dieu par ce triple lien dont il eſt dit, *Funiculus triplex difficilè rumpitur.* Par le renouvellement de vos vœux, vous reprendrez des forces pour fournir toute la carriere où vous marchez ; & ce ſera à votre égard comme le renouvellement de l'Aigle, qui ſelon le texte ſacré, ſemble renaître & rajeunir. Quel redoublement de ferveur ! quel feu, quelle émulation va-t-on appercevoir dans toute cette Communauté ! quelle édification pour le public ! C'eſt la grace viſible que Dieu dans tous les tems depuis votre inſtitution, a répandu ſur l'ordre de ſainte Marie, & qu'il ne ceſſera point d'y répandre : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* Par le renouvellement de vos vœux, vous réparerez avec avantage juſques aux moindres bréches que l'ennemi peut avoir faites dans vos cœurs. Si le ſoin des commodités de la vie avoit donné quelque atteinte à l'eſprit de pauvreté ; ſi le plus léger attachement à des objets créés avoit terni tant ſoit peu l'éclat & le luſtre d'une entiére pureté ; ſi

Eccleſ. c. 4.

Pſalm. 102.

l'abondance du propre ſens, ou l'ennui de la dépendance, avoit rendu le joug un peu plus incommode, & porté à quelques ſentimens contre l'obéiſſance & ſon aveugle ſimplicité, vous allez tout régler & tout réformer, en réformant l'intérieur de vos ames : tellement que vous ſortirez de ce ſaint lieu, comme des créatures toutes nouvelles en Jeſus-Chriſt : *In Chriſto nova creatura.* Enfin par le renouvellement de vos vœux, vous imiterez l'Egliſe, dans l'uſage qu'elle obſerve de célébrer chaque année la dédicace des temples conſacrés à Dieu. Car vous êtes, mes chères Sœurs, les vrais temples du ſaint Eſprit ; & la ſolemnité de ce jour eſt la fête particuliere de la dédicace ou de la conſécration de vos perſonnes. Or vous voyez combien tout cela doit contribuer à votre ſanctification. 2. Cor. c. 5.

III. Ce renouvellement, il eſt vrai, mes chères Sœurs, vous coûtera : mais Dieu dans l'état où je vous le préſente, n'a-t-il pas droit d'exiger & d'attendre tout de vous ? Le voilà ſacrifié pour vous. Le voilà, non pas en figure, mais véritablement & réellement immolé pour vous. Le voilà, ſous ces adorables eſpéces, qui renouvelle actuellement tout ce qu'il a fait

pour vous sur la Croix. Que vous demande-t-il ? sacrifice pour sacrifice, renouvellement pour renouvellement ; c'est-à-dire, qu'il vous invite à renouveller pour lui le sacrifice de vos vœux, comme il renouvelle ici pour vous le sacrifice de son humanité sainte. Jamais vous demanda-t-il rien de plus juste ? & peut-il jamais vous rien demander qui lui soit de votre part plus légitimement dû ?

Pour faire en esprit & en vérité ce renouvellement, il vous falloit un grand exemple qui vous animât, le voici : c'est Jesus-Christ, l'auteur & le consommateur de votre foi ; c'est Jesus-Christ, l'époux de vos ames & votre Sauveur. Il a les yeux actuellement attachés sur vous, & il est témoin des plus secrets sentimens de vos cœurs. Disons plûtôt qu'il se présente lui-même à vos yeux, & qu'il veut que je vous le montre dans l'état de victime où il s'est réduit sur son autel ; dans cet état, où il s'est offert, & où je viens moi-même de l'offrir en votre nom. Que vous dit-il, & qu'avez-vous à lui dire ? Car il vous parle, mes chères Sœurs ; & sans les accens de la voix, par sa seule présence il se fait entendre. Il vous témoigne dans le secret de la conscience, combien votre sacrifice lui est agréable ;

mais en même tems il vous donne à juger s'il ne le mérite pas bien de vous. Vous lui dévouez vos personnes, & lui il se livre tout entier à vous. Ce qu'il reçoit de vous, lui appartenoit déja par un droit inaliénable comme au souverain Etre: & ce que vous recevez de lui, son corps, son sang, son ame, sa divinité, contenus dans cette hostie, ce sont de purs dons de son amour. Vous consentez pour lui & vous vous engagez à demeurer jusques à la mort cachées dans la retraite & sous le voile; & lui pour vous il s'engage à se tenir jusques à la consommation des siécles, renfermé dans son tabernacle, & enseveli dans la plus sombre obscurité. Vous vous faites pour lui pauvres & soumises, & lui pour vous il se dépouille en quelque sorte de tout l'éclat de sa majesté; il se revêt des plus viles apparences, il se soumet, si j'ose le dire, à ses Ministres, à des hommes qu'il a formés de sa main. En quittant pour lui le monde, vous avez voulu vivre avec lui dans sa sainte maison & auprès de lui; vous le voulez encore: & lui, sortant à cette heure même de son Sanctuaire, il vient à vous non-seulement pour vivre avec vous, mais dans vous. Ah! mes chères Sœurs, je vous laisse porter vous-mêmes cette comparaison aussi

loin que vous pouvez l'étendre : que pen
ſerez-vous ſur cela, & en quels terme
vous expliquerez-vous ? Compterez-vou
pour beaucoup ce que vous rendez, voyan
ce que vous avez tant de fois reçû & c
que vous allez recevoir ? Je ne vous a
ſacrifié qu'un monde, Seigneur, lui di-
rez-vous chacune en particulier ; & de c
monde, je ne vous ai ſacrifié qu'une foi-
ble partie, où toutes mes eſpérance
étoient bornées. Mais que n'ai-je, ô mo
Dieu, tous les tréſors & toutes les gran-
deurs du monde ; que n'ai-je mille mon-
des en mon pouvoir, non point pour m'y
attacher, mais afin d'y renoncer, & d
vous faire, par ce renoncement, un ſacri-
fice plus digne de vous ! Que dis-je, Sei-
gneur ? Quoi que je faſſe, je ne vous fe-
rai jamais un ſacrifice tel que vous le mé-
ritez ; mais ce ſeroit au moins un ſacrifi-
ce tel que je le pourrois faire & que je le
voudrois faire. Car dans le fond, mon
Dieu, je ne déſire que vous, je n'aſpire
qu'à vous, je ne ſoupire qu'après vous ;
& ſi je ſouhaitois quelque choſe hors de
vous, ce n'eſt que pour avoir dans ce re-
nouvellement de mes vœux une nouvelle
offrande à vous préſenter, & pour vous
donner une preuve plus convaincante &
plus éclatante que je ne veux rien que vous.

IV. Il n'eſt pas beſoin, mes chères Sœurs, que vous préſentiez rien à Dieu de nouveau. C'eſt aſſez que vous renouvelliez dignement le ſacrifice que vous lui avez déja fait. Or pouvez-vous être mieux diſpoſées, que vous ne l'êtes, à ce ſaint renouvellement ? Derniére penſée par où je finis, & qui doit être pour vous d'une grande conſolation. Car ſi vous venez ici renouveller votre premier dévouement à Dieu, c'eſt après vous y être préparées par la retraite, où vous vous êtes éprouvées vous-mêmes, où Dieu vous a parlé au cœur, où il vous a fait connoître ce qu'il vouloit de vous, où vous avez pris avec lui toutes les meſures pour entrer dans une vie encore plus religieuſe & plus exemplaire. Je ne vous dirai donc point ce que Samüel diſoit aux Iſraëlites, quand il les exhortoit à ſe mettre en état d'obéir au Seigneur & de ne ſervir que lui ſeul : *Præparate corda veſtra Domino, & ſervite illi ſoli.* Car il n'y en a pas une de vous qui ne ſoit déja dans cette préparation, & qui ne puiſſe s'écrier comme David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum ;* Mon cœur eſt prêt, Seigneur, mon cœur eſt prêt. Voilà à quoi vous vous êtes appliquées dans les exercices de la ſolitude. Mais je dis plus : ſi

1. *Reg.* c. 7.

Pſ. 56.

vous venez ici renouveller votre premier dévouement à Dieu, c'eſt après vous être purifiées par une revûe générale de toutes vos actions & de toute votre conduite, par une confeſſion exacte, par une déclaration ſincère & douloureuſe des plus légères fautes qui ont pû échapper à votre fragilité ; & cela dans le deſſein que vous avez eû de ne vous offrir à Jeſus-Chriſt, que comme des hoſties pures & ſans tache. Je ne vous dirai donc point ce que Dieu dans le Lévitique diſoit à ſon peuple : *Sanctificamini, & eſtote ſancti* : ſanctifiez-vous, ne ſouffrez rien dans vos ames qui en puiſſe flétrir la pureté. Car je vous trouve déja toutes ſanctifiées, & c'eſt à quoi vous avez pourvû par l'amertume de vos regrets, par l'abondance de vos larmes, par les auſtérités de la pénitence.

Levit. c. 20.

J'ajoute encore, mes chères Sœurs, que ſi vous renouvellez ici votre premier dévouement à Dieu, ce n'eſt point en ſecret, mais dans une cérémonie publique, & auſſi ſolemnelle qu'elle le peut être parmi vous ; mais à la face des autels du Dieu vivant ; mais au milieu du plus redoutable Myſtère de notre Religion. Or toutes ces circonſtances ont je ne ſçai quoi d'auguſte & de vénérable, qui doit encore plus animer votre foi, recueillir

vos esprits, toucher vos cœurs. Dans tous les autres jours de l'année, vous pouvez saintement & utilement renouveller vos vœux à Dieu, & par-là vous renouveller vous-mêmes ; car la maxime du grand Apôtre est universelle, & n'a point de tems limité : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* Mais aujourd'hui c'est le tems favorable & privilégié ; c'est le jour spécialement destiné à chercher le Seigneur & à le trouver : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Vous voilà toutes assemblées & toutes réunies. L'exemple de l'une soutient l'autre, le zele de l'une se communique à l'autre, la priére de l'une seconde la priére de l'autre : de tous les cœurs, il ne s'en fait qu'un ; & que ne peut point auprès de Dieu ce concours unanime d'une communauté si nombreuse & si religieuse ?

Ephes. c. 4. — *2. Cor.* c. 6.

Approchez donc, mes chères Sœurs, approchez du trône de la grace de votre Dieu : *Adeamus ergo ad thronum gratiæ.* Car voici le trône de sa grace : c'est l'adorable Eucharistie, où lui-même, auteur de la grace, & grace substantielle & incarnée, réside personnellement. Approchez-en avec toute la confiance & tout l'amour qui conviennent à ses chastes épouses, puisqu'il n'est ici que pour se don-

Heb. c. 4.

ner à vous après que vous aurez renou-
vellé le sacrifice & l'hommage qu'il v:
recevoir de vous. Approchez, & vous se-
rez éclairées, & vous serez de plus en
plus sanctifiées. Ce Dieu de gloire vou:
remplira de ses lumiéres, & ce Saint des
Saints vous fera part de sa sainteté. Ap-
prochez; mais ne venez pas les mains vui-
Ps. 75. des : *Vovete & reddite Deo vestro, omnes qui in circuitu ejus affertis munera.* Offrez-
lui vos vœux, vous toutes qui êtes autou
de lui, & qui environnez son Sanctuaire
pour y apporter vos présens. Il n'en veu
point d'autres que vous-mêmes. Présen-
tez-vous à lui dans le même esprit que
Marie, la Reine des Vierges, lorsqu'elle
fit à Dieu la premiere oblation de sa per-
sonne. C'est votre mere : adressez-vous
à cette mere si miséricordieuse & si ten-
dre. Demandez-lui qu'elle vous présente
elle-même, comme ses enfants & une
des plus chères portions de son troupeau.
Refusera-t-elle de s'employer en votre fa-
veur ? & par combien de titres est-elle
engagée à vous accorder sa médiation ? Son
nom que vous portez, ce nom qui vous
honore & que vous honorez, l'importan-
ce du sujet pourquoi vous la réclamerez,
tout l'intéressera à vous écouter. Elle agi-
ra, elle parlera pour vous ; & selon le

erme de l'Evangile, elle vous confeſſera
nautement devant ſon Fils. Les tréſors du
Ciel vous ſeront ouverts, & toute cette
maiſon ſera comblée des plus abondantes
bénédictions. Ainſi ſoit-il.

EXHORTATION
SUR
L'OBÉISSANCE
RELIGIEUSE.

Obedite Præpositis vestris, & subjacete eis.
Obéissez à vos Supérieurs, & soyez-leur soumis.
Dans l'Epître aux Hébreux, chap. 13.

C'ÉTOIT une régle générale qu prescrivoit l'Apôtre à tous les Fidé les, d'obéir aux Puissances, & de se sou mettre sans distinction à toute personn établie de Dieu pour la conduite & l gouvernement du monde. Mais cette ré gle commune est pour nous, mes chère Sœurs, un devoir particulier à l'égard d ces Supérieurs, dont nous reconnoisson l'autorité légitime, & à qui nous nou sommes assujettis par un vœu authentiqu & solemnel. De tous les vœux qui nous en gagent à la religion, c'est sans doute le plu

arfait ; & il en eſt en quelque maniére
e l'obéiſſance par rapport à la pauvreté
: à la chaſteté religieuſe, comme il en
t, ſelon ſaint Paul, de la charité par
pport à la foi & à l'eſpérance. La cha-
té eſt au-deſſus de ces deux vertus, quoi-
u'elles la précédent : *Major autem horum* 1. Cor.
t *charitas* : & malgré tous les avantages c. 13.
e cette pauvreté évangélique que le Fils
e Dieu a béatifiée, malgré toutes les pré-
gatives de cette chaſteté qui rend l'hom-
ie ſemblable aux Anges, il faut convenir
ue l'obéiſſance eſt une vertu ſouveraine,
: qu'elle tient dans l'eſtime de Dieu le
remier rang. Il eſt donc d'une conſéquen-
e infinie que vous appreniez à la prati-
uer ; & pour vous tracer en trois mots
out le plan de cet entretien, je m'arrête à
obſervation de ſaint Bernard. Car il y a,
emarque cet incomparable Maître de la
inteté monaſtique & réguliére, trois dé-
rés, ou pour parler plus juſte, trois eſpé-
es d'obéiſſance : l'obéiſſance de l'action,
obéiſſance de la volonté, & l'obéiſſance
u jugement. Obéiſſance de l'action, qui
ous fait exécuter ce qui nous eſt ordon-
é : obéiſſance de la volonté, qui nous
it conformer notre volonté à ce qui nous
t ordonné : obéiſſance du jugement qui
ous fait approuver ce qui nous eſt ordon-

né. Trois sortes d'obéissance, où le R
ligieux sacrifie tout à la fois à Dieu
œuvres, son cœur, son esprit. Par l'
béissance de l'action, il lui sacrifie ses œ
vres. Par l'obéissance de la volonté, il l
sacrifie son cœur. Et par l'obéissance
jugement, il lui sacrifie son esprit. Voil
mes chères Sœurs, ce que Dieu attend
nous, & à quoi je viens aujourd'hui vo
exhorter.

I. PARTIE

DE tous les dégrés d'obéissance le pr
mier & tout ensemble le dernier est
que j'appelle, après saint Bernard, l'
béissance de l'action. C'est le premier d
gré, puisque c'est par-là que le Religie
doit commencer, & qu'il ne peut être
béissant & soumis, s'il n'accomplit, a
tant qu'il lui est possible, & selon qu'
lui est possible, l'ordre de son Supérieu
Mais dans un autre sens, c'est le derni
dégré, je veux dire, le moins parfait, pui
que cette action, cette exécution pure
simple n'est encore proprement que
corps de l'obéissance, & qu'il y a, com
me nous l'expliquerons dans la suite, u
esprit qui doit l'animer & la vivifier.

Quoi qu'il en soit, mes chères Sœurs
cette premiére obéissance est absolume
nécessaire & d'une obligation indispens

le : comment cela ? Vous l'entendez, ce me
mble assez. Car je sçai bien, & je conviens
vec vous, qu'antécédemment à l'état que
ous avez embrassé, ces régles, ces ob-
rvances, ces volontés d'autrui à quoi vous
es sujettes, n'étoient point des devoirs
our vous. Je sçai de plus, & je recon-
ois, à votre gloire, ou plutôt à la gloire
e Dieu qui vous a inspirées & appel-
es, que si vous vous êtes assujetties
ce joug de l'obéissance religieuse, c'est
e vous-mêmes & avec une pleine li-
erté. Mais aussi vous n'ignorez pas qu'en
onséquence du choix que vous avez fait,
u'en conséquence du vœu que vous avez
ononcé, ce qui vous étoit libre, vous
t devenu d'une nécessité rigoureuse ; que
ous avez renoncé à tout droit sur vos per-
nnes & sur votre conduite ; que vous l'a-
z cédé & dépose entre les mains des
inistres de l'Eglise, qui solemnellement
à la face des Autels, au nom de Dieu,
au nom de la Religion, ont reçû votre
crifice. D'où il s'ensuit que vous n'êtes
us à vous, mais au saint Ordre où vous
ous êtes dévouées ; *Non estis vestrî* : que 1. *Cor.*
ous êtes liées par votre profession encore *c.* 6.
us particuliérement & plus étroitement,
e ne l'est le reste des Chrétiens par les
omesses du Baptême ; *Propriâ professione* *Bern.*

teneris : en un mot, que vous êtes dépendantes ; or dépendre, c'eſt, ſelon la plus claire notion & la plus évidente, être tenu d'obéir ; & qu'eſt-ce qu'obéir, ſi ce n'eſt pas faire ce qui eſt légitimement ordonné ? Donc, obéiſſance de l'action, obéiſſance ſi eſſentielle, qu'il y va du ſalut, qu'il y va d'une éternelle damnation. Ce que je dis, mes chères Sœurs, & ces expreſſions dont je me ſers, quelque fortes qu'elles ſoient, ne vous étonneront point dans la préparation de cœur où vous vous trouvez, & dans la diſpoſition où je ne puis douter que vous ne vous ſoyez toujours maintenues, d'exécuter à la lettre tout ce qui vous eſt preſcrit, & de vous y conformer par la pratique la plus exacte & la plus fidéle.

Mais vous allez plus loin, & vous voulez ſçavoir quelles ſont les qualités de cette obéiſſance, qui conſiſte préciſément à pratiquer & à faire. Car eſt-ce aſſez d'agir ? Je prétends que ce doit être une obéiſſance prompte & ſans retardement, univerſelle & ſans bornes, indépendante de toute conſidération humaine & ſans acception de perſonne. Appliquez-vous à toutes ces circonſtances. Il n'y en a pas une qui ne renferme une leçon particuliere, & qui ne ſoit compriſe dans le point que je traite

Obéiſſance prompte & ſans retardement,
ourquoi ? Parce que dès que Dieu parle,
u par lui-même, ou par la bouche de
s Miniſtres qu'il a conſtitués en ſa place,
n'y a point à délibérer, ni à différer.
oute lenteur alors ne lui peut être qu'in-
rieuſe ; & il eſt de l'honneur & de la
randeur du Maître qui ordonne, d'être
béi ſur l'heure, & de ne pas voir dans
ccompliſſement de ſes volontés le moin-
re délai. Et en effet, héſiter d'obéir, tar-
er à obéir, remettre à obéir, c'eſt faire
œuvre de Dieu avec négligence, c'eſt ne
en acquitter que par une eſpéce de vio-
nce & de contrainte : or ſuivant l'ora-
e & la menace du Saint-Eſprit, malheur
quiconque fait négligemment l'œuvre
u Seigneur : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* Quel eſt donc le vrai obéiſſant, dit ſaint Bernard ? Celui qui ne balance jamais, qui ne réplique jamais, qui ne demeure jamais ; qui ne connoît point le lendemain, quand il peut ſatisfaire dans le jour préſent ; qui n'attend pas même qu'on lui commande, mais prévient le commandement auſſi-tôt qu'il l'a entrevû, & court au-devant ; enfin, qui par une vigilance continuelle, & tranſporté d'une ſainte ardeur, a toujours les yeux ouverts pour conſidérer, toujours les oreil-

Jerem. c. 48. Sept.

les attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains préparées pour travailler au gré des Supérieurs qui le gouvernent, & qui peuvent disposer de lui comme il leur plaît. Que faut-il pour lui faire tout quitter, & pour l'appeller ? Le son de la cloche, & le premier son, rien davantage. Ce son de la cloche, c'est pour lui la voix de Dieu. L'a-t-il entendue ? Il y répond dans le moment, & il la suit : *Ut audivit, surgit citò, & venit.* Ce son de la cloche c'est le signal qui lui annonce la venue de ce grand Maître auprès de qui il doit se ranger. Il part dans l'instant, & lui va rendre ses devoirs : *Hoc signum magni Regis est ; eamus.* Obéit-on autrement dans le monde, & sur-tout obéit-on autrement dans les Cours des Princes ? Qu'ils aient prononcé une parole, cela suffit. On use de toute la diligence possible, & l'on s'en fait un mérite. On s'empresse, on se précipite, on vole. Or ne seroit-il pas bien honteux pour nous, mes chères Sœurs, de servir notre Dieu avec moins de zéle ? Ne seroit-ce pas le déshonorer lui-même ? & comment pourroit-il agréer une obéissance que les Maîtres de la terre ne compteroient pour rien, & dont souvent ils se tiendroient offensés ?

Joan. c. 11. 1. Offic. Epiph.

Obéissance

Obéiſſance univerſelle & ſans bornes ; c'eſt-à-dire, obéiſſance qui s'étende à tout, ſoit grandes, ſoit petites choſes ; ſoit faciles, ſoit difficiles ; ſoit commodes, ſoit incommodes ; ſoit praticables, & ſoit en quelque maniére impraticables. Car le même motif de la volonté de Dieu intimée & déclarée par l'organe du Supérieur, cette même raiſon ſe trouve par-tout ; auſſi-bien, ſelon la belle réflexion d'un des plus ſçavans & des plus ſaints Directeurs des ames religieuſes, auſſi-bien lorſqu'il faut repoſer, que lorſqu'il faut veiller ; auſſi-bien lorſqu'il faut parler, que lorſqu'il faut ſe taire ; auſſi-bien lorſqu'il faut ceſſer, que lorſqu'il faut commencer ; auſſi-bien lorſqu'il faut prendre quelque relâche, & ſe récréer, que lorſqu'il eſt queſtion de ſubir une pénitence & de ſe mortifier. Tout cela, dis-je, marqué du même ſceau, eſt également du reſſort de l'obéiſſance ; & vouloir y faire le moindre retranchement, vouloir uſer ſur tout cela de reſtrictions, d'exceptions, d'interprétations, c'eſt entreprendre ſur les droits de Dieu, c'eſt s'attirer ſa haine & s'expoſer à ſes châtimens, ainſi qu'il s'en eſt expliqué lui-même, quand il nous défend de rien dérober du ſacrifice qui lui doit être offert tout entier & ſans réſerve ;

Isaïe. c. 61. *Odio habens rapinam in holocaustо.* Mais ce que je retranche, n'est rien en effet. Non, si vous le voulez, ce n'est rien, à le regarder en lui-même & dans sa substance; mais dès que vous le considérerez comme faisant partie de la loi qui vous est imposée, comme enfermé dans la régle que Dieu vous a tracée, comme matiére & sujet de l'obéissance que vous avez vouée, ce rien vous deviendra respectable & sacré; & vous vous efforcerez de mériter l'éloge & la récompense de ce bon serviteur de l'Evangile, à qui le Maître dira: Parce que vous avez été fidéle dans les plus légères occasions, & que vous n'avez pas négligé un seul point de tout ce qui vous étoit marqué, entrez dans la Matt. c. 25. joie du Seigneur; *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Mais cette suite de menues observances, qui se succédent perpétuellement les unes aux autres, est bien gênante & d'une sujettion bien importune. Il est vrai; & c'est justement en cela qu'est le mérite: voilà le joug. Prenez chaque article en particulier vous n'y trouverez nulle peine. Il n'y a que cet assemblage, que cette totalité qui coûte; & autant que vous diminuerez de ce poids, autant devez-vous perdre du prix de votre obéissance. Mais ce qu'on

xigé de moi, m'eſt inſupportable : je ne
e puis ſoutenir. Hé, mes chères Sœurs,
nous ſommes-nous donnés à Dieu pour
ne rien ſouffrir, pour ne nous faire nulle
violence, pour ne voir en aucune rencon-
re nos inclinations combattues & contre-
lites ? Avons-nous promis une obéiſſance,
dont nous n'euſſions jamais à ſentir la pe-
anteur, & qui ne demandât de nous nul
effort ? Quelques difficultés que nous
ayons à vaincre dans l'obéiſſance religieu-
e, y en a-t-il qui égalent celles qu'on
urmonte tous les jours dans l'obéiſſance
militaire ? Quoi, pour une couronne cor-
ruptible, pour une gloire mondaine, des
gens obéiſſent juſqu'à l'effuſion de leur
ang, juſqu'au péril de leur vie ? Que leur
exemple au moins nous inſtruiſe ; & ſou-
venons-nous à qui nous devons obéir, &
pourquoi nous devons obéir : que c'eſt à
Dieu que nous devons cette ſoumiſſion,
que le fruit de cette ſoumiſſion doit être
une couronne immortelle. Du moment
que nous aurons compris ces deux véri-
tés, il n'y aura plus rien qui nous arrête :
car c'eſt ainſi que tout devient poſſible à
l'homme obéiſſant. *Et illi quidem ut cor-* 1. *Cor.*
ruptibilem coronam accipiant, nos autem inr c. 9.
corruptam.

Obéiſſance indépendante de toute con-

ſidération humaine & ſans acception de perſonne. Je m'explique ; les Supérieurs qui nous conduiſent, peuvent être conſidérés en deux maniéres, ou comme hommes, ou comme Supérieurs. En tant qu'hommes, ils peuvent avoir des qualités toutes différentes. L'un peut être plus prudent, & l'autre moins éclairé; l'un plus inſinuant, & l'autre moins affable ; l'un plus ſaint, & l'autre moins parfait. Mais en tant que Supérieurs, ils ont tous le même pouvoir & la même autorité, par ce qu'ils occupent tous la même place, qui eſt celle de Dieu. De-là je puis bien, à ne les enviſager que par leurs qualités perſonnelles, & les comparant comme hommes, eſtimer l'un plus que l'autre ; mais ce n'eſt point-là ce que je dois avoir en vûe, quand il s'agit de leur obéir. Je ne dois me les propoſer alors que comme Supérieurs, je ne dois avoir égard qu'à leur autorité : & puiſque cette autorité eſt en tous la même, je leur dois par conſéquent à tous le même reſpect & la même obéiſſance. Régle admirable que nous donne le grand Apôtre : obéiſſez à vos maîtres ; mais prenez garde comment vous leur obéirez : car en leur obéiſſant, vous ne devez pas les regarder comme des hommes, & votre principale atten-

tion doit être au contraire de ne chercher pas à leur plaire ni à leur obéir comme à des hommes, mais comme à Dieu, le souverain Seigneur que vous reconnoissez dans eux, & qu'ils vous représentent: *Non sicut hominibus placentes, sed ut Domino servientes.* Suivant ce principe, à quels maîtres le Christianisme nous oblige-t-il de rendre obéissance? souvent à des maîtres vicieux, impies, libertins; à des maîtres durs, cruels, impitoyables; à des maîtres sans probité, sans équité, sans lumières, sans talent. Fussent-ils mille fois encore plus déréglés & plus imparfaits, saint Paul veut qu'avec l'œil de la foi nous découvrions dans leurs personnes Jesus-Christ même, & que dans leurs personnes, quels qu'ils puissent être, nous obéissions à Jesus-Christ même. Voilà, si nous sommes Chrétiens, notre devoir: *Domino Christo servite.* Si donc à plus forte raison, je suis religieux, que m'importe à qui j'obéis; & en quel examen ai-je droit là-dessus d'entrer? N'est-ce pas assez pour moi qu'un Supérieur, qu'une Supérieure ait parlé; & que reste-t-il autre chose, que d'exécuter l'ordre que j'ai reçu, comme étant l'ordre du Seigneur? *Domino servientes.*

Ephes. c. 6. *Rom.* c. 12.

Coloss. c. 3.

Rom. c. 12.

Telle doit être, mes très-chères Sœurs,

cette obéiſſance d'exécution. Telle a été l'obéiſſance du divin Epoux que vous avez choiſi. Il ne s'eſt pas contenté de vous faire des leçons ſur une des vertus les plus néceſſaires dans toutes les ſociétés : il a voulu vous en donner l'exemple ; & pour renverſer tous les prétextes de la nature indocile & ennemie de la gêne, pour lever tous les obſtacles qu'elle formeroit, & qui pourroient étonner votre foibleſſe, il a voulu par ſon exemple vous exciter & vous fortifier. Car ſans autre motif, il doit me ſuffire ici de vous mettre devant les yeux cet exemple d'un homme-Dieu. Tout Dieu qu'il étoit, il a obéi ; & quelles ont été les caractères de cette obéiſſance de mon Sauveur? Voilà ce que je me demande à moi-même, ou pour m'inſtruire & m'édifier, ou pour me confondre & me condamner. Reprenons, & ſuivez-moi.

Obéiſſance la plus prompte. Dès le moment de ſon incarnation, il s'eſt fait une loi inviolable d'accomplir la volonté de ſon Pere. Loi écrite pour lui à la tête du livre, c'eſt-à-dire, loi qu'il a obſervée & à laquelle il s'eſt ſoumis dès le premier inſtant de ſa vie mortelle : ſe revêtant de notre chair pour obéir à la volonté de ſon Pere, ſe chargeant de toutes nos infirmités pour obéir à la volonté de ſon

Pere, se faisant la victime de notre salut pour obéir à la volonté de son Pere. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué par son Prophéte : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam.* *Psalm. 39.* Obéissance la plus universelle & la plus complette. Comme il étoit venu, non pour détruire la loi, mais pour l'établir, avec quelle exactitude ne l'a-t-il pas gardée ? En a-t-il omis une lettre ? *Iota unum non præteribit à lege.* *Matth. c. 5.* Mais encore quelle étoit à son égard cette loi qu'il a remplie dans toute son étendue ? A quoi l'engageoit-elle, & jusqu'à quel point s'est-il fait obéissant ? Ah, mes chères Sœurs, plaignons-nous de la rigueur de nos observances, & prévalons-nous de dispenses imaginaires & prétendues, lorsque nous voyons notre Dieu obéir jusques à prendre la forme d'un esclave, obéir jusques à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* *Philip. c. 2.* Enfin, obéissance sans distinction des personnes, & sans attention à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités, à leurs perfections ou à leurs défauts, à leurs vertus ou à leurs vices. Il s'est soumis à Marie toute sainte, & il s'est soumis à Hérodes le plus impie & le plus barbare des hommes. Il s'est soumis à Joseph, simple

artisan, mais du reste plein de religion & de mérites; il s'est soumis à Auguste, Empereur de Rome, mais idolâtre & païen. Que dis-je? n'a-t-il pas obéi aux Juges qui le condamnoient, aux Soldats qui l'outrageoient, aux bourreaux qui le crucifioient? Quel modéle pour nous, mes chères Sœurs! Etudions-le, méditons-le souvent, & par une utile comparaison apprenons ce que nous devons faire, & humilions-nous de ne l'avoir pas encore assez fait jusques à présent.

Graces à la Providence qui veille spécialement sur cette maison, je sçai que la régle y est en vigueur, & que l'obéissance s'y maintient. Je sçai qu'il ne s'y trouve point de ces ames inflexibles, qu'on ne peut plier, & qui n'ont de l'état religieux que la clôture & que l'habit. Je le sçai, & vous ne pouvez trop bénir le Ciel, de n'avoir point au milieu de vous de ces scandales, qui causent tant de désordres dans les Communautés. Esprits intraitables, que des Supérieurs sont quelquefois obligés d'abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien obtenir d'eux, ni les réduire à rien. Non, mes chères Sœurs, vous n'avez point de tels objets devant les yeux; & si je l'ose dire, vous n'êtes point infectées de cette con-

agion. Mais après tout dans les maisons même où se conserve toujours un certain fonds de régularité, l'obéissance en mille occasions & en mille sujets particuliers, ne laisse pas de recevoir bien des atteintes. On obéit, mais lentement: de tout ce qu'on fait & qu'on doit faire, on ne fait rien dans le temps précis, on ne fait rien qu'à l'extrémité, on ne fait rien que lorsqu'il n'y a plus à reculer ni à remettre. Une fille est la derniére à tout, & si l'on vouloit se conformer à ses heures, il faudroit changer toute la discipline religieuse, & en former une nouvelle. Encore ne s'y rendroit-elle pas plus assidue & plus diligente; & c'est assez qu'une chose soit de la régle & du devoir de l'obéissance, pour qu'elle y apporte des retardemens infinis, & qu'elle différe toujours à s'en acquitter. On obéit, mais imparfaitement: on ne fait qu'à demi ce qui est prescrit. On veut bien s'assujettir à telle & telle pratique, mais on néglige cette autre, parce qu'elle paroît trop légère, & qu'elle n'est bonne, dit-on, que pour des commençantes & pour des novices. On veut bien accepter tel & tel emploi, où l'on n'est pas destiné; & cet autre où l'obéissance nous destine, c'est justement celui dont on s'excuse, parce qu'on

prétend qu'il eſt trop pénible & trop fatigant ; parce qu'on ſe perſuade que la ſanté y ſera intéreſſée ; qu'on n'en pourra ſoutenir le travail ; parce qu'on ſe figure, chacun ſelon ſon idée, mille cauſes de refus qu'on eſt éloquent à exagérer & à faire valoir. De-là tant d'allées & de venues, tant de remontrances à une Supérieure, qui ſe voit enfin comme obligée de ſe rendre, & de céder à l'importunité de ces longues & ennuyeuſes repréſentations. On obéit, mais pourquoi ? c'eſt qu'on eſtime cette Supérieure, c'eſt qu'on lui eſt plus étroitement attachée, c'eſt qu'on lui trouve un air & des maniéres qui la font goûter davantage & qui plaiſent ; c'eſt qu'elle a des diſpoſitions naturelles, une habileté, une ſageſſe, des talens qui préviennent en ſa faveur, & qui lui attirent la confiance: Une autre n'eſt pas pourvue des mêmes dons, & l'on ne découvre dans elle qu'un mérite très-borné ; on la mépriſe intérieurement, & ce mépris de la perſonne porte au mépris de ſes ordres : comme ſi c'étoit aux perſonnes qu'on doit obéir, & non pas à Dieu dans les perſonnes, de quelques vertus qu'elles ſoient douées, ou quelques défauts qu'on y puiſſe remarquer. Obéiſſons, mes chéres Sœurs, mais obéiſſons religieuſement

c'eſt-à-dire, obéiſſons pour Dieu & en vûe de Dieu. Dès que vous aurez cette vûe de Dieu, il vous ſera indifférent d'obéir à celle-ci ou à celle-là : & de même qu'en matiére de foi nous ne devons être préciſément, ni à Pierre ni à Paul, mais à Jeſus-Chriſt ; ainſi en matiére d'obéiſſance, vous ne ferez nul diſcernement des Supérieures ; vous les écouterez toutes avec la même docilité ; vous exécuterez ce qu'elles vous ordonneront, avec la même exactitude ; & ſans vous contenter de l'obéiſſance d'action, vous y ajouterez l'obéiſſance de volonté, dont j'ai à vous entretenir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'ETOIT pour la conſolation des Apôtres, & pour leur inſpirer des ſentimens dignes de leur miniſtère, & conformes à la ſainteté de leur vocation, que le Fils de Dieu leur diſoit, qu'il ne les regarderoit point déſormais comme des eſclaves, ni comme des ſerviteurs, mais comme des amis : *Jam non dicam vos ſervos, vos autem dixi amicos.* Et c'eſt pour relever votre obéiſſance & pour la ſanctifier, que vous ne devez pas ſeulement, mes très-chères Sœurs, vous conſidérer comme ſervantes de Dieu, pas même ſeulement comme amies de Dieu, mais comme en-

Joan. c. 15.

fans de Dieu. Qualité commune à tous les Chrétiens, unis au corps myſtique du Sauveur & adoptés de Dieu par la grace du Baptême : mais qualité ſpécialement attribuée aux perſonnes religieuſes, que des nœuds encore plus étroits attachent à Jeſus-Chriſt, & qui n'ayant plus ſur la terre, à proprement parler, ni peres, ni meres, ni parens ni familles, puiſqu'elles y ont renoncé, peuvent dire avec un droit particulier & dans le même eſprit que le Séraphique François d'Aſſiſe : Notre Pere, qui êtes dans les Cieux, *Pater noſter, qui es in cœlis.* Or s'il eſt vrai que Dieu eſt ſinguliérement votre Pere, & que vous êtes ſinguliérement les enfans de Dieu, il s'enſuit que vous devez donc à Dieu une obéiſſance toute filiale, je veux dire une obéiſſance du cœur, une obéiſſance de la volonté, qui jointe à l'obéiſſance de l'action & aux œuvres, les anime & les vivifie.

Car ne vous y trompez pas, je vous prie ; & gardez-vous d'une des plus dangereuſes illuſions où vous puiſſiez tomber, en vous perſuadant que d'agir, c'eſt obéir. Nous pouvons encore raiſonner ici de l'obéiſſance comme de la foi. Si je me flatte d'avoir la foi dans le cœur, & que dans la pratique je n'en aie pas les œuvres,

'Apôtre ſaint Jacques m'annonce que cet-
e foi oiſive & ſtérile, n'eſt qu'une foi
norte ; & ſi je penſe être obéiſſant dans
a diſpoſition intérieure de l'ame, & que
ans l'effet je laiſſe les ordres que je re-
ois, ſans les accomplir, mon obéiſſance
'eſt qu'un fantôme qui s'évanouit de
ui-même, & n'a rien de ſolide. Principe
niverſellement reconnu parmi les Peres
& les Maîtres de la vie ſpirituelle. Mais
ar une régle toute contraire & par un
utre principe tout oppoſé, de même
uſſi que les œuvres ordonnées par la foi,
nais faites ſans l'eſprit de la foi, ne ſont
lus dès-lors des œuvres de foi ni des ver-
us chrétiennes ; ainſi tout ce que je puis
aire de conforme à l'obéiſſance, mais ſans
'eſprit d'obéiſſance & ſans la ſoumiſſion
le ma volonté, ne doit point être réputé
our obéiſſance, & n'eſt devant Dieu de
ulle valeur. C'eſt la lettre, c'eſt le corps
le l'obéiſſance ; mais ſelon ſaint Paul, la 2. Cor.
ettre tue, *Littera occidit* : & ce corps c. 3.
n'eſt qu'un cadavre, ſi l'ame ne lui don-
ne la vie ; *Spiritus autem vivificat.* *Ibid.*

Diſons autrement, mes chères Sœurs :
c'eſt obéiſſance, ſi vous le voulez ; mais
une obéiſſance ſervile, une obéiſſance d'eſ-
clave. Or je vous ai déja fait entendre,
& ce ſeroit bien dégénérer de la dignité

de votre état, si vous ne le comprenie
pas, que l'obéissance religieuse est l'obéi
sance des enfans. Dans l'une, la volont
n'a point de part; & dès-là ce n'est plu
une vertu, mais une servitude, mais u
esclavage dont Dieu ne vous peut sçavoi
aucun gré. Et dans l'autre, c'est la volon
té qui domine, non pas en s'élevant, mai
en s'abaissant, mais en s'immolant & s
sacrifiant. Sacrifice plus agréable à Dieu
que tous les sacrifices de l'ancienne Loi
Car dans les sacrifices de l'ancienne Loi
remarque saint Grégoire, on n'offroit à
Dieu qu'une chair étrangère, au lieu que
par le sacrifice de l'obéissance religieuse,
c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus
noble qu'on présente à Dieu, puisque c'est
Greg. le cœur & la propre volonté: *Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur.*

Vérités importantes, mes très-chères Sœurs; vérités d'où je tire des conséquences qui demandent toutes vos réflexions, & qui sont autant de maximes fondamentales pour la conduite de votre vie. Les voici réduites en quelques articles plus essentiels. Ecoutez-les: vous n'y trouverez rien d'outré, & qui ne vous paroisse solidement établi.

De-là donc, premiére conséquence, il

enſuit que je dois trembler, quand un upérieur m'ordonne des choſes ſelon mon clination & ſelon mon goût : pourquoi? arce que je dois craindre alors que ma olonté ne ſoit pas ſacrifiée, & que le fruit e mon obéiſſance ſoit perdu pour moi. Mais, dites-vous, ce qu'on me comman- e étant ſelon mon goût & mon incli- ation, je l'embraſſe avec plaiſir, je m'y orte avec plus d'ardeur, & j'ai certaine- nent l'obéiſſance de volonté. Il eſt vrai, nais ce n'eſt pas en ce ſens que l'obéiſ- ance de volonté eſt une obéiſſance reli- ieuſe & méritoire. C'eſt dans un ſens out différent, & concevez, s'il vous plaît, na penſée. Quand on me demande une béiſſance de volonté, on me demande ne obéiſſance où ma volonté acquieſce à la volonté de mon Supérieur, & non pas à mes propres déſirs ; on me demande une obéiſſance où ma volonté s'affectionne à ce que veut mon Supérieur, préciſément parce qu'il le veut, & non point parce que je le veux moi-même d'ailleurs, & que le commandement qu'il me fait, s'ac- commode à mon penchant naturel & à mes deſſeins. Car ſi ce penchant naturel, ſi cette inclination & ce goût étoient le principal motif de mon obéiſſance, ce ne ſeroit plus la volonté de mon Supérieur,

ni la volonté de Dieu, que je ferois mais la mienne. Or vous voyez néanmoin combien il eſt aiſé que ce ſoit ce penchan que ce ſoit cette inclination, ce goût q me détermine & qui m'engage, quand ſe trouve en effet dans l'exercice auqu on m'applique, & dans l'obſervance par ticuliére dont on me charge.

De-là, ſeconde conſéquence, il s'enſu que je dois me réjouir ſelon Dieu & e Dieu, quand il arrive qu'un Supérieur ſans examiner dans les vûes qu'il a ſu moi, ſi elles m'agréeront ou ſi elles n m'agréeront pas, mais comptant ſur moi obéiſſance & ma docilité, m'emploie des fonctions qui me mortifient, qui m gênent, & à quoi répugnent tous les ſenti mens de la nature. La raiſon en eſt évi dente : car c'eſt alors que le ſacrifice d ma volonté, ſi je me ſoumets intérieure ment & de bonne foi, eſt beaucoup plu certain, beaucoup plus pur, beaucoup plu excellent. Plus certain, parce qu'il ne peu être ſujet à mille illuſions de l'amour de moi-même, puiſque je me renonce moi-même ; plus pur, parce qu'il n'y entre rien d'humain, & qu'au contraire tout ce qu'il y a d'humain dans mon cœur, y eſt contredit ; plus excellent, parce qu'il me coûte davantage, & que je me fais plus de

violence. A chaque pas il faut un nouvel effort, & tout acte, tout effort nouveau coute ſans ceſſe un nouveau mérite. Les Martyrs n'ont donné leur vie qu'une fois, & la mort dans un moment a fini leurs peines, & commencé leur éternelle béatitude : mais dans la conjoncture où je ſuppoſe l'ame religieuſe & obéiſſante, ſon martyre eſt continuel. On ne vit plus longtems que pour avoir à ſe combattre ſoi-même, & à ſe vaincre plus long-tems & plus ſouvent. Que de triomphes, & que de couronnes! Or eſt-il rien, mes chères ſœurs, que nous devions ſouhaiter avec plus d'ardeur que d'avoir ainſi occaſion de groſſir notre tréſor pour l'éternité ? De ſorte que dans la comparaiſon & dans le choix, un Religieux qui n'auroit égard qu'à ſes intérêts perſonels, devroit préférer un Supérieur qui le contrarie, un Supérieur qui l'éprouve & qui l'exerce, un Supérieur ferme & ſévère, à un autre plus modéré & plus indulgent. Cette morale eſt bien parfaite, je l'avoue : mais elle eſt fondée ſur les principes de la ſageſſe de l'Evangile, & c'eſt cette ſageſſe que je dois prêcher à des ames que leur état appelle à la plus haute perfection.

De-là, troiſiéme conſéquence, il s'enſuit qu'une des plus groſſiéres erreurs dans

les perſonnes Religieuſes, eſt de croir
qu'elles pratiquent l'obéiſſance, lorſqu
par elles-mêmes, ou par d'autres, par de
ſollicitations & des pourſuites ouvertes
ou par des intrigues ſecrétes & des reſ
ſorts cachés, elles travaillent à gagner un
Supérieure, & qu'après mille mouvemen
elles l'aménent enfin à ce qu'elles veulen
Abus, dit ſaint Bernard : ce n'eſt pas vou
qui obéiſſez à cette Supérieure ; c'eſt cett
Supérieure qui vous obéit : comment ce
la ? Parce que ce n'eſt pas vous qui ſuive
la volonté de cette Supérieure, mais cett
Supérieure qui ſuit la vôtre. Vous en ré
pondrez l'une & l'autre à Dieu : vous
d'avoir ſi fortement preſſé, & peut-être
adroitement engagé votre Supérieure, &
elle, de n'avoir pas eu plus de vigilance &
plus de fermeté. Mais ſi je me ſuis procur
de ſa part tel emploi, direz-vous, c'eſt qu
je m'y ſentois plus de diſpoſition, c'eſt qu
j'eſpérois y mieux réuſſir, & en effet l
ſuccès répond aſſez à mes eſpérances. Tar
de ſuccès qu'il vous plaira : ce n'eſt poir
ce que Dieu vouloit de vous. Ce ſuccè
dans le fonds lui importe peu, & il n
le demande pas abſolument. Mais ce qu
lui importe, c'eſt que ſa volonté ſoit faite
& que la vôtre lui ſoit en tout ſubor
donnée. Voilà ce qui l'honore. Voilà l'hon

age dont il eſt jaloux. Car voilà en quoi aroît ſon ſuprême domaine, & par où ous le devez glorifier comme Souverain Maître. Du reſte que vous réuſſiſſiez, u que vous ne réuſſiſſiez pas, c'eſt un ſoin ont il vous décharge en quelque ſorte, & qu'il faut abandonner à ſa providence. aites ce qui dépend de votre travail, de otre application, de votre fidélité : cela ffit. Mais ce que j'ai entrepris eſt une œure ſainte. Point de ſainteté qui ne ſoit églée par la volonté de Dieu, & par la olonté de ceux qui nous tiennent la place e Dieu. Ceſt une œuvre ſainte ; mais il auroit encore pour vous quelque choſe e plus ſaint, & ce ſeroit de renoncer à os volontés même les plus ſaintes en aparence, dès qu'il s'agit de la volonté du eigneur, & de celle de vos Supérieurs. Qu'y a-t-il de plus ſaint que le ſacrifice ? ependant ſans l'obéiſſance, le ſacrifice erd aux yeux de Dieu tout ſon mérite, & devient une abomination. Allez, répondit le Prophéte à Saül en le rejetant, toutes vos victimes ſont réprouvées du Ciel. Avant que de les offrir, & plutôt que de les offrir, il falloit obéir : *Melior eſt obedientia quàm victimæ.* 1. *Reg.* c. 15.

Obéiſſance de volonté, dont nous avons le plus parfait modéle dans la perſonne de

notre adorable Maître. S'il est descend de sa gloire, & s'il a vécu parmi nous c'est qu'il l'a voulu, *Deus meus, volui* mais pourquoi l'a-t-il voulu ? Parce qu son Pere le vouloit. Car je ne suis p venu, disoit-il, pour faire ma volonté mais la volonté de mon Pere qui m'a en voyé : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Toutefois la volonté de c Homme-Dieu étoit toute sainte : ma c'est pour cela même qu'elle ne devoit j mais être séparée de la volonté de son Pe re. Nous l'avons voulu comme lui, m chères Sœurs : c'est-à-dire, nous avo dit en entrant dans la Religion ce qu' dit en entrant dans le monde : *Deus meus volui.* Ordonnez, mon Dieu, ou immé diatement par vous-même, ou par l'o gane de vos Ministres & de vos Substitut je recevrai toujours vos ordres avec sou mission, & j'y attacherai mon cœur. Ou nous l'avons dit : mais combien de vo l'ont peut-être bientôt oublié ? Combie n'y ont plus pensé ? Combien dans la pra tique l'ont retracté ? Combien se sont ac coutumées à faire leur volonté, & à vou loir qu'on fît leur volonté ? Au lieu d dire à une Supérieure dans un plein aban donnement d'elles-mêmes, Que voulez

Psalm. 39.

Joan. c. 6.

us que je faſſe ? *Quid me vis facere ?* *Act.* 9.
ombien l'ont réduite à leur dire par une
ndeſcendance forcée : Puiſque rien ne
us contente, expliquez-vous donc, &
arquez-moi comment vous prétendez
e je me comporte à votre égard : *Quid* *Luc.* 18.
ni vis faciam ?

Quoi qu'il en ſoit, mes chères Sœurs,
mme il n'eſt rien de plus héroïque, ni
plus grand devant Dieu, qu'un entier
ujettiſſement de la volonté, auſſi n'eſt-
rien communément de plus rare. Car
n'eſt-ce ſouvent que notre obéiſſance ?
aiſons-en, dans le fond de nos ames,
humble confeſſion. Ce que c'eſt ? Une
béiſſance de politique, une obéiſſance
reſpect humain, une obéiſſance con-
ainte, une obéiſſance d'habitude, une
béiſſance d'artifice, ou d'une eſpéce de
iolence. Vous me pardonnerez toutes ces
xpreſſions ; & ſans vous ſcandaliſer des
rmes, vous vous arrêterez aux choſes
u'ils expriment, & vous vous applique-
z ou à les corriger, ou à vous en pré-
rver. Obéiſſance de politique : on veut
tre en grace auprès des Supérieurs & des
upérieures ; on veut par-là s'établir dans
n certain crédit ; on a ſes vûes pour l'a-
enir, on a ſes intérêts à ménager ; & c'eſt
our cela qu'on ſe rend ſi ſouple, ſi fléxi-

ble, & que passant même les bornes d'un dépendance raisonnable, on va jusqu'à l flatterie & la servitude. Obéissance de re pect humain : on ne veut pas se distingue des autres, ni faire parler de soi dans un Maison ; on est bien aise de s'y conserve la réputation de fille réguliére & sage ; & dans cet esprit on garde tous les dehor de l'obéissance, sans en avoir les sent mens. Obéissance de contrainte : on n'a me pas à recevoir des avis, & l'on est sen sible aux répréhensions ; on les craint, & l'on se captive, pour les éviter : c'est-à-d re, mes chères Sœurs, qu'on se réduit l'obéissance la plus indigne de vous, & selon le monde, & selon la Religion. Se lon le monde, (car je puis ici vous rap peller les idées mêmes du monde :) Et quoi ? étiez-vous donc nées pour vou avilir de la sorte, & pour vous abaisser ju ques au rang des serviteurs que la crain fait obéir ? Selon la Religion : malgré l engagemens qui vous y attachent, n'est ce pas un état de liberté, je dis de sainte liberté de l'Evangile ; & si vous êt liées, n'est-ce pas comme saint Paul da le Seigneur, & par amour pour le Seigneu *Ephes.* c. 4. *Vinctus in Domino* ? Obéissance d'artific on a des patrons qu'on interpose, on des raisons ou des prétextes spécieux do

n s'autorise, on a des maniéres insinuan-
s, des déférences & des soumissions étu-
iées : tout cela, pourquoi ? pour obéir, à
e qu'il paroît ; mais réellement & dans la
érité pour faire tout ce qu'on veut, & ne
en faire de tout ce qu'on ne veut pas, &
u'on devroit vouloir. Enfin obéissance
ue je traite de violence, & qui l'est en
ffet: il y a quelquefois de ces esprits hauts
obstinés, sujets aux éclats dans une Com-
nunauté, & devenus redoutables, si je l'ose
ire, aux Supérieures, qui par sagesse les
pargent & s'accommodent, pour ne les
as choquer, à toutes leurs idées. Ils sont
isposés à obéir, ou ils se vantent de l'ê-
re ; mais à cette condition, qu'on ne leur
mposera point d'autre loi que celles qu'ils
uront eux-mêmes dictée.

Concevons mieux, mes chères Sœurs, le
levoir de l'obéissance. Le Prophéte disoit:
i vous cherchez le Seigneur, cherchez-
e véritablement. *Si quæritis, quærite*: & *Isaï.*
noi je vous dis, si vous obéissez, obéis- *c.* 21.
ez religieusement. Que le Seigneur qui
ous a rassemblées dans sa sainte Maison,
ous donne à toutes un même esprit, pour
'honorer, & pour exécuter ses ordres
l'un grand cœur & d'une pleine volonté :
Det vobis cor unum ut colatis eum, & fa- 2. *Mac.*
ciatis voluntatem ejus corde magno & ani- *c.* 1.

mo volenti. Ayez la consolation de pouvoir vous rendre le même témoignage que Jesus-Christ se rendoit : Je fais toujours ce qui plaît à mon Pere & à mon Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper* Il ne tient qu'à vous, & c'est un des plus grands avantages de la Profession Religieuse. Depuis le matin jusques au soir toutes vos actions sont réglées par l'obéissance. Il n'y en a pas une qui ne soit marquée du sceau de la volonté de Dieu. De sorte que vous n'avez pas un moment dont vous puissiez disposer selon votre volonté propre. Si quelquefois elle se révolte, si elle murmure, répondez-vous à vous mêmes : n'ai-je fait vœu d'obéir, que pour vivre & pour agir en tout à mon gré? Falloit-il un vœu pour cela ; & si mon vœu se bornoit à cela, en quoi seroit-il saint ? Que la propre volonté cesse, dit saint Bernard, & qu'on y substitue la volonté de Dieu, il n'y aura plus d'enfer, parce qu'il n'y aura plus de péché. Cette volonté propre, poursuit le même Pere, est un mal bien pernicieux ; puisqu'elle enléve même à nos bonnes œuvres leur mérite & leur bonté. *Grande malum propria voluntas quâ fit ut bona tua non sint tibi bona.* Au contraire l'obéissance reléve tout, sanctifie tout, perfectionne tout. J'entends une obéissance

Joan. 8.

Bern.

béissance, non-seulement d'action & de olonté, mais de jugement, ainsi qu'il ne reste à vous l'expliquer dans la troisiéne partie.

III. PARTIE.

C'EST la derniére ressource de la nature, uand l'esprit de religion est assez puissant our nous faire sacrifier notre volonté, de e réserver au moins le pouvoir de raisonner de juger. La volonté embrasse avec resect les ordres qui nous sont légitimement juridiquement intimés : elle les accepte & 'y soumet, & voilà son sacrifice. Mais la ature n'est pas encore par ce sacrifice, uelque généreux qu'il puisse être, tout-à-ait détruite : elle a comme un asyle où lle se retranche, & c'est l'entendement. De-là, de cette partie supérieure de l'ame, lle prononce ses arrêts, & elle donne ses écisions. On examine la conduite des upérieurs, & selon les idées particuliéres qu'on s'en forme, on les approuve ou n les condamne. Si l'on se fait une prudence & un devoir de n'en rien témoigner u-dehors, on n'en pense pas moins dans 'intérieur ; & si la langue se taît, l'esprit 'en devient que plus fécond en réflexions ont il aime à s'entretenir. Combien même ne peuvent se réduire à ce silence ? on parle, on blâme, on murmure, on y trou-

ve un vain ſoulagement ; & ce qu'il y a de plus déplorable, on croit ſouvent y trouver, du moins y chercher, la gloire de Dieu & l'intérêt de la Communauté. Or, mes chères Sœurs, l'obéiſſance a un dernier ſacrifice à faire, & c'eſt d'arrêter tous ces jugemens de l'eſprit, d'éteindre toutes ſes lumiéres, & de lui ôter la faculté de voir ; de ne lui permettre nul uſage de ſa raiſon, que pour ſe ſoumettre à la raiſon du Supérieur, eſtimant que tout ce qu'il ordonne, eſt bien ordonné, & que tout ce qu'il défend, eſt bien défendu. Voilà juſqu'où cette obéiſſance tant recommandée dans l'état Religieux, doit monter ; & ſans cela elle ne peut être une obéiſſance parfaite.

Car comme je vous l'ai déja fait remarquer, la perfection de l'obéiſſance demande que tout l'homme ſoit ſoumis à Dieu. Or ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, c'eſt la raiſon, c'eſt l'eſprit. Par conſéquent, ne pas aſſujettir l'eſprit, c'eſt ne pas aſſujettir tout l'homme, mais refuſer à Dieu ce qu'il y a de meilleur dans la victime qui lui eſt offerte. Je conviens que le ſacrifice de la volonté eſt un vrai ſacrifice & un grand ſacrifice : mais après tout ſi vous n'y ajoutez le ſacrifice de l'entendement, qui en eſt la conſommation, votre ſacrifice ne peut être cet holocauſte que

Dieu attend de vous. Dans les ſacrifices ordinaires de l'ancienne Loi, une portion de l'hoſtie étoit conſumée, & l'autre réſervée aux Prêtres : mais dans l'holocauſte, point de partage. Tout paſſoit par le feu ; & la deſtruction étoit entiére. Belle image de l'ame parfaitement obéiſſante ! Victime toute dévouée au Seigneur qui l'a choiſie & qu'elle a choiſi elle-même, elle ne laiſſe rien échapper au ſacré feu qui la brûle. Sa charité ne ſe preſcrit point de terme ; & tant qu'il lui reſte quelque nouvelle offrande à préſenter, elle ne peut être contente qu'elle ne l'ait portée à l'autel.

Expliquons-nous, mes chères Sœurs, & parlons plus ſimplement : je prétends que cette ſoumiſſion & cette obéiſſance du jugement eſt d'une telle néceſſité, que ſans cela, toute autre obéiſſance, ſoit celle de l'action, ſoit celle de la volonté, ne peut ſe ſoutenir, & la preuve en eſt ſenſible. Car je vous l'ai dit, l'obéiſſance de l'action doit être prompte, doit être exacte, doit être univerſelle. Or le moyen que j'obéiſſe avec cette promptitude, avec cette exactitude, avec cette plénitude, tandis que mon eſprit ſe ſouléve contre le commandement qu'on me fait ; tandis que je déſapprouve, & conſéquemment que je mépriſe celui qui me le fait ; tandis que

je demeure persuadé qu'il se trompe dans ses vûes ; que ses mesures ne sont pas justes ; que ses intentions ne sont pas droites ; qu'il agit, ou par prévention, ou par passion, ou par défaut de connoissance & sans réflexion ? L'obéissance de la volonté doit être une obéissance filiale & affectueuse. Or comment mon cœur s'affectionnera-t-il à ce qui me paroît mal conçu, mal imaginé, mal disposé ; à ce qui me blesse & qui me choque ; à ce que je traite secrétement d'injustice, de mauvaise foi, de témérité, d'imprudence, de foiblesse : à ce qui excite ou mes plaintes, ou mes railleries ? Dès-là donc que chacun dans une maison se donnera la liberté d'appeller en quelque maniére les Supérieurs à son tribunal, de leur demander compte de leur conduite ; de dire comme le serpent disoit à Eve : *Cur præcepit ?* Pourquoi cet ordre ? pourquoi cette défense ? dès que chacun s'attribuera le droit de censurer tout ce qui ne lui plaira pas, & de s'attacher là-dessus à ses sentimens, il ne peut plus y avoir de véritable obéissance.

Genes. c. 3.

Mais quoi, faut-il que l'obéissance soit aveugle ? Appliquez-vous, mes chères Sœurs : je vais vous répondre, & vous développer un des plus beaux mystères de la vie

spirituelle & de la sainteté religieuse : le voici. C'est qu'en effet la vraie obéissance est aveugle ; mais d'ailleurs qu'elle est dans son aveuglement plus éclairée, plus droite, plus sûre, que toute la sagesse de l'esprit humain, quelque clairvoyant qu'il puisse être ou qu'il se flatte d'être. Je reprends, & je le répéte : oui, elle est aveugle cette sainte obéissance. Aveugle comme celle d'Abraham, lorque sans égard à la parole de Dieu, qui lui promettoit de multiplier sa race par Isaac, & sans entrer dans la moindre défiance touchant la vérité de cette promesse, il se mit en devoir d'immoler ce fils unique sur qui il comptoit, espérant contre toute raison d'espérer : *Contra spem in spem credidit.* *Rom.* Aveugle comme celle de S. Paul, lorsque *c.* 4. Dieu, sans lui déclarer autrement ses volontés, se contenta de l'envoyer à Damas, où il apprendroit ce qu'il auroit à faire : *Ingredere civitatem, & ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.* *Act. c.* 9. Aveugle comme celle de ces soldats que le centenier de l'Evangile tenoit sous son pouvoir, disant à l'un, Marchez, & il marchoit ; à l'autre, Venez, & il venoit : *Dico huic, Vade, & vadit; alii, Veni, & venit.* *Math.* *c.* 8. Aveugle pour n'exiger jamais d'un supérieur aucune justification ; pour ne s'engager jamais avec lui dans

aucune recherche, dans aucune discussion dans aucun éclaircissement ; pour ne sçavoi que ces deux choses essentielles, l'ordr qui est porté, & l'obligation de l'accom plir. Non pas qu'en certaines conjonctu res elle ne puisse découvrir ce qu'elle pen se, & le représenter, pourvû que ce soi avec humilité, avec simplicité, avec do cilité. Voilà, dis-je, en quoi consiste cett obéissance aveugle dont les Peres nou font tant d'éloges, & dont le mérite de vant Dieu est si relevé.

Cependant, mes chères Sœurs, admirez en l'avantage inestimable. Car autant qu'el le est aveugle d'une part, autant de l'autr est-elle éclairée. C'est cette lumiére don parle saint Pierre dans sa seconde Epître

2. Pet. c. 3. *Habemus firmiorem propheticum sermonen cui benè facitis attendentes quasi lucerni lucenti in caliginoso loco.* Vous avez le prophétes, vous avez les oracles de l'o béissance, mille fois plus asſûrés que tou tes vos vûes. Arrêtez-vous-là ; & si ce n'es encore qu'une lueur obscure & ténébreuse elle vous conduira mieux néanmoins qu toutes vos connoissances propres & tou vos raisonnemens. En effet, il en est tou jours ici, par proportion, de l'obéissanc comme de la foi. Point de conduite plu sage ni plus sûre pour tout homme chré

rien, que la conduite de la foi ; & point de voie plus courte ni plus droite pour tout Religieux, que la voie de l'obéiſſance. En la ſuivant je ne m'égare jamais, parce que je ſuis dans la voie où Dieu veut que je marche. Mon Supérieur peut ſe tromper en ce qu'il me commande, ou du moins peut toujours craindre de s'y tromper: mais moi je ſuis certain de ne me point tromper en l'exécutant, parce que Dieu veut que j'obéiſſe à ce qui m'eſt commandé. De ſe tromper ou de ne ſe pas tromper dans la diſpoſition que mon Supérieur fait de moi, c'eſt un ſoin qui le regarde, c'eſt ſon affaire : mais la mienne eſt de faire ponctuellement ce qu'il m'enjoint, dès que je n'y vois rien qui me paroiſſe évidemment criminel. Il eſt chargé de tout le reſte ; mais moi j'en ſuis quitte, & je ne réponds de rien autre choſe que de ma ſoumiſſion. S'il agit imprudemment dans les deſſeins qu'il forme & dans les meſures qu'il prend, j'agis prudemment dans l'obéiſſance que je lui rends ; & ſi le ſuccès n'eſt pas tel qu'il l'eſpéroit, il eſt toujours tel pour moi que je le dois déſirer, ſçavoir de contenter Dieu, & d'en recevoir un jour la récompenſe.

Il y a plus, mes chères Sœurs : car comme Dieu diſpenſe ſes lumiéres & partage ſes

graces selon les divers ministères où il nous emploie, on peut dire qu'il éclaire plus abondamment ceux qui doivent éclairer les autres & les gouverner; qu'il les inspire & qu'il les conduit lui-même. Ainsi en agissant selon leurs vûes, j'agis selon les vûes de Dieu, je suis dirigé dans toutes mes démarches par la lumiére de Dieu, je me mets à couvert de tous les égaremens & de toutes les illusions de mon propre sens, & je me trouve en asſûrance contre tant d'écueils, où il lui est si ordinaire d'échouer, lorsqu'il n'a point d'autre guide que ses idées toujours incertaines & trompeuses. Solide sagesse de l'ame obéissante! Fût-elle d'ailleurs dépourvue de tous les dons naturels & de tous les trésors de la science, fût-ce de tous les génies le plus petit & le plus borné, en se laissant conduire, elle est mille fois moins exposée à s'écarter du chemin & à se perdre, que ces prétendus esprits forts, qui se confient en eux-mêmes, & qui se prévalent de leur vaine suffisance. Ne le voyons-nous pas tous les jours? telle ame simple & peu pénétrante vit les quarante & les cinquante années dans une Communauté sans aucun reproche. Elle est toujours discrette dans ses paroles, toujours circonspecte dans ses actions, toujours du bon

parti : pourquoi ? parce que c'eſt une ame ſoumiſe, qui ne s'ingère en rien, qui ne diſpute ſur rien, qui ne prend jamais d'autres ſentimens que ceux de ſes Supérieurs, qui ne ſuit point d'autre route que celle qu'ils lui ont marquée. Mais ſi c'étoit une de ces ames préſomptueuſes, qui de leur autorité privée ſe font arbitres de tout, car il n'y en a que trop de ce caractère juſques dans les plus ſaintes Sociétés : ſi c'étoit une de ces ames orgueilleuſes qui ne croient pas qu'il y ait rien de bien, à moins qu'elles n'y aient eû part, & que ce ne ſoit par leur conſeil qu'on l'ait entrepris : que lui ſeroit-il cent fois arrivé, & que lui arriveroit-il en cent autres rencontres ? ce qui arrive à ces eſprits ſi habiles & ſi jaloux de leur fauſſe habileté. A les entendre parler & décider, ce ſont les ſages d'une maiſon ; mais dans la pratique ce ſont les plus inconſidérés & les plus déréglés : mille fautes leur échappent qui font pitié, & qui vérifient le mot de l'Ecriture, Que Dieu confond les ſuperbes, & qu'il renverſe leurs projets : *Diſperſit ſuperbos mentes cordis ſui.* *Luc. c. 1.*

Mais enfin peut-on s'empêcher d'appercevoir les erreurs d'un Supérieur ou d'une Supérieure, lorſqu'elles ſont ſenſibles & qu'elles frappent les yeux ? Voilà, mes

chères Sœurs, ce que vous pouvez m'opposer de plus apparent ; mais comprenez la réponse que je vous fais. Ce je vous demande moi, quelle preuve si certaine vous avez, que ce Supérieur se trompe, ou que cette Supérieure est dans l'erreur. J'en juge, dites-vous, par ce que je vois : mais ce que vous voyez est-il toujours suffisant pour en bien juger ? Vous voyez les dehors ; mais voyez-vous le fond ? Dans le même fait & par rapport au même fait, combien y a-t-il de choses que vous ne sçavez pas, & dont une Supérieure est instruite ? Est-elle obligée de vous en instruire vous-même, & souvent au contraire n'est-elle pas obligée de les tenir secrettes & de vous les cacher ? Or parce qu'elle en est instruite, elle n'ordonne rien qui ne soit très-à-propos ; & vous qui ne les sçavez pas, vous la condamnez très-injustement, & vous êtes inexcusable, quelque spécieuses que soient vos raisons, de ne pas faire cette réflexion, qu'il peut y en avoir d'autres plus importantes encore, dont vous n'êtes pas informée, & qui changent tout l'état de l'affaire.

Ah ! mes chères Sœurs, que cette réflexion bien faite & cette régle bien suivie, arrêteroient de jugemens précipités, de discours mal fondés, de bruits & de mouve-

mens qui troublent la paix des Communautés ? Les Supérieures en souffrent, & ce n'est pas là sans doute pour elles une petite croix : mais leur consolation doit être dans le témoignage de leur conscience, & dans la promesse que Dieu leur a faite de prendre leur cause en main, parce que c'est sa propre cause. Car elles peuvent dire ce que disoient les conducteurs du Peuple Juif à cette Nation opiniâtre & rebelle : Ce n'est pas contre nous que se tournent vos murmures, mais contre le Seigneur même, qui nous a mis à votre tête. *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum.* C'est votre Juge & le nôtre ; & puisque les outrages que nous recevons de vous, retombent sur lui, craignez son juste ressentiment & ses vengeances. *Exod. c. 16.*

Daigne le Ciel en préserver cette maison, & y maintenir toujours l'ordre en y maintenant l'obéissance ! C'est par son obéissance que Jesus-Christ nous a sauvés, & c'est par notre obéissance que nous nous sanctifierons & que nous nous sauverons. Non ; ce n'est point précisément aux miracles du Fils de Dieu, ce n'est point précisément à ses prédications ni aux autres actions de sa vie les plus éclatantes, que nous sommes redevables de notre salut, mais à son obéissance & à sa mort. Ainsi,

mes chères Sœurs, ce ne sera point absolument par les austérités, que nous parviendrons à la perfection religieuse, ce ne sera point par les jeûnes & par les veilles, ce ne sera pas même par la priére ni par tous les autres exercices de piété ; mais par l'obéissance répandue en tout cela. Ou ce sera, si vous voulez, par tout cela, mais autant qu'il se trouvera conforme à l'obéissance, & réglé selon l'esprit de l'obéissance. Tout cela, hors de l'obéissance, n'est rien devant Dieu : tout cela, contre l'obéissance, est rejetté de Dieu. Attachons-nous donc à une vertu qui doit être le principe de toutes nos vertus, qui en doit être la perfection, & qui par une humble dépendance nous fera mériter le Royaume éternel que je vous souhaite, &c.

EXHORTATION

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE CARMELITES,

SUR SAINTE THÉRESE.

Et ipſe præcedet in ſpiritu & virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

Il viendra avec l'eſprit & la vertu d'Elie, pour former au Seigneur un peuple parfait. En S. Luc, c. 1.

C'EST une queſtion parmi les Interprétes, quel eſt ce double eſprit qu'Eliſée demanda avec tant d'inſtance à Elie, lorſqu'il le vit ſur le point de ſon raviſſement, & qu'il lui dit ces derniéres paroles : *Obſecro, ut fiat in me duplex ſpiritus tuus.* Dans la penſée du Docteur Angélique ſaint Thomas, ce double eſprit ne fut autre choſe que le don de prophétie, & celui des miracles : mais outre qu'Eliſée poſſédoit déja l'un & l'autre, il 4. *Reg.* c. 2.

y a quelque peine à se persuader, qu'un homme aussi éclairé que ce Prophéte, pouvant obtenir toute autre grace en conséquence de la promesse que lui avoit faite
Ibid. Élie, *Postula quod vis, ut faciam tibi*; se fût borné à demander des graces stériles, & qui par elles-mêmes ne contribuent rien à la sainteté. C'est donc à l'explication de Saint Paulin que je m'en tiens, & c'est de ses Epîtres que je la tire. Il parle de la forme de vie qu'observoient les anciens Prophétes; & insistant sur Elie leur Patriarche & leur Maître, C'étoit, dit-il, un Ange sur la terre, & il n'avoit de commerce avec les hommes que pour leur porter les ordres de Dieu. Il demeuroit sur le Carmel, dégagé de tous les soins du monde, & là se repaissoit de la rosée du Ciel, qui lui faisoit sans cesse goûter une douce & fréquente méditation des choses divines. Afin que son corps ne pût arrêter le vol de son esprit, il l'exerçoit par une continuelle pénitence, le traitant comme un esclave, le domptant comme un ennemi, le châtiant comme un criminel. Qu'étoit-ce que sa nourriture? le jeûne. Qu'étoit-ce que son repos? les veilles & le travail. Qu'étoit-ce que son vêtement? un rude cilice. D'où ce Pere conclut, que le double esprit d'Elie fut donc par rapport au

corps l'esprit de mortification, & par rapport à l'ame l'esprit d'oraison & de contemplation. C'est de l'un & de l'autre que le divin Précurseur Jean-Baptiste fut rempli dès qu'il parut sur la terre, & c'est pour cela que l'Evangile nous l'a représenté comme un second Elie : *Et ipse præcedet in spiritu & virtute Eliæ.* Eloge magnifique dans le peu de paroles qu'il contient : mais pour l'appliquer, tout grand qu'il est, à l'illustre Thérèse, je n'ai, mes très-chères Sœurs, qu'à vous mettre devant les yeux, en quelques traits, son histoire, & qu'à vous faire suivre l'ordre de sa vie. Qu'y trouverons-nous autre chose qu'une mort perpétuelle des sens par l'austérité la plus rigoureuse, & que de sublimes élévations de l'ame par toutes les ferveurs & toutes les extases de la priére ? Ce fut avec ces ailes mystérieuses qu'elle s'éleva au-dessus d'elle-même, & qu'elle alla se reposer dans le sein de son Bien-aimé. En deux mots, double caractère de sa sainteté : un corps sacrifié comme une hostie vivante par la mortification, & une ame transformée en Dieu par l'oraison. Voilà tout le partage & tout le fonds de cette exhortation. Voilà ce qui vérifie les paroles de mon texte, & l'application que j'en fais, sçavoir, que Thérèse fut dans ces der-

niers siécles, l'héritiére, & pour ainsi dire, la dépositaire de tout l'esprit d'Elie, *in spiritu & virtute Eliæ*. Mais à cela j'ajoute, que c'est par ce même esprit, qu'elle a fait dans l'ordre du Carmel cette fameuse réforme dont l'Eglise a reçu & reçoit encore de nos jours tant d'édification : *Parare Domino plebem perfectam*. Car commençant par sa propre personne qui devoit servir de modéle, elle a réformé le corps par l'austérité de vie qu'elle a pratiquée avec une constance héroïque ; & elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Dans ces deux points je vous proposerai de grands exemples à imiter, & c'est de quoi j'ai cru devoir vous entretenir aux approches de cette fête que vous allez célébrer en l'honneur de votre glorieuse Mere. Le sujet vous intéressera, & mérite toute votre attention.

I. PARTIE. IL faut convenir qu'une vie austère & mortifiée a quelque chose de grand, & qu'elle sert beaucoup à relever le lustre & le mérite de la sainteté. Nous avons de la vénération pour ceux qui dans leurs personnes en portent les caractères ; & quelque indulgence que nous ayons pour nous-mêmes, nous admirons cette sévérité dans

es autres, & nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer une vertu rare & singulière, qu'en la représentant comme une vertu rigoureuse dans sa conduite, toute opposée aux inclinations de la nature, & ennemie des sens & de la chair. Et en effet, cette guerre que l'homme se fait à lui-même, ce détachement de son corps, cette application infatigable à le contredire en tout, & cette généreuse résolution de le persécuter sans relâche, de le crucifier, de le détruire, ce sont autant de miracles, qui surpassent la foiblesse de notre humanité, & qui ne peuvent avoir d'autre principe que la grace toute-puissante de Dieu. Jesus-Christ demandoit aux Juifs ce qu'ils cherchoient dans le désert, quand ils y alloient en foule, pour y voir son glorieux Précurseur : *Quid existis in desertum videre?* Prétendez-vous trouver, leur disoit-il, un homme mollement vêtu ? Vous vous trompez : c'est chez les Grands que regne cette molleſſe, & Jean-Baptiste n'a point appris à se traiter de la sorte. Peut-être même vous fera-t-il horreur sous l'habit dont il est couvert ; mais c'est en cela que vous devez le considérer, non-seulement comme Prophéte, mais comme plus que Prophéte : *Etiam dico vobis & plus quàm Prophetam.* Parole, remarque saint Chrysostôme, qui

Matth. c. 11.

Ibid.

leur fit croire que c'étoit le Messie, tant ils étoient prévenus en faveur d'une vie pénitente, & tant ils s'en formoient une haute idée.

Permettez-moi, mes chères Sœurs, de vous faire aujourd'hui la même demande : *Quid existis in desertum videre?* Vous voici assemblées au Carmel. C'est un désert & une sainte solitude ; & conduites par l'esprit de Dieu, vous y êtes venu chercher Thérèse. Mais qu'avez-vous cru trouver en elle ? Une fille sujette aux délicatesses de son sexe, & qui selon sa condition & sa naissance ait sçû accommoder la piété avec les aises & les douceurs de la vie ? Ah ! vous le sçavez : c'est dans les Cours des Princes, c'est dans le grand monde, que se trouvent ces dévotions aisées & commodes, ces dévotions que l'on veut accorder avec les maximes du siécle, & que l'on n'accorde jamais avec les maximes de Jesus-Christ : *Matth. c. 11.* *Ecce in domibus Regum sunt.* Mais ce n'est point à cela que Thérèse s'est bornée. Ce chemin étroit qui méne au Ciel, & que nous a marqué l'Evangile, lui parut encore trop large, & toute sa vie elle s'étudia à le rétrécir autant qu'il lui fut possible. Je vais vous la représenter dans son image naturelle, ou plutôt je vais vous la représenter dépouillée de toute la nature,

t vous verrez que, si pour être à Jesus-Christ, comme dit l'Apôtre, il faut crucier sa chair : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt;* elle a rempli toute l'étendue de son nom, & que ce ne fut point en vain qu'elle fut nommée Thérèse de Jesus. Car elle a levé, pour m'exprimer ainsi, l'étendard de la plus sévère austérité. Elle l'a portée, cette sainte austérité, sur son propre corps, elle l'a fait triompher de tous ses sens, & jamais la pénitence n'eut de sujet plus soumis à toutes ses rigueurs : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* Galat. c. 5. 2. Cor. c. 4.

Vous n'ignorez pas, mes chères Sœurs, l'essai qu'elle en voulut faire. Le martyre, qui est la consommation de la charité, & la derniére épreuve du Christianisme, fut le premier objet de ses désirs. Thérèse étoit encore enfant, quand elle les conçut : mais si elle étoit à peine capable de raisonner & de choisir, elle étoit déja capable de souffrir. Allons, disoit-elle à son frere confident de son cœur, & dépositaire de la sainte résolution qu'elle avoit formée, allons chercher dans l'Afrique les palmes que l'Espagne a cessé de porter. Jamais nous ne verserons de sang plus pur pour Dieu. Moins nous avons goûté de la vie, plus il nous en reste à sacrifier.

Les premiers Martyrs de l'Eglise ont ét
des enfans, & le Ciel se plût à les cou
ronner dès le berceau. Nous trouveron
un persécuteur aussi bien qu'eux, & la foi
blesse de notre âge sera une preuve invin
cible de la force de notre foi. Ainsi par
loit Thérèse ; & si elle eut assez de con
noissance pour former ces sentimens, ell
avoit plus de courage qu'il n'en falloit
pour les exécuter. Que fait-elle donc ? L
Saint-Esprit animant cette jeune vertu, ell
sort de la maison de son pere, aussi déga
gée de tout qu'Abraham, lorsqu'il renonç
à l'héritage de ses ancêtres, & aussi géné
reuse qu'Isaac, lorsqu'il voulut être lui
même la victime de son sacrifice.

Mais après tout où va-t-elle, & qu'er
treprend-elle ? L'Afrique n'est pas le lie
de son martyre. C'est dans l'Espagne mê
me qu'elle le doit accomplir. Elle n'
trouvera ni tyran, ni bourreau ; mais ell
en fera elle-même & pour elle-même l'of
fice. La Providence ne veut pas la frus
trer de son attente : mais il y a un autr
genre de martyre, à quoi Dieu la destine
Martyre, qui ne dépendra ni de l'injusti
ce, ni de l'infidélité des hommes, mai
de la seule charité qui la consume. Mar
tyre moins cruel dans son action présente
mais beaucoup plus rigoureux dans sa du

ée. C'eſt la mortification de la chair, par
ù elle ne mourra pas une fois ſeulement,
ais tous les jours, pour dire avec le grand
pôtre, *Quotidiè morior.* Or voilà, mes
rès-chères Sœurs, le martyre où vous
vez vous-mêmes aſpiré, & voilà de quoi
e ne puis aſſez vous féliciter. Dès une
remiére & floriſſante jeuneſſe, vous l'a-
ez cherché; & pour le trouver comme
hérèſe, vous avez renoncé comme elle
toutes les eſpérances du ſiécle. Remplies
e l'eſprit de l'Evangile, vous ne regret-
ez point ce que vous avez quitté; & dé-
rompées des fauſſes idées du monde, où
aites-vous conſiſter ſur la terre votre
onheur, ſi ce n'eſt à ſacrifier au Maître
ui vous a appellées, tout le bonheur
umain, & à pouvoir dans le même ſens
ue votre ſainte Mere, vous rendre le
onſolant témoignage, que chaque jour
ous mourez pour Dieu? car votre vie,
u'eſt-ce autre choſe qu'une mort? *Quo-
idiè morior.*

1. *Cor.* c. 14.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut-là que Thé-
èſe devint la plus implacable & la plus
rréconciliable ennemie de ſon corps. Je
e dis point avec quel avantage & quelle
victoire ſur ſoi-même, elle embraſſa la
Profeſſion Religieuſe. Dieu, qui ſelon la
conduite ordinaire de ſa Providence, y

fait entrer les ames chrétiennes comm
dans un lieu de délices ſpirituelles, voul
qu'elle y entrât comme dans un Purga
toire, & c'eſt d'elle-même que nous l'a
vons appris. Son corps, par un preſſent
ment de ce qu'il y devoit ſouffrir, réſiſ
long-tems à ce deſſein; mais c'étoit à
corps mortel de recevoir la Loi, & no
pas de la donner. Thérèſe lui en préparo
une bien dure, mais c'eſt du Ciel mêm
que cette Loi lui fut apportée; c'eſt, con
me Moyſe, par le miniſtère des Ang
qu'elle la reçut. Ce Séraphin avec lequ
on la dépeint, lui grava cette Loi ſain
2. Cor. dans le cœur, *Non in tabulis lapideis, ſ*
c. 2. *in tabulis cordis;* & pour cela il ſe ſerv
de cette fléche ardente, qui fut, pour uſ
de ces expreſſions figurées, comme le ſty
de l'amour, détrempé dans le fiel du Ca
vaire, afin que tous ſes traits repréſenta
ſent mieux Jeſus crucifié. Si vous me d
mandez pourquoi il n'imprima pas viſibl
ment les ſacrés ſtigmates ſur la chair tou
pure de cette Vierge, ainſi qu'il les avc
imprimés ſur celle du Séraphique Franço
d'Aſſiſe, c'eſt afin que Thérèſe le fît en
core mieux par elle-même, & parce qu'
effet elle le devoit faire, ſans nul ſecou
étranger, avec autant d'efficace, & beau
coup plus de mérite.

C'eſt une merveille bien digne de notre dmiration, mes chères Sœurs, de voir par uels puiſſans attraits de la grace, Dieu inſ- iroit à cette grande ame l'eſprit de péni- ence, & par quels accroiſſemens il l'en- retenoit ſans relâche, & l'augmentoit. Au eu que David étoit continuellement pré- enu par des bénédictions de douceur, il 'y avoit pour Thérèſe que des bénédic- ons de rigueur & de ſouffrances. Jeſus- hriſt daigne-t-il lui apparoître? C'eſt tou- ours tel qu'il étoit au Calvaire, & jamais el qu'il parut ſur le Thabor; c'eſt toujours ouvert de plaies, & jamais éclatant de loire. La choiſit-il pour ſon Epouſe? onneur réſervé aux ames les plus pures,) veut qu'elle ſigne de ſon ſang cette glo- euſe alliance; & ſans rien perdre ni de amour, ni du reſpect qu'elle lui doit, lle oſe bien lui faire la même plainte que éphora : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* *Exod.* l eſt vrai, lui répond ce divin Epoux, *c.* 4. Croix eſt comme le Lit nuptial où vous evez prendre déſormais votre repos; ais je n'en ai point eû d'autre pour moi, quelque part ailleurs que vous me cher- hiez, vous ne me trouverez jamais. Ainſi, is-je, lui parle cet Homme-Dieu; & ce e ſont point là les productions de mon ſprit, ni de vaines imaginations : ce fu-

rent des communications réelles & véritables. Thérèse a pris soin elle-même de nous les marquer, & presque dans les mêmes termes. Nous devons à son obéissance le récit fidéle qu'elle nous en a fait, & la vérité de son témoignage n'est que trop sûrement garantie par le mérite de son éminente sainteté.

Telle fut l'essentielle condition de l'alliance sacrée que lui proposa son Sauveur & qu'elle accepta. En devenant l'Epouse de Jesus-Christ, elle voulut épouser la Croix ; & comme par un sentiment de religion nous rendons un culte à la Croix aussi-bien qu'à Jesus-Christ, elle se consacra également à l'un & à l'autre. On nous a dit cent fois quelle étoit sa grande maxime ; mais la peut-on assez répéter pour la gloire de cette sainte Pénitente, & pour notre instruction ? *Aut pati, aut mori* Ou souffrir ou mourir. Voilà l'unique désir de Thérèse ; & n'est-ce pas en cela que paroît toute la force de l'esprit évangélique ? Vaincre, ou mourir ; c'est la maxime des Conquérans, & du moins dans l'un des deux leur ambition se trouve satisfaite ; mais entre souffrir ou mourir, quel choix de sagesse y a-t-il à faire, sinon de cette sagesse qui s'apprend à l'école de la Croix & dont Thérèse eut une si parfaite connoissance

noissance ? Voilà encore une fois quelle fut a deviſe ordinaire, *Aut pati, aut mori.* Auſſi étoit-elle perſuadée, que dans le Chriſtianiſme ſouffrir ou mourir, ſignifioit out ce qu'exprime vaincre ou mourir ; pourquoi ? parce qu'une ame chrétienne ne peut vaincre ſans combat, & qu'elle ne peut combattre ſans violence & ſans effort.

Non, mes chères Sœurs, dans cette uerre que vous avez entrepriſe contre ous-mêmes, vous ne vaincrez jamais au- rement. Il y a dans la voie où vous mar- hez, bien des aſſauts à donner, & bien es aſſauts à ſoutenir. Malgré l'ardeur qui ous a conduites dans la maiſon de Dieu, & qui vous a fait ſurmonter tant d'obſta- les ; malgré ces renouvellemens de zele & de ferveur qui vous animent à certains ems, & qui ſemblent vous inſpirer une ermeté inébranlable ; il y a des momens ù cette conſtance eſt rudement attaquée & dangereuſement expoſée. Il y a des ours de tentation, des jours de tribula- ion, des jours de trouble & de déſola- ion, où le cœur ſec & aride, tombe dans ne défaillance qui l'abat ; où l'eſprit agité le penſées triſtes & ſombres, n'a que des rûes affligeantes qui le déconcertent & le ebutent ; où la nature ſe réveille toute en-

tiére & avec toute sa sensibilité. Or vous ne sortirez victorieuses & avec avantage de ces combats, qu'autant que vous vous serez bien établies dans ce sentiment, & bien affermies dans cette résolution toute héroïque, & si je l'ose dire, toute divine, ou souffrir, ou mourir; *Aut pati, aut mori*: c'est-à-dire, qu'autant que vous vous serez bien déterminées à porter toute l'austérité de votre état, quoi qu'il exige de vous, & quelque sacrifice qu'il y ait à faire; qu'autant que vous aurez bien compris que la croix est tout votre partage en ce monde, & qu'il n'y a ni conjoncture, ni occasion, ni exercice, ni emploi, où vous ne deviez la prendre avec courage & l'embrasser; qu'autant que vous vous trouverez disposées à renoncer pour cela au soin de votre santé, & même au soin de votre vie. Dès que vous viendrez à hésiter sur ce point capital, dès que vous voudrez y apporter des tempéramens, des ménagemens, des adoucissemens, il n'y aura plus de victoires que l'ennemi de votre salut & de votre perfection ne remporte peu à peu sur vous. Aujourd'hui ce sera l'une, & demain l'autre. Les inclinations naturelles trop favorablement écoutées, ne manqueront jamais de prétexte à vous suggérer. Vous vous laisserez sur

prendre en mille rencontres aux illusions des sens ; & plus vous leur accorderez, plus ils demanderont ; plus vous les seconderez, plus ils se révolteront ; plus vous leur permettrez de défendre leurs intérêts & de se fortifier, plus ils vous affoibliront, ou plus vous vous affoiblirez vous-mêmes. Il n'y a donc qu'un vrai moyen, qu'un moyen également court & infaillible de les réprimer, de vous délivrer de leurs retours fréquens & de leurs sollicitations importunes, de vous rendre invincibles à toutes leurs attaques : c'est de dire comme Thérèse & de le penser comme elle, *Aut pati, aut mori.* Oui, je vivrai sur la croix ; & si je n'y puis vivre, j'y mourrai : l'un ou l'autre, voilà où je m'attache, & de quoi je ne me départirai jamais. Du moment que vous serez ainsi résolues, l'ennemi confondu se retirera, la nature désespérée se taira, les sens n'ayant rien à prétendre, cesseront leurs poursuites ; votre triomphe, ou plutôt le triomphe de la grace dans vous, sera complet.

Qui l'eût cru, mes chères Sœurs, qu'un tel amour de la croix pût passer du cœur de Thérèse dans le cœur de tant d'autres ? c'est néanmoins le prodige que nous voyons, & dont nous devons bénir le

Ciel. Non, cette fidelle amante de Jesus crucifié ne sera pas seule embrasée des sain-
Psal. tes ardeurs qui la consument. *Adducentur*
44. *virgines post eam* : un nombre presque infini de vierges brûleront du même feu, & leurs corps innocens seront immolés
Ibid. sur le même Autel. *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* : l'alliance qu'elle a contractée avec Jesus souffrant, par une merveilleuse fécondité, lui donnera pour enfans dans l'ordre de la grace, ceux mêmes qu'elle honoroit d'ailleurs comme ses Peres. Expliquons-nous. Il s'agissoit de la réformation du Carmel : il falloit relever ou planter tout de nouveau la croix sur cette sainte montagne ; & c'est à ce grand ouvrage, que Thérèse devoit être employée. Dieu la piqua d'une émulation toute religieuse pour rétablir l'ancienne discipline de son Ordre, & pour s'opposer aux attentats de ces faux prophétes, que l'héréſie dans ces tems ténébreux souleva contre l'Eglise, & qui sans avoir ni l'esprit d'Elie, ni celui d'Elisée, ne furent pas moins écoutés que l'un & l'autre, ni moins suivis. Vains réformateurs ! je parle de Luther & de Calvin. A les en croire, ils étoient députés de Dieu pour corriger les abus, pour arrêter les désordres, pour sanctifier le peuple chrétien : c'est-à-dire,

qu'ils étoient députés pour abolir dans l'Egliſe les plus ſalutaires & les plus ſolides obſervances : les jeûnes, les abſtinences réglées, la profeſſion des vœux, les mortifications de la chair. De-là cette application à décrier par-tout, dans leurs diſcours, dans leurs écrits, les auſtérités corporelles. De-là ces ſanglantes ſatyres contre le carême, conte le diſcernement des viandes à certains jours, contre les pratiques de pénitence les plus uſitées par les Saints, & même les plus autoriſées par le témoignage de l'Ecriture. Au lieu que les vrais prophétes du Dieu vivant crioient ſans ceſſe aux miniſtres des autels, qu'ils priſſent le ſac & la cendre, *Accingite vos, Sacerdotes*; *& cubate in ſacco, Miniſtri altaris*: ceux-ci les invitoient à ſatisfaire leur cupidité, & à ſe permettre les plaiſirs qui leur étoient le plus expreſſément & le plus ſagement défendus. Plus de célibat pour eux, plus de continence pour les perſonnes religieuſes. Voilà ce qui s'appelloit réformer l'Egliſe, & la remettre dans ſa premiére pureté. Ah! Eſprit d'Elie, où étiez-vous dans ce preſſant beſoin & dans cette déplorable décadence ? Autrefois vous vous élevâtes avec tant de zéle contre la fauſſe divinité de Baal : ne revivrez-vous point pour détruire cette idolâtrie de la

Joël. c. 1.

chair, déguisée sous l'apparence de religion ? Disons mieux, où étiez-vous, Esprit de Jesus, lorsque l'erreur & le vice conjuroient ainsi contre vous & contre la sévérité de votre Evangile ?

Il étoit, mes chères Sœurs, dans le cœur de Thérèse ; & c'est de-là comme d'une place d'armes, si je puis parler de la sorte, qu'il alloit faire de glorieuses sorties sur les ennemis de la croix. Pendant que le Ciel préparoit de sçavans hommes, des hommes Apostoliques, pour confondre ces nouveaux docteurs par l'efficace & la vertu de la parole, Dieu disposoit cette sainte institutrice à les combattre par la force de l'exemple, & par une austérité de vie dont toute l'Eglise fut édifiée. Le Sauveur lui-même se fit là-dessus entendre à elle. Hé quoi, lui dit cet adorable Maître dans un de ces entretiens secrets qu'il eut si souvent avec cette ame choisie & prédestinée, vous souffrirez que sans nul obstacle de votre part, le scandale de ma croix soit anéanti ? *Ergò evacuatum est scandalum crucis* ? On fera des réformes au gré des sens pour les affranchir de la servitude, & leur donner une pleine liberté, & l'on n'en fera point pour les assujettir & les tenir sous le joug de ma loi ? Pensée la plus touchante pour Thérèse ! Elle

Galat. c. 5.

entreprend la réforme de son Ordre. Réforme que je pourrois appeller la ruine du corps humain. Réforme qui dans une régle étroite & mortifiante, ménageant à peine de quoi satisfaire à la Loi naturelle, comprend toutes les rigueurs de la Loi Evangélique. Mais providence de mon Dieu, que faites-vous? Je vois Thérèse déja toute épuisée des austérités communes & ordinaires, & vous voulez qu'elle en embrasse de nouvelles. Il y a vingt ans qu'elle est dans la Religion, c'est-à-dire, dans la rigueur & dans l'infirmité; vous l'avez jusqu'à présent accablée de maladies, sans qu'il lui soit jamais échappé une plainte: mais ici ne peut-elle pas s'écrier avec le Patriarche Job, que vous la faites souffrir d'une étrange maniére, *Mirabiliter me crucias.* Toute foible qu'elle est, vous la destinez encore à des exercices qui feroient trembler les plus robustes; & quoiqu'elle soit prête à succomber sous la croix dont elle est chargée, vous lui en présentez une autre plus pesante, & vous lui ordonnez de la porter. *Job. c. 10.*

Que dis-je, mes chères Sœurs? c'est pour cela même que Dieu choisit Thérèse; c'est parce que dans un corps infirme, la croix qu'on lui impose, lui fera mieux sentir ses impressions, c'est parce que dans sa foiblesse

même sa vertu se perfectionnera, & que dans son infirmité l'esprit de mortification dont elle sera animée, paroîtra avec plus d'éclat. Enfin, c'est parce que l'exemple d'une fille, & d'une fille déja si exténuée, sera pour le monde sensuel un reproche plus pressant & une plus évidente conviction. De vous dire tout ce que l'amour de la pénitence lui inspira, pour affliger sa chair, ce seroit une matiére infinie; & ce qui ne put lasser, ni rallentir sa charité, lasseroit peut-être votre attention. Lisez ce que les Peres sur ce point ont écrit de plus singulier: saint Epiphane de la vie des premiers Pharisiens, religieux de l'ancienne Loi; Tertullien, de la vie des premiers Chrétiens; saint Grégoire de Nysse, de celle de saint Basile son frere; saint Jérôme, de celle de sainte Paule: tout cela ne vous retracera point encore l'idée des austérités de Thérèse. Je dis des austérités qu'elle a pratiquées, & qu'elle a fait pratiquer dans le Christianisme à tant d'imitateurs & d'imitatrices de sa pénitence: solitude profonde, clôture la plus exacte, rigoureuse sujettion du corps, jeûnes continuels, retranchement absolu de toutes les commodités & de toutes les aises, vêtemens grossiers, nudité des pieds au milieu des froids les plus piquans, fréquentes macérations.

Ce n'eſt pas que dans l'établiſſement d'une régle auſſi auſtère que la propoſa Thérèſe, & que Dieu la lui dicta, elle n'ait trouvé bien des difficultés & bien des contradictions. Le monde, dit ſaint Bernard, ſe contente de révérer la croix en figure & en repréſentation : mais il ne la peut ſouffrir dans la réalité & dans l'effet. Or cette parole, mes chères Sœurs, ne ſe vérifia que trop à l'égard de votre bienheureuſe fondatrice. Jamais entrepriſe fut-elle plus traverſée que la ſienne? Luther eut par-tout des approbateurs de ſa réforme : où celle de Thérèſe fut-elle reçue ſans oppoſition & ſans combat ? A lire l'hiſtoire de ſes fondations, ne croiroit-on pas lire les perſécutions de ſaint Paul? Combien de calomnies eut-elle à eſſuyer, combien d'outrages à dévorer ? en quelles extrémités ſe vit-elle ſouvent réduite, en quelle diſette ? Combien de fois fut-elle citée devant les Tribunaux, & obligée de répondre à de ſévères Inquiſiteurs ? On eût dit, qu'au lieu de réforme, elle alloit pervertir toutes choſes. Mais c'eſt le caractère des œuvres de Dieu d'être ainſi contredites ; & nous n'en devons jamais attendre un plus heureux ſuccès, que lorſqu'il y a moins lieu, ſelon les vûes humaines, de l'eſpérer. Thérèſe triompha de tout,

vint à bout de tout, & exécuta tout.

Que reſte-t-il, mes très-chères Sœurs, pour l'entiére conſommation de ce grand ouvrage ? c'eſt que vous le ſouteniez vous-mêmes : car c'eſt en vos mains que cette glorieuſe & ſainte Mere l'a dépoſé. Or vous ne le ſoutiendrez jamais, que par le même eſprit qui en a été le principe, je veux dire que par un eſprit de ſévérité pour vous-mêmes, & par une pleine abnégation de vous-mêmes. Eſprit qui fut toujours le propre des ames ſpécialement dévouées à Dieu. Eſprit qui, par une grace anticipée, forma ces héros de l'ancien Teſtament, dont l'Apôtre ſaint Paul faiſoit un ſi bel éloge aux Hébreux, en décrivant leurs combats & leurs ſouffrances : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti.* Eſprit qui dans le cours des ſiécles a rempli l'Egliſe de Martyrs, a peuplé les déſerts d'Anachorétes & de pénitens. Eſprit de vos Peres, & de tous ceux qui, ſelon le langage du Docteur des Nations, vous ont engendrées à l'Evangile. Mais en particulier, mes chères Sœurs & par-deſſus tout, Eſprit de Thérèſe dont vous faites gloire d'être les filles en Jeſus-Chriſt, & par conſéquent eſprit de votre vocation.

Heb. c. 11.

Elle ne vous a point tracé une voie, où

elle n'ait pas elle-même marché avant vous. Elle ne vous a point chargées d'un fardeau, dont elle n'ait pas elle-même éprouvé toute la pesanteur. Elle n'a point commencé par dire, mais par faire; & quel soutien pour vous que la vue d'un tel modéle ! Si donc au milieu des violences & des efforts que demande nécessairement & incessamment une vie aussi mortifiée que la vôtre, & une observance aussi étroite & aussi contraire au sens, si, dis-je, vous vous trouvez quelquefois dans ces découragemens & ces abattemens involontaires, où la plus ferme vertu est déconcertée, & où le cœur, ce semble, est sur le point de succomber : si la croix que vous avez choisie, vous paroît moins supportable; si l'amour-propre,(car il s'introduit par-tout, & en vain nous flattons-nous de lui avoir donné la mort : il conserve toujours une étincelle de vie, qui se rallume bientôt jusques dans les lieux les plus consacrés à la pénitence) encore une fois, si cet amour de vous-mêmes se ranime & vous livre de dangereuses attaques, ce que vous avez à lui opposer, c'est l'exemple de cette Conductrice que vous voyez à votre tête, & qui d'un pas si assûré & avec tant de résolution, sçut fournir toute la carriére qu'elle vous a ouverte.

Hé quoi, doit se dire alors une ame qui veut s'encourager & se relever, Thérèse dont je porte l'habit, dont je professe la régle, dont je prétends suivre l'esprit & la conduite, avoit-elle une obligation particuliére d'embrasser la croix? Les mêmes motifs qui l'y ont engagée, ne me sont-ils pas communs avec elle? Que dis je, & la croix avec toutes ses rigueurs ne m'est-elle pas encore plus justement dûe, à moi coupable de tant d'infidélités à moi responsable au tribunal de Dieu de tant de lâchetés & de tiédeurs, de tant de chûtes & de dettes, qu'à cette ame pure & innocente, qu'à cette ame enrichie de toutes les vertus, qu'à cette ame comblée de mérites? Elle l'a portée par amour; ne la dois-je pas au moins porter par justice? Oui, c'est un devoir pour moi, & un devoir indispensable: il faut m'acquitter auprès de Dieu, & le puis-je mieux que par-là? Mais à Dieu ne plaise que je m'en tienne là-dessus au devoir! Ah, ce sera comme Thérèse, ce sera par amour que je la porterai, cette croix; ce sera pour ne pas dégénérer des sentimens d'une telle Mere; ce sera pour ne pas renverser ses desseins, pour ne pas ébranler le principal fondement du saint édifice qu'elle a bâti à si grands frais, pour ne pas dissiper le pré-

cieux héritage qu'elle nous a acheté si cher & qu'elle a remis dans nos mains ; pour ne pas m'attirer le sanglant & l'accablant reproche, d'avoir détruit, autant qu'il étoit en moi, par ma délicatesse, par ma foiblesse, par le soin de ma personne, ce qu'elle avoit édifié par un abandonnement total d'elle-même.

Reproche, mes chères Sœurs, à quoi vous exposeroient ces relâchemens qui se glissent, je ne dirai pas dans les Communautés les plus réguliéres, mais dans quelques-uns des membres qui les composent. Car dans les Communautés les plus saines, si je puis parler de la sorte, il y a des membres infirmes & capables de gâter tout le corps, si l'on n'apportoit à leurs maladies le reméde nécessaire, & si l'on donnoit à la contagion le tems de se répandre. Or le reméde ici le plus prompt, le plus présent, le plus efficace, c'est à l'occasion de cette fête, un regard sur la glorieuse Mere que vous honorez. Il n'est pas possible qu'ayant devant les yeux sa vie pénitente & crucifiée, une ame trop indulgente pour elle-même, ne s'en confonde en la présence de Dieu, & qu'elle ne conçoive un nouveau zéle pour l'accomplissement des plus rigoureuses pratiques de son état. Car voilà, dit saint Chrysostome, pour-

quoi nous célébrons les Fêtes des Saints & pourquoi nous en rappellons à certains tems la mémoire. C'eſt afin que le ſouvenir de ce qu'ils ont été, nous apprenne ce que nous devons être; & que n'étant pas ce qu'ils ont été, ni par conſéquent ce que nous devons être, nous nous excitions à le devenir. Et ne ſeroit-ce pas en effet une contradiction inſoutenable de louer, par exemple, & de canoniſer dans Thérèſe ce renoncement parfait où elle a vécu à tout ce qui peut flatter les ſens, tandis qu'on cherche à les ſatisfaire; tandis qu'on ménage, autant qu'on peut, leurs intérêts, tandis qu'on imagine pour cela mille prétextes, qu'on prend pour cela mille détours, qu'on uſe pour cela de vaines diſpenſes, qu'on ſe trompe pour cela & ſur cela ſoi-même, & qu'on tâche, ſans y vouloir prendre garde, à tromper des perſonnes ſupérieures, que leur charité, peut-être trop aveugle, rend également faciles, & à convenir des beſoins qu'on leur expoſe, & à condeſcendre aux ſoulagemens qu'on leur demande. Ne portons pas plus loin cette morale, mes chères Sœurs: vos réflexions particuliéres y pourront ſuppléer; & moi cependant, après vous avoir repréſenté dans Thérèſe un corps ſacrifié à Dieu par la mortifica-

ion, je dois faire voir une ame transfor-
née en Dieu par l'oraiſon : c'eſt la ſeconde
artie.

J'ENTRE, mes très-chères Sœurs, dans un ſujet de la plus haute élévation. Parler de l'oraiſon de Thérèſe & de ſes contemplations, c'eſt vouloir pénétrer dans le Sanctuaire même de la Divinité, où cette grande ame habitoit, & entreprendre de découvrir ces profonds myſtères, dont ſaint Paul diſoit qu'il n'étoit permis à nul homme mortel de révéler les ſecrets admirables & ineffables : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui.* Je m'expliquerai néanmoins, ſans contrevenir en aucune ſorte à la parole de l'Apôtre ; & ce qui peut-être vous ſurprendra, c'eſt que ſur une matiere ſi ſublime par elle-même & ſi abſtraite, je ne vous dirai rien que de pratique, rien que d'inſtructif, rien qui ne ſe faſſe aiſément comprendre, & dont vous ne puiſſiez profiter dans votre état & ſelon votre état.

II. PARTIE.

2. Cor. c. 12.

Il s'agit ici de cette oraiſon extraordinaire & excellente, où l'ame, ſuivant la doctrine de ſaint Denis, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opére elle-même. C'eſt à celle-là que Thérèſe étoit appellée de Dieu, & c'eſt en celle-là qu'elle

s'eſt diſtinguée, & qu'elle va vous ſerv
de modéle. Je ſçai que ſaint Thomas a
quatriéme Livre des Sentences, prétend &
prouve ſolidement, que ce genre d'orai
ſon n'eſt pas une vertu, mais un don d
Ciel; qu'il ne conſiſte dans aucun exerci
ce des facultés humaines, mais dans un
impreſſion de l'Eſprit de Dieu; que l'hom
me n'y contribue rien, mais qu'il le ſouffr
ſeulement & qu'il le reſſent. Tout cela e
vrai; & ſi vous concluez de-là qu'on n'e
peut donc pas preſcrire des regles, j'e
conviendrai avec vous, & j'avouerai
comme je l'avoue en effet, qu'il ne nous ap
partient pas d'expliquer ce qui ſe paſſe dan
ce commerce intime de l'ame avec Dieu
beaucoup moins d'en donner des précepte
& d'entreprendre de le réduire en art. Mai
cela même n'empêche pas que je ne puiſſ
vous faire trouver dans l'exemple de Thé
rèſe & dans ſa conduite, de très-utiles inſ
tructions touchant cette vie contemplati
ve. Car ſi cette oraiſon toute extatique
eſt un don de Dieu, comme le Docteu
Angélique le reconnoît, il vous eſt im
portant d'apprendre trois choſes. Premié
rement, par où l'on s'y doit diſpoſer; ſe
condement, avec quel eſprit il le faut re
cevoir; & en dernier lieu, comment on en
peut faire le juſte & vrai diſcernement,

our ſe garantir des illuſions de l'Ange de
énébres, & ſe mettre à couvert de ſes
reſtiges. Saintes Filles de Thérèſe, voilà
e qui vous regarde encore plus particu-
érement que le reſte des Fidéles. Dans la
rofeſſion Religieuſe que vous avez em-
raſſée, vos plus communs entretiens ſont
vec Dieu, ou y doivent être. J'oſe même
outer que le bras de Dieu n'étant point
ccourci, & que ſes miſéricordes n'ayant
oint de bornes ni de tems limités, il
'y a rien de ſi relevé dans l'oraiſon, où
ir les veſtiges de votre Bienheureuſe
Mere vous ne puiſſiez parvenir. Ecoutez-
oi donc; & profitez des trois inſtruc-
ons les plus néceſſaires dans le déſir que
ous avez conçu de vous avancer, ſelon
otre vocation, & par le ſecours de la
race, aux dégrés les plus éminens de
a vie intérieure & ſpirituelle.

Avant que Thérèſe eût paru au monde
y avoit eu des viſions, des raviſſemens,
es extaſes. Ces graces, dit ſaint Bonaven-
ure, n'ont jamais manqué dans l'Egliſe.
Dieu les y a toujours conſervées; mais il
emble qu'il réſervoit à nôtre Sainte de
ous faire connoître les diſpoſitions qu'il
faut apporter. Tout gratuit qu'eſt le
lon de contemplation, il ne le fut jamais
oins que dans la perſonne de Thérèſe;

& si Dieu peut être engagé par la fidéli
d'une ame à l'en gratifier, nulle autre n'e
plus de quoi l'attirer dans elle, ni ne
mit plus en état de l'obtenir. Que faut-
pour cela, demande saint Bernard? Al
répond ce Pere, il faut être d'abord un J
cob luttant avec l'Ange, afin d'être e
suite un Israël voyant Dieu. Frappez a
dûment à la porte du Ciel par la priére
dit saint Augustin, & l'on vous ouvrira p
Augusſt. la contemplation : *Pulsate orando, & ap*
rietur vobis contemplando. Voilà ce qu
pratiqué Thérèse, & comment elle s'
préparée aux faveurs divines. Vingt-deu
ans de persévérance dans l'oraison con
mune & ordinaire, lui méritérent enfin
précieux avantage d'être introduite da
la chambre de l'Epoux.

Comprenez-vous bien, mes chères Sœur
ce que je dis? Ces paroles sont bien-t
prononcées, vingt-deux ans de persév
rance & d'oraison : mais pour une ame q
aime Dieu, & qui n'aime que lui, em
ployer tout ce tems à le chercher, sans
Cant. trouver jamais, *Quæsivi illum, & non i*
c. 3. *veni*, quelle épreuve & quelle matiére
combats! N'examinons point pourqu
Dieu, qui fait ses délices de converse
avec les enfans des hommes, la laissa ta
attendre, & se refusa si longtems à elle

ſageſſe a des vûes ſupérieures aux nô-
s, & c'eſt ainſi que ſa bonté l'ordonne
ſſi ſouvent que ſa juſtice. Mais admi-
ns la conſtance de Thérèſe à ſoutenir
s retardemens. Jamais cette Cananéenne
l'Evangile ne ſe vit expoſée à de tels
uts. Ni ſentiment, ni goût, ni con-
ation ; le Ciel eſt fermé pour elle, &
n cœur demeure toujours comme une
re ſéche & aride : *Anima mea ſicut terra* Pſ. 142.
e aqua tibi. Que fera-t-elle, & n'eſt-il
int à craindre que cette ame déſolée &
s appui, ne vienne enfin à ſe démen-
? Quelle foi ſi courageuſe & ſi ferme
ſeroit pas ébranlée, & le moyen de
vre toujours un Dieu qui ne daigne pas
favoriſer d'un regard ? Mais non, mes
ères Sœurs : Thérèſe peut être éprou-
e, mais les plus fortes épreuves n'épui-
ont point ſon invincible patience. Quel-
e inſipides que lui deviennent les cho-
céleſtes, elle s'y attachera, & elle en
a toute la nourriture de ſon ame : car
e ſeroit-ce de moi, diſoit-elle, ſi je
méditois inceſſamment la Loi de mon
eu ? *Niſi quòd Lex tua meditatio mea* Pſ. 118.
, *tunc fortè periiſſem in humilitate meâ.*
is-je mieux employer ma vie, que de
ndre chaque jour mes hommages à un
grand Maître ? S'il ne m'écoute pas, du

moins il souffre ma présence; & s'il ne per
pas à moi, du moins il me permet de pe
ser à lui. Ainsi raisonnoit Thérèse, & c
là cette assiduité à la priere, que les pl
nombreuses occupations ne purent inte
rompre. De-là tant de jours & tant de nu
passés au pied de l'Oratoire, ou deva
l'Autel du Seigneur. De-là ce soin de
cueillir son esprit, & de purifier son cœ
selon le conseil du Sage, avant que de
présenter à Dieu, & d'approcher d'une
haute Majesté. Préparation qu'elle estim
d'autant plus nécessaire, que Dieu se co
muniquoit moins à elle. Or n'est-ce pas
se rendre digne de ses graces les plus
gnalées? N'est-ce pas le forcer par u
sainte violence, à rompre le voile qui
couvroit, & à se faire voir dans son pl
bel éclat? Et s'il n'eût pas exaucé les vœ
de Thérèse, s'il ne se fût pas laissé gagn
à une telle persévérance, & qu'il y e
toujours paru insensible, comment la p
role de saint Paul se seroit-elle vérifiée
qu'il est riche, & qu'il se montre infir
ment libéral envers tous ceux qui l'inv
Rom. quent, *Dives in omnes qui invocant i*
c. 10. *lum*? Comment cet ordre qu'établissoit
Prophète Royal entre la réflexion & la co
Ps. 45. templation, *Vacate & videte*, n'eût-il p
été troublé & déconcerté?

Ne nous étonnons donc point, mes chè-
Sœurs, que Thérèse dans la suite de
années ait fait des progrès si merveil-
x, qu'elle ait été éclairée des plus pu-
lumieres du Ciel, qu'elle ait décou-
t les plus impénétrables secrets de la
esse de Dieu, que par la sublimité de
connoissances elle ait vû presque jus-
s à l'essence divine. Mais étonnons-
is que dans tous les états, même les
s retirés, même les plus religieux, il
t maintenant si peu d'ames contempla-
es : ou plutôt n'en soyons point surpris,
sque dans tous les états, je ne dis pas
lement dans tous les états du monde,
s dans tous les états de l'Eglise, &
s tous ceux de la Religion, il y en a
-peu qui prennent la voie nécessaire
r atteindre à ce sublime dégré. Car la
e qui conduit là, & par où tous les
nts ont marché, ce sont les exercices
inaires de l'oraison. Exercices solide-
nt pratiqués & constamment soutenus,
gré les stériltés, malgré les ennuis,
gré les vivacités naturelles de l'esprit,
es difficultés qu'il trouve à se captiver,
s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut
recherché ; & n'est-il pas bien juste
l le soit, puisqu'il est le centre de
te perfection ? *Quærite Dominum,*

Mais disons la vérité, mes chères Sœu
& ne craignons point d'en porter deva
Dieu la confusion salutaire : quoique da
toutes les Maisons Religieuses il y ait d
pratiques d'oraison marquées & ordonné
est-il rien néanmoins, même parmi l
personnes religieuses, de plus négligé
de plus abandonné que l'oraison ? On vo
droit qu'elle ne coûtât aucune violenc
aucune contrainte, aucune victoire sur s
même. On voudroit du premier pas ar
ver à la terre de promission, & y être a
mis, sans passer par le désert. On voudr
toujours avancer dans la clarté d'un be
jour, & ne tomber jamais dans les obsc
rités & dans les ténébres. On voudr
que d'abord & à chaque moment l'esp
de Dieu nous transportât ; qu'il nous en
vrât de ses saintes douceurs ; qu'il no
ravît, comme saint Paul, au troisién
Ciel ; qu'il nous donnât, si je l'ose dir
dès cette vie une claire vision de l'Etre d
vin & de ses adorables attributs. Mais par
que ce n'est point là l'ordre de la Prov
dence, & que pour s'élever au point
l'on aspire, il y a des démarches à fair
il y a des épreuves à essuyer, il y a des m
thodes à garder, il y a des répugnance
des tristesses, des abattemens, des lan
gueurs, mille évagations, mille distraction

lle légéretés d'une imagination inconſ-
nte & volage à ſupporter, de-là vient
'on ſe rebute, & qu'on demeure dès l'en-
ée de la carriére. On conçoit pour l'o-
ſon un éloignement preſque inſurmon-
ble ; on la regarde comme une gêne,
mme un eſclavage, comme un tourment
l'eſprit & du cœur ; on ſe perſuade que
ut ce qu'on y emploie de tems, n'eſt
'inutilité & qu'oiſiveté ; on ſe ſert de
us les prétextes qui ſe préſentent, pour
bréger, pour en retrancher, pour s'en
ſpenſer. Ou bien, on ſatisfait extérieu-
ment à ſon devoir, on garde les appa-
nces & les dehors : rien davantage.
'eſt-à-dire, qu'on fait l'oraiſon, ſans la fai-
; qu'on y eſt préſent ſelon la coutume,
de corps, tandis que l'eſprit, ou s'entre-
ent dans une diſſipation continuelle &
olontaire, ou s'appéſantit dans une indo-
nce pareſſeuſe & lâche. Ni retour ſur ſoi-
ême, ni réflexion, ni effort, pour ſe re-
ueillir, pour ſe relever, & s'exciter. Après
ela plaignons-nous du peu d'union que
ous avons avec Dieu. Envions le ſort de
es ames bien-aimées & prédeſtinées, qui
ans la priére ſemblent le voir face à face ;
el eſt le fruit de leurs ſoins, telle fut la
écompenſe de la fidélité de Thérèſe. Au
ilieu de tout ce qui pouvoit la détacher

du saint exercice de l'oraison, voilà par o elle s'ouvrit le chemin jusques dans le sei de Dieu, pour y jouir des plus insignes fa veurs; & comme elle vous apprend par-l même quelle disposition vous y devez ap porter, elle va encore vous apprendre l maniére dont vous les devez recevoir.

En effet, mes chères Sœurs, Dieu tou miséricordieux & tout bon, ne pouvoit êtr insensible aux vœux d'une ame qui le dé siroit uniquement & si ardemment. Vingt deux ans écoulés dans un travail perpé tuel, furent enfin suivis du repos. Dieu s communique à Thérèse avec toute la plé nitude de ses dons; & sans vouloir s'égale à Marie, elle peut bien dire comme cett Mere du Sauveur, que le Tout-Puissan a fait pour elle de grandes choses : *Feci mihi magna qui potens est.* Elle peut ajoute avec l'Apôtre, que ni les sens, ni l'esprit ni le cœur de l'homme ne peuvent péné trer ces Mystères, & qu'ils peuvent en core moins les exprimer : *Quod oculus no vidit, nec auris audivit, nec in cor homi nis ascendit.* Quelle abondance de lumié res au dessus de toutes les connoissance humaines ? Elle voit Dieu aussi clairemen que les Prophétes, elle traite avec Dieu aussi familiérement que les Patriarches elle parle de Dieu plus hautement que le Docteurs.

Luc. c. 1.

1. *Cor.* c. 2.

Il n'y a qu'à lire ces merveilleux Ouvra-
s qu'elle nous a laiſſés. Ils ont autrefois
rvi à convaincre & à gagner des Héréti-
ıes. Ils enflamment encore tous les jours
piété des fidéles. Pour peu qu'on entre
ns ce myſtérieux château dont elle nous
tracé le plan, on ſe trouve tout inveſti
s ſplendeurs céleſtes, & l'on croit être
ns ces demeures éternelles où regnent
s Saints : *In ſplendoribus Sanctorum.* Ne *Pſal.*
vez-vous pas éprouvé cent fois, mes 109.
ères Sœurs, que ſans bien comprendre
doctrine de ces excellens traités, on ſe
nt néanmoins, à la ſeule lecture qu'on
fait, le cœur tout émû, & que l'on
onçoit pour Dieu des ardeurs ſecrettes
ont on ignore même le principe ? C'eſt
qu'avoit remarqué avant nous ce ſça-
ant Maître de la vie myſtique Jean Avi-
: & c'eſt ſurquoi nous ne pouvons trop
énir le Seigneur, de ce qu'ayant mis ſou-
ent ſa toute-puiſſance dans les mains d'u-
e femme, *Tradidit eum in manus fœmi-* *Judith.*
æ, il a bien voulu combler celle-ci des tré- *c.* 16.
ors de ſa ſcience. Oui, grande Sainte,
ous le reconnoiſſons ; & abaiſſant l'or-
ueil de nos eſprits, nous rendons homma-
e à la ſupériorité de vos vûes, ſans en-
reprendre d'y atteindre. La contempla-
on a été pour vous comme le char d'Elie,

qui vous a transportée au-dessus de nous. C'est assez que nous demeurions au pied de la montagne, pendant que vous conversez avec Dieu. Ce vol de l'esprit dont vous nous parlez, ce sommeil de toutes les puissances, cette quiétude, cette suspension de l'ame toute entiére, ces assauts, ces blessures intérieures; tout cela ce sont des secrets que nous révérons. Mais après tout, j'ose le dire, voici ce que nous admirons encore davantage, & ce qui doit plus contribuer à notre édification: c'est que vous ne soyez point éblouie de tant de clartés, & que dans un rang si distingué où vous a portée la grace de votre Dieu, vous ayez sçû ne rien perdre de vos plus humbles sentimens.

Chose étonnante, mes cheres Sœurs! toutes les bénédictions du Ciel sont désormais pour Thérèse, mais elle ne les reçoit qu'avec crainte; & quelque gage que Jesus-Christ lui donne de sa présence, jusqu'à lui dire comme aux Apôtres, C'est moi, elle lui demande la permission d'en douter. Plus il redouble ses faveurs, plus elle se tient dans l'humiliation & dans la confusion. Elle ne peut se persuader qu'il n'y ait pas de l'illusion en ce qu'elle ressent, tant elle s'en croit indigne, & tant elle est touchée de sa propre misère. Il lui faut

es assûrances ; & pour les avoir, toute nstruite qu'elle est des voies de Dieu, lle ne fait point difficulté de prendre des uides & des conducteurs qui la dirigent. Elle se souvient que Saul converti par esus-Christ, fut toutefois envoyé auprès 'Ananias, pour être formé au Christianis- ne : *Ingredere civitatem, & ibi dicetur ibi quid te oporteat facere.* Saul obéit, 7. c'est dans le même esprit, que Thérèse, uoique possédée & toute remplie de Dieu, se soumet à la conduite des hom- nes. Et comment s'y soumet-elle ? jusqu'à e laisser condamner par des confesseurs gnorans, jusqu'à résister par leurs ordres ux divines opérations, jusqu'à brûler par béissance ce qu'elle avoit tracé sur le pa- ier, & qui lui avoit été inspiré d'en-haut, usqu'à rejetter les visions de son Dieu, omme des apparitions du démon. Fais ce u'ils te diront, lui dictoit intérieurement e Seigneur. S'ils se trompent, leur erreur erfectionnera ta soumission, & ta sou- nission te fera mieux encore dans la suite écouvrir la vérité. Maxime qu'elle enten- it dans le vrai sens où elle lui fut don- ée, & qu'elle suivit avec toutes les pré- autions convenables. Car ce n'est pas du este que l'esprit de sagesse ne la portât choisir toujours, autant qu'il étoit possi-

Act. c.

ble, pour la direction de son ame, de hommes capables & d'habiles ministres Elle n'eut rien plus à cœur dans toute s vie : aimant mieux, disoit-elle, plus d vertu dans elle-même que de lumiére mais dans un Directeur plus de lumiér que de vertu ; & ajoûtant même, c que nous ne pouvons trop remarquer qu'elle avoit plus souffert du zéle aveugl de quelques personnes, que de leurs vi ces & de leurs passions. Ainsi en jugeoi Thérèse ; & la providence en ce point comme dans les autres, ne lui manqua pas Mais à quelque Maître qu'il plût au Cie de l'assujettir, fut-il une ame plus docile en fut-il une moins attachée à son sens & moins présomptueuse ?

Humilité, mes chères Sœurs, & docilité beaucoup plus rares que vous ne le pen sez peut-être dans les ames que Dieu gra tifie de certaines faveurs, ou qui s'en croient gratifiées. A-t-on dans une retrai te, dans une Communion, entrevû quel que lueur d'une grace passagère ; a-t-on versé quelques larmes, poussé quelque soupirs ; a-t-on senti quelques impressions de l'Esprit divin & quelques transports d'un cœur sensiblement touché, il semble que tout-à-coup l'on soit monté jusqu'à la ré gion supérieure du Ciel, & qu'on ne tien

ié plus à la terre. Il ſemble qu'on ait droit
lé ſe regarder comme ſéparé du commun
les Chrétiens, & qu'on puiſſe, en ſe met-
ant au-deſſus d'eux, dire comme le Pha-
iſien : *Non ſum ſicut cæteri.* Il ſemble Luc. 18.
qu'on n'ait plus beſoin ni de régle, ni
le méthode, ni de guide, ni de conſeil,
& qu'on ſe ſuffiſe à ſoi-même. Il ſemble
que ce ſeroit ſe dégrader & ſe rabaiſſer au-
leſſous de ſon état, que de s'en tenir aux
pratiques uſitées, & de ſe borner à certains
ujets plus connus & plus ſenſibles. A peine
même daigne-t-on s'occuper des myſtè-
es de la vie de Jeſus-Chriſt. L'Etre de
Dieu, l'eſſence infinie de Dieu, ſa préſence
oute ſimple & dégagée de toute image,
elles autres matiéres bonnes en elles-mê-
nes, mais dangereuſes par leur ſubtilité, &
rès-ſouvent mal conçûes, voilà où l'on
'élance d'abord, & la ſphère que l'on ſe
propoſe. Voilà ſur quoi l'on s'exprime dans
les termes d'autant plus faſtueux, & que
'on prononce avec d'autant plus d'oſten-
ation, qu'ils ſont plus obſcurs & moins in-
elligibles. Tout cela veut dire qu'on s'é-
vanouit dans ſes vaines idées ; & ce qui ar-
ive de-là, c'eſt que Dieu qui donne ſa
grace aux humbles & qui réſiſte aux ſu-
perbes, laiſſe tomber ces ames hautaines
dans des égaremens pitoyables : *Diſper-* Luc. c. 1.

sit superbos mente cordis sui.

N'est-ce pas ce qu'on a vû dans tous les siécles de l'Eglise ? & quel autre principe a formé tant de sectes de faux illuminés, & de visionnaires ? Ah ! mes chères Sœurs, je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous bien des ames que Dieu appelle par un attrait particulier aux plus sublimes exercices de l'oraison. C'est votre nourriture dans la sainte solitude où vous vous êtes renfermées, c'est votre aliment spirituel ; & plaise au Ciel de conserver toujours dans votre Communauté cet esprit de priere ! Il en sera le soutien ; il en fera tout le bonheur. Mais un avis sur lequel je ne puis trop insister, & que vous ne devez jamais oublier, c'est de joindre à cet esprit de priére l'esprit de soumission, une défiance salutaire & un bas sentiment de vous-mêmes. C'est de vous souvenir toujours de cette parole du Sauveur du monde à ses Apôtres, lorsqu'ils lui témoignoient quelque complaisance des miracles qu'ils avoient opérés en son nom; *Luc. c. 10.* *Videbam satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* ; J'ai vû satan, ce premier Ange, précipité du plus haut des Cieux. C'est de rentrer dans votre néant, à mesure que Dieu paroît vous en tirer, de cacher dans le secret de votre cœur tout ce que la

grace y peut produire, & de n'en faire part qu'à Dieu même dans la perſonne de ſes Miniſtres ; ſur-tout de ne vous attacher à rien avec obſtination, & d'avoir pour ſuſpecte toute ſingularité, toute voie extraordinaire, tout ce qui éloigne des chemins les plus battus. Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du Ciel, mais que vous les examiniez, mais que vous les ſoumettiez au jugement de ceux que Dieu a conſtitués pour en juger, mais que vous appreniez enfin de Théreſe à les diſcerner. C'eſt la derniére leçon par où je finis, & qu'elle vous fait par ſon exemple.

Saint Paul exhortoit les fidéles à ce diſcernement des eſprits, comme à un point d'une extrême conſéquence ; & rien en effet, mes chères Sœurs, n'eſt plus important, ſoit en général pour le gouvernement de l'Egliſe, ſoit en particulier pour la conduite des ames. Or à quoi votre ſainte & glorieuſe Mere reconnut-elle l'Eſprit de Dieu, qui lui parloit, qui l'animoit, qui la dirigeoit ? Admirables inſtructions pour nous ! c'eſt qu'elle obſerva que dans toutes les vûes qu'il lui inſpiroit, il n'y eut jamais rien de contraire, ni aux coutumes, ni aux régles, ni aux vérités de la Religion. C'eſt qu'elle remarqua que jamais

elle ne sortoit de ses extases, sans en être plus confirmée dans la foi, & sans brûler d'un nouveau zéle pour la propagation de l'Eglise. C'est qu'elle s'apperçut que ces contemplations où Dieu l'élevoit, augmentoient en elle le désir de sa perfection & le soin de purifier son ame ; d'en effacer jusques aux moindres taches, de travailler à acquérir les vertus, & de chercher en toutes ses actions la pure volonté de Dieu, & ce qui lui devoit plaire davantage. C'est qu'elle éprouva que Dieu ne lui communiquoit ses lumiéres, que dans le besoin & selon le besoin qu'elle en avoit pour l'avancement de quelque œuvre sainte, pour l'établissement de sa réforme, pour la conversion des ames & pour leur sanctification. Témoignages solides, qui lui faisoient conclure avec l'Epouse des Cantiques qu'elle avoit heureusement trouvé l'Epoux qu'elle aimoit, *Inveni quem diligit anima mea.* *Cant.* c. 3. Non, non, pouvoit-elle dire alors, comme le Disciple bien-aimé, ce n'est point un fantôme ; c'est le Seigneur lui-même que je vois & qui me parle ; c'est mon Dieu, *Dominus est.* Car le Démon, cet esprit de menfonge, ne s'intéresse point pour le progrès de la vraie foi, ne porte point les ames à la sainteté, n'inspire point de combattre les vices, de corriger *Joan.* c. 21.

les abus, & de répandre le culte de Dieu.

Ainsi Thérèse avoit-elle de quoi se rassûrer ; & voilà les principes certains qui doivent nous rassûrer nous-mêmes : voilà par où nous pouvons connoître les dons du Ciel. Car ne vous y trompez pas, mes chères Sœurs, & faites-y toute l'attention nécessaire : il y a des dons du Ciel apparens, & il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence sans la réalité, c'est illusion, d'autant plus dangereuse, que sous l'image d'un faux bien elle nous égare & nous perd. Il est donc d'une conséquence infinie de sçavoir démêler l'un de l'autre, & de ne prendre pas l'un pour l'autre. Or encore une fois je n'ai point là-dessus de régles plus sûres à vous donner, que celle dont se servit si utilement & si sagement votre bienheureuse Institutrice. Tant que l'oraison vous rendra plus fermes dans la foi de Jesus-Christ, plus respectueuses envers l'Eglise de Jesus-Christ, plus sensibles aux intérêts de l'Eglise de Jesus-Christ, plus soumises à ses décisions & plus exactes à ses observances & à ses pratiques ; tant que vous deviendrez par l'oraison plus zélées pour l'accomplissement de vos devoirs, plus assidues à vos fonctions, plus attentives à mortifier vos désirs, vos inclinations, vos passions,

plus vigilantes sur vous-mêmes, & plus appliquées à vous perfectionner selon l'esprit de votre état ; tant que vous profiterez de l'oraison pour avoir plus de charité envers le prochain, plus d'obéissance aux ordres des Supérieurs, plus de patience dans les contre-tems & les chagrins de la vie, plus de douceur, de modération, de retenue, d'empire sur les mouvemens de votre cœur & sur les paroles de votre bouche : à ces caractères je reconnoîtrai le sceau de Dieu, & sans faire de longues perquisitions de la méthode d'oraison que vous gardez, ni de tout ce qui s'y passe, je vous dirai d'abord & sans hésiter ; Ne craignez pas, le Seigneur est là : *Dominus est.*

Mais par une raison toute contraire, en vain me dira-t-on de celle-ci ou de celle-là, que c'est une ame privilégiée, une ame prévenue de grandes graces, que c'est une fille d'oraison : si je sçai d'ailleurs que c'est une fille d'une foi équivoque, attachée à ses propres idées, infatuée de doctrines étrangères & d'opinions réprouvées de l'Eglise, n'écoutant rien de tout ce qu'on lui veut faire entendre pour la guérir de ses erreurs, & ne cherchant qu'à en infecter les autres, bien loin d'y renoncer elle-même : si je sçai que c'est une fille de parti, en-

gagée dans des cabales & dans des intrigues qu'elle eſt auſſi ardente à ſoutenir, qu'elle le devroit être à les attaquer & à les combattre : ſi je vois qu'après tant d'oraiſons & de contemplations, elle n'en eſt ni plus charitable, ni plus condeſcendante aux foibleſſes d'autrui, ni moins maligne dans ſes jugemens, ni moins aigre dans ſes diſcours, ni plus réguliére, ni plus fidelle à la diſcipline domeſtique, ni plus ſouple aux volontés & aux avis des perſonnes qui la conduiſent ; en un mot, qu'elle eſt toujours ſujette aux-mêmes imperfections & aux mêmes défauts, ſans prendre nul ſoin de ſe réformer & de changer. Ah, mes chères Sœurs, eût-elle tous les tranſports d'Elie, tous les raviſſemens de ſaint Paul, toutes les révélations des Prophétes, ou parût-elle les avoir, je me défierai de tout cela, & l'on ne me convaincra jamais que l'Eſprit de Dieu s'y trouve, ni qu'il en ſoit l'auteur : pourquoi ? Parce que l'Eſprit de Dieu eſt un eſprit de religion, & d'une religion pure & ſans tache ; parce que l'Eſprit de Dieu eſt un eſprit de charité, un eſprit d'obéiſſance, un eſprit de régle, un eſprit de ſainteté, & que je ne découvre aucun de ces fruits dans ces vuides ſpéculations, & dans ces contemplations prétendues.

Mais que fais-je, & qu'eſt-il néceſſaire de m'étendre davantage ſur un point qui ne peut regarder une maiſon auſſi ſainte & auſſi édifiante que celle-ci ? Quoi qu'il en ſoit, il étoit toujours bon, mes chères Sœurs, de vous prévenir contre des illuſions & des déſordres, qui ſe gliſſent partout, & dont il y a par-tout à ſe défendre. Du reſte que l'eſprit de Thérèſe vive parmi vous, qu'il s'y ranime aujourd'hui, & qu'il y faſſe ſans ceſſe de nouveaux progrès. Sans cet eſprit de mortification, l'oraiſon dégénère dans un pieux, mais vain amuſement ; & ſans cet eſprit d'oraiſon, la mortification ne peut ſubſiſter, & tombe enfin dans la langueur & le relâchement. L'un & l'autre fait la perfection de l'ame religieuſe, & l'unit étroitement à Dieu dans ce monde, pour lui être encore plus inſéparablement & plus intimement unie dans la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR LA
DIGNITÉ ET LES DEVOIRS
DES PRÊTRES.

Sacerdotes tui induantur justitiam.

Que vos Prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice & de sainteté. Au Pseaume 131.

Cette Exhortation fut faite pour une assemblée d'Ecclésiastiques. Ambr.

C'Est ainsi, Messieurs, que le Prophéte vous fait tout à la fois connoître l'excellence de votre Sacerdoce & ses devoirs: & c'est là-dessus que saint Ambroise traitant de la dignité des Prêtres, leur adresse des paroles aussi éloquentes pour exprimer la grandeur de leur ministère, qu'elles sont instructives pour en exercer saintement les fonctions. *Audite me, stirps Levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces ac rectores gregis Christi.* Ecoutez-moi, vous qui êtes les vrais héritiers de la Tribu de Lévi, issus de la branche sacerdotale,

sanctifiés par votre caractère, & constitués les Chefs du troupeau de Jesus-Christ. *Audite me rogantem pariter & verentem :* écoutez la priére que je vous fais, accompagnée du respect & de la vénération que
Ibid. je dois avoir pour vos personnes : *Ut cùm honoris vobis prærogativam monstramus, congrua etiam merita requiramus :* afin que vous ayant montré l'éminence du rang où vous êtes élevé, je puisse exiger de vous toutes les vertus & toute la sainteté nécessaire pour la soutenir avec honneur. Paroles dignes d'un Evêque, qui honoré d'un caractère supérieur encore à celui des Prêtres que la Providence lui avoit subordonnés, les instruisoit en Maître, & s'expliquoit avec autorité. Pour moi, Messieurs, qui n'ai parmi vous, ni la même distinction, ni les mêmes droits, je n'entreprendrai point de vous prescrire ici des régles : mais sans m'oublier moi-même, & gardant toutes les mesures convenables, je puis du reste vous représenter les obligations qui se trouvent indispensablement attachées à votre état, & je n'aurai, pour m'en tracer l'idée juste qu'à me tracer l'idée de votre conduite la plus ordinaire. C'est donc dans cet esprit, qu'usant de la liberté que vous me donnez, je ne craindrai point de vous dire ce que vous

levez être, parce que je ſçai qu'en même ems je vous dirai ce que vous êtes. Je pourrois dans un récit pompeux & en de magnifiques expreſſions, relever les avantages infinis & toutes les prérogatives du ſacerdoce de la loi de grace. Mais ſi j'en parle, ce ne ſera que pour établir cette propoſition ſi ſolide & ſi vraie, ſçavoir que tous les titres d'honneur qui rehauſſent l'éclat & le prix du ſacerdoce, ſont autant de raiſons & de puiſſans motifs qui nous obligent, comme Prêtres du Dieu vivant, à travailler ſans relâche à la ſanctification de notre vie, & à notre propre perfection. Et parce que tous ces titres ſe réduiſent à deux pouvoirs que le Prêtre exerce en vertu de ſon miniſtère; le premier, que les Théologiens appellent communément pouvoir de l'ordre, & le ſecond appellé, ſelon le même langage de la Théologie, pouvoir des clefs ou pouvoir de Juriſdiction; celui-là par rapport au corps réel de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſon ſacrement, & celui-ci par rapport au corps myſtique de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſon Egliſe compoſée de tous les Fidéles: je veux vous faire voir quel fond de ſainteté demandent indiſpenſablement l'un & l'autre. En deux mots, ſacrés Miniſtres du Seigneur, ſoyez ſaints, pourquoi? & parce que vous êtes les Sacrificateurs du

corps de Jesus-Christ, c'est la premiér partie ; & parce que vous êtes les Pasteur de l'Eglise de Jesus-Christ, c'est la secon de. *Sacerdotes tui induantur justitiam.* Voil tout le sujet de cet entretien.

I. PARTIE. J'AI, ce me semble, compris tout ce qu se peut dire de plus grand à l'avantage d Sacerdoce, quand j'ai dit qu'il donne a Prêtre une espéce de pouvoir sur la per sonne même du Sauveur : mais par-là Messieurs, je crois aussi vous faire assez en tendre la plus essentielle & la plus étroit de vos obligations, qui est de vous puri fier sans cesse, de veiller sans cesse su vous-mêmes, & de soutenir par une vi sainte la sainteté de votre ministère.

Le Fils de Dieu se présentant lui-mêm à son Pere, se mit tout à la fois en deux états, ou fit tout ensemble deux office bien différens : celui de Prêtre, & celu de victime. Dans les sacrifices de l'ancien ne Loi, remarque saint Augustin, le Prêtre n'immoloit qu'une victime étrangère : mais dans le sacrifice de la Loi nouvelle, c'est le même Dieu qui offre & qui est offert ; qui offre comme Prêtre, & qui est offert comme hostie : *Idem Sacerdos & hostia.* D'où il s'ensuit, que le Sauveur des hommes en se sacrifiant, exerce sur sa

August.

personne adorable une autorité propre, puisqu'on ne peut sacrifier une victime, sans avoir droit sur son sang & sur sa vie. Et de-là même encore suit une autre conséquence, qu'ayant substitué les Prêtres à sa place, pour continuer le même sacrifice qu'il offrit sur la croix, il leur a transporté le même droit sur sa sainte humanité ; qu'il leur a ordonné d'user de ce droit tout divin, & que c'est pour cela qu'il les a établis : *Hoc facite in meam commemorationem.* Or ceci posé comme une vérité inconteſtable dans les principes de notre Religion, je vous demande, Messieurs, s'il y a, hors la sainteté de Dieu, une sainteté assez éminente, pour répondre à l'honneur d'un ministère si relevé ? L'ordre de la Providence est, que quiconque a pouvoir sur un autre, ait quelque avantage & quelque perfection au-dessus de lui. Si par rapport à Jesus-Christ, Fils de Dieu, & vrai Dieu, notre misère infinie & notre bassesse nous rend cet ordre impossible, du moins ne nous dispense-t-elle pas de diminuer, autant qu'il nous est libre, & qu'il dépend de nos soins, l'extrême disproportion qui se rencontre entre ce Dieu-homme & nous. Du moins faut-il que, comme il n'a point mis de bornes à notre pouvoir, nous n'en mettions

Luc. c. 22.

point à notre sanctification ; qu'à l'indignité qui nous est commune avec tous les hommes, nous n'en ajoûtions pas une personnelle, & que si elle est nécessaire par la condition de notre nature, elle ne soit pas volontaire par le relâchement de nos mœurs.

Il est vrai, nous n'avons ce pouvoir qu'en qualité de vicaires de Jesus-Christ, & comme représentant Jesus-Christ, dont il est primitivement émané ; mais cela même à quoi ne nous engage-t-il pas ? Car pour représenter Jesus-Christ, il faut avoir quelque ressemblance avec J. C. & quelle monstrueuse indécence, que le Saint des Saints fût représenté par des pécheurs ! Voici donc ce que je me dis à moi-même, & ce que je dois me dire, en approchant de l'Autel, & me disposant à célébrer le plus redoutable de tous les Mystères : C'est la place d'un Dieu que je vais tenir, non point seulement par commission, non point seulement pour déclarer la volonté qu'il a de s'immoler à son Pere, mais comme s'il résidoit lui-même en moi, ou que je fusse transformé en lui. Je vais parler comme lui, agir comme lui, opérer le même Sacrement avec lui, & consacrer le même Corps & le même Sang. Quelle honte, si je profanois par mon péché une telle fonc-

ion, & ſi la ſainteté de mon Sauveur ſe rouvoit ainſi déshonorée par l'iniquité de on Miniſtre ! Tous ceux qu'il a ſpécialenent choiſis, pour avoir quelque rapport lui, ont été ſaints. Jean-Baptiſte, pour tre ſon Précurſeur, fut ſanctifié dès le entre de ſa mere. Joſeph, pour être le garlien de ſon humanité, fut comblé de verus & de mérites. Il fallut que les Apôtres uſſent confirmés en grace, & remplis de 'eſprit céleſte, pour être les Prédicateurs le ſa parole. Que dois-je donc être comne ſon ſubſtitut & ſon agent dans le plus redoutable ſacrifice ?

Au reſte, quoique le Prêtre ne ſoit dans ce Sacrifice que le ſubſtitut de Jeſus-Chriſt, l eſt certain néanmoins que Jeſus-Chriſt ſe ſoumet à lui, qu'il s'y aſſujettit, & lui rend tous les jours ſur nos Autels la plus prompte & la plus exacte obéiſſance. Si la Foi ne nous enſeignoit ces vérités, ne paſſeroient-elles pas dans nos eſprits pour des fictions, & pourrions nous même nous figurer de la part d'un Dieu un ſi prodigieux abaiſſement ? Pourrions-nous penſer qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, & être revêtu d'un caractère qui le mît en état, ſi je l'oſe dire, de commander à ſon ſouverain Seigneur, & de le faire deſcendre du Ciel ? Nous ne liſons

qu'avec étonnement ce qui est rapport
dans l'Evangile, que Jesus obéissoit à Ma
Luc. c. 2. rie, *Et erat subditus illis.* Il y a moins lie
toutefois de s'en étonner, puisque c'éto
le Fils de Marie, & que la nature semblo
donner pouvoir à cette Mere sur son Fils
Mais qu'est-ce que le Prêtre, & quel ti
tre a-t-il à l'égard de son Dieu, qui ne soi
un titre de dépendance & de servitude
Cependant à la parole de ce serviteur, d
cet esclave, la Majesté divine vient tou
les jours s'humilier dans le Sanctuaire, &
y renfermer toute sa gloire. Voilà, Mes
sieurs, à quoi vous êtes employés : mai
prenez garde, s'il vous plaît, & revenez
en toujours à la même conséquence. S'i
faut des qualités éminentes pour exerce
un empire légitime sur des hommes, qu
faut-il pour un empire qui s'étend jusqu'
Dieu même ?

C'est sur cela que saint Augustin s'écrie
August. *O veneranda Sacerdotum dignitas* ! O di-
gnité des Prêtres, que vous êtes vénérable
Mais encore quelle raison en apporte ce
saint Docteur ? Elle mérite une attentior
particuliére : *In quorum manibus, velu*
Ibid. *in utero Virginis, Filius Dei incarnatur*
Car, dit ce Pere, c'est en quelque sorte
dans les mains du Prêtre, comme dans
le sein virginal de Marie, que le Verbe

e Dieu eſt conçû, & qu'il s'incarne tout
e nouveau. Expreſſion figurée, mais dont
e ſens n'en eſt pas moins ſolide, ni moins
éel. Et de-là quelle concluſion ? que la
harité du Fils de Dieu n'a point de bor-
es ? C'eſt celle que tout le monde en doit
irer. Qu'il n'eſt rien de plus reſpectable
ue le caractère des Prêtres ? C'eſt l'idée
ue tout le peuple chrétien doit s'en for-
ner. Mais que ce caractère ſuréminent en-
gage donc les Prêtres à une vie toute an-
élique ; c'eſt ce qu'ils doivent conclure
ux-mêmes, pour leur propre édification.

Ecoutez, je vous prie, Meſſieurs, le rai-
onnement du même ſaint Auguſtin, écri-
ant aux Anachorétes. Le plus grand obſ-
acle au deſſein de l'incarnation du Verbe,
ut l'impureté de notre nature. Mais que
it l'amour de Dieu ? Pour ſurmonter cet
bſtacle, il prédeſtina, avant tous les ſié-
cles, une femme, ou plutôt un miracle
de pureté, qui devoit être la Mere de
l'Homme-Dieu. Il la ſépara de la maſſe
commune, & la conſerva toute ſainte
juſques au milieu de la corruption. Ce
n'étoit pas aſſez : il changea tout l'ordre
& toutes les loix de la nature, & il or-
donna que par le prodige le plus ſingu-
lier, la virginité ſubſiſteroit avec la ma-
ternité, c'eſt-à-dire, qu'une Vierge ſeroit

Mere, & qu'une Mere ne ceſſeroit poir d'être Vierge. Qui jamais entendit rien d ſemblable ? Mais après toutes ces merveil les qui ſanctifierent Marie, ſçavez-vou néanmoins quel ſentiment l'Egliſe attribu au Verbe divin, quand il fallut accompli le grand Myſtére de notre ſalut ? Ell croit en avoir beaucoup dit, quand ell chante qu'il n'eut point horreur de de meurer dans le ſein de cette Vierge : *No horruiſti Virginis uterum.* N'eſt-ce pas l même Dieu qui deſcend ſur l'Autel, & que les Prêtres portent dans leurs mains N'eſt-il pas toujours également ſaint & ennemi du péché ? La pureté n'eſt-ell pas toujours également l'objet de ſes com plaiſances ? Pourquoi donc n'a-t-il pas fai les mêmes miracles, pour ſanctifier ceu qui coopèrent à ce Myſtère ? C'eſt pou leur en laiſſer l'obligation & le mérite de ſorte que conſidérant à quoi ils ſont éle vés, ils ſe confondent en eux-mêmes de ſ voir ſi éloignés de la ſainteté de leur mi niſtère, & qu'ils travaillent ſans relâche à l'acquérir.

Mais qu'arrive-t-il ? Permettez-moi de m'expliquer, Meſſieurs : je ne dirai rien que vous ne remarquiez auſſi-bien que moi, & que vous ne déploriez avec la même douleur & le même zéle que moi.

Qu'arrive-t-il donc encore une fois ? On épare l'honneur d'avec la charge & le far-eau ; & de deux choſes eſſentiellement ointes enſemble, on prend celle qui flatte 'avarice, l'ambition ; & l'on ſe diſpenſe e celle qui engage à la réformation des nœurs, & à leur ſanctification. Déſordre ont nous ne pouvons aſſez gémir, & qui evient tous les jours plus commun dans Chriſtianiſme. Tellement que le Sacer-oce aujourd'hui ſe trouve comme aban-onné à toutes les convoitiſes des hom-nes. On en fait le partage des enfants, & 'eſt la reſſource d'un pere & d'une mere hargés d'une nombreuſe famille. Pour les auvres, c'eſt une fortune & un moyen e ſe garantir de la misère. Pour les ri-hes, c'eſt une voie à des rangs honorables à des diſtinctions éclatantes, De-là com-ien voyons-nous de Prêtres intéreſſés, de rêtres ambitieux, de Prêtres vains & pré-omptueux, de Prêtres oiſifs & volup-ueux, de Prêtres tout mondains ? Vous e vous offenſerez point, Meſſieurs, de ette morale, que je dois par proportion 'appliquer à moi-même, autant qu'elle ne peut convenir, & dont nous devons ous profiter. Reprenons.

Je dis des Prêtres mercenaires & inté-eſſés. Je n'ignore pas la maxime de ſaint

Paul ; elle eſt juſte, elle eſt raiſonnable
quiconque ſert à l'Autel, doit vivre d
l'Autel. Qu'un Miniſtre du Seigneur, e
faiſant les fonctions de ſon miniſtère, re
çoive donc certaine rétribution qui y eſta
ſignée, c'eſt ce que l'Egliſe approuve, c
ce que je ne pourrois condamner ſans ur
extrême témérité. Mais que dans des fon
tions ſi excellentes & ſi ſacrées, ce Mini
tre n'ait en vûe que la rétribution qu'il e
tire ; qu'il ne s'y abandonne que pour cet
rétribution ; qu'il ne paroiſſe les eſtim
que par cette rétribution ; qu'il en faſ
comme un trafic, comme un commerce
& que dès que cette rétribution viendro
à manquer, ou à diminuer, il ſoit diſpo
à les négliger, & à s'en exempter, voi
ce que toute l'Egliſe réprouve, & ce q
je ne ſçaurois trop hautement réprouv
moi-même. Car voilà le principe malhe
reux de tant de profanations du plus ſai
Myſtère. On le célebre ſans dévotion, ſa
onction, ſans attention, ſouvent ſans pr
paration, & ſans la plus néceſſaire prép
ration, qui eſt l'innocence du cœur. On
ce que l'on prétendoit, dès qu'on ne
retire pas les mains vuides. Tout le re
n'étoit que comme l'acceſſoire : mais c'
toit-là le capital.

Je dis des Prêtres ambitieux. Il y
da

ans l'état eccléſiaſtique des dégrés, où on ne peut monter ſans le ſacerdoce. C'eſt une condition abſolument requiſe our obtenir tel bénéfice, & pour parve- ir à telle dignité. Il faut donc entrer dans es ordres ſacrés, & l'on y entre; pour- uoi? Eſt-ce pour avoir le précieux avan- age d'offrir le ſacrifice du corps & du ſang e Jeſus-Chriſt? c'eſt à quoi l'on ne pen- e guère; & ſi le ſaint caractère n'étoit on qu'à cela, on ne s'empreſſeroit pas e le demander. Mais il peut ſervir à au- e choſe, & on ne le recherche que pour ette autre choſe. Non-ſeulement on eſt 'prêtre avec ambition; mais on ne l'eſt ue par ambition. Eſt-on venu à bout de s deſſeins, & ſe voit-on au terme où on aſpiroit? on ne ſe ſouvient plus en uelque manière de la qualité de Prêtre, arce qu'elle n'eſt plus de nul uſage. On aſſe les mois, on paſſe preſque les années ns en faire nul exercice. On vit en laïc; c plût à Dieu que l'on vêcût au oins en laïc pieux & chrétien! C'eſt e dernier ſouhait où nous réduiſent tant e Bénéficiers. Une courte meſſe où ils aſ- ſtent, & où ils n'aſſiſtent qu'aux jours rdonnés, voilà ſouvent tout le fonds de eur piété & toute leur religion.

Je dis des Prêtres vains & préſomptueux.

Jesus-Christ ne recommandoit rien davar
tage à ses Apôtres, qui furent les pre
miers Prêtres de la loi nouvelle, que l'h
milité. Saint Paul ne vouloit pas qu'u
ministre de l'Eglise cherchât à domine
dans l'Eglise même, beaucoup moins
dominer dans le monde. Mais depuis Je
sus-Christ, & depuis saint Paul, cet espr
de domination a fait dans le sacerdoc
des progrès qu'il n'est pas aisé d'arrête
Parce qu'on est Prêtre, on est délicat &
sensible sur le point d'honneur; & tel dan
la condition où il est né, eût conserv
toute la modestie de son état, qui n'a com
mencé à la perdre, que du moment qu'
s'est vû couvert d'un habit, qui devoit l
rendre plus modeste encore & plus hum
ble. Parce qu'on est Prêtre, on s'arrog
le droit de juger de tout, de décider d
tout, de l'emporter par tout & sur tout
A l'exemple de ces Pharisiens qui ne vou
loient pas qu'on les approchât, on trait
le reste des hommes de profanes, & l'o
en exige des déférences que l'on s'attire
roit bien mieux, si l'on y étoit moins at
tentif, & si l'on en paroissoit moins ja
loux. Je sçai de quel prétexte on veu
s'autoriser. Ce n'est pas pour ma perso
ne, dit-on; c'est pour mon caractère. Dis
tinction spécieuse, mais sujette à la plu

ubtile illuſion. Car dans cette union ſi troite du caractère & de la perſonne, eſt-l rien de plus facile & rien de plus ordi-aire, que de confondre l'un avec l'autre ? c en mille rencontres ne pourroit-on pas vec plus de vérité renverſer la propoſition, c dire tout au contraire : Ce n'eſt pas pour ion caractère, mais pour ma perſonne ? Quoi qu'il en ſoit, jamais ni votre per-onne, ni votre caractère ne ſeront plus eſpectés, que lorſque vous ne ferez plus ppercevoir tant de vivacité & tant d'exac-tude ſur les reſpects qui leur ſont dûs. Il ous eſt permis de ſoutenir les prérogati-es de votre ſacerdoce, & d'en défendre s priviléges ; mais moins vous voudrez ous en prévaloir, moins s'attachera-t-on vous les conteſter.

Je dis des Prêtres oiſifs & voluptueux. nt-ils ſatisfait à un office, qu'ils abré-ent, autant qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils citent très-légérement, ils ſe tiennent uittent de tout. A quoi du reſte ſe con-ment toutes les heures de la journée ? pratique de l'oraiſon, ni étude des ſcien-s divines ; viſites fréquentes, converſa-ons inutiles, parties de divertiſſement, vie olle, & par-là vie très-dangereuſe, & ex-oſée à tous les écueils où l'oiſiveté peut onduire. Car l'oiſiveté eſt la ſource de

bien des maux dans tous les états ; & si j
vous faisois ici le dénombrement de ceu
qu'elle a causés dans l'état ecclésiastiqu
& qu'elle y cause, je vous tracerois un
peinture bien affreuse & bien affligeante
Et le moyen que des Prêtres sans occupa
tion au milieu du siécle, se maintiennen
dans la pureté de leur profession ? Un so
litaire a sa solitude, un religieux sa retrait
pour rempart contre les occasions & le
tentations. Cependant ni la solitude, n
la retraite, ne suffisent pas encore pou
préserver l'un & l'autre ; & sans le secour
des saintes observances qui partagent tou
leur tems, & qui le rempliſſent, ils ne s
croiroient pas en sûreté, & ils n'y seroien
pas. Que sera-ce d'un Prêtre abandonn
à lui-même, maître de lui-même & d
ses actions : n'ayant pour l'éclairer d'autr
inspecteur que Dieu, qu'on oublie aisé
ment ; ni pour le retenir d'autre frein qu
le devoir, dont on perd aussi facilemen
le souvenir ?

Enfin je dis des Prêtres tout mondains
Mondains dans les affaires où ils s'em
ploient, vivans dans une agitation perp
tuelle de procédures, de poursuites, d
soins temporels, dont quelquefois ils s'ac
cablent, soit que ce soit pour eux ou pou
leurs proches. Mondains dans leurs habi

udes & leurs ſociétés, voulant être de outes les aſſemblées, de tous les jeux, le tous les plaiſirs, de tous les ſpectacles. Mondains dans leurs maniéres & leurs diſ- ours, affectans de ſe diſtinguer par des irs diſſipés, par des paroles indécentes, ar des excès de joie & des libertés, dont ls ſe flattent qu'on leur applaudit, & dont s ſe font un faux mérite. Mondains juſ- ues dans leurs vêtemens, & par où? par oute la propreté, par tout l'ajuſtement, ar tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la mplicité évangélique. Ah! Seigneur, ont-ce donc là ces miniſtres que vous avez pécialement conſacrés? ſont-ce là les dé- oſitaires de votre puiſſance? & eſt-ce en e telles mains que vous avez prétendu li- rer votre corps & votre ſang?

Honte du Chriſtianiſme! diſons plutôt, onte de ceux qui déshonorent ainſi ce qu'il a de plus vénérable dans le Chriſtianiſme! Quand je lis ce que ſaint Auguſtin raconte e certains Prêtres Ethiopiens, ou ce que aint Jérôme reprochoit à Jovinien tou- hant les mœurs des Prêtres d'Egypte, & ue je viens à conſidérer que ces infidéles 'aſſujettiſſoient à une vie ſi rigoureuſe & ſi uſtère, pour mériter ſeulement l'eſtime es peuples, & pour ſe mettre en crédit au- rès d'eux, j'ai compaſſion de leur aveu-

glement. Mais tandis que je le déplor
avec saint Augustin, je déplore encore plus
comme ce saint Docteur, notre misère
de ce que les Infidéles nous font des le
çons qu'ils devroient recevoir de nous
Augusſt. *O grandis Christianorum miseria! Ecce pa*
gani doctores fidelium facti sunt. Quel al
semblage, dit saint Ambroise! & commen
accorder ensemble deux choses si oppo
sées, l'éminence de la dignité & l'imperfec
tion de la vie, une profession toute divin
Ambr. & une conduite toute criminelle? *Hono*
sublimis & vita deformis, deifica profeſſi
& illicita actio. Abus, dont saint Bernar
se plaignoit si amérement & avec tant d
sujet au Pape Eugène: Chacun travaille
lui disoit-il, à devenir plus grand; ma
aucun ne s'étudie à devenir plus sain
Bern. *Altiorem unumquemque, non meliorem eſſ*
delectat. Cependant la vraie grandeur
sur-tout la vraie grandeur du sacerdoce
consiste dans la sainteté. Otez-lui ce fond
vous la détruisez. Du moins autrefois étoit
elle soutenue par la noblesse. Dans la lo
de nature le droit d'aînesse lui servoit d
titre, & dans la loi de Moyse c'étoit un
prérogative de la Tribu de Lévi. Mai
dans la loi de grace, où, sans acceptio
de personne, les Prêtres sont admis au
mêmes mystères, c'est la sainteté qui e

ait le plus bel ornement. Sainteté requiſe, on ſeulement par rapport au pouvoir de l'Ordre dont le Prêtre eſt revêtu comme ſacrificateur du Corps de Jeſus-Chriſt ; mais encore par rapport au pouvoir de juſdiction qu'il exerce comme Paſteur de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Renouvellez voſtre attention pour cette ſeconde partie.

II. PARTIE.

CE ne fut point une parole ſans effet, que celle de Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, lorſqu'il leur dit : Tout ce que vous lierez ſur la terre, ſera lié dans le Ciel ; & tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le Ciel. Les Peres & les Interpréres reconnoiſſent que par-là le Fils de Dieu ſoumit aux Prêtres, dans la perſonne des Apôtres, toute l'Egliſe ; qu'il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend ſur tous les membres du Corps Myſtique de ce Sauveur, & qu'il n'y a dans le monde ni Prince, ni Monarque, qui ne reléve de cette juriſdiction, auſſi ſouveraine, qu'elle eſt univerſelle.

En voulez-vous, Meſſieurs, concevoir une légère idée ? Imaginez-vous un homme, qui d'une fortune médiocre & d'une condition obſcure, ſe trouve tout-à-coup élevé au premier miniſtère d'un grand Etat, & cela par la pure libéralité du Maître,

lequel veut faire éclater sa puissance dans
Esth. l'élévation de son sujet : *Sic honorabitur*
c. 6. *quemcumque voluerit Rex honorari.* Le voilà l'arbitre de toutes choses, & les plus importantes affaires ne se conduisent que par lui. C'est lui qui distribue les faveurs, lui qui assigne les récompenses, lui qui fait les heureux & les malheureux. Ses ordres sont reçûs comme des ordres supérieurs, & tous les intérêts du Prince lui sont confiés. Qu'un rébelle, qu'un criminel ait sa grace à obtenir, c'est à ce Médiateur qu'il s'adresse ; & par l'efficace de cette médiation, le plus coupable est en un moment rétabli dans tous ses droits & dans toutes ses espérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit ? & dans ce que l'Ecriture nous a marqué de celui d'Aman, y a-t-il rien qui puisse l'égaler ? Je ne m'en étonne pas : car les Princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils n'ont garde de le communiquer avec si peu de réserve. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu. Comme sa grandeur est infinie, il peut, sans lui rien ôter, en faire part à qui il lui plaît. Or il l'a, pour ainsi dire, déposée toute entiére entre les mains de ses Ministres ; & c'est la belle réflexion de saint Chrysostome dans ses doctes Commentaires sur le Sacerdoce.

Quelle merveille! & qui le croiroit? Le ſerviteur eſt établi Juge ſur la terre, & le Maître dans le Ciel ratifie toutes les Sentences qu'il porte: *Servus ſedet in terrâ, & Dominus ſequitur ſententiam.* Le Ciel reçoit de la terre la régle & la forme de juſtice qu'il doit ſuivre: *A terrâ judicandi formam cœlum accipit.* De ſorte, ajoute ſaint Cyprien, que le jugement des Prêtres eſt comme le jugement anticipé de Jeſus-Chriſt même: *Anticipatum Chriſti judicium.* Encore ce jugement du Prêtre a-t-il cet avantage, qu'il confére la grace, qu'il efface les péchés, qu'il convertit les pécheurs en Saints: ce que n'aura point le dernier jugement que prononcera le Sauveur du monde à la fin des ſiécles. *Chryſ.* *Ibid.* *Cypr.*

Voilà, Meſſieurs, le miniſtère de réconciliation que Dieu vous a commis. Vous êtes ſes délégués, & ſi j'oſe uſer de ce terme, vous êtes ſes plénipotentiaires, pour conclure cette grande paix qui ſe traite entre le Ciel & la terre, entre Dieu offenſé & l'homme pécheur. C'eſt à vous que le Créateur du monde remet ſa cauſe & ſes intérêts; c'eſt à vous qu'il dit encore plus qu'à ſes Prophétes: *Judica inter me & vineam meam.* Cet homme eſt pécheur, il m'a outragé, il a bleſſé ma gloire: je pourrois le juger moi-même; mais je m'en *Iſaïe. c. 5.*

rapporte à vous. Tout ennemi qu'il étoit, je le tiendrai pour ami, dès que vous l'aurez déclaré tel. Il ne s'agit pour lui que de se rendre digne de l'absolution que vous lui donnerez. Du moment que vous lui aurez pardonné, je lui pardonne ; & toutes les portes du Ciel qui lui étoient fermées, s'ouvriront pour le recevoir. Voilà, dis-je, Ministres de Jesus-Christ, comment Dieu vous parle ; & voilà de quoi toute l'Eglise le doit glorifier, comme ces troupes fidéles de l'Evangile : *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.* Car en conséquence de ce pouvoir absolu, on peut dire que tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, est en votre disposition. Les graces sont les richesses inestimables que le Sauveur des hommes nous a acquises par son sang; mais vous en êtes les dispensateurs. C'est vous qui conférez aux ames leur première innocence, vous qui la leur faites retrouver lorsqu'elles l'ont perdue, vous qui leur partagez le pain de vie pour les nourrir, qui les dirigez dans les voies de l'éternité, & qui les conduisez jusques dans le sein de Dieu.

Matth. c. 6.

Après cela serons-nous surpris que les plus grands Monarques du monde ayent eû tant d'égards, & témoigné tant de révéren-

ce pour les Prêtres; qu'un Constantin revêtu de sa pourpre royale, n'ait pas osé s'asseoir le premier en présence des Peres d'un Concile; qu'une Impératrice se soit fait un honneur & un mérite de servir à table un Evêque; & que de tout tems le respect des Princes envers les Prêtres ait été la plus illustre marque de leur religion ? Non, Messieurs, tout cela n'a rien que je ne comprenne aisément, puisque la foi leur découvroit dans les Prêtres une puissance bien au-dessus de leur grandeur. Mais ce qui m'étonne, & ce qui me paroît inexcusable, c'est que ces Prêtres si distingués des autres hommes par leur ministère, n'ayent pas la pureté des Anges, ou ne s'efforcent pas d'y parvenir. Car dans toutes ces prééminences, j'apperçois tant de motifs de sainteté, que je ne sçai de quoi ils doivent être plus accablés, ou du poids de leurs honneurs, ou du poids de leurs obligations.

Venons au détail. Comment un homme peut-il s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'il est lui-même ennemi de Dieu ? C'étoit le raisonnement de saint Grégoire, s'instruisant soi-même, & se considérant comme l'intercesseur & le patron de tout le peuple chrétien : *Quâ enim fiduciâ pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem* Greg.

de propriis securus non sum? De quel front, disoit-il, dans un sentiment d'humilité, & avec quelle assurance irai-je demander grace pour les péchés de mes freres, lorsque j'ai à trembler pour mes propres péchés ? C'est pour cela que le Sage nous représente d'abord le Prêtre uni à Dieu par la grace, agréable à Dieu par la sainteté de ses vertus : *Ecce Sacerdos magnus,* *Eccles. c. 44.* *qui in diebus suis placuit Deo, & inventus est justus* : & ensuite qu'il nous le fait voir devant le trône de Dieu, en qualité de pacificateur & de réconciliateur : *Et* *Ibid.* *in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.*

Comment un homme peut-il s'ingérer dans l'administration des Sacremens de Jesus-Christ, & verser sur les Fidéles les mérites & le sang de ce Dieu Sauveur, avec des mains impures ? Il est vrai ; malgré l'indignité du Ministre, ce sang a toujours son prix, & l'efficace des Sacremens est indépendante. Aussi ne veux-je rien conclure au préjudice du Fidéle qui les reçoit, mais du Prêtre dont il les reçoit. Car comme le Prédicateur, selon la terrible parole de l'Apôtre, peut devenir un réprouvé en convertissant tout le monde, ainsi arrive-t-il (ô pensée bien humiliante pour nous, Messieurs, & vérité d'autant plus capable de nous confondre, qu'elle est con-

rmée par de plus fréquens & de plus fu-
eſtes exemples !) ainſi arrive-t-il ſouvent
ue le Prêtre enrichiſſant les autres des
réſors de l'Egliſe, n'en retienne rien
our lui, que le même ſang avec lequel
l purifie les autres, & leur fournit de quoi
cquitter leurs dettes, ſerve à augmenter
es ſiennes ; que ce qu'il préſente aux au-
res comme les Sacremens & les moyens
le leur ſalut, lui ſoit une occaſion de rui-
ıe & une matiere de damnation. Je ne
n'explique pas davantage : pourſuivons.

Comment un homme peut-il entrepren-
lre de juger, de condamner, d'abſoudre,
lans des diſpoſitions toutes criminelles ?
Car pour être juge & pour en faire l'offi-
:e, il doit être exempt de toute paſſion,
exempt de tout intérêt, exempt de tout
reſpect humain, exempt de tout reproche.
Ce ſont les qualités qu'exige de ſes Mi-
niſtres la juſtice des hommes : tirez la conſé-
quence, & voyez ce qu'exige à plus forte
aiſon la juſtice de Dieu. Je vous le laiſſe
ı méditer, & je m'arrête à la remarque
le ſaint Auguſtin. Elle m'a frappé, &
elle convient parfaitement à mon ſujet. Ce
Pere examine pourquoi le Fils de Dieu
ne voulut pas porter un arrêt de con-
damnation contre cette femme adultère
que les Juifs produiſirent devant lui :

Joan. c. 8. *Nemo te condemnavit, nec ego te condemnabo* : & après avoir exposé là-dessus les raisons ordinaires, il en ajoute une qui pour n'être pas la plus naturelle, n'est pas la moins mystérieuse ni la moins instructive. C'est, dit ce saint Docteur, parce que le Sauveur du monde étoit encore chargé de nos péchés, & que portant sur sa personne innocente le caractère de pécheur, il ne croyoit pas devoir se constituer juge, mais se réservoit au tems où il auroit satisfait pour nos offenses. Belle leçon, mes Freres, reprend saint Augustin : nous apprenons de-là quels doivent être ces juges que Dieu a choisis pour exercer son autorité & sa justice dans le tribunal de la conscience. Si ce ne sont pas des Saints, c'est-à-dire, si ce sont des hommes semblables au reste des hommes, des hommes foibles, des hommes passionnés, des hommes impatiens & colères, des hommes sensuels & amateurs d'eux-mêmes, des hommes sujets aux intempérances, aux médisances, aux ressentimens & aux vengeances, à tous les vices, quelle confiance mériteront-ils ? quelle créance s'attireront-ils, quels jugemens donneront-ils ?

Enfin, comment un homme peut-il répandre l'édification dans l'Eglise & y servir

le modéle, avec une conduite peu régu-
iére & même abſolument déréglée ? Voi-
i, Meſſieurs, un des points les plus eſ-
entiels, & qui regarde un de vos devoirs
es plus indiſpenſables : ne le perdez pas.
Quelles idées devons-nous concevoir des
Prêtres, ſelon l'eſprit & les figures de
'Evangile ? Ce ſont des flambeaux allu-
nés pour éclairer l'Egliſe : *Vos eſtis lux mun-* *Matt.*
li. Ce ſont des villes placées ſur le ſommet *c.* 5.
les montagnes, afin qu'on puiſſe de tou-
es parts les appercevoir : *Civitas ſupra* *Ibid.*
nontem poſita. C'eſt le ſel de la terre,
lont la vertu communiquée aux corps,
es préſerve de la corruption : *Vos eſtis ſal* *Ibid.*
terræ. En un mot, ce ſont dans le Chriſ-
ianiſme des régles ſenſibles & animées.
Titres ſpécieux, mais titres qui bien-loin
de rehauſſer par leur éclat notre gloire,
redoublent, ſi nous ne les ſoutenons pas,
notre confuſion, & nous rabaiſſent dans
l'eſtime commune, autant qu'ils devroient
nous y élever. Prenez garde, je vous prie.
Oui, tout homme adopté au Sacerdoce de
Jeſus-Chriſt, doit ſe regarder comme un
exemple public, & vivre comme ſi toute
la terre avoit les yeux attachés ſur lui &
étoit témoin de ſes actions. Il doit être
perſuadé qu'il n'y a rien de médiocre dans
les fautes qui lui échappent, parce qu'elles

ſont accompagnées de ſcandale ; & que ſi les injures faites à ſa perſonne en deviennent plus griéves & ſont d'une nature particuliére, de même les péchés qu'il commet, contractent une indignité perſonnelle par la ſainteté de ſon état. Il doit s'humilier de voir des Laïcs qui l'égalent en perfection, mais ſur-tout il doit ſe confondre d'en voir qui le ſurpaſſent. Il doit bien ſe convaincre que mille choſes peuvent être permiſes aux gens du monde, & lui être défendues ; qu'elles peuvent être ſans conſéquence dans les gens du monde, & être des crimes dans lui ſelon l'opinion même du monde. Car le monde, tout profane qu'il eſt, n'en juge point autrement que nous, & ſouvent il en juge encore plus rigoureuſement que nous : ou ſi le monde ne nous condamne pas, ce n'eſt que pour tirer de nous une prétendue juſtification de ſes déſordres.

Ah ! combien de fois (je n'y puis penſer qu'avec la plus vive douleur, & vous en êtes touchés comme moi, Meſſieurs,) combien de fois les déréglemens des Prêtres ont-ils autoriſé les vices, & ſervi de prétexte à la licence des mœurs ? Le libertinage qui n'oſoit ſe montrer, & ſe tenoit caché dans les ténébres, a levé le maſque, depuis qu'il s'eſt vû introduit juſques dans

e Sanctuaire. L'impiété n'attendoit que ce ecours de la mauvaise édification des Prêres, pour se fortifier, & pour s'étendre. Les simples ont cru qu'ils pouvoient les miter & les suivre, puisque ce sont leurs conducteurs : les libertins ont conclu qu'ils pouvoient pratiquer ce que les Prêtres pratiquoient, puisque ce sont les Docteurs de la Loi. Les premiers se sont émancipés à faire ce qu'ils avoient auparavant en horreur : les autres se sont confirmés dans ce qu'ils faisoient, & l'ont fait avec plus d'audace. Le scandale a été général : le Sacerdoce est tombé dans le décri, les Ecclésiastiques dans le mépris. L'Eglise en a gémi, & jamais Jérusalem pleurant ses Prêtres réduits dans une dure captivité, ne versa plus de larmes, ni ne fut plus sensiblement affligée.

Mais si les Prêtres ont été ainsi exposés aux mépris des peuples, à qui doit-on s'en prendre ? Est-ce aux peuples mêmes ? Mais, répond saint Ambroise, comment les peuples respecteroient-ils un homme qui avilit son caractère, & qui dans sa conduite se rend en tout semblable à eux ? *Quomodò enim potest observari à populo, qui nihil habet separatum à populo ?* Qu'admireront-ils dans sa personne, s'ils s'y reconnoissent eux-mêmes, & toutes leurs im- *Ambr.*

Ibid. perfections ? *Quid in illo miretur, si sua i illo recognoscat ?* Et le moyen qu'ils ayen de la vénération pour celui en qui ils re trouvent tout ce qui les fait rougir dan
Ibid. eux-mêmes ? *Et si quæ in se erubescit, i eo quem venerandum arbitratur, offendit* A qui donc, je le répéte, l'Eglise adresse ra-t-elle ses plaintes, si ce n'est aux Au teurs de ce scandale ? & quel droit n'a- t-elle pas de leur dire avec le même zél & la même indignation que le Prophéte
Malac. *Vos autem recessistis de via, & scandali-*
c. 1. *zastis plurimos in lege.* Vous, Ministres d mes autels, vous qui deviez sanctifier l monde par vos exemples, aussi-bien qu par vos paroles & vos instructions, vou êtes sortis de mes voies, & vous avez en- traîné après vous les foibles. Vous avez détruit d'une main, ce que vous bâtissiez de l'autre ; & tant d'ames que vous aviez fait naître en Jesus-Christ par l'efficace & la vertu des Sacremens, ont reçu de vous la mort par la liaison qu'elles ont eûe avec vous, & par les effets contagieux de votre conversation. Justes reproches, mais reproches encore plus terribles, si nous y ajoutons les menaces du Dieu vivant. Car si la justice de Dieu doit être si exacte dans le compte qu'elle demandera à tous les hommes des devoirs de leur profession, elle

:a juſqu'à la rigueur par rapport aux Prê-
res. Jeſus-Chriſt leur avoit confié ce qu'il
voit ſur la terre de plus cher, ſes freres,
e prix de ſa Croix, les brebis de ſon Trou-
eau. Ils en devoient être les ſanctifica-
eurs : que ſera-ce d'en avoir été les cor-
upteurs ? Il faudroit peut-être, Meſſieurs,
doucir cette expreſſion : mais laiſſons-lui
oute ſa force. Elle ne vous donnera rien à
ntendre qui paſſe vos connoiſſances, &
ui ne vous ait plus d'une fois rempli le
œur d'amertume.

Voilà ce qui faiſoit trembler les Saints ;
: entre les autres, voilà ce qui faiſoit trem-
ler ſaint Jérôme. C'étoit l'ornement du
éſert, bien-loin d'en être le ſcandale ; c'é-
oit dans l'Egliſe, non ſeulement un Doc-
eur conſommé, mais un modéle de pé-
itence & de ſainteté. Toutefois ce Doc-
eur, ce Pénitent, ce Saint ne laiſſoit pas
'être ſaiſi de crainte, dès qu'il venoit à fai-
e cette réflexion : *Grandis dignitas Sacerdo-* *Hieron.*
um, ſed grandis ruina eorum : C'eſt une gran-
le dignité que celle des Prêtres, mais leurs
:hûtes n'en ſont que plus profondes. Glo-
ifions Dieu de la ſublimité du rang où
l nous a appellés ; mais craignons encore
)lus le précipice où nous pouvons tomber.
Lætemur ad aſcenſum, ſed timeamus ad lap- *Ibid.*
ſum. Saint Chryſoſtome va plus loin, &

j'aurois peine à uſer ici de ſa penſée, s'
ne nous aſſuroit lui-même avoir fait à c
qu'il avance, une ſérieuſe attention. C'e
dans la ſeconde Homélie ſur les Actes de
Apôtres. Non, dit ce Docteur ſi éloquen
& ſi ſolide, ce n'eſt pas ſans y avoir bie
Chryſ. réfléchi, que je parle : *Non temerè dico.* J
ne crois pas que dans l'état du Sacerdoc
il y en ait beaucoup qui ſe ſauvent ; & ſe
lon mon ſentiment, le plus grand nombre
parmi les Prêtres, eſt de ceux qui périſſent
Quoi qu'il en ſoit de l'opinion de c
Pere, c'eſt ainſi qu'il s'en eſt formelle
Ibid. ment & hautement expliqué : *Ut affectu ſum ac ſentio, non arbitror inter Sacerdote multos eſſe qui ſalvi fiant, ſed multò plure qui pereant.*

La concluſion de tout ceci, Meſſieurs, c'eſt ce que nous recommande ſaint Grégoire : écoutez-le, & n'oubliez jamais le ſalutaire avis qu'il vous donne. Voici en quels termes il s'exprime, & ce qui comprend tout le fruit de cette Exhortation. Craignons donc, mes chers Freres, craignons, & appliquons-nous à nous-mêmes cette importante leçon de l'Apôtre, d'opérer notre ſalut avec tremblement. Craignons qu'après avoir été Prêtres de l'Autel, nous ne ſoyons les victimes de l'enfer ; & qu'après avoir eu pouvoir ſur le

iel & ſur la terre, nous ne devenions
s eſclaves des démons. Pour prévenir ce
alheur, accordons notre vie avec notre
iniſtère, & faiſons répondre la piété de
ne à la ſainteté de l'autre. Voulez-vous
ncore un précis & un abrégé de tous vos
evoirs ? le Bienheureux Juſtinien nous
a tracé en peu de mots : remportez-les
vec vous, & méditez-les. *Accedat Sacer-* Laur.
os ad altaris tribunal ut Chriſtus, aſſiſtat Juſtin.
Angelus, miniſtret ut Sanctus, offerat
ota populorum ut Pontifex, interpellet pro
ice ut Mediator, pro ſe autem exoret ut
mo. Que le Prêtre approche de l'Autel
omme Jeſus-Chriſt, par ſa puiſſance; qu'il
aſſiſte comme un Ange, par ſon reſpect;
u'il y ſerve comme un Saint, par la pu-
té de ſa vie; qu'il y offre les vœux du
euple comme un Pontife, par ſa charité
ivers le prochain; qu'il y moyenne la
aix comme Médiateur, par ſon zéle pour
gloire de Dieu; & qu'il y prie pour
i-même comme homme, par ſon humi-
é & par la connoiſſance de ſes foibleſſes.
De cette ſorte, non-ſeulement il ne ſera
as condamné au Jugement de Dieu, mais
ira y continuer l'exercice de ſon pou-
oir auprès du ſouverain Juge, & il s'aſ-
era ſur le Tribunal qui lui eſt préparé,
our juger avec Jeſus-Chriſt les douze Tri-

bus d'Iſraël. Il accompagnera ce Dieu Sauveur dans ſa gloire, & il recevra de ſa main la couronne d'immortalité, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATIONS
POUR
LE CARÊME,
SUR LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

EXHORT

EXHORTATION
SUR LA PRIERE
DE
JESUS-CHRIST
DANS LE JARDIN.

Et progressus pusillùm procidit in faciem suam, orans & dicens : Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant & disant : Mon Pere, s'il est possible, faites que ce calice passe, & qu'il ne soit point pour moi : cependant que votre volonté s'accomplisse, & non la mienne. En saint Matth. ch. 22.

VOILA, Chrétiens, le premier Mystère & comme l'entrée de tous les Mystères de la passion du Fils de Dieu, que nous devons méditer pendant le cours de ce Carême. C'est la grande dévotion

des ames fidéles, sur-tout en ce saint tems, de considérer les souffrances de leur Sauveur; & c'est de cette méditation que les Saints ont retiré des fruits si merveilleux de grace & de sainteté. Pour moi, mes freres, disoit saint Bernard, depuis le jour de ma conversion, mon soin le plus ordinaire & le plus fréquent a été de cueillir, comme l'Epouse, ce bouquet de myrrhe, composé de toutes les amertumes & de toutes les douleurs de Jesus-Christ, mon souverain Seigneur. Je l'ai mis dans mon sein, & je l'ai appliqué à toutes mes
Bern. plaies : *Hunc mihi fasciculum colligere & intra viscera mea collocare curavi, collectum ex amaritudinibus Domini mei.* Car comment pourrois-je oublier les miséricordes d'un Dieu souffrant, ajoutoit ce saint Docteur, puisque ce sont elles qui m'ont donné la vie ? & quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon souvenir, puisque c'est-là que je trouve la vraie sagesse, que je trouve la plénitude de la science, que je trouve des trésors de salut, que je trouve enfin un fonds inépui-
Ibid. sable de mérites ? *In his sapientiam, in his plenitudinem scientiæ, in his divitias salutis, in his copiam meritorum.* De-là, mes Freres, continuoit encore le même Pere parlant à ses Religieux, de-là vient que je

es ai ſi ſouvent dans la bouche, comme ous le ſçavez ; & que je les ai encore lus dans le cœur, comme Dieu le ſçait : ar c'eſt-là toute ma philoſophie, c'eſt à a ſeule connoiſſance de Jeſus qu'elle ſe éduit, & de Jeſus crucifié : *Hæc Philo-* *Ibid.*
ophia mea, ſcire Jeſum, & hunc crucifi-
um. Tels étoient les ſentimens de ſaint Bernard : faiſons-en les nôtres, mes chers Auditeurs ; & puiſque c'eſt pour cela que ous ſommes ici aſſemblés, commençons ès aujourd'hui à étudier cette ſcience ſu-lime & ſuréminente de la charité de no-re Dieu, & de ſa douloureuſe paſſion. Ce ue nous préſente d'abord l'Evangile, c'eſt eſus-Chriſt priant dans le jardin, & ac-eptant avec une pleine ſoumiſſion le ca-ce que ſon Pere lui a deſtiné & préparé : *erumtamen non ſicut ego volo, ſed ſicut* *.* Arrêtons-nous là, & pour notre édi-cation, apprenons nous-mêmes comment ous devons en tout nous conformer aux rdres de Dieu, & nous réſigner à ſes ado-bles volontés. Soumiſſion d'une néceſſité ndiſpenſable ; ſoumiſſion que tout Chré-en doit conſerver juſques à la mort, & ns laquelle il n'y a point de ſalut, puiſque ſalut devient impoſſible à quiconque re-uſe d'obéir à Dieu & ne veut pas dépen-re de Dieu ; mais ſoumiſſion, qui de toutes

les vertus eſt peut-être la moins connue dans le Chriſtianiſme & la moins pratiquée. Elle renferme deux choſes, qui vont partager cet entretien, ſçavoir le ſentiment & l'action; le ſentiment dans le cœur, & l'action dans la pratique; le ſentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut; & l'action dans la pratique, pour exécuter enſuite & pour faire tout ce que Dieu veut. Deux devoirs que nous enſeigne par ſon exemple le divin Maître qui s'eſt anéanti pour nous, & rendu obéiſſant juſques à la mort. Donnez, s'il vous plaît, à l'un & à l'autre une favorable attention.

I. PARTIE. POur comprendre ce que c'eſt qu'une réſignation parfaite aux ordres de Dieu, & que cette ſoumiſſion du cœur qui conſiſte dans le ſentiment, nous n'avons, Chrétiens, qu'à contempler le Fils de Dieu proſterné en la préſence de ſon Pere, & lui adreſſant l'humble priére que les Evangéliſtes ont pris ſoin de rapporter. C'eſt-là que ce Dieu Sauveur nous donne la plus haute idée d'une ſainte conformité aux arrêts du Ciel & à toutes les diſpoſitions de la divine providence. C'eſt-là qu'il nous fait connoître toute l'étendue qu'elle doit avoir, & à quel dégré de dépendance elle nous doit réduire; tellement qu'il n'y ait, ni circonſtances ſ

igoureuſes, ni répugnances ſi vives & ſi naturelles, ni tems, ni conjonctures, où notre volonté ne ſoit ſoumiſe, & où nous ne réprimions toutes ſes révoltes. Remarquez ceci, mes chers Auditeurs; car voilà, j'oſe le dire, un des points les plus importans de la morale chrétienne, & un des plus ſalutaires enſeignemens.

Que fait donc notre adorable Maître, retiré dans le jardin de Getſémani, & ſe diſpoſant à conſommer par une mort également ignominieuſe & violente le grand ouvrage de notre rédemption? Il prie, non pas pour une fois, mais juſques à trois fois; non pas pour quelques momens, mais pendant trois heures entiéres: & dans tout le cours de cette oraiſon ſi ſouvent réitérée & ſi long-tems prolongée, que demande-t-il? une ſeule choſe, & rien de plus; une choſe qu'il préfère à toutes les autres; une choſe pour laquelle il eſt deſcendu ſur la terre; une choſe qu'il a cherchée dans toute ſa vie mortelle, & qu'il ne ceſſera point de chercher juſques à ſon dernier ſoupir: c'eſt, mon Dieu, Pere tout-Puiſſant, Pere ſouverainement ſage, ſouverainement juſte, ſouverainement ſaint, que votre volonté ſoit faite, & non la ſienne: *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Prenez garde, Chrétiens: il ſe ſoumet, ce Fils unique de

Dieu, au bon plaisir de son Pere. Il s'y soumet dans le dernier accablement de l'affliction, & lorsqu'il semble qu'un déluge de maux ait inondé son ame. Il s'y soumet dans un tems, où ce Pere même qu'il veut glorifier par sa soumission, s'est retiré sensiblement de lui & paroît l'avoir abandonné. Il s'y soumet sans trouver nulle consolation auprès des créatures; & il s'y soumet enfin de telle sorte, qu'il agrée tout, sans exception & sans réserve. Je reprends & je m'explique pour vous faire encore mieux connoître tout le mérite d'une résignation si généreuse & si héroïque.

Il se soumet au bon plaisir de son Pere. Car le bon plaisir de son Pere étoit qu'il souffrît, qu'il mourût, & que par ses souffrances & sa mort, il procurât le salut de l'homme. Or voilà ce qu'il accepte malgré la nature qui s'y oppose, & malgré tous les sentimens contraires qu'elle lui inspire. En vain se révolte-t-elle; en vain par la violence de ses révoltes, lui fait-elle dire, *Transeat à me calix iste*; Que ce calice passe, & que je ne soit point réduit à le boire. La grace par un effort supérieur, prévaut & l'emporte. Le retour est prompt; & sans égard à la parole que les sens lui ont en quelque sorte arrachée, il en revient bientôt au point capital qu'il s'est tracé comme la grande

égle de ſa vie, & qui eſt de ne vouloir que ce que le Ciel a réſolu, & que ce qu'il a déterminé dans ſes immuables décrets; *Verumtamen, non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.*

Il ſe ſoumet, & en quelles conjonctures? ah! Chrétiens, en pouvons-nous imaginer de plus triſtes & de plus déſolantes? c'eſt dans un ſoulévement général de toutes ſes paſſions contre lui-même; c'eſt au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle, *Cœpit contriſtari;* tantôt l'ennui le plus profond, *Cœpit tædere;* tantôt la crainte & les plus vives frayeurs, *Cœpit pavere.* C'eſt au plus fort de ſon agonie, & dans une telle défaillance, que le ſang coule de tous les membres de ſon corps, & que la terre en eſt arroſée: *Factus eſt ſudor ejus ſicut guttæ ſanguinis decurrentis in terram.* C'eſt, à ce qu'il ſemble, dans un délaiſſement total, & de la part du Ciel, & de la part des hommes. Il s'adreſſe à ſon Pere, & ſon Pere ne lui répond rien. Les trois Apôtres qui l'ont accompagné, s'endorment, & le laiſſent ſeul dans la plus ſombre nuit & la plus affreuſe ſolitude. De-là donc il ſe ſoumet ſans recevoir nulle conſolation, ſur-tout nulle conſolation humaine. S'il perſiſte dans la priére, ce n'eſt pas en vûe d'y trouver un ſoula-

Matth. c. 26. Marc. c. 14. Ibid. Luc. c. 22.

gement à sa peine, mais dans le dessein d'
prendre de nouvelles forces pour la sup
porter. Aussi l'Ange que le Ciel lui envoie
ne lui rend-il point d'autre office, que de l
Ibid. soutenir & de l'encourager : *Apparuit au*
tem Angelus de cœlo confortans eum. Ob
servez cette parole, dit saint Augustin
l'Evangéliste ne nous fait pas entendre qu
l'Ange le consola, mais seulement qu'il l
fortifia, *Confortans eum.* Enfin il se soumet
& à quoi ? à tout : c'est-à-dire, non-seu
lement à la chose, mais à toutes les cir
constances qui y doivent être jointes ; non
seulement à la substance de ce que Die
veut, mais à la maniére dont il le veut
non-seulement à la croix, mais à tous le
opprobres & à toutes les ignominies par
ticuliéres de la croix. D'où vient qu'il n
se contente pas de dire, Que ce que vou
voulez se fasse ; mais il ajoute, Qu'il s
fasse & qu'il en soit comme vous le voulez
Non sicut ego volo, sed sicut tu.

Voilà, mes chers Auditeurs, le vrai mo
déle de la soumission chrétienne. Voilà en
quoi consiste cette conformité de cœur &
de sentiment, qui nous tient toujours uni
à Dieu, quoi qu'il ordonne de nous, &
en quelque situation qu'il lui plaise de nou
mettre. Etre soumis dans l'adversité com
me dans la prospérité, dans le trouble del

assion comme dans la paix. Etre soumis uand Dieu nous traite en apparence dans oute la rigueur de sa justice; qu'il ne prend ul soin de nous, ou plutôt qu'il en use vec nous, comme s'il n'en prenoit nul soin, & qu'il nous eût absolument oubliés. Etre oumis sans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis, qui pourroient nous être de quelque soutien, & apporter quelque remède au mal qui nous presse; sans rien même attendre de la grace, je dis rien de sensible, qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente; sans avoir d'autre ressource, ni d'autre asyle, que l'autel & que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé, mais à être secondé & conforté, & du reste pour y témoigner une fidélité inébranlable & une pleine résignation. Etre soumis avec une détermination entiére à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra, & dans l'ordre qu'il le voudra: c'est-là encore une fois ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit & de volonté avec l'esprit & la volonté de Dieu. De tous ces points, qu'il en manque un seul, je n'ai plus cette soumission que mon Sauveur m'a enseignée par son exemple, & je ne satisfais pas au devoir de la religion que je professe, ou je n'y satisfais qu'à demi.

Car pour en venir au détail, de me conformer au bon plaisir de Dieu quand rien ne me mortifie, quand rien ne contredit mes inclinations, quand je me vois dans un état commode par lui-même, & qu'il ne m'arrive rien de désagréable & de fâcheux, est-ce là une vertu de Chrétien, & seroit-ce même une vertu de Philosophe & de Païen ? Il est vrai néanmoins que je dois en cet état comme en tout autre, me soumettre au gré de Dieu : mais en même tems ma soumission me doit être bien suspecte. J'ai bien lieu de m'en défier, & je dois dire à Dieu : Seigneur, je veux maintenant ce que vous voulez ; mais après tout, parce que vous ne voulez que ce qui me plaît je n'ose presque compter sur une résignation si douce & si aisée. Car c'est plutôt vous qui vous conformez à moi, que moi qui me conforme à vous ; & selon que les choses succédent, c'est vous qui faites ma volonté, plutôt que je ne fais la vôtre. C'est trop, mon Dieu, c'est trop me ménager & trop m'épargner ; mais afin de me connoître, afin de voir si je suis en effet dans la disposition d'un cœur solidement & chrétiennement soumis, éprouvez-moi, frappez-moi, affligez-moi : *Proba me, Domine, & tenta me.* Faites-moi passer par le creuset & par le feu de la tribulation :

Psal. 25.

Ire renes meos & cor meum. C'eſt ainſi que *Ibid.*
e pourrai ſçavoir, ſi ce n'eſt point par un
ffet de mon amour-propre que j'accepte
e que vous m'envoyez & que je m'y réſi-
ne; ſi ce n'eſt point parce qu'il m'eſt utile
elon le monde, parce qu'il m'eſt honora-
le & agréable. Sans cette épreuve de l'af-
liction & de la ſouffrance, je n'oſerois vous
épondre de mon cœur, ni en être garant.
Proba me, Domine, & tenta me.

De même, Chrétiens, ſi je ne me trouve
locile & ſouple ſous la main de Dieu, que
orſque mes paſſions ſont dans le calme,
ue lorſque je ne ſens en moi nulle agita-
ion, que lorſqu'il ne s'éleve dans mon ame
ul mouvement qui me porte au murmure
& à la réſiſtance, quel ſacrifice fais-je à
Dieu, & ma patience peut-elle être à ſes
yeux d'un grand prix? Je n'ai nul ennemi
à vaincre, je n'ai nulle victoire à rempor-
er, je n'ai preſque qu'à ſuivre le ſentiment
naturel qui me conduit. Il ne m'eſt pas dif-
ficile alors de m'écrier dans la ferveur de la
méditation : Que votre volonté s'accom-
pliſſe, ô mon Dieu; *Fiat voluntas tua.* Mais *Matth.*
quand je ſuis dans l'ardeur d'une paſſion *c. 26.*
violente, qui s'eſt emparée de mon eſprit,
quand toutes les puiſſances de mon ame
ſont dans le déſordre & dans la confuſion,
quand la raiſon elle-même paroît cho-

quée, & que toutes mes réflexions, que toutes mes connoissances ne servent qu'à m'aigrir davantage & à m'animer : au milieu de cette tempête & de ces soulévemens involontaires, m'arracher en quelque sorte à moi-même, me renoncer moi-même, pour rendre hommage à la Providence de Dieu, & pour lui dire, *Non sicut ego volo, sed sicut tu* : Il n'importe, Seigneur; n'ayez point d'égard à ce que je souhaiterois, ni à ce qui me sembleroit même plus raisonnable, plus juste, plus saint; vous l'avez autrement réglé, cela me suffit: demeurer ferme dans cette disposition, & ne m'en pas départir un moment, c'est ce qui me distingue devant lui, & ce qui m'éléve auprès de lui, pourquoi ? parce que c'est ce qui l'honore; parce que c'est ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même, en le faisant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif & de plus intime dans mes inclinations & dans mes désirs. Heureux qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur ; heureux que tout couvert comme lui de mon sang, je pusse mille fois redire après lui, &, par proportion, comme lui : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Mais si Dieu dans l'orage dont nous sommes assaillis, s'éloigne de nous, ou pour

parler plus juſte, ſi Dieu ſe comporte envers nous, comme s'il s'étoit éloigné de nous : car voilà quelquefois comment il traite une ame affligée ; la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vûes, ni lumiéres, ni goûts : tout la rebute, tout contribue à lui faire ſentir le poids de ſa peine. En quel abattement elle tombe ! *Cœpit contriſtari.* Quel ennui la ſaiſit & la déſole ! *Cœpit tædere.* Quelles ſombres réflexions l'inquiétent & la tourmentent ! *Cœpit pavere.* Sa foi vient au ſecours, & lui dicte intérieurement d'aller à Dieu : elle y va ; mais elle le cherche & ne le trouve point. Elle frappe à la porte ; mais il ſemble que le Ciel eſt fermé pour elle, il ſemble qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute. Du moins c'eſt ce que les ennemis de ſon ſalut lui reprochent ; c'eſt ce que la nature & les ſens ne ceſſent point de lui ſuggérer : *Dum dicitur mihi quotidie, Ubi eſt Deus tuus ?* Peut-être ſe rencontre-t-il un Miniſtre du Seigneur, qui comme l'Ange envoyé d'enhaut, la reléve, la raſsûre, la ranime, *Apparuit ei Angelus confortans :* mais c'eſt ſeulement un appui pour ne pas ſuccomber, & non point un adouciſſement qui lui rende la paix, & qui faſſe couler ſur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or

Pſal. 41.

dans cette séchereſſe & dans cet accablement, puis-je être bien réſigné aux ordres de Dieu ? Oui, je le puis, & je le dois. Car quand on me dit qu'il faut être ſoumis au bon plaiſir de Dieu, il ne s'agit pas du tems de la conſolation ſpirituelle, lorſque Dieu me remplit des douceurs de ſon eſprit, & de l'abondance de ſes graces. On ſçait aſſez que rien ne nous eſt pénible en cet etat, & que nous diſons avec la même confiance que David : *Ego dixi in abundantia mea, Non movebor in æternum.* Combien de fois dans une communion où Dieu ſe faiſoit ſentir à moi, dans les ſaintes ardeurs d'une priére où je m'entretenois avec Dieu, dans un raviſſement de mon cœur que Dieu touchoit, que Dieu embraſoit, que Dieu tranſportoit, lui ai-je proteſté que je n'aurois éternellement d'autre volonté que la ſienne ; & falloit-il beaucoup prendre ſur moi pour lui parler de la ſorte ? Que dis-je ? & étoit-ce moi qui parlois alors, où n'étoit-ce pas l'eſprit de Dieu qui parloit en moi & pour moi ? En quoi donc je puis bien marquer ma ſoumiſſion, mais une ſoumiſſion ferme & conſtante, mais une ſoumiſſion ſolide & de quelque valeur dans l'eſtime de Dieu, c'eſt lorſque toutes les lumiéres qui m'éclairoient viennent à s'éteindre ; c'eſt lorſ-

Pſal. 29.

ue toute la ferveur qui m'excitoit & qui n'emportoit, vient à se refroidir ; c'est orsque toutes ces larmes qu'une certaine endresse de cœur & de dévotion me faioit répandre, sont venues à sécher, & que toutes ces douceurs secrettes qui m'atachoient, se sont tournées en aridités & n dégoûts. Car voilà l'écueil où les ames qui paroissoient les mieux affermies, ne ont que trop sujettes à échouer : c'est-là qu'elles commencent à se démentir ; *Averisti faciem tuam, & factus sum conturbatus.* *Ibid.*
Mais c'est en ces tems d'épreuve que je dois m'armer de toute la force chrétienne, & faire à Dieu une sainte violence pour m'approcher de lui, malgré ses reputs apparens. *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Vous me délaissez, mon Dieu ; mais je ne vous délaisserai point. Vous me délaissez en me privant de cette préfence sensible dont vous favorisez vos élûs ; mais je ne vous délaisserai point en perdant cette union inviolable & essentielle, que vos élûs ont avec vous & qu'ils doivent toujours conserver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous ; & avec les simples vûes de la foi qui me restent, je vous dirai tout ce que je vous disois en ces jours de béné-

diction & de paix, où vous daigniez vou
communiquer à moi & me gratifier de vo
plus doux entretiens & de vos plus consc
lantes visites : *Verumtamen, non sicut eg
volo, sed sicut tu.*

De-là, sans chercher les vaines consola
tions du monde, & sans avoir recours à de
parens, à des amis qui pourroient la diffi
per & en quelque maniére la dédommage
de ce qu'elle ne trouve point auprès d
Dieu, une ame soumise ne veut que Dieu
& de quelques épines que la voie où ell
marche soit semée, il lui suffit de sçavoi
que c'est la voie de Dieu, & qu'elle y es
par la volonté de Dieu. Cette seule pen
sée lui inspire un courage qui la dispos
à tout, & qui lui fait accepter tout. Je di
tout, sans restriction & sans choix. Ca
à quoi je ne puis trop prendre garde, c'es
que ce ne seroit point encore assez, &
même que ce ne seroit rien pour moi,
de me soumettre, si ma soumission n'étoi
universelle, & si je prétendois me résigne
à une chose & non à l'autre. Dès que l'une
& l'autre se trouvent également marquées
du sceau de la volonté de Dieu ; l'une &
l'autre sous cet aspect me doivent être éga-
lement sacrées, puisque la volonté de Dieu
est dans l'une comme dans l'autre, égale-
ment respectable & adorable. Quel calice

: Fils de Dieu consent-il à boire ? Celui ue son Pere lui présente, celui que son 'ere lui a choisi, celui que son Pere lui en- oie par le ministère de l'Ange, & non pas elui qu'il s'est préparé, ni qu'il a choisi ui-même : *Calicem quem dedit mihi Pa-* Joan. *er.* Si j'avois moi-même à me prescrire c. 18. nes peines, mes disgraces, mes mortifica- ions, mes humiliations ; si je pouvois à non gré & selon mon goût, prendre l'une, t laisser l'autre, autant qu'il y auroit de non goût & de mon gré, autant y auroit- de ma volonté, j'entends de ma propre volonté. Or ce qui s'appelle ma propre volonté, ne peut compatir avec la volonté le Dieu, ou plutôt avec une sincère & vé- itable soumission à la volonté de Dieu, ourquoi ? Parce que l'essence de cette sou- nission est, que toute propre volonté soit néantie dans moi, & comme absorbée dans la volonté de Dieu.

Ainsi je dois reconnoître l'illusion de ce angage si commun dans le Christianisme, & que tiennent tant d'ames pieuses du res- e, & régulières dans leur conduite. On lit, je veux bien souffrir, puisque Dieu l'or- donne ; mais je voudrois que ce ne fût point ceci ou cela. On dit, Que Dieu m'af- flige d'une infirmité, d'une maladie ; je la porterai, sans me plaindre : mais je ne puis

vivre dans l'abaissement où je suis ; i
digérer les outrages que je reçois, & l
traitemens indignes qu'on me fait. O
dit, Que Dieu me frappe dans mes biens
je les lui offre tous, & il est le Maître
mais que ma réputation soit attaqueé, ma
que cet homme l'emporte sur moi, &
que mes droits soient si injustement ble
sés ; mais que le repos de ma vie soit sa
cesse troublé par les chagrins, par l
humeurs, par les contradictions perp
tuelles de cet esprit bisarre & inquiet, c'e
ce qui ne me paroît pas soutenable. Voil
comment on s'explique, & le sentiment o
l'on s'entretient : mais c'est en cela mêm
qu'on s'égare, & qu'on perd toute soumi
sion, parce qu'on n'en a qu'une imparfai
& bornée. Car ce calice qu'on rejette, c'e
justement celui que Dieu nous a destin
par sa providence ; & par conséquent ce
lui qui nous doit sanctifier, celui qui doi
être la matiére de notre obéissance, & qu
en doit faire le mérite : *Calicem quem de
dit mihi Pater.* Tout autre nous seroi
inutile, parce qu'il ne nous viendroit pa
de la main de Dieu, & que ce n'est poin
par celui-là qu'il lui a plû d'éprouve
notre soumission, ni à celui-là qu'il a
voulu attacher notre salut & notre per-
fection. D'où il s'ensuit que, si je veu

tre ſoumis à Dieu, je ne dois rien exepter : rien, dis-je, non-ſeulement par ıpport aux choſes, mais même par raport aux moindres circonſtances des chos. Et en effet, remarque ſaint Thomas, e que Dieu veut, hors des conjonctures ù il le veut, & ſans les circonſtances avec eſquelles il le veut, n'eſt plus, à le bien rendre, ce qu'il veut. Dire donc, De la art d'un autre, je ſupporterois cette paole, ce mépris, ce refus ; mais de la part e telle perſonne, c'eſt ce que je ne ſçauois diſſimuler, ni tolérer. Dire, En d'aures rencontres & dans un autre tems, je ne tairois ; mais maintenant il faut que je he contente, & que j'éclate. Penſer de à ſorte, & être ainſi diſpoſé, n'eſt-ce as vouloir faire la loi à Dieu ? Cette cironſtance du lieu, du tems, de l'occaon, de la perſonne, eſt-elle moins déendante de lui & de ſa ſuprême volonté, ue tout le reſte ?

Ah ! Seigneur, que la nature eſt ingéieuſe, pour défendre ſes intérêts ; & que e cœur de l'homme, jaloux de ſa liberté, k impatient ſous le joug, devient adroit s'autoriſer contre vous, & à juſtifier ſes évoltes ! Trop long-tems, mon Dieu, k trop ſouvent j'ai moi-même écouté les aux prétextes d'un eſprit aigri, d'un eſ-

prit animé, d'un esprit rebelle, & j'en
suivi les mouvemens : mais il faut enf
qu'il plie ; & après un exemple comme
vôtre, il ne lui est plus permis d'avo
d'autre sentiment que celui d'une hum
ble & d'une aveugle soumission. Soumi
sion dans les plus fâcheux revers, & dan
les plus tristes accidens ; soumission dan
les calamités, dans les besoins, dans l
traverses, dans toutes les misères de
vie ; soumission malgré les répugnance
malgré les soulévemens de cœur, malg
tout le bruit & tous les retours des pa
sions les plus vives & les plus ardentes
soumission au milieu des plus profond
ténébres, au milieu des découragemens
des désolations, des langueurs, & sa
nulle goutte de cette rosée céleste q
vous faites couler, Seigneur, à certai
momens, & sur certaines ames; soumissio
toute pure & toute surnaturelle, où r
se mêle rien d'humain, rien de tout c
que le monde me peut offrir, pour me so
lager, ou pour me distraire ; soumission g
nérale & complette, qui embrasse tous l
événemens quels qu'ils soient, ou qu'i
puissent être ; & dans chaque événement
jusques aux plus légères particularités. C
telle est, mon Dieu, la soumission q
je vous dois, & dont je ne puis me d

rtir, ſans oublier ce que vous êtes, & ce
ue je ſuis. Elle a pour moi bien des dif-
cultés, & j'y trouve dans moi bien des
ɔſtacles. Tout ce qu'il y a de charnel dans
on cœur, y forme de continuelles op-
ɔſitions, & cette guerre inteſtine m'ex-
ɔſe à de rudes aſſauts. Mais avec votre
race, Seigneur, la raiſon & la Religion
primeront la chair; ou ſi elles ne peuvent
i impoſer ſilence, au milieu de ſes cris, &
ns prêter l'oreille à ſes murmures, je ne
eſſerai point de répéter cette parole que je
ous ai déja bien des fois adreſſée, & dont
comprens aujourd'hui le ſens mieux
ue jamais: *Verumtamen, non ſicut ego*
olo, ſed ſicut tu. Quand je ne cherche-
ɔis que le repos de mon ame, c'eſt dans
ette diſpoſition que je le trouverai; &
ns cette diſpoſition, je ne puis l'avoir.
ar vous êtes, Seigneur, le centre de mon
pos; & par conſéquent il n'y a de re-
os à eſpérer pour moi, qu'autant que je
rai uni à vous. Le ſupplice des damnés
ans l'enfer, eſt d'avoir une volonté con-
raire à la vôtre, & par-là même de vou-
ɔir éternellement ce qui jamais ne ſera,
de ne vouloir jamais ce qui ſera pen-
ant toute l'éternité. Le bonheur des Pré-
eſtinés dans le Ciel, eſt de n'avoir qu'une
ême volonté que vous. Ils vous voient,

ils vous aiment, ils vous poſſédent; ma
cette viſion, cet amour, cette poſſeſſion
les rendent bienheureux, que parce qu
ce ſont les principes de cette admirable
ineffable conformité qu'ils ont avec vou
De ſorte que ſi quelqu'un de ces Bienhe
reux n'étoit pas content de l'état où vo
l'avez mis, & qu'il déſirât un autre dégr
de gloire que celui qu'il a reçu, il ne ſ
roit plus bienheureux. Or il ne tient qu
moi d'entrer dès-à-préſent, par une ſou
miſſion chrétienne, en participation de c
bonheur, & d'acquérir par choix & pa
mérite cet avantage dont les Bienheureu
jouiſſent par récompenſe & par néceſſité
Soumiſſion dans le ſentiment, pour vouloi
tout ce que Dieu veut, & ſoumiſſion en
core dans l'action, pour faire tout ce qu
Dieu veut : c'eſt ce que j'ai maintenant
vous expliquer.

II. PARTIE. IL y a, diſent les Théologiens, deu
ſortes de vertus : les unes, ſelon le lan-
gage de l'Ecole, vertus affectives ; & le
autres, vertus effectives. C'eſt-à-dire, qu'i
y a des vertus qui ſont toutes renfermée
dans le cœur, & qui ne conſiſtent qu'en
de ſimples complaiſances, dans le déſir,
l'affection, le ſentiment : & qu'il y a des
vertus qui ſe produiſent au-dehors par des

effets, & dont le mérite eſt d'exécuter, l'accomplir, de pratiquer. La conformité chrétienne & la ſoumiſſion aux volontés de Dieu, comprend l'une & l'autre eſpéce. Non-ſeulement elle nous fait aimer & accepter ce que Dieu veut; mais dans la pratique elle nous fait agir conſéquemment à ce que Dieu veut, & ſelon qu'il le veut. Voyons-le dans la conduite de notre divin Maître, & tirons de ſon exemple cette nouvelle inſtruction.

Il étoit marqué dans les décrets de la Sageſſe divine, que cet Homme-Dieu ſeroit livré à la mort. L'Ange venoit encore de lui annoncer là-deſſus l'ordre du Ciel: c'étoit un commandement exprès, & par l'effort le plus généreux, il s'y étoit déſigné, il y avoit conſenti. Mais dans l'extrême défaillance où il ſe trouvoit, épuiſé de forces, & ayant preſque déja perdu tout ſon ſang, étoit-il en état de ſe préſenter ſi tôt à cette cruelle paſſion dont il avoit reſſenti ſi vivement les approches? La ſeule idée qu'il en avoit conçue, l'avoit conſterné, l'avoit accablé, l'avoit jetté dans un trouble, & réduit dans une foibleſſe, où il ſe connoiſſoit à peine lui-même. Il avoit été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ſes Apôtres, pour le ſoutenir; il les avoit avertis de veiller, de ſe

tenir prêts & sur leurs gardes, de ne
Math. point abandonner : *Sustinete hîc, & vig*
c. 26. *late mecum* : comme s'il se fût défié c
sa résolution, dit saint Chrysostome, q
qu'il eût cru avoir besoin de leur présenc
Y avoit-il donc lieu d'attendre qu'il os
entrer dans un combat, où il sembloit
mal disposé ; qu'il osât se mettre lui-mêm
entre les mains de ses ennemis ; qu
bien loin de prendre la fuite au bruit de
soldats qui le cherchoient, il allât le pr
mier à eux, & qu'il les prévînt : tou
cela, par un saint empressement de satis
faire à ce que son Pere demandoit de lu
& de se conformer à ses desseins sur lui
Non, Chrétiens, à en juger selon l
vûes humaines, on ne pouvoit guère l'e
pérer. Mais c'est-là même aussi que nou
devons reconnoître, & que nous ne pou
vons assez admirer l'efficace toute-puissant
d'une résignation parfaite, & secondée d
la grace. Il n'y a rien à quoi elle ne nou
porte : rien, dis-je, de si pénible, qu'el
ne nous fasse entreprendre ; rien de si re
butant, qu'elle ne nous fasse embrasser
rien de si ennuyeux & de si fatiguant, o
elle ne nous fasse persévérer, jusqu'à c
que l'ordre de Dieu, que sa volonté ai
tout l'accomplissement qui dépend de nou
& que nous lui pouvons donner. En voi
]

a preuve ; & pour nous en convaincre, yons toujours les yeux attachés sur Jeus-Christ, notre exemplaire & notre guide.

Quel prodige en effet, & quel changement merveilleux ! quelle intrépidité dans et homme auparavant si timide, à ce qu'il paroissoit, & saisi de si mortelles allarmes ! Quelle constance & quelle fermeté dans et homme auparavant tout abattu, tout nterdit, & prêt à succomber sous le poids e sa douleur! Quelle promptitude & quelle activité dans cet homme auparavant out appésanti selon les sens, tout atténué, tendu par terre, & sur le point de rendre l'ame ! Qu'est-il arrivé, & qui en a û faire de la sorte comme un autre homme ? Voici le mystère, Chrétiens Auiteurs, & l'une des plus salutaires instructons pour nous. C'est toujours le même Homme-Dieu, & ce l'a toujours été ; toujours pénétré des mêmes sentimens de oumission à la volonté de Dieu : mais ette soumission demeuroit renfermée dans cœur, parce que ce n'étoit pas encore tems de la prouver par les œuvres, & 'agir. Elle a été rudement attaquée, forement combattue, violemment agitée, & resque déconcertée : mais dans le fonds le ne fut jamais altérée, ni jamais elle

ne s'eſt démentie. De-là l'heure eſt-elle venue, où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu ; c'eſt alors que cette ſoumiſſion ſe montre dans tout ſon éclat & qu'elle déploie toute ſa vertu. A ce moment toutes les frayeurs de Jeſus-Chriſt ſe diſſipent, toutes ſes inquiétudes ſe calment, toutes ſes répugnances s'évanouiſſent, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. A ce moment toutes les puiſſances de ſon ame ſe réveillent, & ſe fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ſes Apôtres écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas, obſervez exactement toutes choſes, & ne me quittez point; comme s'il eût voulu qu'ils fuſſent toujours attentifs à ſa défenſe; mais, Dormez maintenant, leur dit-il, & repoſez : *Dormite jam & requieſcite.* Voulant ainſi, ſelon la penſée de ſaint Chryſoſtome, leur donner à connoître, qu'il ne comptoit point ſur eux, qu'il n'y avoit point pour lui à reculer, que ſon parti étoit pris, que ſon jour étoit marqué, que c'étoit celui-là & qu'il ne cherchoit point à l'éviter : *Ecce appropinquavit hora.* Il ne leur témoigne plus ni triſteſſe, ni crainte, ni irréſolution ; mais dans le feu & l'ardeur qui le tranſporte, il hauſſe la voix, il les preſſe, il les excite. Allons, reprend-il

Matth. c. 26.

Ibid.

d'un ton vif & assuré, levez-vous, & avançons, *Surgite, eamus*: pourquoi? *Ibid.* c'est que le perfide qui doit me trahir, n'est pas loin, & que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurois été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit, va bien-tôt paroître, & qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurois été moi-même à la leur abandonner: *Surgite, eamus: ecce appropinquavit* *Ibid.* *qui me tradet.* Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu du Jardin le plus solitaire, comme s'il eût eu peur d'être découvert & apperçu de ses ennemis: mais il va au-devant d'eux; mais il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, & contre qui ils sont envoyés: *Quem quæritis?* S'ils lui répondent que *Joan.* leur commission regarde Jesus de Naza- *c.* 18. reth, & qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point: C'est moi, me voilà, *Ego sum.* Si la majesté *Ibid.* de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect, & leur donne même une telle épouvante, qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois: De quoi s'agit-il? Je vous ai dit que je

ſuis ce Jeſus que vous cherchez : faite
Ibid. tout ce qui vous eſt ordonné ; *Dixi vobis, quia ego ſum.* S'il ſe met de la ſorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ſes Apôtres, & de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui ſont point néceſſaires, & qu'il ne les conſidère point comme des appuis : Pour moi vous me traiterez de la maniére qu'il vous plaira, puiſque c'eſt à moi que vous en voulez ; mais pour ces diſciples, laiſſez-les al-
Ibid. ler. *Si ergò me quæritis, ſinite hos abire.* Enfin, quand par un excès de zéle pour ſon Maître, Pierre tire l'épée, & frappe un des gens du Pontife ; on diroit, ſelon la belle expreſſion de Tertullien, que du même coup la ſoumiſſion de Jeſus-Chriſt,
Tertul. & ſa patience eſt bleſſée : *Patientia Domini in Malcho vulnerata eſt.* Il condamne l'impétuoſité de cet Apôtre trop ardent, il lui retient le bras, & dans le moment même il fait un miracle pour guérir la bleſſure que Malchus avoit reçue. Car il ne peut ſouffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que ſon Pere déſire de lui, & à l'ouvrage dont il eſt chargé. Il ne penſe plus qu'à cela, il ne ſoupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y enviſage la volonté de ſon Pere, il ne lui faut point d'autre

motif, d'autre intérêt, d'autre soutien; & c'est lui-même qui s'en déclare le plus hautement & le plus expressément dans cet admirable passage de l'Evangile de saint Jean : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, & sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : surgite, eamus.* Ne balançons point, & ne différons point. Je sçai ce qui m'est réservé, & à quoi je suis appellé : mais il n'y a rien de si rigoureux que je ne veuille subir, point de supplice si cruel que je ne sois résolu d'endurer, afin que le monde sçache que j'aime mon Pere ; afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Pere me sont vénérables, & me sont chers ; afin d'instruire le monde, & de lui apprendre comment il doit respecter les volontés de mon Pere, & s'y conformer dans toutes ses démarches : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, & sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Joan. c. 14.

Or, mes freres, ce monde que le Fils de Dieu a voulu instruire aux dépens de sa propre vie, c'est nous-mêmes. Il y a, comme vous l'avez pû déja comprendre, il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre chose que le gré du cœur, qu'une acceptation volontaire & libre, que la patience à recevoir & à supporter. Mais

il y en a qui tendent à l'action, qui nou
imposent certains exercices, certains de
voirs, & qui nous obligent à les remplir
volontés de pratique, volontés dont il es
présentement question, & là-dessus voic
ce que nous enseigne l'excellent modél
que je viens de vous proposer. Car dè
qu'une fois elles nous sont connues, ce
divines volontés, & que nous sentons l
mouvement de la grace qui nous presse d
les exécuter & de les suivre, malheur
quiconque délibère, & demeure dans un
oisiveté lente & paresseuse. En vain d'ail
leurs nous flattons-nous d'une prétendu
résolution d'être fidéles à Dieu : du mo
ment que cette résolution est sans effet
c'est une résolution chimérique, & une er
reur qui nous trompe. Dans l'ordre de l
grace, vouloir & faire n'est qu'une mê
me chose, puisque si la grace, dit sain
Augustin, n'est donnée de Dieu que pou
vouloir, le vouloir n'est donné par la gra
ce que pour faire. Si donc ce vouloir don
nous nous prévalons, n'opére rien, ce n'es
plus qu'un vouloir imaginaire ; & l'on n
peut mieux nous comparer qu'à ces idole
dont parle Moyse, qui ont des bras, mai
qui n'agissent jamais, qui ont des pieds
mais qui ne marchent jamais, qui ont un
bouche, & qui jamais ne prononcent un
parole.

Tel eſt néanmoins, mes chers Auditeurs, le pitoyable aveuglement où tombent une infinité de Chrétiens. Ils diſent cent fois le jour à Dieu, *Fiat voluntas tua*: Seigneur, que votre volonté ſoit faite; ils le diſent, & ſe font un mérite de l'avoir dit; tellement qu'à les en croire, ce ſont autant d'actes de ſoumiſſion & de réſignation. Cependant que font-ils de tout ce que Dieu veut, & de tout ce qu'il leur a preſcrit dans leur état? A quoi ſe montrent-ils aſſidus & réguliers? Combien d'obligations indiſpenſables négligent-ils? & de celles mêmes qu'ils accompliſſent peut-être en partie, que ne retranchent-ils point, & que n'oublient-ils point? Or ſe dire ſoumis à Dieu; & toutefois ne ſe conduire preſque en rien ſelon les vûes de Dieu; témoigner à Dieu qu'on eſt réſigné à tout ce qui lui plaît, & ne pratiquer preſque rien de ce qui lui plaît, & que nous ſçavons lui devoir plaire; demander chaque jour à Dieu que tout ſe faſſe dans le Ciel & ſur la terre, dans nous & hors de nous, conformément à ſa volonté, & s'écarter ſans ceſſe de cette volonté divine, & ne garder preſque rien des régles que nous a tracées cette volonté divine, & vivre dans une omiſſion fréquente, ordinaire, preſque univerſelle de ce que nous

inſpire cette volonté divine, n'eſt-ce pa
ſe jouer de Dieu-même, & vouloir fair
un fantôme d'une des plus ſolides & de
plus ſaintes vertus du Chriſtianiſme ?

Rendons-nous juſtice, Chrétiens Audi-
teurs, & jugeons-nous de bonne foi nous
mêmes. Nous profeſſons une Religio
dont les maximes, les conſeils, les pré
ceptes, toutes les obſervances ſont à notr
égard des déclarations formelles & préci
ſes de la volonté de Dieu. Nous ſomme
dans des conditions, dans des ordres
dans des ſociétés, où Dieu nous a appel-
lés, où Dieu nous a marqué nos voies,
où Dieu nous a diſtribué nos fonctions &
nos emplois. En mille occaſions particu-
liéres & en mille conjonctures, nous nou
ſentons intérieurement touchés, ſollicités
preſſés de Dieu, qui nous fait connoîtr
ce qui lui agréeroit, ce qui l'honoreroit
ce qui nous ſanctifieroit, ce qui coopére-
roit aux vûes de miſéricorde & de ſalu
qu'il a conçues en notre faveur. Si nous
l'écoutons, ſi nous entrons dans la route
qu'il nous ouvre, & où il nous attire par ſa
grace; ſi nous nous acquittons chrétien-
nement & conſtamment du miniſtère dont
il nous a chargés, & que nous nous a-
donnions ſans relâche à tout ce qui eſt de
notre profeſſion; ſi nous accordons nos

mœurs & tout le plan de notre vie avec son Evangile, avec notre foi, avec le culte qui lui est dû, & que jusqu'au dernier soupir nous nous attachions à le servir comme il mérite de l'être, & comme il veut l'être : alors prenons confiance ; nous pouvons avec quelque certitude nous répondre que nous lui sommes unis d'esprit & de volonté. Sans cela nous avons beau nous humilier devant ses autels ; nous avons beau le reconnoître pour le souverain Arbitre & le maître de toutes choses ; nous avons beau là-dessus à certains momens, nous épancher dans les protestations les plus animées & les plus spécieuses : ce n'est qu'un pur langage ; ce ne sont que de simples complaisances, qui séparées des œuvres qu'elles devroient produire, ne peuvent être réputées devant Dieu, ni comptées pour une véritable soumission.

Vous me direz que cette soumission en pratique & en œuvres, demande bien de la contrainte & de la gêne ; qu'il y a des exercices très-laborieux & très-fatiguans ; qu'il y a des tems où ils sont supportables, & qu'il y en a d'autres où ils ne le sont plus ; qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence, & d'agir de la même maniére, avec la même promptitude & le même zéle, dans la

même étendue & la même exactitud
Ah! Chrétiens, en parlant de la sorte
voulant vous prévaloir de telles excuse
pensez-vous au maître à qui vous appar
tenez comme ses créatures, & dont vo
relevez nécessairement & essentiellement
Comprenez-vous sa grandeur & ses droit
N'est-il pas toujours votre Dieu? Ne l'es
il pas par-tout & dans tous les lieux? N
l'est-il pas en toutes rencontres, & en que
que situation, ou intérieure, ou extérieure
que vous puissiez vous trouver? La vo
lonté de ce premier Etre n'est-elle pa
une volonté supérieure? & par quel ren
versement faudra-t-il que cette volont
suprême, cette première volonté, dépen
de de nos foiblesses & de nos lâchetés
dépende de nos humeurs & de nos capri
ces, dépende de nos légéretés & de no
inconstances! Quoi donc! ce Dieu si puis
sant & si digne d'être servi & obéi, n
verra ses ordres suivis, que lorsqu'ils nou
plairont, que lorsqu'ils nous feront aisé
& faciles, que lorsqu'ils ne nous exerce
ront point, qu'ils ne nous captiveron
point, qu'ils ne nous mortifieront point!
Il se conformera à nos changemens & à
nos variations? Il attendra le tems fa
vorable où notre ferveur se rallumera
& où nous serons touchés d'un attrait tou

nouveau : comme si c'étoit à lui de s'accommoder à nous, & non pas à nous de nous accommoder à lui & à toutes ses ordonnances? Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainsi, & ce seroit non-seulement un désordre, mais une indignité. Car pourquoi vous serois-je soumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occasion que dans une autre, plutôt sur tel sujet que sur tel autre? N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, & ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance? Votre volonté est une volonté éternelle, & je suis l'instabilité même: mais il faut que mon instabilité soit fixée par votre éternité, & qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. Le même empire impose toujours la même obligation, & le même Maître m'engage toujours à la même obéissance.

Sur cela, Chrétiens, qu'avons-nous à faire? c'est de rentrer en nous-mêmes & de nous examiner sérieusement nous-mêmes; c'est de voir en quoi particuliérement nous sommes plus lâches à pratiquer la volonté de Dieu, & plus libres à nous affranchir des régles & des devoirs qu'il nous a prescrits. Est-ce dans les exercices de piété,

dans la priére, dans la pénitence, dans l'u
ſage des Sacremens & dans les divins Myſ
tères? Eſt-ce dans les ſoins temporels, dan
les fonctions d'une charge, dans l'admi
niſtration d'un bien, dans la conduite d'u
ménage, dans l'éducation des enfans ? De
même, quels ſont les accidens de la vie ;
les événemens, les diſgraces, où nous
ſommes plus ſujets à nous troubler & à mur-
murer ? Sont-ce les maladies dont Dieu
nous afflige? Sont-ce les injuſtices que nous
font les hommes, & les perſécutions qu'ils
nous ſuſcitent ? Sont-ce les pertes qui nous
arrivent dans un commerce, & dans les
affaires que nous entreprenons? Sont-ce les
mépris qu'on nous témoigne, & les humi-
liations où nous ſommes expoſés ? Sont-ce
les travaux dont on nous charge, & les
fatigues dont on nous accable, ou dont
nous nous croyons accablés ? Reconnoiſ-
ſons-le en la préſence de Dieu ; car il ne
tient qu'à nous de le découvrir, & nous
ſçavons aſſez ce qui altère plus communé-
ment notre cœur, & ce qui nous fait plus
de peine. Ne nous contentons pas de le
ſçavoir, mais prémuniſſons-nous contre ce-
la même ; & toutes les fois que la choſe
en effet ſe préſente, & qu'il faut mettre la
main à l'œuvre, qu'il faut baiſſer la tête
& porter le fardeau, qu'il faut ſe renoncer

soi-même & s'assujettir, qu'il faut se réprimer, ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, & que Jesus-Christ marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit hora.* Hâtez-vous, Ames chrétiennes, & ne tardez-pas un moment. Voilà l'heure où votre Dieu vous appelle, & où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, & à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence & avec un esprit chagrin & chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arriére, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement, & dans un repos oisif: *Surgite, eamus.* Souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous, & qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend, & de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est delà peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grace; & que peut-

être, manquant là-dessus de soumission vous vous priverez de ses plus insignes faveurs & de ses plus abondantes bénédictions : *Surgite, eamus.* Figurons-nous, dis-je, mes Freres, que c'est le Sauveur même qui nous presse de la sorte, & qui nous sollicite. S'il nous reste un dégré de foi, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de nous déterminer? Plus résignés alors que jamais & plus résolus à toutes les volontés de notre Dieu, nous nous écrierons comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Expliquez-vous, Seigneur, & me déclarez, ou me faites annoncer de votre part, ce que vous désirez de moi : quoi que ce soit, j'y consens, je vous tends les bras, & mon cœur est prêt. Pour nous confirmer dans cette disposition, nous en reviendrons au sentiment du Fils de Dieu ; & quelque victoire qu'il y ait à remporter, ou sur nous-mêmes, ou sur le monde, nous dirons : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, & sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Ah! Seigneur, le monde n'a guère connu jusques à présent si je vous aimois, & je ne l'ai guère connu moi-même : mais il est tems enfin de l'en convaincre pour son édification, & de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde,

Act. c. 9.

ni moi-même je n'aurai jamais de preuve plus convaincante que je vous aime sincérement, efficacement, pleinement, que lorsque je me trouverai, & dans le sentiment & dans la pratique, comme transformé en vous par une inviolable & entiére conformité de volontés. Ce ne sera pas en vain ; & jamais aussi n'aurai-je de meilleur titre pour aspirer à votre gloire, & pour être reçu dans votre Royaume, où nous conduise, &c.

EXHORTATION SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, & cum eo turba multa, missi à Principibus Sacerdotum. Qui autem tradiderat eum, dedit illis signum, dicens: Quemcumque osculatus fuero, ipse est; tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avoit pas encore achevé de parler, que Judas l'un des douze Apôtres, arriva, & avec lui une troupe d'hommes armés, qui étoient envoyés par les Princes des Prêtres. Or le Disciple qui le trahissoit, leur avoit donné ce signal, & leur avoit dit: Celui que je baiserai, est celui que vous cherchez; saisissez-le. En saint Matth. ch. 26.

QUE puis-je, Chrétiens, ajouter à ces paroles? & pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de

Judas, quelle autre image vous en tracerois-je, & en quels caractères plus marqués pourrois-je vous la représenter ? C'eſt un Diſciple de Jeſus-Chriſt, & c'eſt même un des diſciples favoris, puiſque c'eſt un des douze Apôtres, *Unus de duodecim.* Il paroît à la tête d'une troupe armée, contre qui ? contre ſon Maître ; & envoyée par qui ? par les ennemis de ſon Maître : *Et cum eo turba multa, miſſi à Principibus Sacerdotum.* C'eſt lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, & lui-même qui l'a vendu aux Juifs : *Qui autem tradiderat eum.* Enfin le ſignal qu'il leur donne pour le connoître, & pour le prendre, c'eſt un baiſer : *Quemcumque oſculatus fuero, ipſe eſt ; tenete eum.* Voilà ſans doute, entre les ſouffrances de Jeſus-Chriſt dans ſa paſſion, ce qui lui dut être plus ſenſible ; & c'eſt de quoi je viens aujourd'hui vous entretenir. Je ne prétends point m'arrêter à une longue & inutile déclamation contre l'attentat de cette ame lâche & ſans foi. Une ſimple vûe en découvre d'abord toute l'énormité. Mais afin d'en tirer des leçons qui nous ſoient profitables, nous devons conſidérer dans le crime de Judas, ſur-tout deux choſes ; ſçavoir, ce qui en a été le principe, & ce qui en a été le comble. Or le principe de ſon crime, ce

fut une passion mal réglée, vous le verrez dans la premiére partie; & le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir; je vous le montrerai dans la seconde partie. De-là nous apprendrons en premier lieu de quelle conséquence il est de ne souffrir dans notre cœur nulle passion qui le puisse corrompre; & en second lieu, qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits, il n'y a jamais sujet de perdre espérance, & de se croire absolument abandonné de Dieu. Deux points que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager cet entretien.

I. PARTIE. RIEN de plus dangereux, Chrétiens, ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences, qu'une passion mal gouvernée, & à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre, mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique & familier dont parle l'Ecriture, qui venant à croître, porte la désolation par-tout, & dévore tout ce qu'il rencontre. Vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le

Sauveur du monde, en le livrant à ses ennemis ; voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe ? Si l'Evangéliste ne nous l'avoit marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le persuader, & nous aurions formé sur cela mille conjectures, sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. Car voyant un Disciple se tourner contre son Maître, & travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'étoit déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violens transports, qui aveuglent l'esprit, & troublent les sens : par un emportement de colère, par une ardeur de vengeance, dans le ressentiment vif & tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y eut quelque chose en cela de plus qu'humain, & que Judas, en s'abandonnant à cette perfidie, étoit possédé du démon qui agissoit en lui, & dont il n'étoit que l'instrument & le ministre. Mais non, Chrétiens, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement, sans ressentiment, sans vengeance, sans haine & sans aversion de sa personne. Car quel sujet en eût-il pû avoir ? Pendant les trois années de son Apostolat, de quelles graces ne l'avoit pas

comblé ce Dieu Sauveur ? & qu'étoit-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui, & l'engager à une si noire trahison? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, & sacrifia-t-il si indignement son Bienfaicteur ? Encore une fois, mes Freres, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne vous l'avoit pas fait entendre ? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompit le cœur de ce traître, & ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Reprenons la chose d'un peu plus haut, & expliquons-nous.

Il avoit été présent, lorsque Marie-Magdeleine vint répandre sur les pieds de Jesus-Christ un parfum de très-grand prix. Il en avoit conçu de la peine, & s'en étoit hautement déclaré. Son avarice lui avoit fait traiter de profusion, & condamner une action si sainte : *Ut quid perditio hæc ?* Pour justifier son sentiment, il l'avoit coloré d'une apparence de piété & de charité: Hé, quoi ! ne pouvoit-on pas vendre cette liqueur ? On en eût retiré une somme considérable, & cette somme eût servi au soulagement des pauvres : *Potuit enim istud venumdari multo, & dari pauperibus.* Rien de plus spécieux que ce prétexte : mais ce n'étoit qu'un prétexte ; & si vous voulez sçavoir la vraie raison qui le touchoit, le

Matth. c. 26.

Ibid.

exte ſacré va vous l'apprendre. Car, dit
aint Jean, il n'avoit guère en vûe les
nisères des pauvres; & en parlant d'eux,
e n'étoit pas pour eux qu'il parloit. Mais
l amaſſoit, & il théſauriſoit; mais ayant
oin de recueillir les aumônes faites à Je-
us-Chriſt, il les gardoit & ſe les appro-
rioit : *Non quia de egenis pertinebat ad* Joan.
um, ſed quia fur erat & loculos habens. c. 12.
De-là que fait-il ? & quelle réſolution,
uelle affreuſe extrémité ! Judas ſe voit
ruſtré de ſon eſpérance; ce gain qui lui
ût revenu de ce baume précieux qu'avoit
pporté Magdeleine, ce gain ſordide qu'il
e propoſoit, lui échappe des mains. Il
eut s'en dédommager; & parce qu'il en
rouve l'occaſion prompte & commode,
n vendant ſon Maître même, ce parri-
ide ne l'étonne point. Il en a bientôt for-
né le deſſein, il ſe met bientôt en état
le l'exécuter; le voilà dans le conſeil des
rinces des Prêtres; du ſacré Collége des
Apôtres qu'il a quitté, le voilà dans la Sy-
agogue des Juifs avec qui il vient délibé-
er & négocier. Que me donnerez-vous ?
& je vous réponds de ce Jeſus que vous
herchez : je vous l'aménerai. *Quid vultis* Matth.
mihi dare ? & ego eum vobis tradam. Ah ! c. 26.
Diſciple ingrat, que promettez-vous ? que
lites-vous ? ou plutôt, mes chers Audi-

teurs, que dis-je moi-même ? & comment pourrois-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette ame intéressée n'écoute que ce qui la peut satisfaire. On convient de part & d'autre : trente deniers sont offerts, & sont acceptés; tout est conclu. Judas prend des mesures, il agit, il livre Jesus, & ne s'estime pas moins heureux de pouvoir, aux dépens de cet adorable Sauveur, contenter l'insatiable désir qui le dévore, que les Juifs, de pouvoir, à si peu de frais, contenter leur animosité & leur envie.

Voilà, Chrétiens, tout le fonds de son crime, en voilà l'origine. Ç'a été un déicide, parce que c'étoit un voleur, *Fur erat*; & c'étoit un voleur, parce qu'il étoit avare. De son avarice sont venus tous ses larcins, & ses larcins ont enfin abouti jusqu'à mettre la vie & le sang d'un Dieu au prix des esclaves : car le prix des esclaves étoit de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il soit devenu traître ? non certes, puisqu'il est comme essentiel à l'avare de n'avoir point de foi. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait violé lâchement tous les devoirs de la reconnoissance & de l'amitié? Il n'y a rien en cela que de très-naturel, puisque l'amitié & l'avarice sont incompatibles : car le caractère de l'une est de se communiquer & de vouloir du

ien à autrui, au lieu que le caractère de
autre est de se renfermer toute dans el-
-même, & de ne vouloir que son pro-
re bien. Faut-il s'étonner qu'étant ava-
, il ait renoncé son Maître ? Je n'en suis
oint surpris, répond saint Chrysostome,
uisque, selon l'oracle de la vérité éternel-
, on ne peut servir deux Maîtres, &
ue tout avare est asservi à son avarice.
aut-il même s'étonner qu'étant avare,
ait vendu jusqu'à son Dieu ? Je n'ai pas
on plus de peine à le comprendre, pour-
it saint Chrysostome, puisque l'avare ne
eut point d'autre Dieu que son avarice,
que son argent. Or il n'est pas difficile
e concevoir qu'on vende le Dieu vérita-
e pour un Dieu prétendu, quand ce Dieu
rétendu est le seul qu'on reconnoît, & à
ui l'on est dévoué. Tout cela, Chrétiens,
sont des réflexions solides : mais sans
ous arrêter à ce point particulier, ni
avantage insister sur la passion de l'inté-
t, concluons de l'exemple de Judas,
ois choses qui regardent toute passion en
énéral ; & apprenons premiérement com-
ien il est pernicieux de fomenter une pas-
on dans notre cœur, & de s'y assujettir,
uisqu'elle peut nous conduire aux plus
rands désordres ; secondement, de quelle
nportance il est de l'attaquer de bonne

heure, & de l'étouffer dès sa naissance; puisque lorsqu'elle s'est une fois établie & fortifiée, il faut une espéce de miracle pour la détruire & la surmonter; en troisiéme lieu, combien il est nécessaire de n'en épargner aucune, quelle qu'elle soit, & de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous pervertir & pour nous perdre. Trois maximes d'une conséquence extrême dans le réglement de notre vie. Plaise au Ciel que je puisse bien les imprimer dans vos cœurs, & que vous sçachiez dans la pratique en profiter!

Car j'en appelle d'abord à vous-même, mon cher Auditeur, & je vous demande ce que peut la passion, ou pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'est emparée d'un cœur? Quelles entreprises, & quels desseins criminels ne lui inspire-t-elle pas? Elle a fait de Judas un apostat & un homicide: que ne fera-t-elle point de moi? Je n'ai qu'à rappeller ma conduite passée, & qu'à voir où m'a mené en mille rencontres une passion qui m'entraînoit. N'est-ce pas là le principe de tous les déréglemens de ma vie? Si j'avois été guéri de cette passion, je n'aurois pas fait cent démarches dont je n'ai que trop lieu maintenant de me repentir; je ne me ferois jamais engagé en telles &

telles

elles habitudes ; je ne ſerois jamais allé juſqu'à ces excès ; ma raiſon s'y ſeroit oppoſée, ma volonté en eût eu horreur : mais la paſſion m'a tout perſuadé, & m'a fait franchir toutes les barriéres qui pouvoient me retenir. Auſſi quand Dieu a voulu punir les hommes ſur la terre, & les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer aux deſirs de leurs paſſions : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* C'étoient des impies, dit ſaint Paul, parlant des Philoſophes Païens : & c'eſt pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs déſirs. Il ne les a pas livrés aux afflictions & aux adverſités temporelles ; au contraire il les a comblés d'honneurs & de proſpérités. Il ne les a pas livrés aux démons, miniſtres de ſa juſtice, & les exécuteurs de ſes vengeances. A qui donc ? A eux-mêmes & à leurs paſſions déréglées : pourquoi ? Parce qu'une paſſion, répond ſaint Chryſoſtome, eſt pire qu'un démon, & que Dieu se tient plus vengé par ce démon intérieur & naturel, que par tous les démons de l'enfer. Et en effet, pourſuit l'Apôtre, de quelles paſſions ont-ils été eſclaves ? Des plus brutales & des plus honteuſes : *Tradidit illos in paſſiones ignominiæ.* *Rom. c. 1.* *Ibid.*

Or ce que Dieu a fait au regard de ces

infidéles par de si sales passions, il l'a fait au regard de Judas par la passion de l'intérêt, & c'est ce qu'il fait encore tous les jours à notre égard par tant de passions différentes qui nous tyrannisent. Hé bien, dit Dieu dans l'ardeur de sa colère, vis donc, & agis comme tu le voudras ; suis le torrent qui t'emporte, & lâches impunément la bride à tes appétits les plus injustes & les plus désordonnés. Je t'avois jusques à présent arrêté par la force de ma grace : mais je te laisse désormais la carriére ouverte. Puisque tu veux être pécheur, sois-le tout-à-fait ; & puisque tu veux obéir à ta passion, qu'elle te maîtrise, & qu'elle te plonge dans tout ce qu'elle a de plus vicieux & de plus odieux. Car voilà, Chrétiens, le vrai sens de cette terrible parole du Docteur des Nations, *Tradidit illos in passiones* ; & voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorsqu'après avoir tenté toutes les voies, pour le ramener à son devoir, il lui permit enfin, ou sembla lui permettre d'exécuter son exécrable projet. *Quod facis, fac citiùs :* Achéve, perfide, achéve ce que tu as médité & commencé. Depuis ce moment ressentit-il la moindre peine au fond de son ame ? Hésita-t-il à se rendre auprès des Pontifes conjurés contre le Fils de Dieu ?

Joan. 6. 13.

Disputa-t-il quelque tems sur la conven-
on qu'ils firent avec lui, & vendit-il au
oins chérement la sacrée personne de Je-
s-Christ? Montra-t-il quelque répugnan-
e à conduire lui-même les soldats dans
e jardin, & fut-il émû de la présence
u Maître le plus aimable, de l'accueil
u'il en reçut, & de ce reproche si ten-
re: *Amice*, Mon Ami; *Juda, osculo Fi-* *Matth.*
um hominis tradis? Quoi, Judas, vous *c. 26.*
e trahissez, & c'est par un baiser? Ah! la *Luc.*
assion soutient tout cela, dévore tout cela, *c. 22.*
endurcit sur tout cela. Vous en êtes ef-
ayés: mais, Chrétiens, n'y a-t-il eû qu'un
udas où la passion ait produit de si damna-
les effets; & combien voyons-nous encore
ans le Christianisme d'hommes passionnés
endre Jesus-Christ, le trahir, le sacrifier à
urs aveugles convoitises? Supposez les
rimes les plus énormes & les plus monst-
ueux attentats: l'homme en devient ca-
able, dès que la passion le gouverne. Sup-
osez l'homme le plus vertueux & le plus
taché à ses devoirs; dès que la passion
ommencera à le solliciter, & qu'il lui prê-
ra l'oreille, il est en danger, & dans le
anger prochain, d'une ruine entiére de sa
onscience & de son ame. La raison est
ue le caractère de la passion est de n'a-
oir point de bornes. Car les bornes que

Dieu nous a prescrites, ne peuvent nous être appliquées que par deux régles, qui sont la raison & la foi. Or le propre de la passion est de prévenir la raison & la foi; & que les prévenant, elle prend l'avantage sur l'une & sur l'autre, & rend inutiles toutes leurs lumiéres.

Quel reméde, mes chers Auditeurs? Celui-même que je vous ai marqué dans la seconde maxime, & que je trouve si bien exprimé dans ces belles paroles de l'Ecriture : *Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram.* Bienheureux celui qui écrasera tes petits contre la pierre. Expressions figurées ; & voici, selon saint Augustin, ce qu'elles nous représentent. Ces petits, remarque ce saint Docteur, sont les passions de l'homme, qui commencent à naître, & qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or c'est alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont foibles, & qu'il est par conséquent beaucoup plus aisé de les vaincre, & de s'en défaire. Mais si nous leur permettons de s'établir & de se fortifier, si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, & jusques au dernier soupir de notre vie elles nous tiendront sous le joug, & nous feront éprouver leur malheureuse & cruelle

Psalm. 136.

domination. *Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram.*

Ce que je dis au reſte, mes Freres, regarde toutes les paſſions, ſans en excepter aucune ; pourquoi ? parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, & qu'une ſeule peut nous égarer de la voie du ſalut & nous damner ; parce qu'il n'en faut qu'une pour ſuſciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles & ſervir à ſes fins ; parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins, eſt juſtement celle dont nous avons le plus à craindre, & qui ſouvent a des ſuites plus funeſtes. Troiſiéme & derniére maxime, non moins inconteſtable que les deux premiéres. Judas n'étoit ni ambitieux, ni impudique, ni ſenſuel, ni emporté : l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices ; mais il étoit intéreſſé, & ce fut aſſez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle & la plus ſacrilége conſpiration. C'eſt donc fort mal raiſonner que de dire, Je n'ai qu'une paſſion, & Dieu m'a fait la grace d'être du reſte peu ſujet aux paſſions ordinaires qui regnent dans le monde : c'eſt comme ſi je diſois, Je n'ai qu'une maladie mortelle ; & que me croyant en ſûreté, je n'uſaſſe contre cette maladie de nulle précaution.

Mais dès que c'eſt une maladie mortelle ; pourroit-on me répondre, cela ne ſuffit-il pas, & ne devez-vous pas prendre tous les ſoins néceſſaires pour en arrêter le cours ? Car dans le fond, qu'importe que ce ſoit de pluſieurs maladies compliquées enſemble, ou d'une ſeule, que vous mouriez, ſi vous venez en effet à mourir ? Diſons de même, Chrétiens, par rapport à la paſſion : c'eſt une maladie de l'ame, & une maladie qui peut nous donner la mort ; en faut-il davantage ? qu'importe que d'autres l'accompagnent ou qu'elle agiſſe ſeule ? qu'importe que ce ſoit celle-ci ou celle-là, ſi nous périſſons par celle-ci auſſi-bien que par celle-là, & s'il y a dans chacune ſéparément un poiſon aſſez malin & aſſez contagieux, pour éteindre dans nous tous les principes de la vie ?

Quelle priére faut-il donc faire plus ſouvent & plus ardemment à Dieu, que celle du Prophéte Royal ? *Ne tradas beſtiis animas confitentes tibi.* Ah ! Seigneur, je le reconnois devant vous, & je le confeſſe ; j'ai mérité mille fois, en me révoltant contre vous, de reſſentir la révolte de mes paſſions contre moi-même. Ce ſont des bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent ; & il eſt bien juſte qu'une ame qui n'a pas voulu obéir à votre loi, ne

Pſalm. 73.

soit pas elle-même obéie par ses propres convoitises. Mais après tout, mon Dieu, si vous avez à me châtier, que ce ne soit pas en me livrant à leurs desirs insensés : *Ne tradas.* Que j'aie de leur part des combats à soutenir ; que j'aie pour leur résister, des efforts à faire, & de grands efforts ; que je sois obligé, pour ne pas succomber à leurs attaques, de vivre dans une attention continuelle sur moi-même, & dans un renoncement perpétuel à moi-même : c'est une peine qui m'est dûe, & tant que j'en serai-là, & que vous voudrez m'éprouver par-là, je ne penserai qu'à me soumettre & qu'à bénir votre souveraine justice. Mais, Seigneur, si jamais vous allez plus avant, & que dans cette guerre intestine vous m'abandonniez à ces ennemis de mon salut, que sera-ce de moi ? Tout autre châtiment, mon Dieu, je l'accepte de votre main. Vous en avez de toutes les sortes ; & quel que soit celui que vous choisirez, je m'y soumets : mais ce fatal abandonnement à mes passions, c'est, je l'ose dire, Seigneur, à quoi je ne puis consentir ; c'est sur quoi je ne cesserai point d'implorer votre miséricorde, & de vous adresser mes vœux : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Ce ne seront point, Chrétiens, des vœux

ſtériles & ſans fruit, pourvu qu'ils ſoien ſincères. Dieu les écoutera : prenons con fiance, & gardons-nous de l'autre malheu de Judas. La ſource de ſon crime, ce fu la paſſion ; mais le comble & la conſom- mation de ſon crime, ce fut ſon déſeſpoir comme vous le verrez dans la ſecond partie.

II. PARTIE. IL n'eſt pas ſurprenant que l'attentat com- mis contre la perſonne de Jeſus-Chriſt, ai été la cauſe de la réprobation de Judas ; car, ſelon que ſaint Chryſoſtome l'a très-ju- dicieuſement remarqué, un homme perdu, un homme réprouvé de Dieu, eſt quelque choſe de bien moins, qu'un Dieu trahi & un Dieu vendu. Mais ce qu'il y a de plus étrange & de plus effrayant pour nous, c'eſt qu'un Apôtre de Jeſus-Chriſt ſe ſoit porté juſqu'à cette perfidie ; & que par une telle perfidie, il ſoit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle. Voilà ce que nous pouvons regarder comme un abyſme des jugemens de Dieu. Ces deux termes d'Apôtre & de réprouvé joints enſemble & néanmoins ſi oppoſés, ſont capables de jet- ter la terreur dans tous les eſprits. Car qu'eſt-ce qu'un Apôtre ? un élû de Dieu, un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, un dépoſitaire de ſes ſecrets, un diſpenſateur de ſes myſtè-

ès, un Prédicateur de l'Evangile, un Prince de son Eglise, un Pasteur de son troupeau, un homme rempli des plus riches dons de la grace. Et qu'est ce qu'un éprouvé ? l'abomination de Dieu, l'objet de la colère & de la vengeance de Dieu, une victime de l'enfer, un vase d'ignominie, selon l'expression de saint Paul, un homme frappé de la malédiction du Ciel & livré à sa plus rigoureuse justice. Or qui peut sans effroi voir tout cela réuni dans un même sujet ? La réprobation d'un homme, quel qu'il soit & en quelque état que je me le figure, est sans doute bien terrible ; celle d'un juste qui de l'état de grace où il étoit élevé, tombe dans l'état de perdition, est encore beaucoup plus affreuse : que sera-ce de la réprobation d'un Disciple du Sauveur, qui de l'éminence du trône Apostolique, si je puis parler de la sorte, est précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, & condamné à un opprobre que rien jamais ne pourra effacer?

C'est-là toutefois, mes Freres, que s'est terminée la trahison de Judas. Elle en a fait d'abord un apostat, son apostasie l'a conduit au désespoir, son désespoir lui a inspiré la pensée d'attenter lui-même à sa propre vie ; & cette mort pleine d'horreur, en mettant le comble à son crime, a mis le comble à

la damnation de son ame, & doit être suivie d'une éternité de supplice. Encore une fois, n'est-ce pas là qu'il faut s'écrier avec
Rom. le Maître des Gentils : *O altitudo* ! C
c. 11. profondeur impénétrable ! & jamais cette parole fut-elle mieux appliquée, & vérifiée plus à la lettre ? car une profondeur suppose une élévation : or que concevons-nous dans l'ordre du salut & de la grace de plus relevé que l'Apostolat : & par conséquent que pouvons-nous concevoir de plus profond & de plus bas, que la chûte & la réprobation d'un Apôtre ? *O altitudo* ! O profondeur, mais de quoi ? non pas des richesses de la miséricorde & de la bonté de Dieu, mais des trésors de la justice &
Ibid. de la colère de Dieu : *O altitudo divitiarum* ! Car Dieu a des trésors de colère, comme des trésors de bonté, & les uns & les autres sont également des tré-
Ibid. sors de sagesse & de science, *Sapientiæ & scientiæ Dei*, parce que Dieu n'est pas moins sage ni moins éclairé en réprouvant, qu'il l'est en prédestinant. Il a voulu nous découvrir ces trésors de colère dans la personne de Judas, pour nous apprendre à les craindre & à nous en garantir. Voyons donc encore plus en détail les circonstances de la réprobation de ce malheureux.

Après avoir traité avec les Princes des

prêtres, il renonce à Jesus-Christ & à sa compagnie ; d'où vient qu'il est appellé par S. Ambroise le chef des apostats, *Apostatarum caput*, & que selon le Cardinal Pierre Damien, tout ce qu'il y a de chrétiens qui perdent la foi & qui apostasient, sont comme les descendans & la postérité de Judas : *Judæ execranda progenies.* Et ne falloit-il pas en effet qu'il portât dès-lors le caractère des réprouvés, puisqu'au moment qu'il communia de la main du Fils de Dieu, il fut possédé du démon, qui entra dans lui : & c'est ce que saint Jean nous déclare expressément : *Et post buccellam introivit in eum satanas.* Or qu'étoit-ce, mes Freres, demande saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un homme qui venoit tout à la fois de recevoir dans son cœur Satan & Jesus-Christ : Satan, pour l'y faire régner ; & Jesus-Christ, pour l'y faire mourir : Satan, à qui il donnoit dans lui-même un empire absolu ; & Jesus-Christ, qu'il y crucifioit : Satan, qu'il exaltoit au-dessus de Jesus-Christ ; & Jesus-Christ, qu'il lui présentoit comme une victime, & qu'il lui sacrifioit ? n'étoit-ce pas là le sceau de la réprobation ? n'en étoit-ce pas le dernier terme ?

Ambr. *Pet. Dam.* *Joan. c. 13.*

Mais cette réprobation après tout ne fut pas l'effet nécessaire, ni du sacrilége de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison.

Car après avoir abandonné Jesus-Christ après avoir trahi Jesus-Christ, après l'avoir livré au pouvoir des Juifs, il y avoit une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu ; & s'il eût bien ménagé les graces qui lui restoient, il pouvoit encore rentrer dans la voie de la justification, & par-là même dans la voie du Ciel. Que ne fit point le Fils de Dieu pour l'y rappeller ? Comment lui parla ce Dieu Sauveur, & quels retours ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même ? Mais le cœur de cet apostat & de ce traître s'étoit fermé pour jamais aux graces divines : & delà son désespoir. Non pas qu'il ne reconnoisse son crime : au contraire, c'est parce qu'il le reconnoît, parce qu'il le déteste, mais par une fausse pénitence, qu'il se désespère. Il le reconnoît, mais il ne le reconnoît qu'à demi. Il le reconnoît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnoît pas comme un sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà touché de repentir, *Pœnitentiâ ductus :* mais repentir, disent les Peres, qui outrage Dieu, bien loin de l'appaiser ; pourquoi ? parce qu'il procéde d'un faux jugement, que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste ; & parce que ce jugement faux & erroné, au lieu d'attendrir le pécheur

Matth. c. 26.

pour Dieu, de le toucher d'un saint amour, ne lui inspire que de l'aversion & de la haine.

L'eussiez-vous jamais cru, mes chers Auditeurs, que le démon qui est l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, & que la pénitence qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût servir qu'à l'en éloigner ? Voilà néanmoins le mystère qui s'est accompli dans Judas. Sa pénitence a été l'ouvrage du démon : c'est le démon qui la lui a suggérée, le démon qui lui en a donné les régles, le démon qui la lui a fait exécuter. Car tout y a été de son esprit. Ce fut une pénitence sincère, puisque Judas se repentit véritablement de son péché. Ce fut une pénitence vive & affectueuse, puisqu'il conçut une sensible douleur de son péché. Ce fut même une pénitence beaucoup plus efficace que ne le sont communément les nôtres, puisqu'il alla trouver les Princes des Prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jesus-Christ, & qu'il leur rendit l'injuste salaire qu'il avoit reçû : *Pœnitentiâ ductus, retulit triginta argenteos.* Mais avec toutes ces qualités ce fut une pénitence de démon : comment cela ? parce qu'elle ne fut pas animée de l'espérance chrétienne. Il y a près de six mille ans que tous les démons dans l'enfer font une pareille péni- *Ibid.*

tence : ils reconnoissent toujours leur pé
ché, & le reconnoîtront toujours, mai
sans nul amour pour Dieu, ni nul senti
ment de confiance en Dieu. Le grand
artifice de l'esprit de ténébres est de nou
inspirer cette pénitence défectueuse, &
de nous porter à faire par volonté ce qu'i
fait par une sorte de nécessité.

Ainsi Judas proteste qu'il est pécheur,
il s'en déclare publiquement : J'ai péché,
Ibid. dit-il, j'ai vendu le sang du Juste : *Pecca
vi tradens sanguinem justum.* Mais c
n'est point assez, répond saint Bernard,
de confesser que tu es pécheur, il fau
confesser que Dieu est bon, & joindre
cette confession de la miséricorde de to
Dieu à la confession de ton crime, parce
que c'est dans ces deux confessions que
consiste le retour à la grace. Judas fai
l'un, mais il laisse l'autre ; & de-là il s
repent, mais il ne se convertit pas. I
jette dans le temple les trente denier
dont on a payé sa trahison ; mais il n'a pa
recours au tréfor inépuisable de l'infini
bonté du Dieu qu'il a trahi. Il jette le prix
pour lequel il a vendu son Maître, & il
ne connoît pas le prix dont son Maître
Auguſ. l'a racheté : *Pretium reddit quo vendiderat
Dominum*, ces paroles sont de saint Au
gustin, *non agnoscit pretium quo redemptus*

est à Domino. Enfin confus & interdit, n'espérant rien de la part de Dieu, il se tourne contre soi-même ; & dans l'horreur qu'il conçoit de lui-même, il devient lui-même son propre bourreau. Les Pharisiens & les Scribes l'avoient renvoyé, & lui avoient dit en le renvoyant, qu'ils ne se mêloient point de ce qui le regardoit, & qu'ils n'y prenoient aucun intérêt: Que nous importe? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire : *Quid ad nos? tu videris.* Il y pourvoit en effet, mais de la manière que lui dicte son aveugle fureur. Il se croit indigne de vivre, il se condamne à la mort, mais à quelle mort? à la plus infâme. De la même main dont il a reçu le prix du sang, *Pretium sanguinis*, il forme le nœud qui doit finir le cours de ses années & lui ravir le jour. Il meurt, & expirant par un nouveau crime, il laisse sa mémoire en exécration à tous les siécles : *Et suspensus crepuit medius.* *Matth. c. 27.* *Ibid.* *Act. c. 1.*

Tel fut le sort de cet Apôtre, déchu de son Apostolat, & dépouillé de toutes les graces qui y étoient attachées. Or là-dessus, mes Freres, que de réflexions à faire, que de conclusions à tirer, que de résolutions à prendre! Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le considérer & l'étudier. C'est l'exemple d'un réprouvé ; mais

l'exemple d'un réprouvé peut être pour nous une leçon aussi salutaire que les exemples des Saints ; & la vûe des damnés peut nous servir à connoître les voies de notre prédestination. Judas s'est perdu aux côtés de Jesus-Christ & au milieu des Apôtres : il n'y a donc plus d'état dans le monde qui soit assuré ; il n'y a donc plus de lieu où l'on soit à couvert du péril ; on peut donc se damner jusques dans les plus saintes professions ; on ne peut donc plus compter sur rien. Et en effet, sur quoi compterois-je ? est-ce sur les graces de Dieu ? Judas en a eû de plus abondantes que moi. Est-ce sur l'usage des Sacremens ? Judas a vécu & conversé avec l'auteur même des sacremens ; il a mangé à la table de Jesus-Christ, & y a eu la même part que les autres disciples. Est-ce sur ma pénitence ? Judas en a fait une infructueuse, & puis-je me promettre que la mienne aura plus de mérite & plus de pouvoir auprès de Dieu ? Sur quoi donc encore une fois ferai-je fond ? Ah ! Seigneur, mon plus solide appui sera la crainte de vos jugemens. Car voilà par où vous voulez que le juste se soutienne, aussi-bien que le pécheur ; & c'est en cela que votre grace est admirable, d'avoir fait de la crainte, dont le propre est d'ébranler, l'affermissement de toutes les vertus. Il n'ap-

partenoit qu'à vous, ô mon Dieu, de lui donner une qualité si rare & si excellente. Dans l'ordre naturel la crainte affoiblit, mais dans l'ordre du salut elle fortifie ; & c'est par cette raison, remarque saint Ambroise, que le Fils de Dieu a souffert Judas, & qu'il l'a admis au nombre de ses Disciples. Car ce choix n'a pas été sans un dessein particulier de la Providence : *Eligitur Judas, non per imprudentiam, sed per Providentiam.* Dieu a voulu que sa chûte nous fût une preuve sensible de cette grande vérité, Que nous devons opérer notre salut avec tremblement, *cum metu & tremore.* Le premier Ange nous avoit déja servi sur cela d'exemple, en se pervertissant dans le Ciel ; mais son exemple, dit saint Bernard, n'étoit pas assez sensible pour nous. Le premier homme nous en avoit donné un témoignage plus touchant, en se perdant lui-même, & toute sa postérité avec lui, dans le Paradis terrestre ; mais c'étoit un témoignage trop éloigné de nous. Il en falloit un qui nous fût plus présent, & qui nous fît voir que dans le Christianisme même, où la grace abonde, & dans les sociétés du Christianisme les plus réguliéres & les plus parfaites, il y a toujours des dangers & des écueils à éviter. Or c'est de quoi nous avons la

Ambr.

Philip. c. 2.

plus évidente conviction dans la perſonn de Judas; & ſi nous préſumons encore d miſéricordes de notre Dieu, ſi nous ou blions ſes jugemens redoutables, pou nous entretenir dans une vaine confianc ſi nous négligeons l'affaire du ſalut, & qu nous nous en repoſions ſur la Providenc du Seigneur qui ne manque point au hommes en cette vie, n'eſt-ce pas un a veuglement criminel & une témérité ſan excuſe?

Mais devons-nous tellement craindre que nous banniſſions de notre cœur tout eſpérance? A Dieu ne plaiſe, Chrétiens Craignons, mais d'une crainte filiale: c cette crainte des enfans, bien loin d'exclu re l'eſpérance, la demande au contraire & la ſuppoſe comme une compagne inſé parable. Judas a déſeſpéré, & c'eſt ſon dé ſeſpoir qui a conſommé ſa condamnation D'où il s'enſuit qu'il n'y a donc point d déſordre, point d'habitude ſi invétérée, o il ſoit permis de ſe défier de la bonté divine & de n'en plus attendre de grace. Quan je ſerois auſſi coupable, & même plu coupable que Judas, tant que je ſuis ſur l terre, je ſuis toujours dans la voie; & tan que je ſuis dans la voie, Dieu veut que je l regarde comme ma fin, & que j'y aſpire Mais comment pourrois-je aſpirer à ce qu

je n'espère plus ? David étoit devenu adultère, David à son adultère avoit ajouté l'homicide, David avoit scandalisé tout son peuple, David avoit abusé de tous les dons de Dieu ; mais entra-t-il pour cela dans le moindre sentiment de désespoir ? Que dis-je ? Plus il se reconnut criminel, plus il ranima son espérance, plus il la redoubla. Avant son péché, il appelloit Dieu son Seigneur, son Souverain, son Roi ; mais depuis son péché il usa d'un nom plus engageant & plus tendre, & commença de l'appeller sa miséricorde, *Deus meus, misericordia mea.* Car, selon la pensée de saint Augustin, étant pécheur devant Dieu, il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui étoit, & lui vouloit être : *Non invenit quid appellaret Dominum, nisi misericordiam suam.* D'où ce saint Docteur conclut, en s'écriant ! *O nomen sub quo nemini desperandum* ! O le grand nom, mes Freres ! nom qui condamne toutes les défiances des hommes, & qui nous apprend que personne, qui que nous soyons, ne peut, sans faire outrage à Dieu, se croire hors d'état de retourner à lui, & d'en obtenir une pleine rémission. *Psalm.* 50. *Augus.*

Pécheurs, qui m'écoutez, comprenez ce que je dis, & ne l'oubliez jamais : ce qui a

damné Judas, ce n'eſt point propreme
la trahiſon qu'il avoit commiſe, mais
déſeſpoir où il s'abandonna après ſa trah
ſon. Car ſans ce déſeſpoir, tout traît
qu'il étoit, il pouvoit néanmoins enco
ſe ſauver. S'il eût eſpéré, ſa trahiſon m
me eût pû ſervir à ſa juſtification, en ſe
vant à exciter ſa pénitence & ſa contritio
Son malheur eſt de s'être perſuadé qu'
n'y avoit plus de pardon pour lui, & voi
ce qui perd tous les jours les grands pé
cheurs du monde. Les pécheurs ordinair
ſe perdent par un excès de confiance, ma
les libertins & les impies déclarés ſe pe
dent par un défaut de confiance. Les u
périſſent, parce qu'ils eſpèrent trop, & l
autres, parce qu'ils n'eſpèrent point du tou
Car voici la plus dangereuſe illuſion d
l'eſprit ſéducteur, qui ne cherche qu
nous attirer dans le précipice par quelqu
voie que ce puiſſe être. Avant le péch
il nous donne de la confiance, & il no
l'ôte après le péché : c'eſt-à-dire, qu
nous donne de la confiance, quand el
nous peut être préjudiciable ; & qu'il no
l'ôte, quand elle nous eſt ſalutaire & n
ceſſaire. De même avant le péché
nous ôte la crainte des jugemens de Dieu
mais il nous la rend après le péché, & no
la rend au double. De ſorte, ſi je puis

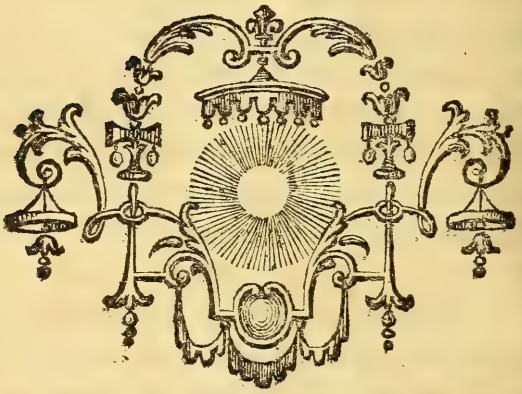
ire, qu'il nous fait comme une eſpéce de eſtitution, en nous rendant après le péché e qu'il nous avoit ôté avant le péché. Mais je me trompe : il ne nous rend point e qu'il nous ôte, & il ne nous ôte point e qu'il nous donne. Car il nous rend après e péché une fauſſe crainte, au lieu de la rainte véritable & religieuſe qu'il nous a tée avant le péché ; & ne nous ayant lonné qu'une confiance préſomptueuſe vant le péché, il nous ôte après le pé- hé la vraie confiance qui pourroit nous etirer de notre égarement & nous rame- er à Dieu.

Ah ! pécheurs, encore une fois, qu'il eſt mportant que vous conceviez bien ceci, & que vous y faſſiez une ſérieuſe attention ! Si vous ſçaviez eſpérer en Dieu, tout pé- heurs que vous êtes, j'oſerois vous répon- re de votre ſalut : car ſi vous ſçaviez eſpé- er, vous eſpéreriez chrétiennement ; c'eſt- -dire, que malgré la multitude & la grié- veté de vos offenſes, vous eſpéreriez aſſez our vous toucher, aſſez pour vous inſpirer n ſaint déſir de rentrer en grace avec Dieu, aſſez pour vous en faire prendre la réſolu- ion & l'unique moyen qui eſt la pénitence ; aſſez pour vous ſoutenir, pour vous con- oler, pour vous encourager dans votre re- our ; mais non point aſſez pour vous en-

durcir dans vos déſordres, & pour vous confirmer dans vos habitudes vicieuſes. C'eſt-à-dire, que ne perdant jamais l'idée de la miſéricorde divine, & qu'au milieu des déréglemens de votre vie, rappellant le ſouvenir de cette bonté ſouveraine qui s'intéreſſe encore pour vous, qui vous ouvre ſon ſein, qui vous tend les bras, qui vous invite & qui vous promet une prompte & entiére abolition dès que vous voudrez revenir, & que vous le voudrez bien, vous vous ſentiriez émûs juſques dans le fond de l'ame, pénétrés, attendris, piqués de reconnoiſſance envers le meilleur de tous les Maîtres, confus de vos ingratitudes & indignés contre vous-mêmes, déterminés à tout pour profiter de la grace qui vous eſt offerte, & pour achever l'ouvrage de votre converſion. Plaiſe au Ciel que ce ſoit là le fruit des ſaintes vérités que je viens de vous annoncer! Plaiſe au Ciel que tout ce qu'il y a de pécheurs dans cet Auditoire, proſternés devant Dieu, & humiliés au pied de cet Autel, commencent dès aujourd'hui à mettre en œuvre cette eſpérance ſi avantageuſe & ſi efficace que je leur prêche! Allons, mes Freres, & ne différons plus. Le Seigneur nous attend, & il eſt prêt à nous recevoir. Nous ſommes char-

és de crimes, & c'eſt juſtement ce que ous devons d'abord confeſſer en ſa pré- ence. *Peccavi, tradens ſanguinem juſ- um.* Oui, Seigneur, j'ai péché, & le erfide qui vous a vendu a-t-il plus pé- hé que moi ? J'ai déshonoré votre nom, ai violé votre loi, j'ai abuſé de vos races, j'ai négligé vos Sacremens, & ombien de fois peut-être les ai-je pro- nés ? J'ai ſacrifié mon ame à mes paſ- ons, cette ame que vous aviez rache- ée de votre ſang : *Tradens ſanguinem uſtum.* Je ne viens donc point m'excu- r, mon Dieu : je viens plutôt m'accu- r comme Judas, mais du reſte dans un utre ſentiment que Judas. *Peccavi* : j'ai éché contre vous ; mais je ne ceſſerai oint pour cela d'eſpérer en vous. J'ai éché ; mais comme votre miſéricorde ſt au-deſſus de vos jugemens, elle eſt u-deſſus de tous mes péchés, & au-deſ- us de tous les péchés du monde. J'ai éché ; mais plus j'ai péché, plus ma dou- ur augmente ; & plus mon repentir eſt if, plus vous êtes diſpoſé à me par- onner. Dans cette confiance je vous récla- erai, & vous m'écouterez ; je vous dreſſerai mes vœux, & vous les agrée- z ; je travaillerai à vous ſatisfaire, je ous vengerai de moi-même, & vous

me préserverez de vos vengeances, pou
me recevoir parmi vos Elûs, & me fair
part de votre gloire, où nous condui
se, &c.



EXHORT

EXHORTATION SUR LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

Et post pusillum, rursùs qui astabant, dicebant Petro : Verè ex illis es; nam & Galilæus es. Ille autem cœpit anathematizare, & jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui se trouverent là, dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là ; car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, & à dire avec serment : Je ne connois point cet homme-là, dont vous me parlez. En saint Marc, ch. 14.

N'ESTOIT-CE donc pas assez pour le Sauveur du monde qu'un de ses Apôtres l'eût trahi & vendu ; & falloit-il que

dans ſon affliction, il eût encore la douleu
de voir le Prince même des Apôtres l
renoncer, & d'entendre celui qu'il deſti
noit à être un jour le ſouverain paſteur de
fidéles, le charger d'anathêmes, & le blaſ
phémer? Providence de mon Dieu, vou
le permîtes ainſi, ſelon les décrets éternel
de cette juſtice impénétrable, dont nou
devons adorer les jugemens, ſans entre
prendre d'en découvrir le fond, & de le
examiner. Quoi qu'il en ſoit, cette co
lomne ſur laquelle devoit porter le ſain
édifice de l'Egliſe, fut ébranlée; Pierr
tomba, & nous donna tout à la fois dans ſ
chûte, & un exemple ſenſible de la frag
lité humaine, & une triſte image de ce qu
ſe paſſe tous les jours parmi nous. Car a
milieu du chriſtianiſme combien de chré
tiens renoncent tout de nouveau Jeſus
Chriſt; mais avec cette différence bie
eſſentielle & bien funeſte pour nous, qu
Pierre ne renonça ſon Maître que dans un
rencontre, & que par une prompte péni
tence il prévint les ſuites malheureuſes d
ſon infidélité; au lieu que nous renonçon
ce Dieu Sauveur, habituellement, conſ
tamment, & que par-là nous nous expo
ſons à être renoncés nous-mêmes. E
deux mots qui comprennent tout le ſuje
de cet entretien, Jeſus-Chriſt renonc

par les mauvais chrétiens, ce ſera la premiére partie ; & les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt, ce ſera la ſeconde. Deux vérités affligeantes que je prends ici occaſion de traiter, & qui pourront vous engager à faire un retour ſalutaire ſur vous-mêmes : commençons.

I. PARTIE.

CE fut ſans doute un changement bien ſubit & bien étrange, que celui de Pierre ; ce fut une foibleſſe bien condamnable, lorſque voyant Jeſus-Chriſt entre les mains des Juifs, & craignant d'être arrêté lui-même comme ſon diſciple & enveloppé dans le même ſort, il ne ſe contenta pas de méconnoître publiquement ce divin Sauveur, mais qu'il en vint juſqu'aux imprécations & aux ſermens. Etoit-ce là cet homme auparavant ſi réſolu, ainſi qu'il le proteſta plus d'une fois, & ſi déterminé à perdre la vie, plutôt que d'abandonner jamais le Fils de Dieu? *Etiamſi oportuerit me mori, non te negabo.* Etoit-ce cet Apôtre ſi ferme & ſi intrépide, qui ſeul dans le jardin s'étoit préſenté au combat contre une multitude de gens armés, & qui n'attendoit qu'un ordre de ſon Maître pour ſe jetter au milieu d'eux : *Domine, ſi percutimus in gladio* ? Après de ſi belles démonſtrations, après une conduite ſi hardie &

Matth. c. 26.

Luc. c. 22.

des sentimens si généreux, une parole l'étonne ; une simple fille le fait trembler ; dans le trouble où il entre, & la frayeur dont il est saisi, il devient blasphémateur & parjure ; il renonce son Dieu & sa foi : *Nescio hominem istum.* De dire qu'en ce moment la grace lui avoit manqué, ce seroit renouveller une erreur proscrite dans l'Eglise & flétrie de ses censures : mais disons avec plus de vérité, que dans cette fatale conjoncture il manqua à la grace, qui pouvoit le confirmer & le soutenir. De dire que sa chûte fut une suite & le juste châtiment de sa présomption, c'est la pensée de tous les Peres & de tous les interprêtes, autorisée par l'Evangile & fondée sur l'oracle du Saint-Esprit. Mais sans rechercher la source de son désordre, considérons le nôtre, & confondons-nous d'avoir tant de fois nous-mêmes renoncé Jesus-Christ, & de le renoncer peut-être encore tous les jours. Vous me demandez comment, & je vais vous l'expliquer.

Matth. c. 26.

C'est une plainte que faisoit saint Paul écrivant à Tite son disciple, & déplorant la conduite de quelques chrétiens, fidéles tout à la fois & infidéles ; fidéles dans les paroles, mais infidéles dans la pratique & dans les œuvres: *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* Il est vrai, disoit ce

Tit. c. 1.

Docteur des nations, ils parlent comme nous ; mais ils n'agissent pas comme nous : ils confessent comme nous Jesus-Christ, Fils de Dieu & vrai Dieu ; mais ils n'observent pas comme nous sa loi, & par leurs mœurs ils blasphêment, non plus ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils connoissent & ce qu'ils croient. Or tel est le déplorable désordre où nous sommes tombés dans le Christianisme, & voilà comment le monde même chrétien a renoncé & renonce sans cesse Jesus-Christ. Renoncement le plus universel, & renoncement le plus criminel. Developpons ces deux points, qui nous donneront bien lieu de gémir, pour peu que nous soyons sensibles aux intérêts de la sainte Religion que nous professons.

Renoncement le plus universel : car à quoi ne s'étend-il pas, & jusqu'où ne le porte-t-on pas ? On le renonce, cet adorable & divin Maître, en tout : c'est-à-dire qu'on le renonce dans sa vie & dans ses exemples, qu'on le renonce dans sa mort & dans sa croix, qu'on le renonce dans son Evangile & dans sa morale, qu'on le renonce dans ses sacremens, & en particulier dans le plus auguste & le plus saint de ses mystères, enfin qu'on le renonce jusques dans ses disciples & ses sectateurs. Et pour en venir à la preuve, qu'est-ce que renon-

cer Jesus-Christ, ainsi que nous le devons présentement entendre? c'est tenir une conduite toute contraire à celle de Jesus-Christ; c'est suivre dans l'usage ordinaire de la vie, des maximes & des régles incompatibles avec l'esprit de Jesus-Christ; c'est rejetter ce qu'il a recherché, fuir ce qu'il a aimé, négliger sans attention & sans soin ce qu'il nous a laissé de plus salutaire & de plus précieux, l'attaquer jusques dans ses membres, & faire de ses imitateurs & de ce petit nombre de Fidéles qui lui sont dévoués, le sujet, ou des plus malignes railleries, ou des plus violentes persécutions. Or n'est-ce pas là comment le traitent une multitude innombrable de mondains, quoiqu'éclairés des lumiéres de la foi & nourris dans le sein de son Eglise? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & qu'à les jetter autour de nous, pour nous en convaincre : l'expérience ne nous en instruit que trop, & il seroit à souhaiter que nous n'en eussions pas des témoignages si sensibles & si communs.

On le renonce dans sa vie & dans ses exemples. Il nous les a proposés pour modéles, & c'est à nous aussi-bien qu'à ses Apôtres, qu'il a dit: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.* Je suis venu & j'ai vécu parmi vous, afin que vous puissiez vous former

Joan. c. 13.

sur moi, & que par une sainte conformité de pratiques & d'actions, on pût me reconnoître en vous. L'Apôtre dans le même sens, vouloit que la vie de Jesus-Christ parût dans la vie des chrétiens, qui composent le corps mystique dont il est le chef: *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* 2 Cor. c. 4. Et ce Maître des Gentils prenant pour lui-même ce qu'il enseignoit aux autres, & se l'appliquant dans toute son étendue & toute sa force, croyoit, sans perdre l'humilité chrétienne, pouvoir dire de lui : Ce n'est pas moi qui vis, mais Jesus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus.* Galat. c. 2. Pouvons-nous parler de la sorte ? & y a-t-il dans toute notre vie un seul trait, qui ne soit pas directement opposé à la vie de Jesus-Christ pauvre & amateur de la pauvreté, de Jesus-Christ humble & amateur de l'humiliation & de l'obscurité, de Jesus-Christ ennemi du siécle & de ses fausses prospérités ?

On le renonce dans sa mort & dans sa croix. Cette croix, selon le langage de S. Paul, a été une folie pour les Gentils & un scandale pour les Juifs ; mais dit S. Chrysostome, elle est souvent pour nous l'un & l'autre tout ensemble : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-

mêmes ; & un ſcandale, quand nous ſommes forcés de la porter : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes parce que bien loin de la rechercher en effet, nous mettons toute notre ſageſſe à la fuir & à ne rien ſouffrir ; un ſcandale quand nous ſommes forcés de la porter parce que nous en faiſons le ſujet de nos révoltes intérieures & de nos murmures. Que Dieu nous envoie une affliction, & que par-là il veuille nous aſſocier à Jeſus-Chriſt ſouffrant & crucifié, en quelle déſolation ne tombons-nous pas ? A quels excès, & quelquefois à quels déſeſpoirs ne nous emportons-nous pas ? On a beau nous dire que cette croix, cette peine qui nous arrive, eſt une portion de la croix du Sauveur : elle nous paroît inſoutenable ; & quoiqu'elle nous ſoit préſentée de la main même du Fils de Dieu, quelque légère d'ailleurs qu'elle puiſſe être, au lieu de la recevoir avec reſpect, nous la rejettons avec horreur.

On le renonce dans ſon Evangile & dans ſa morale. Il y a deux morales qui ſe contrediſent formellement, la morale de Jeſus-Chriſt & la morale du monde. Parcourons les maximes de l'une & de l'autre, nous n'en trouverons point entre leſquelles il ne ſe rencontre une contrariété abſolue. Selon la

morale de Jesus-Christ, toute affection aux biens de la terre & aux richesses temporelles est réprouvée; & selon la morale du monde, il faut avoir, & avoir le plus qu'on peut, & avoir le plutôt qu'on peut, & avoir comme on peut. Il y faut tourner tous ses désirs & toutes ses réflexions; il y faut appliquer tous ses soins: car on ne vaut, & l'on est heureux, qu'autant qu'on se voit à son aise & bien pourvû. Selon la morale de Jesus-Christ, c'est une béatitude que d'être doux & débonnaire, que d'être pacifique & patient, que d'endurer les injures & de les pardonner; & selon la morale du monde, c'est une lâcheté que de supporter la moindre offense. Il n'y a point là-dessus de ménagement à garder, il n'y a point de satisfaction qu'on ne doive exiger, point de paix qu'on ne doive pour cela troubler, point d'intérêt qu'on ne doive sacrifier. Autrement, ce seroit se couvrir d'une tache ineffaçable, & se mettre dans un opprobre dont on ne se laveroit jamais. Selon la morale de Jesus-Christ, nous n'entrerons point dans le Royaume du Ciel, si nous ne nous faisons petits comme des enfans; & selon la morale du monde, c'est une bassesse de cœur que de ne travailler pas, autant qu'il est possible, à se distinguer, à se faire de la réputation, à s'atti-

rer du respect, & à s'établir dans l'autorité & dans le crédit, à se pousser dans les emplois, dans les dignités. L'ambition est une noblesse d'ame, & c'est n'avoir point d'honneur, que de ne se sentir pas piqué d'une si belle passion. Selon la morale de Jesus-Christ, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs sens, de ceux qui font pénitence, est préférable à tous les plaisirs & à toutes les joies du siécle; mais là-dessus quelle est la morale du monde, & à quoi nous porte-t-elle? à se divertir, à jouir du tems, à se procurer tous les agrémens de la vie; à être des jeux, des compagnies, des spectacles, des repas; à ne se faire aucune violence, à ne se gêner en rien. Il en est de même de tous les autres articles, qu'il seroit trop long de parcourir en détail, & où la morale de Jesus-Christ & celle du monde, ont des principes tout différens. Par conséquent, s'attacher à l'une, c'est renoncer à l'autre. Or des deux, laquelle suivons-nous? Quelles maximes débitons-nous dans les entretiens? A nous entendre parler, & à voir la maniére dont nous nous comportons en tout, peut-on se former quelque idée du Christianisme, & si d'ailleurs l'on ne sçavoit que nous en faisons une certaine profession, s'imagineroit-on

amais que nous avons été élevés à l'école le Jesus-Christ, & que nous croyons à son Evangile ?

On le renonce dans ses Sacremens, & sur-tout dans le plus auguste & le plus saint de ses Mystères, qui est la divine Eucharistie. Dans ce Mystère adorable il se propose à nous comme l'objet de notre culte : mais au lieu des honneurs qui lui sont dûs, quels outrages ne lui fait-on pas ? Point de respect en sa présence, point d'attention ni de recueillement. Encore si l'on ne le déshonoroit que par de simples dissipations & de simples immodesties : mais jusques dans son Sanctuaire, à quelles abominations n'en vient-on pas ? Quels discours y tient-on ? quels sentimens y conçoit-on ? quelles scênes y donne-t-on ? quels scandales y cause-t-on ? Les hommages qu'on devroit lui rendre, on les rend à une idole mortelle ; l'encens qu'on devroit lui offrir comme au vrai Dieu, on l'offre à une fausse divinité. Ce n'est pas tout : dans ce même Mystère, dans ce Sacrement où il réside en personne, il a voulu demeurer avec nous jusques à la fin des siécles ; il s'est attendu que nous irions l'y visiter, & que dans ces saintes & salutaires visites, il seroit notre conseil, notre consolation, notre ressource ; il nous a promis que nous trouverions tout en lui,

& nous l'abandonnons comme s'il ne devoit rien être pour nous. N'eſt-il pas étrange que ſes Temples ſoient ſi ſolitaires & ſi délaiſſés ? A peine y voit-on quelques perſonnes s'entretenir avec lui. A peine y ſommes-nous entrés à certains jours, que l'ennui nous prend, & que nous penſons à nous retirer. S'il n'y avoit un précepte qui nous obligeât quelquefois d'y paroître, nous nous en abſenterions durant les années entiéres. Il y a encore plus : c'eſt qu'il nous a donné ce ſacrement de ſon corps & de ſon ſang comme un pain, comme une nourriture, comme le ſoutien de nos ames ; mais ce pain de vie, nous ne le mangeons preſque jamais ; mais cette nourriture céleſte, nous la négligeons, nous la rebutons, nous n'en uſons qu'avec dégoût ; mais ce ſoutien de nos ames, ſouvent par de ſacriléges profanations nous nous en faiſons un poiſon : en ſorte que ce qui devoit être notre ſalut, devient notre mort. Ainſi renverſons-nous toutes les vûes de Jeſus-Chriſt, & abuſons-nous de ſes graces contre lui-même & contre nous.

Enfin on le renonce juſques dans ſes diſciples & dans ſes ſectateurs. Quoiqu'il n'y ait plus comme autrefois de tyrans qui perſécutent l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, il y a néanmoins dans l'Egliſe même une eſpéce

le persécution moins sanglante, mais du reste non moins dangereuse, qu'ont à soutenir les vrais Chrétiens. Il semble que ce soit une honte dans le monde de se conduire selon les principes de la Religion, & d'en pratiquer les devoirs. Qu'une personne prenne le parti de la piété, qu'elle en fasse une profession particuliere; qu'une femme se détache de ses habitudes, & qu'elle se réduise à une vie moins mondaine & plus conforme à l'esprit de l'Evangile; qu'un homme refuse de s'engager dans une affaire, parce qu'elle lui paroît délicate pour la conscience, & qu'elle blesse la pureté de la loi chrétienne, cela suffit pour être exposé à mille discours & à mille jugemens. D'où il arrive, que comme aux premiers siécles de l'Eglise les Fidéles qui confessoient Jesus-Christ, étoient souvent dans la nécessité de se cacher, pour se mettre à couvert des arrêts & des violences de leurs persécuteurs, ceux maintenant qui veulent vivre selon les régles & la sainteté de la foi qu'ils professent, font quelquefois dans une espéce d'obligation de dérober leurs pieuses pratiques & leurs bonnes œuvres à la connoissance du public, pour se garantir de la malignité des Chrétiens mêmes, & de leurs mépris.

Voilà donc le renoncement le plus uni-

verſel, & il eſt encore évident que c'eſt le renoncement le plus criminel. Car comme la qualité d'Apôtre dont Pierre étoit revêtu, ne ſervit qu'à redoubler le crime de ſa déſertion, ainſi la qualité de Chrétiens dont nous ſommes honorés, n'a point d'autre effet alors, que de nous rendre plus coupables devant Dieu & plus condamnables. Il eſt vrai, & il en faut convenir : tout ce qu'il y a eu d'Infidéles, ont renoncé Jeſus-Chriſt. Ils s'en ſont hautement déclarés ; & quelque différens qu'ils fuſſent de ſecte & de religion, ils ſont tous convenus en ce point, de faire la guerre à cet hom-
Pſal. 2. me-Dieu : *Convenerunt in unum adversùs Dominum & adversùs Chriſtum ejus.* Mais après tout il y a là-deſſus une réflexion à faire, qui eſt eſſentielle : c'eſt que ces Infidéles, qui ſe ſont ligués contre le Fils de Dieu, ne le connoiſſoient pas pour ce qu'il étoit, & qu'ils n'y avoient pas la même créance que nous. Si donc, par exemple, les Païens l'ont renoncé dans ſa perſonne & dans ſa divinité, c'eſt qu'en effet ils ne le regardoient pas comme un Dieu, & qu'ils traitoient les honneurs divins qu'on lui rendoit, de ſuperſtition & de profanation. En cela ils étoient aveugles, & malheureux dans leur aveuglement ; ils étoient même coupables : mais du

reſte, tout coupables qu'ils pouvoient être, ls agiſſoient conſéquemment, & péchoient autant par erreur que par une malice délibérée. Si les Juifs l'ont renoncé dans ſa doctrine & dans ſa loi, c'eſt qu'ils ne le prenoient pas pour le Meſſie & l'envoyé de Dieu, & que trop prévenus en faveur de la loi de Moyſe, ils rejettoient comme une loi ſuppoſée le nouvel Evangile qu'il leur annonçoit. Car, dit ſaint Paul, s'ils avoient été perſuadés qu'il leur parloit de la part de Dieu, & qu'il étoit Dieu lui-même, ils ne l'auroient pas crucifié. C'étoit opiniâtreté dans eux de ne pas écouter ſa parole, confirmée par tant de miracles, & leur ignorance étoit inexcuſable; mais enfin l'animoſité qu'ils témoignerent contre lui, étoit une ſuite naturelle de cette ignorance; & ils ne ſe portérent à de ſi cruels excès, que par un faux principe où ils penſoient être bien fondés. Si les hérétiques l'ont renoncé dans ſes principaux myſtères, & pour ne rien dire des autres, ſi les hérétiques de ces derniers ſiécles le renoncent dans le Sacrement de ſes Autels, & s'ils refuſent de l'y adorer, c'eſt qu'ils ne croient pas qu'il y ſoit réellement; ils ſe trompent, ils s'égarent, & ils ſont condamnables dans leur égarement, parce qu'ils s'obſtinent contre les témoi-

gnages les plus certains : mais après tout selon leur intention, ce n'eſt pas à lui directement qu'ils s'attaquent, & ils ne manqueroient pas de lui rendre tout l'honneur qu'il mérite, du moment qu'ils viendroient à ſe détromper & à s'appercevoir de l'illuſion où ils ſont engagés.

De-là il nous eſt aiſé de conclure, que de toutes les contradictions où l'on tombe à l'égard de ce Dieu Sauveur, il n'en eſt point de plus injurieuſe, ni par conſéquent de plus criminelle que la nôtre. Car en même tems que nous le renonçons, ſoit dans ſa vie & dans ſes exemples par une vie toute profane & toute mondaine, ſoit dans ſes ſouffrances & dans ſa croix par notre extrême délicateſſe & nos ſenſualités, ſoit dans ſon Evangile & dans ſa morale par des maximes & une conduite formellement oppoſées, ſoit dans ſon adorable ſacrement & le précieux ſacrifice de ſon corps & de ſon ſang par nos négligences & nos irrévérences, ſoit dans ſes diſciples & ſes ſectateurs par nos mépris & la malignité de nos jugemens, nous ſçavons néanmoins, ainſi que la foi nous l'enſeigne, que ſa vie & ſes exemples nous doivent ſervir de régle ; qu'il a ſouffert & qu'il eſt mort ſur la croix, pour nous inſpirer le détachement de nous-mêmes, & l'eſprit de patience & de mor-

ification ; que son Evangile est une parole de vérité, & que sa morale contient nos plus essentielles obligations ; qu'il est en personne dans son Sacrement, ou plutôt que ce divin Sacrement n'est autre chose que lui-même, vrai Dieu & vrai homme ; enfin que ses Disciples & ses Sectateurs sont ses Elûs, ses Favoris & qu'en s'attachant à lui ils ont pris le meilleur parti, & même le seul qu'il y ait à prendre. Or sçavoir tout cela, & cependant le renoncer en tout cela, n'est-ce pas le traitement le plus indigne & l'injure la plus outrageante ?

Voilà ce que nous ne pouvons assez méditer, & c'est à quoi saint Paul exhortoit les Hébreux de penser incessamment. *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversùs semetipsum contradictionem.* Heb. c. 2. Mes Freres, leur disoit ce grand Apôtre, pensez à celui qui a souffert de la part des pécheurs une telle contradiction. Il ne leur dit pas qu'ils pensent aux affronts & aux outrages que Jesus-Christ a reçus de la part des Juifs, ni à la violence du supplice dont ils le firent mourir, mais à la contradiction des pécheurs, parce que cette contradiction lui est mille fois plus sensible. Il ne leur dit pas seulement, Pensez-y ; mais, Pensez-y continuellement ; *Recogitate* : n'en perdez

jamais le souvenir, parce que ce souvenir bien imprimé dans vos esprits, y produira des fruits infaillibles de conversion. Occupons-nous sans cesse nous-mêmes de cette pensée, conservons-la, entretenons-la dans notre cœur : *Recogitate.* A force de nous représenter souvent le désordre d'une contradiction qui dément toute notre foi, nous en concevrons de l'horreur, nous nous humilierons en la présence de Jesus-Christ, nous lui dirons : Ah ! Seigneur, il n'est que trop vrai, & je suis obligé de le reconnoître à ma confusion, j'ai contredit votre Loi, j'ai contredit vos actions, je vous ai contredit en tout ce que vous avez voulu être pour moi ; & en vous contredisant de la sorte, je me suis contredit moi-même. Car il ne m'étoit pas possible d'être bien d'accord avec moi-même, tandis que j'étois en contradiction avec vous, & voilà ce qui a fait le trouble de mon ame. Si j'avois été tout-à-fait athée & sans religion, j'aurois eu du moins quelque sorte de paix dans les déréglemens de ma vie : mais ce reste de foi que je n'ai point perdu, joint au désordre de ma conduite, a fait naître dans mon esprit des contradictions qui m'ont jetté en de cruelles inquiétudes. Ainsi, Seigneur, ou je dois me conformer désormais à vous, ou il faut renoncer à mon propre

repos & à mon bonheur éternel. Car que puis-je attendre en contredisant & en renonçant l'auteur de mon salut, sinon d'en être à jamais renoncé moi-même & réprouvé ? Jesus-Christ renoncé par les mauvais Chrétiens, ç'a été le premier point : mais aussi les mauvais chrétiens renoncés par Jesus-Christ, c'est l'autre point dont nous devons être d'autant plus touchés, qu'il y a plus de quoi nous intéresser.

II. PARTIE.

QUoique Pierre ait renoncé Jesus-Christ, ce n'est pas dans le sens où je l'entends, une conséquence qu'il ait été renoncé de Jesus-Christ : pourquoi ? Parce que le repentir de cet Apôtre suivit immédiatement son péché, & le rétablit promptement dans la grace qu'il avoit perdue. Vous sçavez comment le Sauveur se tourna vers lui, & le regarda : *Et conversus Dominus respexit Petrum.* Vous sçavez quelle impression fit ce regard sur le cœur de ce Disciple infidéle. Pierre en fut pénétré : il se reconnut, il se retira à l'écart, il pleura amérement. Ses larmes effacerent le crime que sa bouche avoit commis, en reniant son maître, & bien-tôt sa douleur le remit auprès du Fils de Dieu dans l'heureux état, d'où l'avoit précipité une crainte immodérée : *Et egressus foràs, flevit amarè.* *Luc. c. 22.* *Ibid.*

Mais nous, mes Freres, si nous renonçó
Jesus-Christ, c'est souvent avec une obst
nation sans retour : nous demeurons dai
cette disposition criminelle, nous y vivon
nous y mourons, & voilà pourquoi je d
que nous sommes aussi renoncés de Jesu
Christ. Je m'explique, & suivez-moi, s
vous plaît.

C'est un secret de prédestination bie
surprenant, que Jesus-Christ, le Redemp
teur & le Sauveur du monde, doive être u
jour la ruine de plusieurs, & servir à leu
réprobation : mais c'est un autre secret en
core plus étonnant, que de tous les réprou
vés il n'y en ait point pour qui Jesus
Christ soit le sujet d'une plus grande ruin
& d'une plus grande damnation, que pou
les mauvais Chrétiens. Toutefois ces deu
secrets nous sont révélés par le Saint-Esprit
Car l'Evangile ne nous a pas seulemen
fait entendre que cet Homme-Dieu sera l
perte éternelle d'un grand nombre d'hom-
Luc. mes: *Positus est in ruinam multorum*; mais il
c. 2. a ajouté que ce seroit dans Israël, c'est-à-
dire, parmi le peuple de Dieu, parmi le peu
ple choisi de Dieu, parmi le peuple spécia-
lement aimé de Dieu, & favorisé de la con-
noissance de Dieu : *In Israël.* Or quel est ce
peuple? Le peuple chrétien, qui a succédé
au peuple Juif, & qui, selon saint Paul,

ient maintenant la place des vrais Israëlites. Pour mieux comprendre ceci, souvenons-nous d'une chose bien terrible qui doit arriver à la fin des siécles : c'est que le Fils de Dieu, après avoir été renoncé par les hommes, les renoncera à son tour dans le jugement dernier, & que ce renoncement de la part de Jesus-Christ sera justement leur ruine & comme le sceau de leur réprobation. De sorte que le renoncement doit être mutuel & réciproque. Quiconque aura renoncé Jesus-Christ, en sera renoncé; quiconque aura désavoué Jesus-Christ, en sera désavoué; quiconque aura, pour ainsi parler, réprouvé Jesus-Christ, en sera réprouvé. Sa parole y est expresse: *Qui negaverit me, negabo eum.* Dès le tems même que ce Dieu Sauveur étoit sur la terre, il a commencé à vérifier cet oracle. Qu'a fait J. C. dans le monde, demande l'Abbé Rupert? il a contredit & renoncé le monde: *Propterea exhibuit se mundo, ut contradiceret mundo.* Voilà son emploi & sa mission. Il a contredit & renoncé les sensualités du monde; il a contredit & renoncé l'orgueil du monde; il a contredit & renoncé les convoitises du monde; il a contredit & renoncé les vengeances, les perfidies, les injustices du monde; en un mot toute sa vie n'a été qu'une contradiction & un renoncement

Matth. c. 10.

Rupert.

perpétuel à l'égard du monde. Mais après tout, remarque saint Augustin, tous les arrêts qu'il prononçoit alors contre le monde, n'étoient que comminatoires. Ils sortoient de sa bouche & de son cœur, mais ils ne passoient pas outre. C'étoient des foudres qu'il faisoit seulement gronder contre les pécheurs, sans les faire encore éclater sur eux. Mais dans son dernier jugement, poursuit le même saint Docteur, il les renoncera pour les perdre, pour les détruire, pour les ruiner. Ce ne sera plus de simples menaces, ni de simples paroles mais ce sera l'accomplissement & l'exécution de toutes ses paroles & de toutes ses menaces. Et comme il n'est rien de plus formidable que ses menaces & que ses paroles, jugeons de-là combien à plus forte raison nous en devons craindre l'exécution & l'accomplissement. Autrefois David demandoit à Dieu qu'il le préservât des contradictions du peuple : *Eripies me de contradictionibus populi :* mais moi, mon Dieu je vous demande toute autre chose. Je n'appréhende point les contradictions ni les jugemens des hommes ; mais pour les vôtres, je les crains souverainement. Que les hommes s'attachent à condamner ma vie & toute ma conduite, peu m'importe, pourvû que je ne sois pas condamné de vous

Ps. 17.

Car que peuvent contre moi tous les peuples de la terre, si vous êtes pour moi, si vous vous déclarez pour moi, si vous vous joignez à moi? Mais du moment que vous viendrez, en me renonçant, à me rejetter, & à vous retirer de moi, me voilà perdu sans ressource, & frappé d'une malédiction éternelle: *Qui negaverit me, negabo eum.*

Cependant, à qui est-ce que ce renoncement de Jesus-Christ sera plus funeste? & de tous les impies que le Fils de Dieu, comme dit saint Paul, exterminera dans son jugement, qui sont ceux contre qui il s'élévera avec plus de rigueur? Ah! mes Freres, ce sont ceux qui auront été dans Israël, mais qui n'auront pas vécu en Israëlites; ceux qui ayant été éclairés de la Foi, ne se seront pas mis en peine de suivre ses lumiéres, & qui ayant connu Dieu, ne l'auront pas glorifié comme leur Dieu; ceux enfin que nous comprenons sous le terme de mauvais Chrétiens. La raison en est évidente, & la chose s'explique assez d'elle-même. Car il est juste, c'est la réflexion de Tertullien, que ceux qui auront été les plus rebelles à Jesus-Christ, sentent à proportion les plus rudes effets de ses vengeances. Il est de la droite équité, c'est la pensée de saint Chrysostome, que ceux qui lui

auront montré plus d'ingratitude, en r
çoivent auſſi de plus rigoureux châtimer
Et il eſt de l'ordre, conclut ſaint Bernar
que ceux qui auront eu part aux avantag
de ſa loi, ſoient jugés ſelon toute la ſévéri
de ſa loi. Or entre les réprouvés, il n'y
aura point à qui tout cela convienne pl
ſenſiblement, ni plus inconteſtablement
qu'aux mauvais chrétiens.

En effet, qu'appellons-nous mauva
chrétiens, ſinon des hommes rebelles p
profeſſion & par état au Sauveur du mo
de, & dont par conſéquent le Sauveur
monde doit ſe venger d'une maniére pl
éclatante? Souvenons-nous de la parabo
& de la figure dont ſe ſervit là-deſſus Jeſu
Chriſt même parlant aux Phariſiens. Il le
dit qu'il étoit la pierre angulaire ſur laquel
devoit porter tout l'édifice de notre ſalut
mais qu'ils l'avoient rebuté; & pour le
faire concevoir à quoi ils s'étoient expoſ
par leur obſtination, Quiconque, ajou
ta-t-il, ira heurter contre cette pierre
elle le briſera; & ſur qui que ce ſoit q
tombe cette pierre, elle l'écraſera. L
Phariſiens, au lieu de profiter d'un averti
ſement ſi ſalutaire, n'en devinrent que pl
animés contre ce divin Maître, & ſelo
l'expreſſion de l'Evangéliſte, leur reſſe
timent paſſa juſqu'à la fureur. Ne no
endurciſſo

endurciſſons pas de la ſorte, mais détournons par une ſainte pénitence & un prompt changement de vie, l'affreux malheur dont nous ſommes menacés. C'eſt à nous-mêmes que le Fils de Dieu prétendoit parler, auſſi-bien qu'aux Phariſiens. Il eſt pour nous-mêmes, comme pour eux, cette pierre myſtérieuſe, cette pierre fondamentale. Or Dieu nous déclare que ſi *jamais* elle vient à tomber ſur nous, nous en ſerons accablés; & d'ailleurs il eſt indubitable qu'elle y tombera, ſi nous continuons à faire de criminels efforts pour la rejetter. Combien y en a-t-il déja qu'elle a briſés? Combien de Grands de la terre? Combien de Potentats & de Monarques? Quand un Julien s'écrioit dans l'extrémité de ſon déſeſpoir: *Viciſti, Galilæe*; Tu as vaincu, Galiléen, ne confeſſoit-il pas qu'il ſuccomboit ſous le poids de la colere de ce Dieu vengeur, & que c'étoit ſon bras tout-puiſſant qui le frappoit? Combien de particuliers dans le Chriſtianiſme ont éprouvé le même ſort, ou ſont en danger de l'éprouver bien-tôt.

Car non-ſeulement ce ſont des rebelles à leur Sauveur, mais des ingrats, d'autant plus condamnables en qualité de Chrétiens, qu'ils ont été plus comblés de graces. Abus de ſe perſuader que Jeſus-

Chriſt dans le jugement qu'il fera de nous nous doive être plus favorable, parce que nous aurons eu plus de part à ſes bienfaits & à ſon amour. C'eſt pour cela même au contraire qu'il ſe rendra plus inflexible à notre égard. Que diſoit-il ; ces Villes de Betſaïde & de Corozaïn lorſqu'il lançoit contre elles ſes anathêmes, parce qu'elles étoient demeurées dans leur aveuglement, malgré ſes miracles Il leur reprochoit que ſi des Païens & des Idolâtres euſſent été témoins des mêmes merveilles, ils auroient pris le ſac & le cilice, pour faire pénitence ; & par-là même il leur annonçoit qu'elles ſeroient plus ſévérement punies que ces Idolâtres & ces Païens. Or qu'avoit fait Jeſus-Chriſt dans Betſaïde, qu'avoit-il fait dans Corozaïn, en comparaiſon de ce qu'il a fait dans nous & pour nous ? Il ne viſita qu'une fois Betſaïde ; & combien de fois nous a-t-il honorés de ſes viſites intérieures ? Il ne fit entendre qu'une fois ſa parole dans Corozaïn ; & ne l'avons-nous pas mille fois entendue ? Que répondra donc un Chrétien, quand Jeſus-Chriſt lui dira: Vois malheureux, & compte toutes les graces que tu as reçues de moi. Avec ces ſeules graces, j'aurois converti dans le paganiſme des nations entiéres, & tu n'en

is pas été meilleur. A quoi t'ont servi
:ant d'avis, tant d'instructions, tant de
:onnoissances, tant de bons sentimens,
:ant de moyens de salut ? Tout cela me
demande justice contre toi, & cette jus-
:ice sera mesurée selon ma miséricorde. Or
ma miséricorde pour toi n'a point eu de
bornes : apprends quelle justice tu dois at-
:endre.

Justice d'autant plus redoutable pour nous, qu'ayant vécu dans la Loi de Jesus-Christ, nous serons jugés selon la Loi de Jesus-Christ. Quel titre de condamnation, & quel sujet de frayeur ! Y avons-nous jamais fait une réflexion sérieuse ? Etre jugé selon la Loi la plus sainte, selon la Loi la plus pure, selon la Loi la plus irrépréhensible ! Tellement que cette Loi de Jesus-Christ, qui devoit être pour nous un fonds de mérite & un principe de vie, servira contre l'intention de Dieu & de Jesus-Christ même, à notre réprobation & à notre perte. Ce n'est pas au reste que la Loi de Jesus-Christ soit mauvaise en soi, ni que ce qui est bon en soi, puisse être mauvais en nous : mais, dit l'Apôtre, c'est que la concupiscence & nos passions, dont nous nous laissons dominer, s'élévent en nous contre cette loi, & qu'à l'occasion de cette loi qu'elles

nous font violer, elles nous deviennent de sources plus abondantes de péché.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nou ne pouvons prévenir avec trop de soin Ne sommes-nous donc Chrétiens, qu pour être un jour plus réprouvés ? Cett glorieuse qualité que nous portons, ne se ra-t-elle pour nous qu'un caractère de dam nation ? A qui nous en pourrons-nou prendre, & qui en pourrons-nous accu ser ? Sera-ce Dieu qui nous a donné ur Sauveur, & qui nous a aimés jusqu'à li vrer pour notre salut son Fils unique ! Sera-ce ce Sauveur que Dieu nous a don né, ce Fils unique du Pere ; lequel a bien voulu quitter le séjour de sa gloire, & ve nir sur la terrre, pour travailler à l'ouvra ge de notre Rédemption ? Reconnoissons que nous serons nous-mêmes les auteurs de notre ruine, & que nous ne pourrons l'imputer qu'à nous-mêmes. Dans le juste effroi dont nous devons être saisis, adres sons-nous à ce même Sauveur que nous avons tant de fois renoncé, & qui veut bien encore nous recevoir, malgré toutes nos infidélités. Ce n'est présentement qu'un Dieu de miséricorde : profitons de cette heureuse disposition, & ne laissons pas échapper un tems si favorable. Pleurons nos égaremens passés ; ce ne sera pas en

vain, si nos larmes sont accompagnées d'une sainte résolution pour l'avenir. Faisons à Jesus-Christ la même protestation que Pierre, mais faisons-la avec plus d'humilité, & par-là même avec plus d'efficace & plus de constance, que ce disciple présomptueux : *Etiam si oportuerit me mori, non te negabo.* Je suis un infidéle, Seigneur ; ou plutôt, je l'ai été, & ne le veux plus être. Vous êtes encore assez miséricordieux pour oublier toutes mes révoltes ; & c'est ce qui m'attache à vous pour jamais : *Non te negabo.* Non, Seigneur, quoi qu'il arrive, & quoi qu'il m'en puisse coûter, je ne vous renoncerai plus. Que dis-je ? & me suffit-il de ne vous plus renoncer ? Il faut desormais me déclarer ouvertement pour vous ; il faut pour la juste réparation de tant de scandales, & pour l'honneur de votre loi, la professer hautement, la pratiquer exactement, l'accomplir parfaitement & dans toute son étendue. Il le faut malgré toute considération humaine ; il le faut malgré tous les discours & tous les respects du monde : il le faut aux dépens de ma fortune, au péril de ma vie, au prix de mon sang : *Etiam si oportuerit me mori.* J'en serai bien payé, Seigneur, & bien récompensé, puisque vous me pro- *Matth. c. 26.*

mettez de me reconnoître devant vo
Pere, après que je vous aurai confe
devant les hommes, & de me mettre
poſſeſſion de votre Royaume, où no
conduiſe, &c.

EXHORTATION
SUR LE
SOUFFLET
DONNÉ
A JESUS-CHRIST
DEVANT LE GRAND-PRESTRE.

Hæc cùm dixiſſet, unus aſſiſtens miniſtrorum dedit alapam Jeſu, dicens : Sic reſpondes Pontifici ?

Jeſus ayant parlé de la ſorte, un des ſoldats qui étoit à ſon côté lui donna un ſoufflet, en diſant : Eſt-ce ainſi que vous répondez au Grand-Prêtre? En ſaint Jean, chap. 18.

QU'AVOIT donc répondu le Sauveur du monde, interrogé par le Grand-Prêtre ; & qu'avoit-il dit qui méritât une ſi prompte punition, & qui dût lui attirer un tel outrage? Anne lui demandoit compte

de sa doctrine ; & pour la justifier devan ce Pontife, il l'avoit renvoyé à ses dis ciples, & vouloit que sur ce point ils fus sent appellés en témoignage. Etoit-ce l son crime ? & falloit-il pour cela l'insul ter, & lui meurtrir le visage d'un soufflet ! Mais, Chrétiens, ne raisonnons point ic selon les loix de la justice : elles y son toutes violées ; & le moyen que le bon droit eût quelque part dans un jugement où la passion domine, & l'une des plus violentes passions, qui est l'envie ? Ce que nous devons uniquement considérer comme le sujet tout ensemble & de notre admiration & de notre imitation, c'est l'invincible constance du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter & de troubler l'homme le plus ferme & le plus maître de lui-même. Voilà ce qu'il avoit prévu, & sur quoi il s'étoit déja si clairement expliqué, quand il disoit par la bouche de son Prophète: *Faciem meam non averti ab increpantibus, & conspuentibus in me:* Je n'ai point détourné mon visage pour me mettte à couvert des coups de mes ennemis, & de toutes les extrémités où ils se portoient contre moi. Voilà par où il a prétendu nous former nous-mêmes aux injures, & nous apprendre comment nous les devons recevoir. Leçon, mes chers Audi-

Isaïe. c. 50.

teurs, si nécessaire dans le commerce de la vie! Recevoir les injures comme Jesus-Christ les a reçues, c'est-à-dire, les supporter, & même les agréer: les supporter, en les recevant avec patience; & même les agréer, en les recevant avec joie: les supporter, sans en poursuivre la vengeance & sans éclater; & même les agréer, sur-tout en certaines rencontres, jusqu'à s'y exposer & à les aimer. Que je m'estimerois heureux, si je pouvois bien aujourd'hui vous imprimer l'un & l'autre dans le cœur! C'est le dessein que je me propose, & tout le partage de cette exhortation.

QUELLE épreuve pour la patience de Jesus-Christ! un soufflet reçu, & reçu devant une nombreuse assemblée, & reçu comme un châtiment & une correction, & reçu de la main d'un soldat, d'un homme également mépriſable & par sa naissance & par sa condition! Car toutes ces circonstances sont remarquables, & prenez garde encore, s'il vous plaît. De qui s'agit-il, & de quoi s'agit-il? De qui, dis-je, s'agit-il? du Messie, de l'envoyé de Dieu, d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il? de l'outrage le plus sanglant, d'une injure qui parmi les hommes est une insulte, est une flétrissure, est un opprobre & une ignominie. Le I. PARTIE.

Sauveur du monde n'en pouvoit-il pas tirer une vengeance éclatante ? Ah ! Chrétiens, il n'a qu'à prononcer une parole, & le feu du Ciel descendra pour foudroyer cet audacieux qui l'a frappé ; il n'a qu'à prier son Pere, & son Pere, s'il est besoin, lui enverra des légions d'Anges pour le seconder ; il n'a qu'à mettre en œuvre sa propre vertu, & elle fera des miracles pour sa défense. Je dis plus : & non-seulement il est en pouvoir de venger sur l'heure un tel affront ; mais selon toute la raison il semble y être engagé, & le devoir. Car il est question de prévenir un scandale, ou de le réparer. On l'accuse d'avoir offensé le Pontife, & blessé le respect dû à cette suprême dignité. C'est pour cela qu'on s'éléve contre lui, & qu'on le maltraite. Le souffrira-t-il ? mais ce sera autoriser le reproche qu'on lui fait, mais ce sera en quelque sorte justifier le traitement indigne qu'il reçoit, mais ce sera laisser impunément répandre une tache sur sa sainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela est vrai, mes chers Auditeurs, & tout cela néanmoins ne le peut porter à se faire justice, pourquoi ? Parce que la justice qu'il se feroit, quoique juste & fondée sur le droit le plus certain, auroit toujours quelque couleur de ressentiment propre & de ven-

geance. Or il veut détruire dans le cœur des hommes & dans leur conduite tout reſſentiment & toute vengeance, & même toute couleur de reſſentiment & de vengeance.

Ce n'eſt pas que la vengeance ne lui appartienne: car en qualité de Dieu & de ſouverain Maître, il a dit, & il a pu dire: *Mihi vindicta.* Mais ſi elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or étant Homme & Dieu tout enſemble, il y avoit à craindre que ce qui viendroit de Dieu, ne fût imputé à l'homme; & parce qu'il étoit important que jamais l'homme n'entreprît de ſe venger, & qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-homme ne ſe venge pas lui-même. Il avoit fait un miracle dans le jardin en renverſant d'une parole les ſoldats envoyés pour ſe ſaiſir de ſa perſonne: mais il l'avoit fait avant qu'ils l'euſſent attaqué, & qu'ils euſſent porté les mains ſur lui; c'eſt-à-dire, dans un tems où l'on ne pouvoit regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainſi dire, ſans action. S'il faiſoit un nouveau miracle, il feroit redouter à ſes ennemis ſa toute-puiſſance; mais il aime mieux paroître foible, que de paroître agir avec aigreur & par paſſion. Si donc il *Rom.* c. 12.

répond à cet insolent qui l'outrage ; ce n'est point en s'élevant, ni en se récriant, mais avec une modestie & une douceur que rien n'altère. Si j'ai mal parlé, lui dit-il, faites voir en quoi : sinon, pourquoi me frappez-vous ? *Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo ; si autem benè, cur me cœdis ?* Voilà où il s'en tient, & toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause & ses intérêts, de rendre à l'injuste aggresseur qui l'offense, mal pour mal, & de réprimer son audace par une punition exemplaire; c'est ce qu'il ne fera pas, parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, quelque légitime d'ailleurs & quelque équitable qu'elle fût, pourroit être faussement interprétée & confondue avec une vengeance toute naturelle.

Joan. c. 13.

Ainsi, mes Freres, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, & fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même, & l'exterminer de la société des hommes. Or en matiére de vengeance, l'ombre & le corps sont presque inséparables ; & pour détruire le corps, qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la loi nouvelle, il avoit fait là-dessus son commandement, & il s'en étoit

déclaré dans ſes divines inſtructions: mais, dit S. Chryſoſtome, cela ne ſuffiſoit pas. Il falloit pourvoir à la sûreté de ce commandement, & mettre ce précepte à couvert de tous les ſtratagêmes & de toutes les ſubtilités dont la paſſion des hommes ſe ſert pour en éluder l'obligation & la pratique. Car il n'eſt pas croyable, ajoute ce S. Docteur, combien de ruſes & combien d'artifices l'amour-propre ſçait là-deſſus imaginer: tantôt nous perſuadant qu'on nous fait injure, lorſque ce n'eſt qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque choſe de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoiſonnant; tantôt pour colorer nos vengeances, nous les déguiſant ſous le maſque de zéle & d'équité, nous les propoſant comme permiſes, comme raiſonnables, comme ſaintes; nous fourniſſant des prétextes pour les exécuter, des autorités pour s'y conformer, mille adouciſſemens pour les pallier. Il étoit, dis-je, néceſſaire de renverſer tout cela: & parce que, pour le renverſer & l'anéantir, il étoit d'une égale importance d'ôter à l'homme ſur ce point la liberté de ſon raiſonnement; parce que, s'il y a choſe pernicieuſe & trompeuſe, c'eſt le raiſonnement d'un eſprit piqué & animé; parce qu'il n'y a que la paſſion alors qui raiſonne, & que

rien n'eſt plus faux, ni plus outré que le rai
ſonnement de la paſſion, il falloit que Dieu
ou que Jeſus-Chriſt Fils de Dieu, fortifiâ
ſa loi d'une conviction qui fût au-deſſus d
tout le raiſonnement humain. Or cette con
viction ſans réplique, pourſuit S. Chry
ſoſtome, c'eſt ſon exemple.

Oui, Chrétiens, c'eſt l'exemple de ce
ſoufflet qu'il laiſſe impuni, & dont il ne de
mande nulle réparation. Car s'il ne vouloit
pas lui-même tirer raiſon d'une injure ſi
publique & ſi atroce; s'il ne vouloit pas y
employer cette vertu ſouveraine, qui dans
un moment forme les tonnerres, & les lan
ce ſur la tête des criminels pour punir leurs
crimes, & leur faire ſentir la ſévérité de ſes
châtimens, du moins ne pouvoit-il pas s'a
dreſſer au Juge? ne pouvoit-il pas lui por
ter ſa plainte? ne pouvoit-il pas le prendre
à témoin, & de ſon innocence outragée,
& de la dignité même de ce Pontife, bleſ
ſée par un attentat, commis au pied de ſon
tribunal & ſous ſes yeux? Mais il aban
donne tous ſes droits, il oublie tous ſes
intérêts, il ſacrifie toute ſa gloire, & n'eſt
attentif qu'à nous donner un modéle ſen
ſible de la patience la plus héroïque & la
plus parfaite.

Exemple encore une fois ſi convaincant,
qu'il ne nous laiſſe nulle reſſource où nous

puissions nous retrancher. Car vous avez beau, mon cher Auditeur, raisonner & vous défendre : après l'exemple de Jesus-Christ, il faut se taire & céder. Il n'y a point d'autre régle à suivre que celle-là, point d'autre principe de morale. Principe d'une évidence entiére & absolue. Principe d'autant plus inconteſtable, qu'il est plus proportionné à nos connoissances & plus palpable. Principe selon lequel nous devons juger de tous les autres, auquel nous devons rapporter tous les autres, sur lequel nous devons rectifier tous les autres. Principe seul capable de réprimer tous les mouvemens & toutes les saillies du cœur le plus irrité & le plus emporté, pour peu que ce soit encore un cœur chrétien. En un mot, principe d'où suit nécessairement cette grande conséquence, exprimée dans l'Evangile, & marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleste qu'il est venu nous enseigner : *Ego autem dico vobis non resistere malo ; sed si quis percusserit in te dexteram, præbe illi & alteram.* Pour moi je vous dis de ne point repousser la violence par la violence ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche, c'est-à-dire, souffrez-le sans bruit, sans animosité, sans fiel. Si *Math. c. 5.*

Jesus-Christ eût seulement parlé de la sorte en Maître & en Docteur, ce seroit toujours une parole respectable pour nous, puisqu'elle seroit toujours pleine de sainteté & de sagesse: mais après tout, en la respectant, nous aurions pû dire que c'est une parole de sainteté bien sévère & d'une pratique bien dure, *Durus est hic sermo.* Ainsi s'expliquoient, quoique sur un autre sujet, les Capharnaïtes; & ainsi nous en serions-nous expliqué nous-mêmes. Le Fils de Dieu l'a prévû, & voici le remede qu'il y apporte. Hé bien, nous dit-il, s'il faut tempérer la dureté apparente de ma parole, je la tempérerai, je l'adoucirai, & par où? par mon exemple. Car je ne veux pas qu'elle devienne un scandale pour vous; & que cette parole qui est une parole de vie, vous donne lieu de me quitter, & de vous perdre en vous éloignant de moi. Est-il rien de plus outrageant qu'un soufflet? or je m'exposerai à cet outrage, & ma patience sera le tempérament & l'adoucissement de cette parole que vous trouvez si rigoureuse, & qui vous semble si impraticable.

En effet, Chrétiens, il est impossible de ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes, toute amère qu'elle paroît, quand on le voit l'accomplir lui-même avant

nous. Et ne me répondez point qu'il en a trop exigé de nous, lorſqu'il a voulu que ſon exemple nous ſervît de régle: comme ſi l'exemple de cet Homme-Dieu ne devoit pas être la régle de toute notre vie; comme s'il n'avoit pas prétendu réformer le monde, autant par la force de ſon exemple, que par l'efficace de ſa prédication; comme ſi ce n'étoit pas dans cette vûe qu'il s'eſt fait ſemblable à nous, & de même nature que nous; afin que nous puiſſions auſſi nous-mêmes nous conformer à lui, & que ſon exemple fît plus d'impreſſion ſur nous; comme ſi en particulier cet exemple d'un Dieu ſupportant la plus griéve offenſe, n'étoit pas le plus preſſant reproche & la plus haute condamnation de nos délicateſſes infinies, de nos ſenſibilités extrêmes ſur tout ce qui concerne le faux honneur du ſiécle, de nos impatiences & de nos vivacités que rien ne modère, que rien n'appaiſe, que rien ne peut ſatisfaire.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le déſordre où nous ſommes tombés, & qui croît tous les jours. Voilà ce que tous les Prédicateurs de l'Evangile, avec tout leur zéle & toute leur éloquence, n'ont pû corriger. Voilà de tous les vices le dernier dont nous travaillons à nous défaire,

& dont nous croyons devoir nous défaire. Il y a des ſages dans le monde, qui par raiſon & même par chriſtianiſme mènent une vie aſſez réglée : point d'intrigues ni d'habitudes criminelles; point d'excès, de débauches, de ſcandales ; bonne foi, droiture, fidélité en tout. Il y a des ames pieuſes & dévotes, qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques ſaintes, qui viſitent les Autels, qui écoutent la parole de Dieu, qui vacquent à l'oraiſon, qui fréquentent les Sacremens, qui exercent la charité envers les pauvres. Il y a des ames religieuſes qui vont encore plus loin, & qui en vûe de s'élever, & de parvenir à la plus ſublime perfection, ſe dépouillent de tous les biens de la terre, renoncent à tous les plaiſirs des ſens, ſe renferment dans le Cloître, & là paſſent leurs jours dans la pauvreté, dans l'obſcurité, dans la ſujettion & la dépendance, dans la pénitence & la mortification. Effets de la grace du Seigneur, qui ſe ſont perpétués juſques dans ces derniers ſiécles, & dont nous ne pouvons trop le bénir. Mais oſerai-je le dire ? Parmi ces ſages Chrétiens, parmi ces ames vertueuſes, ou faiſant profeſſion d'une piété particuliere, parmi ces ames parfaites, ou voulant l'être, & pour cela retirées dans les

Solitudes & dans les Monaſtères, à peine peut-être s'en trouvera-t-il un ſeul, qui ſçache diſſimuler une injure, qui ſçache l'oublier & la pardonner. On apprend tout le reſte, on ſe forme à tout le reſte, on s'exerce dans tout le reſte. On apprend à jeûner, on apprend à veiller, on apprend à prier, on apprend à méditer, on apprend à macérer ſa chair, & à la mortifier : mais le ſilence, mais la patience, mais la charité, mais la modération, l'empire ſur ſoi-même, & ſur les mouvemens de ſon cœur, dans les occaſions, & ſur les matiéres où l'on ſe croit offenſé ; c'eſt en toutes les conditions & en tous les états ce qu'on n'apprend preſque jamais, & ce qu'on ne veut pas même apprendre. On ſe fait un point de conduite & de ſageſſe de n'être pas ſi bon, ni ſi endurant ; on n'aime point à paſſer pour une perſonne que l'on puiſſe aiſément attaquer, & qui ne ſçache pas ſe défendre ; on s'applaudit au contraire de s'être rendu comme invulnérable, & d'avoir accoutumé les gens à nous craindre & à nous ménager ; on a là-deſſus mille raiſons de prudence, de bienſéance, de juſtice : mais raiſons, qui bien examinées & bien peſées, ſe réduiſent toutes à une ſeule, ſçavoir, qu'on ne veut rien ſouffrir.

Avec cela néanmoins on eſt déclaré pour la plus étroite morale, on demeure les heures entiéres aux pieds du Seigneur ; on eſt dans un quartier, dans une ſociété dans une maiſon un modéle de vertu ; on a des raviſſemens & des extaſes : c'eſt-à-dire, qu'on eſt comme ces montagnes dont parle l'Ecriture, qu'il ſuffit de toucher pour faire ſortir de leur ſein d'épaiſſes fumées, & des flammes ardentes : *Tange montes, & fumigabunt.* Ah ! ce ſont des montagnes que ces ames ſi pures & ſi ſaintes, ou prétendues telles. Ce ſont de hautes montagnes, des montagnes élevées preſque juſqu'au troiſiéme Ciel, par la ſublimité de leurs ſentimens & de leurs vûes. Mais allez tant ſoit peu heurter contre elles ; qu'il vous échappe une parole, un geſte, un air de mépris, une légére contradiction qui les choque, ce ſont alors des montagnes fumantes & toutes embraſées ; ou ſi elles ſe reſſerrent dans elles-mêmes, & ne produiſent rien au-dehors, c'eſt pour nourrir en ſecret un venin caché, qui agit lentement, mais pour n'agir enſuite & ſelon les rencontres que plus efficacement & que plus malignement. Ecueil fatal à l'innocence de tant d'ames, du reſte le plus irréprochables. Ecueil capable de les perdre, & de les perdre par tout, parce qu'on

Pſal. 143.

n'en eſt nulle part à couvert, & que c'eſt ſouvent dans les aſſemblées les plus réguliéres d'ailleurs, qu'il eſt plus à craindre.

Quoi qu'il en ſoit, mon cher Auditeur, & qui que vous ſoyez, j'en reviens à l'exemple que notre Myſtère nous préſente : c'eſt celui de Jeſus-Chriſt. Car ce que le Prophéte diſoit à Dieu, je ne ferai point difficulté de l'appliquer ici, & de vous le dire à vous-même : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* Vous êtes touché, mon cher Frere, de la maniére dont on a parlé de vous, dont on s'eſt comporté envers vous, & vous avez bien de la peine à modérer là-deſſus votre chagrin, & à le digérer. Mille conſidérations devroient vous retenir, & je pourrois les produire & les employer, pour adoucir l'amertume de votre cœur. Mais il ne m'en faut qu'une : enviſagez votre Chriſt ; voyez cette face reſpectable & adorable aux Anges mêmes, couverte d'un ſoufflet : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* C'eſt votre Chriſt, puiſque c'eſt pour vous qu'il a reçu l'onction divine : votre Chriſt, puiſque c'eſt à vous qu'il s'eſt donné, & pour vous qu'il s'eſt livré & immolé : *Chriſti tui.* Mais je dis plus : c'eſt votre Dieu. Or comparez perſonne à perſonne, injure à injure ; la perſonne ſacrée d'un Homme-Dieu, & la vôtre, *Pſal.* 83.

foible & vile créature ; un soufflet, & l'offense peut-être assez peu remarquable par elle-même, que vous relevez néanmoins avec tant de bruit, & dont vous vous plaignez avec tant d'exagération, & tant de chaleur. Il y va de votre honneur, dites-vous : mais votre honneur est-il plus précieux que celui du Fils de Dieu, & que celui de Dieu même. Il y va de votre intérêt, ajoutez-vous : mais votre intérêt est-il plus important que celui de toute la Religion intéressée dans l'injure faite à son Chef & à son divin Auteur ? On vous a traité indignement, & sans nul respect de votre rang, de votre nom, de votre naissance: mais l'indignité est-elle plus grande à votre égard qu'elle ne l'étoit à l'égard de la souveraine Majesté ? Imaginez tout ce qu'il vous plaira; l'exemple que je vous mets devant les yeux, aura toujours la même force : & quoi que vous puissiez alléguer, j'aurai toujours droit de vous répondre : *Respice in faciem Christi tui.* Oui, regardez-le, ce Christ, & apprenez de lui non-seulement à supporter les injures avec patience, mais avec joie, & même selon les conjonctures & les besoins, à vous y exposer, & à les aimer : c'est la seconde partie.

NON, Chrétiens, ce n'eſt point aſſez que l'exemple du Fils de Dieu faſſe mourir dans nos cœurs tout ſentiment de vengeance ; je prétends qu'il y doit produire quelque choſe encore de plus. Je prétends qu'il doit nous préparer aux affronts, aux mépris, à tout ce qu'il y a de plus ſenſible en matiére d'honneur : & pour vous mieux déclarer ma penſée, qu'eſt-ce dans le ſens où je l'entends, que de nous préparer à tout cela ? Eſt-ce nous mettre dans la diſpoſition d'endurer généreuſement tout cela ? c'eſt trop peu. D'accepter de la main de Dieu, & volontairement tout cela ? ce n'eſt point encore à quoi je me borne. D'agréer tout cela, de l'honorer, d'en faire gloire, & de le rechercher ? voilà le point où nous devons tendre, & que j'oſe ici vous propoſer comme un point eſſentiel & ſouvent indiſpenſable. On ne peut, ce ſemble, porter la perfection à un plus ſublime dégré : mais après tout, la loi chrétienne va juſques-là, & cette perfection qui nous paroît ſi relevée, eſt en je ne ſçai combien d'occaſions qui ſe préſentent tous les jours, un précepte évangélique & une obligation. Développons cet article important, & donnons-lui tout l'éclairciſſement néceſſaire, afin que vous

II. PARTIE.

le puissiez bien comprendre.

Ainsi, par exemple, pour être déterminé, comme je le dois être, à pardonner de bonne foi, & à m'interdire toute vengeance; pour être prêt en mille rencontres à soutenir la cause de Dieu, & à la défendre; pour m'opposer à des scandales que je vois naître à toute heure dans le commerce du monde, & que ma charge, que ma dignité, que mon ministère m'engage à réprimer, autant qu'il est en moi, & qu'il dépend de moi; pour me dégager de tant de considérations particuliéres, qui pourroient m'arrêter, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la Religion & de ses intérêts; en un mot, pour être dans une résolution inébranlable, quoi qu'il arrive, & quoi qu'on en puisse dire, de me comporter en Chrétien, & de n'en pas démentir une fois la glorieuse qualité: pour cela, dis-je, & pour bien d'autres devoirs dont le détail seroit infini, combien y a-t-il de contradictions, de chagrins, de retours fâcheux, de faux jugemens, de railleries, de médisances, de paroles aigres, de reproches, enfin d'outrages à essuyer? Or le moyen de n'en être point ébranlé, si l'on n'est dans la disposition de les aimer pour Dieu, de les agréer pour Dieu, de les honorer, de s'en glorifier pour Dieu?

Car

Car voilà comment la Foi que nous profeſſons, exige de nous les mêmes ſentimens que témoignoient les Apôtres lorſqu'on les calomnioit, qu'on les inſultoit dans les places publiques, & qu'ils ſe tenoient heureux d'endurer toutes ſortes d'opprobres pour le nom de Jeſus-Chriſt : *Ibant gaudentes à conſpectu concilii, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati.* *Act. c. 5.*

Il eſt vrai, Chrétiens, & je l'ai reconnu d'abord, que pour en venir là, il faut une vertu bien pure & bien généreuſe, & c'eſt néanmoins une vertu néceſſaire. Mais ſi la Religion nous impoſe une loi ſi difficile, & ſi contraire aux ſens & à la nature, elle a bien auſſi de quoi nous en faciliter la pratique; & ſans parler des autres motifs qu'elle nous fournit, en eſt-il un plus puiſſant & plus capable de nous conſoler dans les humiliations de la vie, & de nous animer, que le ſoufflet donné au Sauveur du monde, & malgré toute l'ignominie qui y étoit attachée, déſiré & recherché par cet Homme-Dieu ? Prenez garde en effet qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir : car il ne tenoit qu'à lui d'arrêter le bras ſacrilége de l'inſolent qui le frappa. Non-ſeulement il n'a point voulu ſe défendre de cet outrage; mais il l'a ſouhaité; mais il s'y eſt diſ-

posé ; mais il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardens, & comme ses délices. D'où vient que le Prophéte Jérémie parlant de ce divin Sauveur, & de ses souffrances, se servoit d'une expression bien propre & bien énergique, sçavoir, qu'il seroit rassasié d'opprobres, *Saturabitur opprobriis.* Une viande dont nous avons horreur, nous la rejettons ; ou si le besoin nous force d'en user, du moins n'en prenons-nous qu'autant qu'il suffit selon la nécessité présente, & rien davantage. Mais que ce soit une viande à notre goût, nous la mangeons avec appétit, & même avec avidité, jusqu'à nous en remplir, & nous en rassasier. Voilà comment notre adorable Maître s'est, pour ainsi dire, nourri de la confusion ; voilà comment il en a contenté sa faim, *Saturabitur.* Or ce qui a été la nourriture d'un Dieu & l'objet de ses désirs, pour procurer la gloire de son Pere, & le salut des hommes, ne doit-il pas nous devenir respectable, nous devenir vénérable, nous devenir aimable, par-tout où la même gloire & le même salut se trouvent intéressés ?

Lam. c. 3.

C'est pour cela que les Saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions & aux mépris du monde ; & que bien loin de s'en offenser, ils les regardoient comme des

faveurs. C'eſt pour cela que ſaint Paul, qui ſentoit autant que perſonne, & qui connoiſſoit le véritable honneur, puiſqu'il étoit d'un ſang noble & citoyen Romain, ſe faiſoit néanmoins, ainſi qu'il l'a hautement & ſi ſouvent déclaré, un plaiſir des affronts même les plus ſanglans : *Propter quod placeo mihi in contumeliis.* Il ne diſoit pas ſeulement, Je me conſole, je me réſigne, je me fortifie dans les outrages ; mais, Je m'y plais : pourquoi ? Parce que mon Sauveur les a ſanctifiés & me les a rendus précieux. C'eſt pour cela que David, tout Roi qu'il étoit, dans la ſeule vûe de ce Myſtère, je veux dire d'un Dieu ſi indignement & ſi violemment inſulté, au lieu de fuir les opprobres, les attendoit, les demandoit, les recevoit avec actions de graces & comme des bienfaits : *Improperium expectavit cor meum.* Sémëi, l'un de ſes ſujets, le chargeoit de malédictions & de reproches ; mais ce Prince en béniſſoit Dieu. Toute ſa Cour juſtement irritée, vouloit réprimer l'audace & la violence de cet emporté : mais ce Prince les retenoit. Laiſſez-le, leur diſoit-il ; c'eſt une humiliation que Dieu m'envoie : c'eſt un don de ſa main ; ne me l'enlevez pas. Qui pouvoit inſpirer à David un ſentiment ſi peu ordinaire dans un Roi, & mê-

2. *Cor.* c. 12.

Pſ. 68.

me ſi oppoſé à toutes les raiſons d'Etat ? Ah ! Chrétiens, rien autre choſe que la conſidération de ſon Dieu & de ſon Sauveur, qui ſe faiſoit déja connoître à lui par les lumiéres de l'eſprit prophétique, & qui en particulier lui révéloit toutes les ignominies de ſa paſſion. Il voyoit ce Dieu de gloire, cette ſouveraine Majeſté déshonorée par un ſoufflet ; & à ce ſpectacle, touché d'un ſaint zéle : Hé, Seigneur, s'écrioit-il, qui craindroit après cela toutes les injures du monde, & qui ne les ſouhaiteroit pas, puiſque vous les prenez pour vous-même, & que vous en faites les apanages de votre adorable Humanité ? Voilà pourquoi, mon Dieu, je les reçois non plus préciſément comme une épreuve de ma patience ; car je n'ai plus en quelque maniére beſoin de cette vertu ; mais comme l'accompliſſement des vœux de mon ame, qui les attend & qui y aſpire : *Improperium expectavit cor meum.* Prenez garde, Chrétiens, à la raiſon qu'il en apporte : elle contient en abrégé tout le précis de la doctrine évan-
Pſ. 68. gélique. *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt ſuper me.* C'eſt, mon Dieu, ajoutoit il, que tous les outrages qui vous ont été faits dans votre douloureuſe paſſion, ſont par avance retombés ſur moi. C'eſt que

j'y ai pensé attentivement, que je les ai considérés, & qu'en y pensant, qu'en les considérant, je les ai vivement ressentis moi-même. C'est qu'ils ont fait sur mon cœur une impression de grace, & que cette grace, que cette impression divine m'a porté à les aimer. Je ne dis pas seulement, (c'est S. Augustin qui développe ainsi les paroles de ce Prophéte Roi, dans l'exposition du Pseaume soixantiéme,) je ne dis pas seulement, Seigneur, à les aimer dans vous, mais dans moi. Car lors même que c'est à moi qu'on s'attaque, & que par-là les injures me deviennent personnelles, je les regarde néanmoins comme les vôtres, & les envisageant de cette sorte, comment ne les aimerois-je pas? Oui, Seigneur, ce sont les vôtres, puisque vous les avez fait passer de vous en moi, & qu'après les avoir éprouvées d'abord, vous les avez fait rejaillir sur moi : *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt super me.*

Il faut toujours convenir, mes chers Auditeurs, qu'il n'y a que la Religion, & que la Religion la plus sainte, qui puisse établir une ame dans une telle disposition, & ne nous en étonnons pas : car il n'y a que la Religion qui puisse nous faire rendre hommage aux opprobres d'un Homme-Dieu.

Il faut convenir que ce n'eſt ni la chair ni le ſang qui nous révéle ces grandes maximes & cette haute morale, mais le Pere qui eſt dans le Ciel, mais le Fils qui eſt deſcendu ſur la terre, mais le Saint-Eſprit qui réſide en nous. Il faut convenir que c'eſt-là comme le chef-d'œuvre de la grace toute-puiſſante du Seigneur. Mais perſuadons-nous bien encore une fois, & convaincons-nous fortement de cette vérité fondamentale, que ſans cela l'on ne peut avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent que ſans cela même on ne peut être véritablement Chrétien. C'eſt ce que toute l'Ecriture nous annonce, & ce que chacun de nous doit s'appliquer à lui-même. Car voilà le point ſur lequel je ne puis trop inſiſter, & que nous ne pouvons trop méditer : qu'il eſt impoſſible d'être chrétien, & même ſimplement chrétien, ſi l'on n'eſt préparé de cœur à toutes les injures, puiſqu'il y a mille occaſions dans la vie, où ſous peine de damnation on eſt obligé de s'y expoſer pour l'acquit de ſa conſcience & la ſûreté de ſon ſalut ; qu'il eſt impoſſible que nous y ſoyons ſincérement préparés & de cœur, tandis que nous en conſervons une averſion & une horreur volontaire ; & qu'il n'eſt pas enfin poſſible que nous n'en ayons toujours le même éloigne-

ment & la même horreur, à moins que nous n'en concevions la juſte eſtime qui leur eſt dûe, & que nous ne les aimions ſelon Dieu & en Dieu. Tout cela eſt d'une ſuite & d'une liaiſon néceſſaire, pourquoi? Parce que nous fuyons naturellement ce que nous n'aimons pas, & que nous n'aimons pas ce que nous n'eſtimons pas, & que nous ne pouvons eſtimer ce que nous jugeons vil & mépriſable. C'eſt donc par l'entendement qu'il faut commencer d'abord, afin de former enſuite dans le cœur les vrais ſentimens que Dieu exige de nous. Selon l'eſtime que nous ferons de tout ce qui s'appelle dans le monde injures & outrages, nous apprendrons plus ou moins à les révérer & à les agréer.

Mais, dites-vous, comment eſtimerons-nous, & comment aimerons-nous ce qui nous rabaiſſe dans l'opinion des hommes, ce qui nous humilie, ce qui nous perd d'honneur, ce qui paſſe dans la ſociété civile pour une tache & une flétriſſure? J'en conviens: tant que nous le regarderons en ſoi, & que nous ne porterons pas plus loin nos vûes, nous ne le trouverons jamais eſtimable: mais ce n'eſt point en ſoi que nous le devons conſidérer; c'eſt en Jeſus-Chriſt, & par rapport à Jeſus-Chriſt. Je veux dire, que nous le devons regarder comme une portion des

opprobres de Jesus-Christ, comme un état de ressemblance avec Jesus-Christ, comme une matiére de sacrifice à Jesus-Christ, & comme un sujet qu'il nous fournit de lui marquer notre attachement & notre constance. Or sous ce regard il n'y a rien de si outrageant & de si infamant selon l'esprit du siécle, qui ne nous devienne glorieux selon l'esprit de la Foi, & que nous n'embrassions comme un avantage pour nous & comme un bonheur.

Ceci néanmoins demande encore quelque explication, & cette doctrine que je vous prêche, est si fort au-dessus de l'homme, que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connoître, où dans la pratique elle doit s'étendre, & où elle peut se borner. Car à quoi se réduit ce langage si inconnu au monde, & que signifient ces expressions si nouvelles peut-être pour vous, & dont votre foiblesse est étonnée, estimer les injures, aimer les injures, se réjouir dans les injures, recevoir de bon gré les injures, & même avec plaisir? Je ne prétends pas vous faire entendre par-là qu'il soit absolument nécessaire d'étouffer toutes les répugnances que nous y avons. Je ne prétends pas que nous y devions être tout-à-fait insensibles, tellement qu'elles

ne nous cauſent nulle altération, même involontaire, nul de ces retours intérieurs, nulle de ces peines preſque inſéparables de notre humanité. Je ne prétends pas que nous y trouvions un goût qui flatte le cœur, & qui ſoit conforme aux inclinations de la chair. Je ſçai que les Saints ont été juſque-là ; qu'ils ont ſi bien réprimé dans eux & fait mourir la nature, que toutes les inſultes & tous les affronts n'étoient pas capables de troubler un moment la paix de leur ame ; qu'ils s'y étoient comme endurcis, ou pour mieux dire, qu'ils les goûtoient auſſi ſenſiblement, auſſi agréablement, auſſi délicieuſement, qu'un eſprit ambitieux goûte les vaines diſtinctions & les faux honneurs du ſiécle. Je le ſçai, & combien d'exemples en pourrois-je produire ? Mais je ne puis ignorer auſſi que ces vertus extraordinaires & ſinguliéres, que ces miracles de l'humilité chrétienne, ne ſont point d'une néceſſité indiſpenſable, & puiſque je m'en tiens ici à la néceſſité, je dis qu'eſtimer en chrétien les injures, les eſtimer, s'y complaire, c'eſt dans un eſprit de religion, malgré tous les raiſonnemens du monde & malgré toutes les révoltes des ſens, ſe croire heureux de participer aux ignominies du Fils de Dieu, ſur-tout lorſqu'il s'agit de la gloire de Dieu & de la défenſe de ſa loi ;

que c'eſt aimer mieux ſe voir mépriſé, ſe voir mocqué & raillé, ſe voir condamné & perſécuté pour la juſtice, que d'être élevé & applaudi en commettant l'iniquité ; que c'eſt être dans la réſolution, & dans une forte réſolution, de ne ſe départir jamais de la plus exacte vertu, ſoit par l'eſpérance d'un éclat mondain, ſoit par le dégout d'une vie cachée & d'une condition obſcure.

Ce n'eſt pas que le cœur ne ſoit alors bien combattu ; qu'il ne ſe trouve expoſé à de violentes agitations & à de grandes tentations ; que s'il s'écoutoit lui-même, il ne franchît bientôt toutes les barriéres qui l'arrêtent, ou qu'au moins il ne ſe laiſſât emporter aux reproches, aux dépits, aux ſaillies de la colère, & à toutes ſes vivacités. Ce n'eſt pas même qu'à des momens fâcheux & critiques, où toute ſa force ſemble l'abandonner, il ne tombe dans l'abattement, dans l'ennui, dans la déſolation & une défaillance preſque entiére : car voilà, quelque réſolu & quelque déterminé qu'il puiſſe être, ce que lui fait éprouver malgré lui la paſſion. Mais au milieu de ces ſentimens que la raiſon déſavoue & où la volonté n'a point de part, au milieu de ces aſſauts, une ame demeure toujours fixe & comme immobile dans les mêmes principes, qui ſont les principes évangé-

liques. Elle se dit toujours à elle-même, que c'est un bien & le souverain bien en cette vie, de pouvoir marquer à Dieu sa fidélité dans l'abjection. Elle se soutient par les paroles du Sauveur du monde à ses Apôtres : On vous accusera; on vous calomniera, on dira de vous toute sorte de mal ; mais pour cela ne vous relâchez point dans l'exercice de votre ministère, & ne vous affligez point, puisqu'au contraire vous devez vous en glorifier, & que vous en devez triompher de joie : *Gaudete & exultate.* Elle se nourrit de ces pensées si vraies & si consolantes, que la plus belle gloire d'un Chrétien est de faire à Dieu le sacrifice de toute propre gloire ; que si c'est le sacrifice le plus difficile, c'est aussi le plus méritoire pour l'éternité ; qu'une confusion soutenue pour une bonne cause & dans une vûe si sainte, est un fonds qui profite au centuple devant le Seigneur ; qu'on ne peut mieux lui témoigner que par-là son dévouement inviolable, & la préférence qu'on donne à son devoir par dessus toute autre considération : que s'il y a quelque amertume à ressentir d'abord, cette amertume se change bien-tôt dans une douceur solide, & quelquefois même très-sensible, dès qu'on vient à ouvrir les yeux de la foi, ou à prendre la balance du *Matth.* c. 5.

ſanctuaire, pour juger d'une injure qui nous eſt faite & de l'humiliation qui nous en reſte. Tout cela encore une fois & mille autres réflexions que fournit à une ame, non l'aveugle prudence du ſiècle, mais une ſageſſe toute divine, la raſsûrent, la fortifient, la ramènent de ſes premiers troubles & de ſes premiers mouvemens, la rétabliſſent dans le calme & lui font goûter la paix au milieu de ce qui excite tant de guerres & tant de diſſenſions parmi les hommes.

Dieu de ſa part ne lui manque pas, & autant que cette ame lui eſt fidelle, autant & plus encore ſe montre-t-il libéral envers elle. Il fait couler ſa grace avec abondance; & qu'y a-t-il de ſi déſagréable & de ſi rebutant, que cette grace ne puiſſe adoucir? avec l'onction de cette grace, on eſt en état, ſi j'oſe le dire, d'affronter, pour l'honneur de Dieu, pour la défenſe de l'Egliſe, pour le progrès de la Religion, pour la pratique & l'obſervation de ſes devoirs, tous les outrages & tous les opprobres. Plus il s'en préſente, plus on s'écrie avec le Pro-
Pſal. 118. phéte Royal : *Bonum mihi quia humiliaſti me*; ſoyez béni, Seigneur, d'avoir permis que je fuſſe ainſi humilié, puiſque je le ſuis pour vous. On ſe rend intérieurement & devant Dieu le même témoignage que ſe

rendoit le grand Apôtre, & l'on dit avec la même confiance que lui : *Maledicimur,& benedicimus ;* nous sommes chargés de malédictions, & nous ne croyons pas devoir autrement y répondre que par des bénédictions & des actions de graces. *Blasphemamur,& obsecramus* : on prononce contre nous mille blasphêmes, & nous ne faisons entendre au Ciel que des priéres en faveur de nos calomniateurs, & que des vœux. *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* : on nous regarde comme les derniers hommes du monde, & au lieu d'en concevoir de la peine, nous nous en félicitons nous-mêmes. Car nous sçavons pourquoi l'on nous traite de la sorte ; que c'est parce que nous sommes à Dieu, & que nous y voulons toujours être ; parce que nous ne voulons jamais sortir de l'obéissance qui est dûe aux commandemens de Dieu, ni nous détacher de sa loi ; parce que nous employons l'autorité que nous avons reçue de Dieu à maintenir le bon ordre & la régle, l'équité & le bon droit, & que nous n'avons là dessus ni ménagemens, ni égards ; parce que nous usons des talens que Dieu nous a donnés & du zéle que sa grace nous a inspiré, pour attaquer le vice, pour combattre l'erreur, pour démasquer le mensonge, & le détruire en le dévoilant. Or

1. Cor. c. 4.

Ibid.

Ibid.

être décrié pour cela, être pour cela noté dans le monde & marqué des plus noirs caractères, être exposé aux discours, aux satyres, aux jugemens les plus injurieux, aux traitemens les plus iniques & les plus outrés, voilà notre consolation, voilà en quelque maniére notre triomphe, voilà de quoi nous ne pouvons assez remercier le Seigneur qui nous éprouve, & sur quoi nous ne pouvons trop lui dire: *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* Ps. 89.

Plaise au Ciel, mes chers Auditeurs, que vous soyez animés de cet esprit. S'il ne vous porte pas jusqu'à vous réjouir dans les injures, du moins vous affermira-t-il contre une foiblesse bien ordinaire dans le Christianisme; je veux dire, contre ce respect humain qui arrête tant de bonnes œuvres, & qui cause tant de désordres & tant de maux. Parce qu'on craint une parole, une raillerie, on néglige tous les jours ses obligations les plus essentielles, & souvent même on se laisse entraîner au crime & à des déréglemens dont on a d'ailleurs horreur. On n'a pas la force de surmonter je ne sçai quelle honte, & peut-être en avez-vous mille fois éprouvé les pernicieux effets. Mais voulons-nous nous affranchir de cette servitude, suivons le conseil de

l'Apôtre, par où je finis, & revenons-en toujours à l'exemple de notre Sauveur : *Aſpicientes in authorem fidei & conſummatorem Jeſum.* Attachons ſans ceſſe nos regards ſur ce Maître adorable, l'auteur & le conſommateur de notre foi. Il en eſt l'auteur par ſa ſageſſe, & le conſommateur par ſon amour. Il en eſt l'auteur par ſa doctrine toute ſainte ; & le conſommateur par ſes exemples tout divins. Il n'a point voulu ſéparer ces deux qualités, ni être l'auteur de notre foi ſans en être le conſommateur : non-ſeulement afin qu'il ne nous vînt pas en penſée, qu'il lui avoit été bien facile d'en ordonner ainſi, & d'établir des régles pour les faire garder aux autres ſans les obſerver lui-même ; mais ſur-tout parce que la qualité de conſommateur lui a paru auſſi glorieuſe & auſſi digne de lui, que celle d'auteur. De ſorte qu'il n'a pas cru devoir nous la laiſſer ; mais qu'il l'a priſe par droit de préférence : voulant bien que nous fuſſions les obſervateurs & les ſectateurs de cette foi, mais ſe réſervant la gloire d'en être le conſommateur. Or en quoi particuliérement, & par où l'a-t-il conſommée ? ſaint Paul nous l'apprend & nous le marque en termes exprès : *Qui propoſito ſibi gaudio, ſuſtinuit crucem confuſione contemptâ.* C'a été en mépriſant la

Heb. c. 12.

Ibid.

confusion, en s'élevant au-dessus, & en la portant avec un courage & une constance inébranlable. Mais oserois-je, grand Apôtre, ajouter quelque chose à cette parole, & ne pourrois-je pas dire sans en altérer le sens, que ce n'a pas même seulement été par le mépris de la confusion, mais par l'amour de la confusion ? De-là je ne dois pas espérer d'avoir jamais une foi bien ferme, ni une piété bien solide, tant que je me laisserai dominer par le respect du monde, & par la crainte qu'il ne parle de moi, qu'il ne se tourne contre moi, qu'il ne lance ses traits sur moi. Mais du moment que je me serai dégagé de cet esclavage, du moment que je ne rougirai point de mon Dieu & de mon devoir, c'est alors que je commencerai à être chrétien, & que marchant, s'il le faut, par la voie de la confusion selon les fausses idées des hommes, je parviendrai à la vraie gloire, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, &c.

TABLE
DES
EXHORTATIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME,
AVEC
l'Abrégé de chaque Exhortation.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége; & le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur la Charité envers les Pauvres. *Page* 3.

DIVISION. La corruption du siécle, selon saint Bernard, vient sur-tout de trois sources, qui sont l'orgueil des richesses, les attraits d'une vie sensuelle, & la dissipation des affaires humaines. Or point de meilleur préservatif contre ces trois écueils, que les œuvres de la charité chrétienne. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité, de l'orgueil des richesses, 1. partie; notre pureté, des attraits d'une vie sensuelle, 2. partie; notre piété, de la dissipation des affaires humaines, 3. partie p. 3. 5.

I. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richeſſes. Car ſi le riche a du bien, il doit, en vertu de l'obligation de l'aumône & des œuvres de charité, ſe dire à lui-même, que ce bien n'eſt point proprement à lui, qu'il ne l'a que par commiſſion, & qu'il en eſt comptable à Dieu & aux pauvres: à Dieu dont il l'a reçu; aux pauvres pour qui il l'a reçu. pag. 5. 9. De-là il s'enſuit qu'il ne doit ſe conſidérer que comme le tuteur des pauvres, & comme ayant été établi de Dieu pour les ſervir. p. 9. 11. Servir les pauvres, miniſtère honorable, puiſque c'eſt ſervir Jeſus-Chriſt même; mais du reſte, miniſtère bien capable de rabattre les enflures de notre cœur, & les hauteurs de notre eſprit. Exemples de ſaint Louis & des deux ſaintes Eliſabeth. p. 11. 13.

II. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre pureté des attraits d'une vie ſenſuelle. La raiſon eſt, que la pratique des œuvres de la charité nous engage à voir les pauvres, & à être témoins de leurs misères. Or cette vûe eſt le remede le plus prompt & le plus sûr contre l'amour de nous-mêmes & les ſenſualités du ſiècle. p. 14. 17. De-là l'on apprend à s'occuper moins de ſa perſonne, à retrancher les excès dans les ornemens mondains & dans les repas, à ſouffrir dans les occaſions, enfin à ſoutenir les auſtérités de la pénitence. p. 17. 23.

III. Partie. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre piété de la diſſipation des affaires humaines. Une vie agiſſante eſt à craindre par la diſſipation où elle jette: non pas néanmoins qu'elle ſoit pour cela condamnable. Il y a des ſoins dans la vie, & des ſoins humains, dont on eſt obligé de ſe charger: mais le moyen d'en éviter la diſſipation, & d'y entretenir ſa piété, c'eſt d'y joindre les œuvres de

charité. p. 23. 27. Car ces œuvres de charité étant plus communément pratiquées avec une intention sainte & en vûe de Dieu, elles inspirent la dévotion, elles la nouriſſent, ou elles la rallument lorſqu'elle commence à s'éteindre. p. 27. 33.

Autre Exhortation sur la Charité envers les Pauvres. *Page* 34.

DIVISION. *Le bon grain, c'eſt la parole de Dieu;* Ce bon grain, cette parole de Dieu ſe diſpenſe encore à certains jours dans les aſſemblées de charité & dans les exhortations que les prédicateurs, figurés par le laboureur de l'Evangile, y font en faveur des pauvres. Mais d'où vient qu'on en retire ſi peu de fruit? c'eſt ce qu'il faut préſentement examiner. Dans les différentes qualités de la bonne & de la mauvaiſe terre où le grain eſt jetté, nous pourrons reconnoître les divers caractères des perſonnes qui aſſiſtent aux aſſemblées de charité, & aux Exhortations qu'on y fait; & de-là nous apprendrons pourquoi les pauvres retirent ſi peu d'avantage de tant de diſcours. Point d'autre partage de cet entretien. p. 34. 38.

I. Le laboureur alla ſemer ſon grain. C'étoit de bon grain; mais d'abord une partie de cette ſemence tomba près du chemin: les paſſans la foulerent aux pieds, & les oiſeaux la mangerent. Qu'eſt-ce que ce grand chemin ouvert à tout le monde? Ce ſont des ames volages & diſſipées, qui apportent aux aſſemblées de charité un eſprit diſtrait & ſans arrêt. Tout ce qu'on leur dit en faveur des pauvres, ne fait nulle impreſſion ſur leur cœur. Elles n'en profitent, ni pour la réformation de leur vie, ni pour le ſoulagement des pauvres. p. 38. 42. A cette diſſipation, que doivent-elles oppoſer? le remède d'une ſérieuſe réflexion. p. 42. 45.

II. Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Image de ces ames dures que rien ne peut émouvoir. On a beau leur représenter les besoins des pauvres : elles y sont insensibles. S'agit-il d'elles-mêmes ? elles sont délicates jusqu'à l'excès. S'agit-il d'autrui ? elles n'y prennent aucune part. p. 45. 48. Caractère de dureté dont nous avons un exemple dans le mauvais riche, & que Dieu punit très-sévérement. p. 48. 51.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ces épines, selon l'explication même de Jesus-Christ, ce sont les passions du siécle ; & ces passions, suivant la pensée du même Sauveur, se réduisent à trois espéces : savoir, l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'amasser les biens de la terre, & l'attachement aux plaisirs de la vie. Trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu : trois sortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. p. 51. 55. Sur cela trois avis : 1. point de soin plus essentiel, que celui de satisfaire aux devoirs de la charité : 2. la charité est récompensée par les trésors du Ciel, & même par les biens de ce monde : 3. de tous les plaisirs, le plus doux doit être de soulager les affligés. p. 55. 58.

IV. Il y eut une bonne terre où le grain tomba & où il profita ; & il y a des ames où la parole de Dieu opère & produit des œuvres de charité : mais avec cette différence marquée dans la parabole de l'Evangile, qui est qu'elles rendent, les unes trente, les autres soixante, & d'autres cent pour un. C'est-à-dire, que les unes se bornent précisément au précepte de l'aumône ; que les autres ajoutent aux aumônes d'obligation des aumônes de surérogation, & que d'autres enfin vont jusques à une espéce de profusion. p. 58. 61. Or de quel nombre sommes-nous ? c'est ce que nous devons sérieusement examiner devant Dieu, qui lui-

même nous en fera rendre un compte exact. p. 61, 64.

Exhortation sur la Charité envers les Prisonniers. *Page 65.*

DIVISION. Assister les prisonniers : c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela ? parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a donné l'exemple, 1. partie ; parce que c'est Jesus-Christ qui nous en a fait le commandement, 2. partie ; parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification & de salut, 3. partie. p. 65. 66.

I. PARTIE. C'est Jesus-Christ qui nous en a donné l'exemple, & où ? dans tous les mysteres de sa vie. Dans son incarnation, il est descen du sur la terre pour sauver des esclaves. Dans sa prédication, il est venu nous annnoncer notre liberté. Dans sa passion, il a versé son sang pour nous racheter. Dans sa résurrection, il est allé visiter des captifs qui l'attendoient & qui soupiroient après lui. Dans son ascension, il a emmené avec lui cette troupe d'Elûs qu'il avoit tirés des Limbes, & les a mis en possession de sa gloire. p. 67. 71. Récapitulation & application de tous ces exemples, p. 71. 78.

II. PARTIE. C'est Jesus-Christ qui nous en a fait le commandement : car c'est lui qui nous a fait le commandement de la charité, & de cette charité particuliére. D'où vient que dans l'arrêt qu'il prononcera un jour contre les réprouvés, il marquera ce point : *J'étois en prison, & vous ne m'avez pas visité.* p. 78. 83. Il est vrai que cette obligation est enfermée dans le précepte général de l'aumône : mais ce précepte de l'aumône est fondé sur les besoins & les misères du prochain. Par

conſéquent où les misères ſont plus grandes, l'obligation eſt plus étroite: or y a-t-il une misère pareille à celle des priſonniers? p. 83. 89.

III. PARTIE. C'eſt en ſoi un des moyens les plus efficaces de ſanctification & de ſalut. Outre le mérite de la charité & les bénédictions qu'elle attire de la part du Ciel, pour peu qu'on faſſe de réflexions aux objets qu'on a devant les yeux en viſitant les priſons, on apprend à craindre Dieu, à redouter ſa juſtice & ſes jugemens, à expier le péché qui en eſt le ſujet, & à s'en préſerver. p. 89. 97.

Exhortation ſur la Charité envers les Orphelins. *Page 98.*

DIVISION. *La religion pure & ſans tache aux yeux de Dieu notre pere, eſt de viſiter les orphelins dans leur affliction.* Point de paroles plus propres à exciter tout notre zéle en faveur des pauvres orphelins. Toute cette exhortation ne doit être, ſans autre partage, qu'une expoſition ſuivie de ces paroles de ſaint Jacques. p. 98. 100.

I. *La religion.* La charité commune envers les pauvres eſt ſans contredit une partie eſſentielle de la religion, puiſque c'eſt un devoir que la religion nous recommande, & ſur lequel nous ſerons jugés de Dieu: mais cela eſt ſur-tout vrai de la charité particuliere envers les pauvres orphelins, puiſqu'il n'y a qu'un eſprit de religion qui nous porte à en prendre ſoin. p. 100. 104.

II. *La religion pure & ſans tache.* Car la vraie religion doit glorifier Dieu & édifier le prochain. Or eſt-ce glorifier Dieu que d'abandonner ces pauvres enfans? N'eſt-ce pas renverſer l'ordre de ſa providence? Et de quelle édification peuvent être pour le prochain toutes les œuvres de piété

que nous pratiquons d'ailleurs, si nous manquons à ce devoir important? p. 104. 106.

III. *La religion pure & sans tache aux yeux de Dieu notre Pere.* Dieu est le Pere des Pauvres, & spécialement des orphelins. Donc la vraie religion doit engager toute ame chrétienne à aimer singuliérement les orphelins & à les soutenir. p. 106. 107.

IV. *La religion pure & sans tache est de visiter les orphelins.* Pourquoi les orphelins? parce que l'orphelin est de tous les pauvres le plus destitué de secours & de moyens. Aussi Dieu avoit-il ordonné dans l'ancienne loi que chaque famille adoptât un orphelin, & qu'il fût traité comme les autres enfans. Il vouloit de plus qu'une partie des dixmes fût affectée aux orphelins, & que les juges leur rendissent la justice préférablement à tout autre. p. 108. 110.

V. *La Religion est de visiter les orphelins dans leur affliction.* En quel état se trouve cette maison destinée à les recueillir? & que n'y souffrent-ils point? Leur sang demandera justice à Dieu contre ceux qui les auront délaissés. p. 111. 116.

Exhortation sur la Charité envers les Nouveaux Catholiques. *Page* 117.

DIVISION. Tant de nouveaux catholiques & tant d'autres disposés à le devenir, ce sont nos freres, dont la providence nous a chargés, & que nous devons assister. Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, 1. partie. Et il faut encore plus pourvoir à leur salut éternel, 2. partie. p. 117. 119.

I. PARTIE. Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité. Sans cela ils doivent tomber dans une ex-

trême misère. Car ils n'ont plus les secours qu'ils avoient dans l'Eglise protestante, & qui les faisoient subsister. Si donc ils ne reçoivent encore de nous aucune assistance, où en seront-ils? Quelle honte sera-ce pour le service de Dieu & pour son Eglise? p. 119. 126. Leur nombre est trop grand, dit-on: mais le peut-il être trop? Il n'est trop grand que parce que plusieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer. On ne peut non plus s'excuser sur le malheur des tems, & il n'y a qu'à se consulter soi-même de bonne foi, pour découvrir l'illusion de ce prétexte. p. 126. 128.

II. PARTIE. Il faut pourvoir à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi & en achevant leur conversion qui n'est encore qu'imparfaite & qu'ébauchée. Il s'agit pour cela de gagner leur esprit & leur cœur; leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les y affectionnant & la leur faisant aimer. Or jamais nous ne leur ferons mieux connoître la vérité de notre religion, que par la charité qui s'y pratique & dont ils ressentiront les effets; ni jamais nous ne les affectionnerons plus à cette même religion, que par le zéle que nous témoignerons pour leur soulagement. p. 128. 133. De-là concluons que nous y sommes obligés: car si nous devons assister nos freres dans les besoins du corps, à plus forte raison le devons-nous dans les besoins de l'ame. p. 133. 137.

Exhortation

Exhortation sur la Charité envers un Séminaire. *Page* 138.

DIVISION. *Marie-Magdeleine prit une livre d'huile de senteur, d'un nard excellent & de grand prix, & elle en arrosa les pieds de Jesus.* Ce que fit Magdeleine pour Jesus-Christ, c'est ce que nous devons faire pour ses Ministres assemblés dans cette maison, en répandant sur eux nos charités. Notre charité aura ces trois avantages: qu'elle sera d'un plus grand mérite auprès de Jesus-Christ, que l'action même de Magdeleine, 1. partie; qu'elle sera d'une utilité si évidente, qu'il n'y aura point d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver, 2. partie; que le fruit s'en répandra dans toute l'Eglise, 3. partie. p. 138. 140.

I. PARTIE. Charité d'un plus grand mérite auprès de Jesus-Christ que l'action même de Magdeleine. L'action de Magdeleine ne fut que l'ombre, que la figure de l'aumône & de la charité chrétienne. Or la seule figure ayant été d'un si grand mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même & de l'effet? 140. 144. Magdeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jesus-Christ: elle le répandit encore sur sa tête. Image de ce que nous faisons en assistant les ministres de l'Eglise. Les autres pauvres sont comme les pieds de Jesus-Christ; mais ceux-ci en sont comme la tête. On a du zéle pour l'ornement des Autels: les tabernacles & les autels vivans du Dieu de gloire, ce sont ses Prêtres. p. 144. 150.

II. PARTIE. Charité d'une utilité si évidente, qu'il ne peut y avoir d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver. On juge de l'utilité d'une entreprise par la fin & par les moyens. Or la fin qu'on

se propose ici, c'est la sanctification de l'Eglise, & le moyen qu'on y veut employer, c'est de former de dignes ministres & d'habiles ouvriers dans la vigne du Seigneur. p. 150. 156. Il y en a assez d'autres : mais d'habiles, de zélés, de laborieux, il y en a peu; & c'est pour en élever qu'on travaille à l'établissement de ce séminaire, qui ne peut être fondé que sur les libéralités des fidéles. p. 156. 159.

III. PARTIE. Charité dont le fruit se répandra par-tout. De cette maison sortiront des troupes entiéres de prédicateurs, de directeurs, de docteurs vertueux & sçavans, qui se distribueront dans toute la France, & y porteront la parole du salut & la bonne odeur de Jesus-Christ. p. 159. 164. Il ne faut point dire qu'on a d'autres pauvres à assister: si l'on veut bien mesurer ses charités, on trouvera de quoi pourvoir aux uns & aux autres. p. 164. 167. Il ne faut point ajouter qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses: ce sont des séminaires particuliers, mais celui-ci est comme un séminaire général. Si notre foi nous est chere, nous ne manquerons aucune occasion de l'étendre & de lui soumettre les cœurs. p. 167. 169.

Autre Exhortation sur la Charité envers un Séminaire. *Page* 170.

DIVISION. *Le zéle de votre maison me dévore.* Nous pouvons regarder ce séminaire comme la maison de Dieu, & nous devons être animés du même zéle que le Prophéte. Dans cette maison de Dieu nous avons deux choses à considérer: qui sont ceux que nous devons assister, 1. partie; & pourquoi nous les devons assister 2. partie. p. 170. 171.

I. PARTIE. Qui sont ceux que nous devons assister? Ce sont de véritables pauvres, ce sont de

saintspauvres, ce sont des pauvres qui ont choisi Jesus-Christ en embrassant l'état ecclésiastique, & que Jesus-Christ a choisis en les y appellant. p. 171. 178. Ce sont de pauvres étrangers, bannis de leur patrie en haine de leur religion. Ce sont des pauvres envers qui nous pratiquerons tout à la fois, l'aumône corporelle en contribuant à leur subsistance; & l'aumône spirituelle, en les affermissant dans leur attachement à la vraie foi, & en leur associant de zélés ouvriers qui les secondent. p. 178. 181. Enfin ce sont des pauvres qui par leurs priéres nous rendront au centuple de ce qu'ils auront reçu de nous. En est-il donc qui méritent plus nos soins & notre assistance? p. 181. 186.

II. Partie. Pourquoi particuliérement les devons-nous assister? Parce qu'ils sont destinés à combattre l'erreur, & à maintenir, autant qu'il leur sera possible, la religion dans les Royaumes hérétiques, où l'Eglise est persécutée & opprimée. Avant que d'agir, il faut qu'ils se disposent & qu'ils se forment. Voilà pourquoi on les retire dans ce séminaire, établi selon l'idée du concile de Trente: mais de quoi y seront-ils entretenus, si les charités viennent à leur manquer? C'est donc à nous qu'ils s'adressent comme l'Ange de la Macédoine s'adressa à saint Paul. p. 186. 193. La charité, dit-on, ne peut pas fournir à tout. Faux prétexte: on trouve bien de quoi fournir à tant de dépenses inutiles. Ayons plus de foi & plus de confiance en Dieu. Mais, ajoute-t-on, il faudroit pour cela se retrancher bien des choses: hé bien, peut-on se les retrancher pour une œuvre plus importante? p. 193. 196.

Exhortation sur l'Observation des Régles. *Page 199.*

DIVISION. Dans la profession religieuse nous ne pouvons sans l'observation de nos régles conserver la paix, ni avec Dieu, 1. partie; ni avec nous-mêmes, 2. partie; ni avec le prochain, 3. partie. p. 199. 201.

I. PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons sans l'observation de nos régles conserver la paix avec Dieu. Qu'est-ce que la régle qui nous est prescrite dans la religion? C'est une volonté spéciale de Dieu par rapport à nous & pour nous. Quand donc je m'attache à observer cette régle, je m'unis de volonté avec Dieu, & dès-là je suis en paix avec lui. Mais par un effet tout contraire, quand je désobéis à ma régle, je me sépare en quelque sorte de Dieu, & par conséquent je romps la paix entre lui & moi. p. 201. 207. Si je ne la romps pas absolument, cette paix, parce que la transgression de ma régle ne va pas jusqu'au péché mortel; du moins je la trouble, & j'arrête ainsi le cours des communications & des graces de Dieu. p. 207. 210. Mais, dira-t-on, la transgression de la régle n'est pas même une offense de Dieu vénielle: à quoi je réponds que l'infraction de la régle peut n'être pas un péché prise en elle-même, & l'être dans ses circonstances. Quoi qu'il en soit, il suffit que ce soit une imperfection, pour m'empêcher d'avoir avec Dieu une union aussi étroite que je dois la souhaiter. p. 211. 213.

II. PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons sans l'observation de nos régles conserver la paix avec nous-mêmes. La raison est que nous avons alors dans nous-mêmes deux esprits tout opposés qui se combattent sans cesse, sçavoir,

l'esprit de la régle & l'esprit de la liberté : l'esprit de la régle qui nous inspire la soumission, & l'esprit de la liberté qui nous porte à l'indépendance. Or dans cette contrariété, comment une ame religieuse aura-t-elle la paix ? Quelles douceurs goûtera-t-elle ? Les douceurs du monde lui sont interdites, & elle se prive des douceurs de la religion. p. 213. 221. Aussi l'expérience nous apprend-elle, que des personnes religieuses qui se trouvent mal-contentes dans leur état, la plûpart ne le sont, que parce qu'elles ne rempliſſent pas assez fidélement leurs devoirs. p. 221. 225.

III. PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons sans l'observation de nos régles conserver la paix avec le prochain, c'est-à-dire, avec nos supérieurs & avec nos freres. Qu'est-ce dans une communauté religieuse que le supérieur ? C'est le protecteur & le tuteur de la régle. Le moyen donc de la violer, & d'être en paix avec lui ? Il est obligé d'agir contre les transgresseurs, & d'en venir à des punitions. Ces punitions aigrissent les esprits, & de-là les mécontentemens mutuels & les divisions. Une sainte régularité entretiendroit entre le chef & les membres une parfaite intelligence. p. 225. 231. La paix même ne peut longtems subsister entre les inférieurs & les particuliers qui composent une maison, dès que la régle n'y est pas gardée. Il n'y a plus d'ordre alors ; & sans l'ordre, tout est en trouble. Vérité qui n'est confirmée que par trop d'exemples. p. 231. 235.

Exhortation sur le Renouvellement des vœux de Religion. *Page* 236.

DIVISION. Quatre choses à considérer : sçavoir, comment le renouvellement des vœux ho-

nore Dieu ; comment il nous ſanctifie nous-mêmes ; comment Jeſus-Chriſt, ſur-tout préſent aux yeux des perſonnes qui le font, a ſpécialement droit de l'exiger d'elles ; & comment enfin elles n'ont jamais été mieux diſpoſées à le faire dignement. p. 236. 238.

I. Le renouvellement des vœux honore Dieu. Car renouveller ſes vœux, c'eſt ratifier le premier ſacrifice qu'on a fait de ſoi-même à Dieu, & donner à connoître combien le joug du Seigneur eſt doux ; combien Dieu eſt un bon maître, un maître fidéle dans ſes promeſſes & magnifique dans ſes récompenſes, un maître digne de nos ſervices, puiſqu'après une longue épreuve on veut bien tout de nouveau ſe dévouer à lui. p. 238. 243.

II. Le renouvellement des vœux nous ſanctifie nous-mêmes. En effet, de la maniére dont on le pratique, il entretient dans les eſprits & dans les cœurs un ſouvenir ſalutaire des obligations qu'on a contractées devant Dieu. Or ce ſouvenir eſt le plus excellent moyen pour ſe maintenir toujours dans une ſainte ferveur. p. 243. 249.

III. Jeſus-Chriſt préſent à ce renouvellement des vœux, a un droit ſpécial de l'exiger des perſonnes qui le font. C'eſt devant le ſacrement de nos autels que ſe paſſe cette cérémonie. C'eſt donc en préſence de Jeſus-Chriſt ſacrifié pour nous. Or en cet état n'a-t-il pas droit d'exiger de nous ſacrifice pour ſacrifice ? p. 249. 252.

IV. Jamais les perſonnes qui font ce renouvellement de leurs vœux, ne furent mieux diſpoſées à le faire d'une maniere digne de Dieu. Elles s'y ſont préparées par la retraite, par la revûe de leurs fautes, par des œuvres de pénitence ; & elles y ſont encore animées par la ſolemnité de la cérémonie, & par les exemples les unes des autres. p. 253. 257.

Exhortation sur l'Obéissance Religieuse. *Page 258.*

DIVISION. Obéissance de l'action, 1. partie; obéissance de la volonté, 2. partie; obéissance du jugement, 3. partie. p. 258. 260.

I. PARTIE. Obéissance de l'action. Elle consiste à faire ce qui est ordonné. Obéissance nécessaire en vertu du vœu. p. 260. 262. Mais de plus obéissance qui doit être prompte & sans retardement, p. 263. 264. Universelle & sans bornes, p. 265. 267. Indépendante de toute considération humaine & sans exception de personne. p. 267. 269. Telle a été l'obéissance de Jesus-Christ; mais souvent ce n'est pas la nôtre. On obéit, mais lentement, mais imparfaitement, mais trop humainement. p. 270. 275.

II. PARTIE. Obéissance de la volonté. Sans cette disposition du cœur & cette volonté, nous n'avons qu'une obéissance servile & d'esclave. Or une obéissance servile & d'esclave n'est point une obéissance religieuse, ni une vertu. Tout le mérite d'une vraie obéissance est dans le sacrifice de la volonté. p. 275. 278. De-là trois conséquences: Que je dois trembler, quand un Supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination & mon goût, parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée. p. 278. 280. Que je dois au contraire me réjouir selon Dieu & en Dieu, quand un Supérieur m'emploie à des fonctions qui me mortifient & qui me gênent, parce qu'alors le sacrifice de ma volonté est plus certain & plus excellent. p. 280. 281. Que c'est une erreur de croire pratiquer l'obéissance, quand par des sollicitations & des poursuites on amène les Supérieurs à tout ce qu'on souhaite. p. 281. 283. Ce n'est point ainsi

que Jesus-Christ a obéi. Il a pleinement soumis sa volonté à la volonté de son Pere. Mais par un étrange renversement, quelle est quelquefois l'obéissance des personnes même religieuses? Une obéissance de respect humain, une obéissance de contrainte, une obéissance d'artifice ou d'une espéce de violence. p. 283. 287.

III. PARTIE. Obéissance du jugement. C'est par-là que nous achevons de soumettre tout l'homme à Dieu, en lui soumettant notre esprit & notre entendement. Soumission d'esprit inestimable, & sans laquelle toute notre obéissance, soit de l'action, soit de la volonté, ne peut se soutenir. Car comment ferai-je avec exactitude & avec promptitude ce que mon supérieur m'enjoint, & comment m'y affectionnerai-je, si je le condamne dans ma pensée? p. 289. 292. Mais l'obéissance doit-elle être aveugle? Oui. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense & le représenter, pourvû que ce soit avec humilité & avec docilité. Du reste dans son aveuglement elle est plus éclairée, plus droite, plus sûre, que toute la sagesse de l'esprit humain. Le supérieur peut se tromper dans ce qu'il me commande, & c'est à lui d'y prendre garde: mais moi je ne me trompe point en lui obéissant, puisque je fais ce que Dieu veut de moi. p. 292. 295. De plus nous ne pouvons douter que Dieu n'éclaire les supérieurs; & en agissant selon leurs vûes, nous agissons selon les lumiéres de Dieu. Enfin nous ne devons pas aisément juger d'eux: car souvent ils ont des raisons très-solides, mais qui nous sont inconnues. p. 295. 300.

Exhortation pour une Communauté de Carmélites sur Ste. Thérèse. *P.* 301.

DIVISION. Comment Thérèse animée du double esprit d'Elie, & réformatrice d'un grand ordre, a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une constance héroïque, 1. partie ; & comment elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. 2. partie. p. 301. 304.

I. PARTIE. Comment Thérèse a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une constance héroïque. Son premier désir fut celui du martyre, & c'est pour cela que dès son enfance elle quitta la maison de ses parens, & qu'elle alla en Afrique. p. 304. 308. N'y trouvant point le martyre qu'elle cherchoit : elle revient en Espagne, & là elle se condamne à un autre martyre plus rigoureux par sa durée, qui est une mortification entiére de ses sens. Esprit de pénitence que Dieu lui inspira par un attrait particulier, par des signes visibles & des apparitions p. 308. 312. De-là cette devise qu'elle prit, *Ou souffrir, ou mourir.* Sentiment qui lui fait surmonter tout ; & c'est par ce même sentiment qu'une ame religieuse devient victorieuse de tout. p. 312. 315. Cependant de son cœur elle fait passer l'amour de la croix dans le cœur d'une infinité d'autres, par la réforme qu'elle établit au Carmel. Réforme qu'elle oppose à la fausse réforme de Luther & de Calvin. Réforme la plus mortifiante, & dont elle porte la premiere toute l'austérité. p. 315. 320. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés & de grandes contradictions qu'elle entreprit ce saint ouvrage ; mais enfin elle le conduisit à sa perfec-

tion, & le dépoſa, pour ainſi dire, entre les mains de ſes filles, à qui elle le confia. Or elles ne le ſoutiendront jamais mieux, que par ce qui en a été le principe, c'eſt-à-dire, par la mortification & une pleine abnégation d'elles-mêmes. Quel ſujet de reproche, ſi elles le laiſſoient déchoir! p. 321. 327.

II. Partie. Comment Thérèſe a perfectionné l'eſprit par l'uſage de l'oraiſon, où elle s'eſt exercée avec de ſi merveilleux progrès. Il s'agit ici de cette oraiſon extraordinaire où elle fut élevée; & ſon exemple nous apprend trois choſes: 1. par où l'on ſe doit diſpoſer à ce don de Dieu; 2. avec quel eſprit il le faut recevoir; 3. de quelle maniere on en peut faire le diſcernement. 327. 329. Elle s'y eſt diſpoſée par l'oraiſon commune & ordinaire, où elle a perſévéré pendant vingt ans, malgré toutes les aridités & toutes les ſéchereſſes dont elle a été éprouvée de la part de Dieu. Nous au contraire, nous abandonnons ſouvent cette oraiſon commune, ou du moins nous la négligeons, dès que nous y ſentons la moindre peine, & qu'il y a la moindre violence à nous faire. p. 329. 338. Elle a reçu ce don de contemplation & d'une oraiſon ſublime & extraordinaire, avec humilité, & ſans rien perdre d'une docilité parfaite à la conduite de ſes directeurs: mais nous, ſi nous n'y prenons garde, nous nous laiſſons enfler d'orgueil dès les premiéres faveurs que nous recevons de Dieu, & nous ne voulons plus d'autre guide que nous-mêmes. p. 338. 343. Elle en a fait le vrai diſcernement par trois ſignes non ſuſpects, dont le premier eſt l'attachement à la foi de l'Egliſe; le ſecond, la fidélité aux devoirs de ſon état; & le troiſieme, l'utilité de ces faveurs céleſtes, dont Dieu la gratifioit. C'eſt auſſi à notre égard par où nous les pouvons diſcerner. Sans cela on prend pour vrai don d'oraiſon ce qui n'en a que l'apparence. p. 343. 348.

Exhortation sur la dignité & les devoirs des Prêtres. *Page* 349.

DIVISION. Les Prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jesus-Christ, 1. partie; & parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de J. C. 2. partie. p. 349. 352.

I. PARTIE. Les Prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jesus-Christ. En cette qualité ils tiennent la place de J.C. qui fut lui-même le premier sacrificateur de son propre corps, lorsqu'il institua son adorable sacrement. Or quelle sainteté est nécessaire pour occuper dignement une telle place, & pour exercer un tel ministère? D'autant plus que le Prêtre, quoique substitut de J. C. a néanmoins dans l'exercice de son ministère, une espéce de pouvoir sur J. C. même. p. 352. 356. Quelle dignité, s'écrie saint Augustin! C'est en quelque sorte dans les mains des Prêtres que le Verbe de Dieu s'incarne tout de nouveau. L'Eglise, poursuit ce même saint Docteur, croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante que le Verbe divin n'eut point horreur de demeurer dans le sein d'une Vierge, toute sainte qu'elle étoit. N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel, & que les Prêtres portent dans leurs mains? Combien donc doivent-ils travailler à se sanctifier? p. 356. 358. Mais par un étrange abus, on ne voit que trop de Prêtres bien éloignés de la sainteté qui leur convient: c'est-à-dire qu'on ne voit que trop de Prêtres mercenaires & intéressés, de Prêtres ambitieux, de Prêtres vains & présomptueux, de Prêtres oisifs & voluptueux, de Prêtres tout mondains. Honte du Christianisme, ou plutôt de ceux qui deshonorent ainsi ce qu'il y a de

plus vénérable dans le Christianisme ! p. 358. 367.

II. PARTIE. Les Prêtres doivent être saints ; parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de Jesus-Christ. Ils réconcilient les hommes avec Dieu, ils conferent les sacremens, ils remettent les péchés, ils instruisent le peuple de Dieu : tout cela est renfermé dans ces paroles de Jesus-Christ à ses Apôtres : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel : tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* p. 367. 370. Après cela nous ne devons point nous étonner que les plus grands Monarques du monde aient témoigné tant de révérence pour les Prêtres. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que ces Prêtres si distingués par leur caractère ne s'efforcent pas d'avoir toute la pureté & toute la sainteté des Anges. Comment pourront-ils s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu ; s'ils sont eux-mêmes ennemis de Dieu ? Comment oseront-ils administrer les sacremens de Jesus-Christ, & verser sur les fidéles les mérites de son sang avec des mains impures ? Comment entreprendront-ils de juger, de condamner, d'absoudre dans des dispositions toutes criminelles ? Enfin comment instruiront-ils le peuple de Dieu, en détruisant par leurs exemples ce qu'ils enseignent par leurs paroles ? p. 370. 375. Car leurs exemples font beaucoup plus d'impression que leurs paroles. Leurs moindres fautes sont remarquées, & les scandales des Prêtres n'ont que trop de fois servi à autoriser le libertinage des laïcs. De-là le décri du sacerdoce. De-là le compte rigoureux que Dieu exigera de tant de Prêtres. Les saints eux-mêmes en ont tremblé. Terribles paroles de saint Grégoire & de saint Chrysostome. Avis important du bienheureux Laurent Justinien. p. 375. 382.

Exhortation sur la Priére de Jesus-Christ dans le Jardin. *Page* 385.

DIVISION. *S'étant avencé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant & disant : Mon Pere, s'il est possible, faites que ce calice passe & qu'il ne soit point pour moi : cependant que votre volonté s'accomplisse, & non la mienne.* Soumission de J. C. modéle de la nôtre. La soumission chrétienne renferme deux choses, sçavoir, le sentiment & l'action: le sentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut, 1. partie: & l'action dans la pratique, pour faire tout ce que Dieu veut, 2. partie. Deux devoirs que Jesus-Christ nous enseigne ici par son exemple. p. 385. 388.

I. PARTIE. Soumission dans le sentiment pour vouloir tout ce que Dieu veut. Ainsi Jesus-Christ dans sa priére, 1. se soumet au bon plaisir de son Pere : *Mon Pere*, dit-il, *qu'il n'en soit pas comme je le veux, mais comme vous le voulez.* 2. Il s'y soumet dans un soulévement général de toutes ses passions contre lui-même : ennui, crainte, tristesse, agonie. 3. Il s'y soumet dans un délaissement total, à ce qu'il semble, & de la part du ciel, & de la part des hommes. 4. Il s'y soumet de telle sorte, qu'il agrée tout sans exception & sans réserve. p. 388. 392. Vrai modéle d'une sainte soumission. Etre soumis au bon plaisir de Dieu, lorsqu'il n'y a rien que de contraire à nos inclinations. Etre docile & souple sous la main de Dieu, lorsque toutes nos passions se révoltent & se soulevent. Se conformer à la volonté de Dieu, lorsque Dieu ne nous soutient par aucunes consolations sensibles, & que le monde nous abandonne. Enfin ne point mettre de bornes à notre soumission & embrasser

tout également, ſans accepter une choſe parce qu'elle nous fait moins de peine, ni rejetter l'autre parce qu'elle en fait davantage. Hors de-là notre conformité & notre patience ne peut être d'un grand prix, & n'eſt pas même ſouvent une vertu chrétienne. 392. 406.

II. PARTIE. Soumiſſion dans la pratique & l'action pour faire tout ce que Dieu veut. C'étoit la volonté de Dieu que Jeſus-Chriſt fût livré aux Juifs & condamné à la mort. Juſques-là cet homme-Dieu, malgré toutes ſes répugnances naturelles, s'étoit contenté de recevoir là-deſſus l'ordre du ciel, parce que le tems de l'exécution n'étoit pas encore venu : mais dès qu'il ſe trouve à cette heure marquée par ſon Pere, & que les Juifs avancent pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, quel merveilleux changement ſe fait en lui ! Auparavant, tout ſoumis qu'il étoit de cœur, il trembloit néanmoins, il reſſentoit les plus violentes révoltes, ſe troubloit & demandoit à être délivré de ſa paſſion : mais tout-à-coup le voilà plein de courage, qui anime ſes Apôtres ; qui ſans ſe cacher, ſe fait au contraire connoître à ſes ennemis, ſe préſente à eux, défend à Pierre de rien entreprendre pour les arrêter, & s'abandonne lui-même entre leurs mains : *Tout cela*, dit-il, *afin que le monde ſçache que j'aime mon Pere, & que j'accomplis fidélement tout ce qu'il lui plaît de m'ordonner.* p. 406. 413. Or il y a par rapport à nous-mêmes des volontés de Dieu pratiques & qui tendent à l'action : mais les ſuivons-nous en effet, & agiſſons-nous conformément à ſes vûes ? Faiſons-nous tout ce qu'il veut, & tout ce qu'il nous preſcrit dans notre état ? Nous manquons à nos plus eſſentielles obligations. Envain après cela diſons-nous tous les jours à Dieu, *Que votre volonté ſoit faite* : ce n'eſt qu'un pur langage. p. 413. 417. Il eſt vrai que cette ſoumiſſion en pratique & en œuvre

demande de la contrainte & de la gêne : mais Dieu ne mérite-t il pas bien que nous nous contraignions & que nous nous gênions pour lui ? Ne lui obéirons-nous que lorsqu'il ne nous en coûtera rien ? En quelque conjoncture que ce soit, imaginons-nous que Jesus-Christ nous dit comme aux Apôtres : *Levons-nous & marchons.* Souvenons-nous de la grandeur du maître que nous servons, de ses promesses & de ses récompenses ; & dans la même résolution que saint Paul, disons-lui : *Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse?* p. 417. 423.

Exhortation sur la Trahison de Judas. *Page* 424.

DIVISION. Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée, 1. partie ; & le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir, 2. partie. p. 424. 426.

I. PARTIE. Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée. Quelle passion ? Sa seule avarice. Se voyant frustré du gain qu'il eût fait, si l'on eût vendu ce parfum que Magdeleine répandit sur les pieds de Jesus-Christ, & qu'on lui en eût mis l'argent entre les mains, il voulut se dédommager, & vendit pour cela Jesus-Christ même trente deniers. p. 426. 431. De-là concluons trois choses, qui regardent toute passion en général : combien il est dangereux de fomenter une passion dans notre cœur, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres. Elle a fait de Judas un Apostat & un homicide. Aussi quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, & les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer à leurs passions. p. 431. 436. Combien il est

important d'attaquer la passion de bonne heure, puisque lorsqu'elle s'est fortifiée, on ne peut, sans une extrême difficulté, la surmonter. p. 436. 437. Combien il est nécessaire de n'en épargner aucune & de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous perdre. C'est une maladie mortelle. Et il ne faut qu'une maladie mortelle pour nous causer la mort. Priere à Dieu. p. 437. 440.

II. PARTIE. Le comble du crime de Judas ce fut un aveugle désespoir. Un Apôtre réprouvé, quel abysme des jugemens de Dieu ! C'est-là néanmoins que s'est terminée la trahison de Judas; pourquoi? parce qu'il désespéra de la miséricorde de Dieu. Il fut touché de repentir, mais d'un repentir de démon, parce qu'il n'étoit pas accompagné de l'espérance chrétienne. Il reconnut son péché; mais il ne reconnut pas en même tems, remarque saint Bernard, la bonté de Dieu envers les pécheurs. Il rendit le prix pour lequel il avoit vendu son maître; mais, dit saint Augustin, il ne fit point attention au prix dont son maître l'avoit racheté. C'est ce qui le porta à ce dernier attentat, où s'arrachant lui-même la vie, il consomma son éternelle damnation. p. 440. 447. De-là apprenons: 1. à craindre Dieu, & à opérer notre salut avec tremblement, en quelque état & en quelque profession que nous soyons, 2. à ne point séparer la confiance de la crainte, mais à espérer toujours en Dieu, quelque pécheurs que nous ayons été. Le plus grand artifice de l'esprit séducteur est de nous donner de la confiance avant le péché, & de nous l'ôter après le péché. Tant que le pécheur se confiera en la grace divine, ce sera toujours pour lui une ressource, parce que ce sera un motif capable de l'attirer à Dieu, & de lui faire prendre une sainte résolution de se convertir. p. 447. 456.

Exhortation ſur le Reniement de ſaint Pierre. *Page* 457.

DIVISION. Jeſus-Chriſt renoncé par les mauvais chrétiens., 1. partie; les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt, 2. partie. Deux vérités affligeantes, que le reniement de ſaint Pierre nous donne lieu de conſidérer. p. 457. 459.

I. PARTIE. Jeſus-Chriſt renoncé par les mauvais chrétiens. Foibleſſe de Pierre, qui malgré toutes les proteſtations qu'il avoit faites au Fils de Dieu d'une fidélité inviolable, le méconnut dans l'occaſion & le renonça. Ainſi le renoncent tant de mauvais chrétiens. p. 459. 461. Renoncement le plus univerſel. Car on le renonce en tout. C'eſt-à-dire, dans ſa vie & ſes exemples: on ne veut point s'y conformer. Dans ſa mort & dans ſa croix: c'eſt ſouvent pour nous, tout à la fois, & une folie & un ſcandale. Dans ſon Evangile & ſa morale: on ſuit la morale du monde préférablement à la ſienne. Dans ſes ſacremens, & ſur-tout dans celui de ſon corps: on les déshonore par mille abominations, par un délaiſſement preſque total. Dans ſes diſciples & ſes ſectateurs: on les mépriſe & on en raille. p. 461. 470. Renoncement le plus criminel. Pierre fut d'autant plus coupable en renonçant Jeſus-Chriſt, qu'il étoit un de ſes Apôtres; & ce qui nous rend plus criminels quand nous renonçons ce Dieu Sauveur, c'eſt la qualité de chrétiens dont nous ſommes revêtus. Nous tombons alors dans une contradiction, où ne tombent ni les infidéles mêmes, ni les hérétiques. p. 470. 475.

II. PARTIE. Les mauvais chrétiens renoncés par Jeſus-Chriſt. Il n'en fut pas ainſi de Pierre,

parce que ſa pénitence répara ſon péché. Mais comme les mauvais chrétiens ajoûtent à leur péché l'impénitence, ils verront s'accomplir à leur égard cette terrible menace de l'Evangile, où il eſt dit du Fils de Dieu, qu'il ſera *la ruine de pluſieurs même en Iſraël.* p. 475. 477. Dès ſa vie mortelle il a commencé à contredire & à renoncer le monde & les partiſans du monde; mais c'eſt dans ſon jugement dernier qu'il les renoncera avec plus d'éclat. p. 477. 479. Or entre ſes ennemis qu'il réprouvera, il n'y en aura point qu'il traitera plus rigoureuſement que les mauvais chrétiens; pourquoi: 1. parce qu'ils auront été les plus rébelles; 2. parce qu'ils auront été les plus ingrats; 3. parce qu'ils auront eû plus de part aux avantages de ſa loi. Voilà ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de ſoin. p. 479. 486.

Exhortation ſur le ſoufflet donné à J. C. devant le Grand-Prêtre. P. 487.

DIVISION. *Jeſus ayant parlé de la ſorte, un des ſoldats qui étoit à ſon côté, lui donna un ſoufflet, en diſant: Eſt-ce ainſi que vous répondez au Grand-Prêtre?* Jeſus-Chriſt nous donne ici un bel exemple du pardon des injures. Supporter les injures comme Jeſus-Chriſt, ſans en pourſuivre la vengeance & ſans éclater, 1. partie. Agréer même les injures comme Jeſus-Chriſt, juſqu'à s'y expoſer en certaines rencontres & à les aimer, 2. partie. p. 487. 489.

I. PARTIE. Supporter les injures comme Jeſus-Chriſt, ſans en pourſuivre la vengeance & ſans éclater. Quelle injure, un ſoufflet reçu, & de la maniére la plus outrageante! Combien de raiſons ſembloient engager le Sauveur du monde

à venger sur l'heure cet outrage ? Il le pouvoit, puisque la vengeance lui appartient en qualité de Dieu : mais il aime mieux nous apprendre par son exemple à réprimer toutes nos vengeances, & il veut détruire par-là tous les faux raisonnemens & tous les prétextes dont notre passion cherche à s'autoriser. p. 489. 494. Exemple si convaincant, qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. S'il se fût contenté de nous dire : *Je vous ordonne de ne point repousser la violence par la violence : mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche ;* cette parole nous eût paru dure. Mais il nous l'adoucit en y ajoutant son exemple : car l'exemple de ce Dieu Sauveur doit être la régle de toute notre vie. p. 494. 497. Cependant, il y en a bien peu qui le suivent. On voit des hommes sages du reste, des hommes religieux ; mais où en voit-on qui soient patients dans les injures, & qui les reçoivent avec modération ? On fait profession de piété & de la plus étroite morale, & néanmoins on est d'une sensibilité extrême sur les moindres offenses. Pour nous confondre, envisageons J. C. & considérons cette face respectable & adorable aux Anges mêmes, couverte d'un soufflet. p. 497. 502.

II Partie. Agréer même les injures comme Jesus-Christ, jusqu'à s'y exposer en certaines rencontres & à les aimer. Ainsi pour faire son devoir dans une charge, dans une dignité, dans un ministère, combien y a-t-il souvent de mépris, de railleries, de médisances, d'outrages à essuyer ? Or je m'en dois faire alors un mérite ; je dois les aimer pour Dieu. p. 503. 505. Cela est bien parfait & bien difficile : mais souvenons-nous que notre divin Maitre a voulu être rassasié d'opprobres, & qu'il en a fait ses délices. C'est pour cela que les

Saints, & entre les autres, Saint Paul & David, les ont reçûs avec tant de joie; & ſans cela même l'on ne peut avoir l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ni par conſéquent être véritablement chrétien. Mais le moyen d'aimer ce qui nous offenſe, ce qui nous humilie? En le regardant comme une portion des opprobres de Jeſus-Chriſt, & comme une matiére de ſacrifice à Jeſus-Chriſt. p. 505. 512. Mais encore à quoi dans la pratique ſe réduit là-deſſus notre obligation? à aimer mieux ſe voir mépriſé, mocqué, raillé, condamné, perſécuté, que de ſe départir jamais d'une exacte vertu en conſentant à l'iniquité. Ce n'eſt pas que le cœur ne ſoit alors bien combattu, mais au milieu de ces combats mille conſidérations le ſoutiennent, & Dieu d'ailleurs ne lui refuſe pas le ſecours de ſa grace. Avec la force & l'onction de cette grace, on s'écrie comme le Prophéte: *C'eſt un bien, Seigneur, que j'aye été humilié,* puiſque je le ſuis pour vous. Plaiſe au ciel que nous ſoyons animés de ce ſentiment. C'eſt par le mépris de la confuſion, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, que le Fils de Dieu a conſommé notre Foi; & c'eſt par l'amour de la confuſion que nous la conſommerons nous-mêmes, & que nous parviendrons au plus pur chriſtianiſme, & à la vraie gloire qui en eſt la récompenſe. p. 512. 520.

FIN.